

T3 Le sang des elfes

Andrzej Sapkowski

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANDRZEJ SAPKOWSKI

LE SANG DES ELFES



LA SAGA DU SORCELEUR – TOME 1



Andrzej Sapkowski

Le Sang des elfes

La saga du Sorceleur – tome 1

Traduit du polonais par Lydia Waleryszak



Bragelonne

« *Elaine blath, Feainnewedd*
Dearme aen a'cáelme tedd
Eigean evelienn deireádh
Que'n esse, va en esseáth
Feainnewedd, elaine blath ! »

Petite Fleur, berceuse et comptine populaire des elfes.

« En vérité, je vous le dis, voici venir l'ère de l'épée et de la hache, l'ère de la terrible tourmente. Voici venir le Temps du Froid blanc et de la Lumière blanche, le Temps de la Folie et du Mépris, *Tedd Deireádh*, le Temps de la Fin. Le monde disparaîtra sous la glace et renaîtra avec le nouveau soleil. Il renaîtra par le Sang ancien, *Hen Ichaer*, la graine semée. La graine qui ne germera point, mais fera jaillir la flamme.

Ess'tuath esse ! Cela se passera ainsi ! Scrutez les signes ! Quels seront-ils ? Je m'en vais vous le dire... Tout d'abord, la terre sera noyée dans le sang *Aen Seidhe*, le sang des elfes... »

Aen Ithlinnespeath, La Prophétie d'Ithlinne
Aegli aep Aevenien.

Chapitre premier

La ville était en feu.

Les étroites ruelles qui menaient aux douves, à la première terrasse, crachaient de la fumée et de la braise ; les flammes dévoraient les toits des chaumières étroitement serrées les unes aux autres, et léchaient les murs du château. À l'ouest, depuis la porte qui donnait sur le port, s'élevait un énorme vacarme, les échos d'une lutte sans merci, les coups sourds du bélier qui faisaient trembler les remparts.

Ils avaient été submergés par surprise, après que les assaillants eurent renversé la barricade défendue par quelques soldats, des habitants armés de hallebardes et des arbalétriers de métier. Des chevaux enveloppés de caparaçons noirs survolaient les obstacles tels des spectres, des lames blanches et scintillantes semaient la mort parmi les défenseurs en fuite.

Ciri sentit le chevalier qui l'avait emportée sur sa selle talonner violemment sa monture. Elle avait entendu son cri : « Accroche-toi, accroche-toi ! »

D'autres chevaliers aux couleurs de Cintra les devancèrent et fondirent sur les Nilfgaardiens. Ciri aperçut la scène l'espace d'un instant, du coin de l'œil : un immense tourbillon où se mêlaient des capes bleu et or et des capes noires, au milieu du fracas de l'acier, du grondement des lames contre les boucliers, du hennissement des chevaux...

Un cri. Non, pas un cri. Un hurlement.

« Accroche-toi ! »

L'effroi. Chaque secousse, chaque saccade, chaque soubresaut du cheval meurtrit ses mains agrippées aux rênes. Ses jambes douloureusement contractées ne trouvent pas d'appui, la fumée fait larmoyer ses yeux. Le

bras qui l'entoure l'étouffe, l'étrangle, comprime douloureusement ses côtes. Alentour s'élève un cri comme elle n'en a jamais entendu auparavant. Que peut-on faire à un homme pour qu'il hurle ainsi ?

La peur. Annihilante, paralysante, suffocante.

De nouveau, le fracas des armes, le renâclement des chevaux. Tout autour, les maisons dansent, des fenêtres propulsées par le souffle des flammes atterrissent soudain là où, un instant plus tôt, se trouvait une ruelle boueuse jonchée de cadavres, encombrée par des biens que les habitants avaient abandonnés dans leur fuite. Derrière le dos de Ciri, le chevalier est soudain pris d'une toux étrange, rauque. Du sang gicle sur ses mains soudées aux rênes. Un hurlement. Le sifflement des flèches.

La chute, la secousse, le choc douloureux contre l'armure. À côté d'elle, un grondement de sabots ; au-dessus de sa tête, le ventre d'un cheval et sa sangle déchirée passant en un éclair ; le ventre d'un deuxième cheval, un caparaçon noir volant au vent. Des geignements, semblables à ceux d'un bûcheron qui abattrait du bois. Mais ce n'est pas du bois, c'est le fer contre le fer. Un cri, étranglé et sourd. Tout près d'elle, quelque chose de grand et noir s'effondre dans un éclaboussement de boue et saigne atrocement. Son pied armé tremble, s'agite, creuse la terre de son énorme éperon.

Un tiraillement. Une force arrache Ciri du sol, la hisse jusqu'à l'arçon de la selle. « Accroche-toi ! ». De nouveau, la course chaotique, le galop effréné. Les mains et les pieds de la fillette cherchent désespérément un appui. Le cheval se cabre soudain. « Accroche-toi ! »... Il n'y a aucun appui. Aucun... Aucun... Du sang. Le cheval s'écroule. Impossible de sauter, impossible de fuir, d'échapper à l'étreinte puissante de ces bras revêtus d'une cotte de mailles. Impossible d'échapper au sang qui se répand sur sa tête, sur sa nuque.

Une secousse, le clapotement de la boue, la collision brutale avec le sol, l'inertie après la chevauchée sauvage. Les hennissements inquiétants du cheval qui renâcle en tentant de soulever sa croupe. Le bruit sourd de ses fers, l'agitation de ses paturons et de ses sabots. Des capes et des caparaçons noirs. Un cri.

Dans la ruelle, le feu fait rage – le mur rouge et sifflant du feu. Devant lui se dresse un cavalier gigantesque ; sa tête semble dépasser les toits enflammés. Son cheval, couvert d'un caparaçon noir, trépigne, balance la tête, hennit.

Le cavalier la fixe du regard. Ciri aperçoit l'éclair de ses yeux à travers le ventail de son grand heaume orné des ailes d'un rapace. Elle voit le reflet du feu sur la large lame de l'épée qui pend au bout de son bras ballant.

Le cavalier la regarde. Ciri ne peut pas bouger. Les bras inertes du mort qui lui enserrant la taille l'en empêchent. Une chose lourde, baignée de sang, l'immobilise, une chose qui est étendue sur sa cuisse et la cloue au sol.

La peur aussi paralyse Ciri. Une peur monstrueuse, qui lui tord les entrailles et la rend sourde aux geignements du cheval blessé, aux hurlements du feu, aux cris des hommes que l'on massacre, aux grondements des tambours. La seule chose qui existe, qui compte, qui importe, c'est la peur. La peur qui a pris la forme d'un chevalier noir en heaume orné de plumes, impassible devant le mur pourpre des flammes en furie.

Le cavalier cabre sa monture, les ailes du rapace sur son heaume se mettent à battre, l'oiseau prend son envol. Il s'apprête à attaquer sa proie sans défense, paralysée par la peur. L'oiseau – ou peut-être le cavalier – crie, craille, terriblement, monstrueusement, triomphalement. Le cheval noir, l'armure noire, la cape noire balayée par le vent et, en toile de fond, le feu, une mer de feu.

L'effroi.

L'oiseau glatit. Ses ailes battent l'air, ses plumes fouettent son visage. L'effroi !

« À l'aide ! Pourquoi personne ne vient à mon aide ? Je suis seule, petite et sans défense, je ne peux pas bouger, je ne peux même pas émettre le moindre son avec ma gorge nouée ! Pourquoi personne ne vient à mon secours ? J'ai peur ! »

Des yeux de feu, à travers le ventail du grand heaume ailé. La cape noire recouvre tout...

« Ciri ! »

Elle se réveilla, transie, couverte de sueur, tandis que son propre cri, celui qui l'avait tirée de son sommeil, retentissait toujours ; il vibrait quelque part en elle, dans sa poitrine, et brûlait son larynx desséché. Ses mains, agrippées à la couverture, étaient douloureuses, son dos lui faisait mal...

— Ciri, calme-toi.

Alentour, dans la nuit noire, une brise fraîche faisait grincer les troncs des pins et chanter leurs branches dans un bruissement mélodieux et régulier. Le brasier et les cris avaient disparu, seule restait la douce berceuse du vent dans les arbres. À côté de Ciri, le feu du bivouac palpitait de lumière et de chaleur. Les flammes se reflétaient dans les boucles du harnais, leur lumière rouge se réfléchissait dans la poignée et la garde de l'épée appuyée contre la selle qui reposait au sol. Il n'y avait pas d'autre feu ni d'autre épée. La main qui touchait sa joue sentait le cuir et la cendre. Pas le sang.

— Geralt...

— Ce n'était qu'un rêve. Un mauvais rêve.

Ciri frémit de tous ses membres, contractant ses bras et ses jambes.

Un rêve. Rien qu'un rêve.

Le feu se consumait déjà, les bûches de bouleau, rouges et

incandescentes, craquaient et crachaient des flammèches bleues. Celles-ci éclairaient les cheveux blancs et les traits anguleux de l'homme qui enveloppait Ciri dans une couverture et une peau de bête.

— Geralt, je...

— Je reste à côté de toi. Dors, Ciri. Tu dois te reposer. Nous avons encore une longue route devant nous.

J'entends une musique, se dit-elle. Dans ce tumulte... il y a une musique. Le son d'un luth. Et des voix. La princesse de Cintra... L'enfant du destin... L'enfant de Sang ancien, le sang des elfes. Geralt de Riv, le Loup blanc, et son destin. Non, non, c'est une légende. L'invention d'un poète. Elle est morte. Elle a été tuée dans les rues de la ville, alors quelle tentait de fuir...

Accroche-toi... Accroche...

— Geralt ?

— Qu'y a-t-il, Ciri ?

— Que s'est-il passé ? Que m'a-t-il... fait ?

— Qui donc ?

— Le chevalier... le chevalier noir avec un heaume orné de plumes... Je ne me souviens plus de rien... Il criait et me fixait des yeux. Je ne me rappelle pas ce qui s'est passé ensuite. Je sais juste que j'avais peur... J'avais terriblement peur...

L'homme se pencha, la lueur du foyer se reflétait dans ses yeux. C'étaient des yeux étranges. Très étranges. Autrefois, Ciri en avait peur, elle n'aimait pas les regarder. Mais c'était il y a longtemps. Très longtemps.

— Je ne me rappelle plus rien, murmura-t-elle, cherchant la main de l'homme dont la peau était dure et rêche comme le bois brut. Ce chevalier noir...

— Ce n'était qu'un rêve. Tu peux dormir tranquille. Ça ne se reproduira plus.

Ciri avait déjà entendu pareilles promesses par le passé. On les lui avait répétées maintes fois pour la rassurer, après que son propre cri l'eut réveillée en pleine nuit. Mais c'était différent à présent. Elle y croyait. Parce que cette promesse sortait de la bouche de Geralt de Riv, le Loup blanc. Le sorcier qui lui était destiné. Auquel elle était destinée. Celui qui l'avait retrouvée en plein cœur de la guerre, de la mort et du désespoir, l'avait prise avec lui et lui avait promis qu'ils ne se sépareraient plus jamais.

Elle se rendormit sans lâcher sa main.

Le barde avait terminé son chant. La tête légèrement inclinée, il reprit doucement sur son luth le motif de sa ballade, un ton plus haut que l'élève qui l'accompagnait.

Personne ne soufflait mot. Hormis la musique qui s'éteignait peu à peu, seuls se faisaient entendre le bruissement du feuillage d'un auguste chêne et le craquement de ses ramures. Soudain, une chèvre, attachée par une corde à l'une des charrettes qui entouraient l'arbre séculaire, émit un long bêlement. Comme en réponse à l'appel de l'animal, l'un des spectateurs rassemblés en un grand demi-cercle se leva. Rejetant sur son épaule sa cape bleu de cobalt chamarrée d'or, il s'inclina avec raideur et distinction.

— Merci, maître Jaskier, dit-il d'une voix basse mais sonore. Moi, Radcliffe d'Oxenfurt, maître des Arcanes de la magie, je souhaiterais te dire, au nom de nous tous ici présents, notre reconnaissance et notre profonde estime pour ton œuvre grandiose et ton talent.

Le magicien parcourut du regard les personnes pressées au pied du chêne, les unes debout, les autres assises sur leurs charrettes. Les spectateurs, dont le nombre dépassait bien la centaine, secouaient la tête et chuchotaient entre eux. Quelques-uns se mirent à applaudir, d'autres saluèrent le barde de leurs mains levées. Les jeunes filles émues reniflaient et essuyaient leurs larmes avec ce qu'elles pouvaient, en fonction de leur rang, de leur métier et de leur fortune : les paysannes se servaient de leurs avant-bras ou du dos de leurs mains, les femmes des marchands de leurs fichus en lin, les elfes et les damoiselles de leurs batistes. Quant aux trois filles du notable Vilibert, qui, avec l'ensemble de son cortège, avait interrompu sa chasse au faucon pour écouter le récital du célèbre troubadour, elles se mouchaient bruyamment et d'une manière qui se voulait poignante dans leurs élégantes écharpes de laine gris-vert.

— Je n'exagère en rien, poursuivit le magicien, lorsque je dis que tu nous as émus aux larmes, maître Jaskier ; tu nous as fait cheminer sur les voies de la réflexion et de la méditation, tu as fait vibrer nos cœurs. Qu'il me soit permis de t'exprimer toute notre gratitude et notre respect.

Le troubadour se leva et s'inclina en balayant ses genoux de la plume d'aigrette qui garnissait son petit chapeau fantasque. Son élève s'arrêta de jouer, découvrit ses dents dans un sourire et s'inclina également, mais maître Jaskier lui lança aussitôt un regard menaçant et grommela quelque chose. Le garçon baissa la tête et reprit sa discrète mélodie sur les cordes de son luth.

La foule s'anima. Les marchands, leur conciliabule terminé, sortirent de l'un des chariots un gros tonnelet de bière qu'ils firent rouler jusque devant le chêne. Le magicien Radcliffe se plongea dans

une conversation à voix basse avec le notable Vilibert. Les filles de ce dernier avaient cessé de se moucher et fixaient sur Jaskier un regard plein d'admiration. Le barde ne le remarquait pas, tout occupé qu'il était lui-même à adresser des sourires éclatants et des clins d'œil en direction d'un groupe d'elfes voyageurs murés dans un silence hautain, en particulier à l'une des elfes, une beauté aux cheveux noirs et aux grands yeux, coiffée d'une petite toque en hermine. Jaskier avait des concurrents : parmi son auditoire, des chevaliers, des étudiants et des ménestrels avaient également jeté leur dévolu sur cette créature aux grands yeux et à la jolie toque, et ils la courtoisaient du regard. La jeune elfe, visiblement ravie de l'intérêt qui lui était porté, tripotait les manchettes en dentelle de son chemisier et battait des cils, mais ses compagnons l'entouraient de toute part et ne cachaient pas leur antipathie vis-à-vis des galants.

La clairière située au pied du chêne Bleobheris était un lieu de fréquents rassemblements, de haltes pour les voyageurs et de rencontres pour les passants, célèbre pour la tolérance et l'ouverture d'esprit qui y régnaient. Les druides qui s'occupaient de l'arbre séculaire l'avaient appelée « Lieu de l'amitié » et y accueillaient volontiers quiconque souhaitait s'y arrêter. Pourtant, même en de grandes occasions comme le récital que venait de donner le troubadour célèbre dans le monde entier, les voyageurs restaient en petits comités, distinctement isolés. Les elfes s'étaient regroupés entre eux. Les ouvriers nains s'étaient joints à leurs congénères armés jusqu'aux dents, engagés pour défendre la caravane des marchands, et ils ne toléraient tout au plus à côté d'eux que les mineurs gnomes et les fermiers lutins. Tous les non-humains gardaient leurs distances vis-à-vis des humains. Ceux-ci leur rendaient la pareille et ne faisaient pas davantage montre d'un quelconque désir d'intégration. La noblesse regardait les marchands et les colporteurs d'un air dédaigneux. Les soldats et les mercenaires s'écartaient des bergers et de leurs peaux de mouton nauséabondes. Quant aux rares magiciens et à leurs apprentis, ils s'isolaient complètement et gratifiaient unanimement leur entourage de la même arrogance. Enfin, plus loin, on apercevait une masse de paysans, compacte, sombre, morose et silencieuse. Ceux-là aussi, dont la forêt de râteaux, de fourches et de fléaux s'élevant au-dessus de leurs têtes leur conférait l'allure d'une armée, ignoraient tout et tout le monde.

Comme à l'accoutumée, les enfants faisaient exception. Libérée de l'obligation de garder le silence qui avait été imposée durant le récital du barde, la marmaille avait filé jusqu'à la forêt dans un vacarme sauvage, afin de s'adonner passionnément à un jeu dont les règles semblaient incompréhensibles à quiconque avait déjà quitté les heureuses années de l'enfance. Les petits hommes, elfes, nains, lutins,

gnomes, demi-elfes, quarts d'elfe et autres moutards d'origine mystérieuse ignoraient tout des classifications par la race et par le rang. Pour l'instant.

— C'est bien vrai ! s'écria l'un des chevaliers présents dans la clairière – un échalas au physique sec, vêtu d'un pourpoint rouge et noir orné de trois lions en marche. Le magicien a bien parlé ! Ces ballades étaient magnifiques ! Sur mon honneur, sieur Jaskier, si un jour vous vous retrouvez dans les environs de la Corne chauve, le manoir de mon seigneur, venez nous rendre visite, n'hésitez pas un seul instant. Nous vous accueillerons en prince, que dis-je, nous vous accueillerons comme nous le ferions avec notre roi Vizimir lui-même ! Sur mon épée, j'en fais le serment, j'ai entendu de nombreux ménestrels, mais ils ne vous arrivaient même pas à la cheville, maître. Recevez, de la part d'un homme de sang noble et adoubé, respect et hommage pour votre virtuosité !

Sentant à juste titre venir le moment opportun, le troubadour lança un clin d'œil à son élève. Le garçon posa son luth et prit au sol un coffret qui servait à recueillir, parmi l'auditoire, des marques de reconnaissance plus quantifiables. Il hésita un instant, balaya l'assemblée du regard puis reposa le coffret pour saisir un gros baquet qui se trouvait à côté. Maître Jaskier approuva le discernement du jeune garçon d'un sourire bienveillant.

— Maître ! appela une femme de belle allure, assise sur un chariot portant l'inscription « Vera Loewenhaupt et fils », où s'entassait une multitude d'articles en osier. (Ses fils étaient introuvables, sans doute occupés à dilapider la fortune amassée par leur mère.) Voyons, maître Jaskier, vous n'y pensez pas ! Vous nous laisseriez ainsi dans l'incertitude ? Votre ballade n'est pourtant pas finie ! Chantez-nous donc la suite !

— Les chants et les ballades demeurent inachevés, gente dame, parce que la poésie est éternelle et immortelle, elle ne connaît ni début ni fin..., s'inclina l'artiste.

— Mais que s'est-il passé ensuite ? (La femme d'affaires n'en démordait pas, et continuait de jeter des pièces de monnaie sonnantes et trébuchantes dans le baquet que lui présentait l'élève.) Racontez-le-nous au moins, à défaut de nous le chanter. Aucun prénom n'a été mentionné dans votre ballade et, pourtant, nous savons tous bien que le sorceleur dont vous chantez les faits n'est autre que le fameux Geralt de Riv, tandis que la magicienne pour laquelle il brûle d'amour est la non moins célèbre Yennefer. Quant à cette Enfant Surprise, promise et destinée au sorceleur, il s'agit bien sûr de Cirilla, la malheureuse princesse de Cintra détruite par les envahisseurs, n'est-ce pas ?

Jaskier sourit d'un air fier et mystérieux.

— Les thèmes de mes chants sont universels, généreuse bienfaitrice, déclara-t-il. Je chante des émotions qui pourraient être celles de tout un chacun. Je n'évoque personne en particulier.

— C'est ça ! s'écria quelqu'un parmi l'assemblée. On sait tous que vos chansonnettes parlaient du sorceleur Geralt !

— C'est vrai ! C'est vrai ! pépièrent en chœur les filles du notable Vilibert, tout en faisant sécher leurs écharpes mouillées de larmes. Chantez encore, maître Jaskier ! Que s'est-il passé ensuite ? Est-ce que le sorceleur et la magicienne Yennefer se sont finalement retrouvés ? Se sont-ils aimés ? Ont-ils vécu heureux ? Nous voulons savoir, maître !

— Allons bon ! grasseya le chef du groupe des nains, tout en faisant trembler son imposante barbe rousse qui descendait jusqu'à sa taille. C'est de la belle fiente, toutes ces princesses et magiciennes, ce destin, cet amour et autre verbiage de pucelles ! Tout ceci n'est que balivernes, n'en déplaise à messire le poète ! Ce n'est que pure invention romanesque pour embellir l'histoire et nous émouvoir. Mais pour ce qui est des faits d'armes, comme le massacre et le pillage de Cintra ou les batailles du Marnadal et de Sodden, alors là, vous nous les avez magnifiquement chantés, Jaskier ! Ah ! On ne regrette pas l'argent versé pour avoir écouté un tel chant qui rend si heureux le cœur des guerriers ! On a bien vu que vous ne contiez point de sornettes, je l'affirme haut et fort, moi, Sheldon Skaggs, qui sais discerner le vrai du faux, parce que j'y étais, moi, à Sodden, j'ai fait face aux envahisseurs nilfgaardiens, la hache au poing...

— Moi, Donimir de Troy, j'ai connu les deux batailles de Sodden, mais je ne vous y ai point vu, messire nain ! lança le chevalier maigre vêtu du pourpoint aux trois lions.

— Parce que vous deviez sans doute surveiller les arrières ! rétorqua aussi sec Sheldon Skaggs. Moi, j'étais en première ligne, là où ça chauffait vraiment.

— Prends garde à ce que tu dis, le barbu ! rougit Donimir de Troy tout en remontant son ceinturon lesté de son épée. Et à qui tu le dis !

— Prends garde toi-même ! (Le nain donna un coup sec de la main sur la hache, glissée sous sa ceinture. Il se retourna en direction de ses compagnons et découvrit ses dents.) Vous l'avez vu, ce bêlître de chevalier, avec son blason ? Trois lions dans ses armoiries : l'un gronde, les deux autres chient !

— Du calme, du calme ! (Un druide aux cheveux grisonnants vêtu d'une tunique blanche mit un terme à cette altercation d'une voix sévère et imposante.) Il ne sied point, messieurs ! Pas en ces lieux, pas sous la frondaison de Bleobheris, le chêne ancestral qui existait déjà avant tous les conflits et toutes les querelles de ce monde ! Et pas en présence du poète Jaskier, dont les ballades devraient nous apprendre

à aimer et non à nous quereller.

— C'est bien vrai ! renchérit un prêtre, petit et obèse, dont le visage luisait de sueur. Vous regardez, mais vous n'avez point d'yeux ; vous écoutez, mais vos oreilles restent sourdes. Parce que l'amour divin n'est pas en vous, parce que vous êtes comme des tonneaux vides...

— À propos de tonneaux..., piailla un gnome au long nez depuis une charrette affichant l'inscription « Quincaillerie, fabrication et vente », sortez-en donc un autre, messieurs les brasseurs ! Pour sûr que le poète Jaskier a le gosier sec, et nous aussi, après toutes ces émotions !

— En vérité, je vous le dis, vous êtes comme des tonneaux vides ! (Le prêtre couvrit de sa voix celle du gnome, n'ayant aucune intention de se laisser démonter ni d'interrompre son sermon.) Vous n'avez absolument rien retenu des ballades de Jaskier, vous n'en avez tiré aucun enseignement. Vous n'avez pas compris qu'elles parlaient du destin des hommes, du fait que nous ne sommes que des pions entre les mains des dieux, et nos contrées, leur échiquier. Ces ballades parlaient de la destinée, de notre destinée à tous ; quant à la légende du sorceleur Geralt et de la princesse Cirilla, bien qu'elle ait pour toile de fond cette fameuse guerre, elle n'est autre qu'une métaphore, le fruit de l'imagination d'un poète, qui devait lui servir à nous...

— Tu divagues, saint homme ! déclara Vera Loewenhaupt depuis les hauteurs de son chariot. Qui parle de légende ? De fruit de l'imagination ? Croyez ce que bon vous semble, mais, moi, je connais Geralt de Riv ! Je l'ai vu de mes propres yeux, à Wyzima, où il a désenvoûté la fille du roi Foltest. Je l'ai ensuite revu sur la route des Marchands où, à la demande de la Guilde, il a terrassé un dangereux griffon qui attaquait les caravanes, sauvant ainsi la vie à nombre de bonnes gens. Non, ce n'est ni une légende ni un conte. C'est la vérité, la pure vérité que nous a chantée maître Jaskier.

— Je le confirme, lança une guerrière élancée aux longs cheveux noirs lissés vers l'arrière et tressés en une lourde natte. Moi, Rayla de Lyrie, je connais également Geralt le Loup blanc, le célèbre bourreau des monstres. J'ai aussi rencontré à plusieurs reprises la magicienne Yennefer lorsque je séjournais à Aedirn, dans la ville de Vengerberg, où est sa demeure. Cependant, j'ignore tout de leur amour partagé.

— Ce doit pourtant être vrai, dit soudain d'une voix mélodieuse la belle elfe à la toque en hermine. Une si belle ballade sur l'amour ne peut avoir été inventée.

— Elle ne le peut pas ! reprirent en chœur les filles du notable Vilibert qui, à l'unisson, s'essuyèrent les yeux avec leurs écharpes. En aucun cas !

— Honorable mage ! (Vera Loewenhaupt s'adressa à Radcliffe.)

S'aimaient-ils ou pas ? Vous devez assurément savoir ce qui s'est réellement passé entre eux, entre le sorcelleur et cette Yennefer. Levez le voile sur ce mystère !

— Si le chant prétend qu'ils s'aimaient, eh bien, c'est la vérité, et cet amour durera des siècles, sourit le magicien. Tel est le pouvoir de la poésie.

— On dit que Yennefer de Vengerberg a péri sur le mont de Sodden, intervint le notable Vilibert. Comme de nombreuses autres magiciennes...

— C'est faux, intervint Donimir de Troy. Son nom ne figure pas sur la stèle. Je viens de cette contrée, je suis allé plus d'une fois sur le Mont et j'y ai lu les noms qui y sont gravés. Trois magiciennes y sont mortes : Triss Merigold, Lytta Neyd, que l'on appelait Corail, et... hum... le nom de la troisième m'échappe...

Le chevalier jeta un regard au magicien Radcliffe, mais celui-ci ne fit que lui sourire et ne souffla mot.

— Et ce sorcelleur, déclara soudain Sheldon Skaggs, ce fameux Geralt qui aimait cette Yennefer... Il paraît que, désormais, il mange les pissenlits par la racine. J'ai ouï dire qu'on l'avait occis quelque part, dans les environs d'Autre Rive. Il abattait les monstres les uns après les autres, mais à bon chat, bon rat. C'est ainsi, mes amis : qui brandit le fer, périt par le fer. Chacun doit un jour tomber sur plus fort que soi et mordre la poussière.

— Je n'en crois pas un mot. (La guerrière élançée tordit ses lèvres pâles en une grimace ; elle cracha fougueusement à terre et, dans un cliquetis métallique, croisa sur sa poitrine ses bras protégés par des brassards de mailles armés de pointes.) Je ne crois pas que Geralt de Riv ait pu tomber sur plus fort que lui. J'ai eu l'occasion de voir ce sorcelleur manier l'épée. La rapidité de ses gestes est tout simplement surhumaine...

— Voilà qui est bien dit, intervint le sorcier Radcliffe. Surhumaine, c'est le mot. Les sorceleurs sont des mutants, c'est pourquoi la rapidité avec laquelle ils réagissent...

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, messire le magicien. (La guerrière tordit ses lèvres en une grimace encore plus hideuse.) Vos mots sont un peu trop savants. Je sais une chose : des bonnes lames, j'en ai connu et j'en connais encore, mais aucune n'arrive à la cheville de Geralt de Riv, le Loup blanc. C'est pourquoi je ne crois pas qu'il ait pu être vaincu au combat, comme le prétend messire nain.

— Tout escrimeur est couillon quand ses ennemis sont légion, fit Sheldon Skaggs d'une voix sentencieuse. C'est ce que disent les elfes.

— Les elfes n'ont pas pour habitude de s'exprimer aussi vulgairement, déclara froidement un représentant du Peuple ancien,

un grand blond qui se tenait debout à côté de la belle à la toque.

— Non ! Non ! s'écrièrent de derrière leurs écharpes vertes les filles du notable Vilibert. Geralt le sorceleur n'a pas pu mourir ! Il a retrouvé Ciri qui lui était destinée, et aussi Yennefer, et tous trois vécurent heureux pour longtemps ! N'est-ce pas, maître Jaskier ?

— Ce n'était là qu'une ballade, gentes damoiselles, fit en bâillant le gnome avide de bière, quinquaiillier de son état. Comment voulez-vous y trouver ne serait-ce qu'une once de vérité ? La vérité, c'est une chose ; la poésie, une autre. Prenez par exemple cette... Comment s'appelait-elle déjà ? Ciri ? Cette fameuse Surprise. Elle a été inventée de toutes pièces par le poète ! Je me suis rendu plusieurs fois à Cintra et je sais que le roi et la reine étaient un couple sans enfant, ils n'avaient ni fille ni garçon...

— Mensonge ! s'écria un homme roux vêtu d'une veste en peau de phoque, le front ceint d'un bandeau à carreaux. La reine Calanthe, la Lionne de Cintra, avait une fille appelée Pavetta. Celle-ci a péri en mer avec son époux, au cours d'une tempête. Les flots marins les ont engloutis, tous les deux.

— Vous voyez bien que je ne mens pas ! (Le quinquaiillier prit tout le monde à témoin.) La fille du roi de Cintra ne s'appelait pas Ciri, mais Pavetta.

— Cirilla, surnommée Ciri, était justement la fille de Pavetta, expliqua le roux. Elle était donc la petite-fille de Calanthe. Elle n'était pas la fille du roi, mais était princesse de Cintra. C'était elle l'Enfant Surprise destinée au sorceleur, elle que la reine avait juré de confier à ce dernier avant même sa naissance, comme nous l'a chanté messire Jaskier. Mais le sorceleur ne put la retrouver et la prendre avec lui ; ici, le poète est passé à côté de la vérité.

— C'est peu dire qu'il est passé à côté de la vérité ! (Un jeune homme se mêla à la conversation. À en juger par sa tenue, ce devait être un compagnon qui réalisait sa tournée avant de pouvoir passer maître.) Le sorceleur n'a pas rencontré son destin. Cirilla est morte au cours du siège de Cintra. La reine Calanthe, avant de se jeter de sa tour, a donné elle-même la mort à la princesse, afin qu'elle ne tombe pas vivante entre les griffes de Nilfgaard.

— C'est faux. Cela ne s'est pas passé ainsi, protesta le roux. La princesse fut tuée au cours du massacre alors qu'elle tentait de fuir la ville.

— D'une manière ou d'une autre, le sorceleur n'a pas retrouvé cette Cirilla ! s'écria le quinquaiillier. Le poète a menti !

— Oui, mais il l'a fait avec brio, déclara la petite créature à la toque tout en se blottissant contre le grand elfe.

— Il n'est pas ici question de poésie, mais de faits ! rappela le compagnon. Je dis que la princesse est morte de la main de sa propre

grand-mère. Tous ceux qui étaient à Cintra peuvent le confirmer !

— Et moi, je dis qu'elle a été tuée dans les rues de la ville alors qu'elle tentait de fuir, soutint le roux. Je le sais parce que, bien que n'étant pas originaire de Cintra, j'ai fait partie de la garde du jarl de Skellige, un allié de Cintra durant la guerre. Comme vous le savez tous, Eist Tuirseach, le roi de Cintra, était justement originaire des îles Skellige, il était l'oncle du jarl. Quant à moi, j'ai combattu au sein de la garde du jarl dans la vallée du Marnadal et à Cintra, et, ensuite, après la défaite, à Sodden...

— Encore un combattant, grommela Sheldon Skaggs aux nains entassés autour de lui. Rien que des héros et des guerriers. Hé, mes amis les nains ! Y en aurait-il un seul parmi vous qui n'aurait pas combattu à Dol Marnadal ou à Sodden ?

— L'ironie n'est pas de mise, Skaggs, sermonna le grand elfe en enlaçant la beauté à la toque, de manière à balayer le doute qui aurait pu habiter les autres admirateurs de la belle. Ne crois pas que tu sois le seul à avoir combattu à Sodden. Sans chercher bien loin, j'ai moi-même pris part à cette bataille.

— Je serais curieux de savoir dans quel camp, déclara le notable Vilibert à Radcliffe dans un chuchotement bien distinct que l'elfe ignorait complètement.

— Comme nous le savons tous, poursuivit ce dernier sans même adresser un regard au notable et au magicien, ils furent bien plus de cent mille à s'affronter lors de la seconde bataille de Sodden ; au moins trente mille d'entre eux furent tués ou blessés. Il convient de remercier sieur Jaskier pour avoir immortalisé ce célèbre – mais terrible – combat, dans l'une de ses ballades. Je n'ai point perçu de louanges, ni dans ses paroles ni dans sa mélodie, mais un avertissement. Je le redis : gloire et renom éternel à messire le poète pour sa ballade grâce à laquelle il sera peut-être possible d'éviter qu'une telle tragédie, si horrible et inutile, se reproduise.

— Vraiment, déclara le notable Vilibert, lançant un regard provocant à l'elfe, vous avez trouvé des choses fort intéressantes dans cette ballade, messire. La guerre fut inutile, dites-vous ? Vous voudriez éviter une nouvelle tragédie à l'avenir ? Devons-nous entendre par là que si Nilfgaard frappait de nouveau, vous nous conseilleriez de capituler ? D'accepter humblement le joug de l'envahisseur ?

— La vie est un don précieux qu'il convient de préserver, répliqua froidement l'elfe. Rien ne justifie les massacres et les hécatombes que furent les deux batailles de Sodden, celles de la défaite puis de la victoire. Les deux vous ont coûté, à vous, les hommes, des milliers de vies. Vous avez perdu un potentiel inimaginable...

— Du verbiage elfique, voilà ce que c'est ! éclata Sheldon Skaggs. Des niaiseries ! C'était le prix à payer pour que d'autres puissent vivre

dans la paix et la dignité, au lieu de laisser les Nilfgaardiens nous emmenotter, nous aveugler et nous jeter dans les mines de sel et de soufre sous la menace de leurs fouets. Ceux qui sont morts en héros, mais qui vivront éternellement dans nos mémoires grâce à Jaskier, nous ont appris comment défendre nos foyers. Chantez vos ballades, Jaskier, chantez-les à tous ! Ça ne tombera pas dans l'oreille d'un sourd et ça nous sera bien utile, vous verrez ! Si ce n'est aujourd'hui, demain les Nilfgaardiens se dresseront de nouveau contre nous et vous vous rappellerez mes paroles ! Pour l'instant, ils pansent leurs blessures et reprennent des forces, mais le jour est proche où nous reverrons leurs capes noires et les plumes de leurs heaumes !

— Pourquoi s'acharnent-ils contre nous ? s'écria Vera Loewenhaupt. Pourquoi ne nous laissent-ils pas vivre et travailler en paix ? Que nous veulent-ils donc, ces Nilfgaardiens ?

— Ils veulent notre sang ! s'exclama le notable Vilibert.

— Et nos terres ! beugla quelqu'un parmi la foule de paysans.

— Et nos femmes ! renchérit Sheldon Skaggs en jetant des regards furtifs et menaçants autour de lui.

Quelques personnes pouffèrent, mais discrètement. L'idée que quiconque, hormis les nains, puisse désirer les naines au physique plus qu'ingrat, était particulièrement drôle, mais ce n'était pas là un sujet anodin de moqueries ou de plaisanteries, surtout en présence de ces messieurs les nains, trapus et barbus, dont les haches et les sabres avaient une fâcheuse tendance à surgir incroyablement vite de derrière leurs ceintures.

Fermement convaincus – pour on ne sait quelle raison – que le monde entier convoitait leurs femmes et leurs filles, ils étaient singulièrement sensibles sur ce point.

— Cela devait se passer ainsi, déclara soudain le druide grisonnant. Cela devait arriver. Nous avons oublié que nous ne sommes pas seuls sur cette terre, que nous ne sommes pas le centre du monde. Tels des carassins stupides, paresseux et repus dans un étang vaseux, nous n'avons pas voulu croire à l'existence des brochets. Nous avons permis que notre monde, comme cet étang, s'embourbe et croupisse. Regardez autour de vous... Partout, ce n'est que crime et péché, envie, quête de la fortune, dispute, discorde, déclin des traditions, irrespect des valeurs, quelles qu'elles soient. Au lieu de vivre comme le veut la Nature, nous nous sommes mis à La détruire. Et qu'avons-nous aujourd'hui ? Un air vicié par la puanteur des cheminées, des fleuves et des ruisseaux souillés par l'équarrissage et la tannerie, des forêts abattues massivement... Ah ! Même sur l'écorce vive de saint Bleobheris, regardez donc, là, juste au-dessus de la tête de messire le poète, un mot honteux, gravé au couteau. Qui plus est avec des fautes... C'est le fait non seulement d'un vandale, mais

encore d'un âne qui ne sait pas écrire ! Pourquoi vous étonner ? Cela devait mal se terminer...

— Voilà ! Voilà ! poursuivit le prêtre pansu. Revenez à la raison, pauvres pécheurs, tant qu'il en est encore temps, car la colère et la vengeance des dieux sont proches ! Rappelez-vous la prophétie d'Itline, ses présages sur le châtiment des dieux qui s'abattra sur le peuple corrompu par le péché ! Rappelez-vous : « Voici venir le Temps du Mépris, l'arbre perdra ses feuilles, le bourgeon tombera, le fruit pourrira et la graine moisira ; quant au lit des rivières, il ne se remplira plus d'eau, mais de glace. C'est alors que viendra le Froid blanc et, après lui, la Lumière blanche, et le monde périra sous une tempête de neige. » Ainsi parle la prophétesse Itline ! Mais avant que tout cela survienne, des signes apparaîtront, des fléaux s'abattront sur la terre parce que, rappelez-vous, Nilfgaard, c'est le châtiment des dieux ! C'est le fouet avec lequel les Immortels vous châtient, vous les pécheurs, afin que...

— Holà, fermez-la, saint homme ! grogna Sheldon Skaggs en tapant le sol de ses lourds croquenots. Vous nous donnez envie de vomir avec toutes vos superstitions et vos sornettes ! Ça nous remue les tripes...

— Attention, Sheldon, prévint le grand elfe dans un sourire. Ne te moque pas des autres religions. Ce n'est ni beau ni poli ni... prudent.

— Je ne me moque pas, protesta le nain. Je ne remets pas en question l'existence des dieux, mais je me révolte quand quelqu'un les mêle à nos affaires terrestres et nous jette de la poudre aux yeux avec des prophéties de je ne sais quelle folle d'elfe. Les Nilfgaardiens seraient donc l'instrument des dieux ? Niaiserie ! Faites appel à votre mémoire, revenez aux temps de Dezmod, de Radovid, de Sambuk, au temps d'Abtrad le Vieux Chêne ! Vous ne vous rappelez pas parce que votre vie est aussi courte que celle des éphémères, mais moi je m'en souviens, et je vais vous rappeler comment c'était, là, sur ces terres, juste après que vous avez débarqué sur le rivage, à l'estuaire de la Laruga et au delta du Pontar. Des quatre bateaux qui ont accosté sont nés trois royaumes ; ensuite, les plus forts ont englouti les plus faibles pour devenir ainsi plus puissants et asseoir leur pouvoir. Ils en ont encore assujetti d'autres et les ont assimilés ; quant aux royaumes, ils n'ont cessé de se développer pour devenir de plus en plus grands et puissants. À présent, Nilfgaard fait de même parce que c'est un pays fort et uni, où règnent l'ordre et la discipline. Et si, de votre côté, vous ne vous unissez pas, Nilfgaard ne fera de vous qu'une bouchée, comme le brochet avec le carassin dont parlait notre druide plein de sagesse !

— Qu'ils essaient seulement ! (Donimir de Troy bomba son torse orné des trois lions et fit claquer son épée dans son fourreau.) Nous leur avons fait mordre la poussière à Sodden, nous pouvons

recommencer !

— Vous êtes bien sûr de vous, aboya Sheldon Skaggs. Vous avez visiblement oublié, messire l'adoubé, qu'avant la deuxième bataille de Sodden, Nilfgaard a traversé vos terres comme une meule de fer et qu'il a semé, sur les champs de bataille, des cadavres de pauvres diables comme vous, depuis le Marnadal jusqu'à Autre Rive. Les Nilfgardiens n'ont été stoppés que par les forces de la Témérie, de la Rédanie, d'Aedirn et de Kaedwen, unies par une alliance et bien loin de vous ressembler, pauvres gaillards criards ! La concorde et l'unité, voilà ce qui les a arrêtés !

— Pas seulement, dit Radcliffe très froidement, d'une voix sonore. Pas seulement, sieur Skaggs.

Le nain se racla la gorge bruyamment, se moucha, gratta le sol de ses bottes puis fit une timide révérence en direction du magicien.

— Personne ne remet en question le mérite de vos confrères, dit-il. Malheur à celui qui ne reconnaît pas l'héroïsme des magiciens du mont de Sodden qui se sont tous dressés courageusement contre l'ennemi, ont versé leur sang pour la même cause, et ont contribué à la victoire de façon admirable. Jaskier ne les a pas oubliés dans sa ballade, de même nous ne les oublierons pas. Mais notez que ces magiciens étaient unis et solidaires ; sur le Mont, ils avaient prêté allégeance à Vilgefortz de Roggeveen tout comme nous, les guerriers des Quatre Royaumes, l'avions fait avec Vizimir de Rédanie. Il est toutefois dommage que cette alliance et cette solidarité n'aient duré que le temps de la guerre. Dès que la paix fut rétablie, nous nous sommes de nouveau séparés. Vizimir et Foltest s'étouffent l'un l'autre avec des taxes de passage et des droits d'étape, Demawend d'Aedirn et Henselt se disputent la Marche du Nord, quant à la Ligue de Hengfors et aux Thyssen de Kovir, ils prennent tout par-dessus la jambe. Et j'ai même ouï dire qu'il était vain de chercher des traces de l'alliance passée parmi les magiciens. Il n'y a pas de liens forts entre vous, pas de discipline ni d'unité. À Nilfgaard, si !

— Nilfgaard est gouverné par l'empereur Emhyr var Emreis, un tyran et un autocrate qui force l'obéissance de ses sujets à grands coups de fouet, de lance et de hache ! gronda le notable Vilibert. Que nous proposez-vous là, messire nain ? Voudriez-vous que nous formions un peuple uni au prix de la même tyrannie ? Et quel roi, quel royaume, à votre avis, devrait assujettir les autres ? Entre quelles mains voudriez-vous voir le sceptre et le knout ?

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? répliqua Skaggs en haussant les épaules. Ce sont vos affaires à vous, les hommes. De toute manière, qu'importe le roi que vous choisiriez, ce ne serait jamais un nain.

— Ni un elfe ni même un demi-elfe, ajouta le représentant du

Peuple ancien qui serrait toujours la beauté à la toque dans ses bras. Vous considérez même les quarts d'elfe comme des êtres inférieurs...

— C'est là que le bât blesse, ricana Vilibert. Vous soufflez dans la même corne que Nilfgaard, parce que Nilfgaard crie aussi à l'égalité, et vous promet le retour à l'ancien ordre dès qu'il nous aura vaincus et rasés de ces terres. C'est de cette unité, c'est de cette égalité que vous rêvez, c'est d'elle que vous parlez, c'est elle que vous clamez ! Parce que Nilfgaard vous verse de l'or pour ça ! Du reste, rien d'étrange à ce que vous vous aimiez autant : ces Nilfgaardiens, c'est une race d'elfes...

— Balivernes, répondit froidement l'elfe. Vous contez des niaiseries, messire. Le racisme vous aveugle de façon évidente. Les Nilfgaardiens sont des hommes tout autant que vous l'êtes.

— C'est un pur mensonge ! Ce sont les descendants des Seidhe noirs, tout le monde le sait ! Un sang elfique coule dans leurs veines ! Le sang des elfes !

— Et quel sang coule dans les vôtres ? (L'elfe afficha un sourire ironique.) Nous mêlons nos sangs, le nôtre et le vôtre, depuis des générations, depuis des siècles ; nous y parvenons à merveille, j'ignore si c'est pour le meilleur ou pour le pire. Vous avez commencé à condamner les unions mixtes, il y a moins d'un quart de siècle – du reste, avec peu de succès. Désignez-moi aujourd'hui un seul être qui n'ait pas une goutte de *Seidhe Ichaer*, de sang du Peuple ancien, dans les veines !

Vilibert rougit ostensiblement. Vera Loewenhaupt devint cramoisie, elle aussi. Le magicien Radcliffe toussa et baissa la tête. Curieusement, les joues de la jolie elfe à la toque d'hermine rosirent également.

— Nous sommes tous les enfants de notre Mère la Terre. (La voix du druide grisonnant retentit dans le silence.) Nous sommes les enfants de Mère Nature. Et bien que nous ne La respectons pas, bien que nous Lui causions souvent moult inquiétudes et souffrances, bien que nous Lui brisions le cœur, Elle nous aime, Elle nous aime tous. Souvenons-nous-en, nous qui sommes rassemblés ici, sur le Lieu de l'amitié. Ne nous querellons pas pour savoir qui d'entre nous fut le premier sur ces terres, parce que le premier à les accoster fut le Gland, rejeté par les vagues, et de ce Gland naquit le Grand Bleobheris, le plus vieux des chênes. Nous qui nous tenons debout sous ses branchages, au milieu de ses racines séculaires, n'oublions pas nos propres racines fraternelles ni la terre de laquelle elles sortent. Rappelons-nous les paroles de la ballade du poète Jaskier...

— À propos ! s'écria Vera Loewenhaupt. Où est-il ?

— Il a pris la poudre d'escampette, constata Sheldon Skaggs en regardant l'espace vide sous le chêne. Il a pris l'argent et il est parti

sans dire au revoir. C'est bien là des manières d'elfes !

— Des manières de nains ! couina le quıncaillier.

— Des manières d'hommes ! rectifia le grand elfe tandis que la beauté à la toque appuyait sa tête contre son épaule.

* * *

— Hé, le croque-note ! fit Mama Lantieri en pénétrant dans la chambre sans prendre la peine de frapper. (Des effluves de jacinthes, de sueur, de bière et de viande fumée envahirent la pièce.) Tu as un invité. Entrez, noble seigneur.

Jaskier remit ses cheveux en ordre et se redressa dans l'énorme fauteuil en bois sculpté qu'il occupait. Les deux jeunes filles qui étaient assises sur ses genoux se levèrent aussitôt et dissimulèrent leurs attraits en tirant sur leurs chemises ouvertes. *La pudicité des filles*, se dit en lui-même le poète, *voilà un bon titre pour une ballade*. Il se leva, boucla sa ceinture et enfila son caban tout en regardant le gentilhomme qui se tenait dans l'embrasure de la porte.

— Vraiment, vous parvenez à me retrouver n'importe où, même si, pour cela, vous choisissez rarement le moment opportun, fit-il. Par chance, je ne suis pas encore parvenu à décider laquelle de ces beautés je préférerais. Et avec tes tarifs, Lantieri, je ne puis me permettre de garder les deux.

Mama Lantieri lui adressa un sourire indulgent et claqua des mains. Les deux jeunes filles – une insulaire à la peau blanche et aux tâches de rousseur et une demi-elfe aux cheveux noirs – quittèrent la chambre en hâte. L'homme qui se tenait sur le seuil de la porte enleva son manteau et le donna à Mama en même temps qu'une bourse, petite mais bien remplie.

— Veuillez m'excuser, maître, dit-il en s'approchant de la table et en s'y installant. Je sais que je vous dérange à un moment peu propice. Mais vous avez disparu si soudainement de sous le chêne... Je ne suis pas parvenu à vous rattraper sur la grand-route comme j'en avais l'intention, et je n'ai pas pu retrouver vos traces rapidement dans le village. Mais rassurez-vous, je n'en ai pas pour longtemps...

— C'est ce que l'on me dit chaque fois, et, chaque fois, ce sont des balivernes, coupa le barde. Laisse-nous seuls, Lantieri, et veille à ce que personne ne vienne nous déranger. Je vous écoute, messire.

L'homme lui lança un regard scrutateur. Il avait des yeux sombres et humides, comme remplis de larmes, un nez anguleux ainsi que de fines lèvres disgracieuses.

— Venons-en au fait sans plus tarder, déclara-t-il après avoir

attendu que la porte se fut refermée derrière Mama. Vos ballades m'intéressent, maître. Et plus précisément, certaines personnes dont vous chantez les faits. Je me préoccupe du véritable destin des héros de vos ballades, car, si je ne m'abuse, les belles compositions que j'ai pu écouter sous le chêne sont inspirées de la vie de personnes bien réelles... J'ai à l'esprit l'enfant appelée Cirilla de Cintra. La petite-fille de la reine Calanthe.

Jaskier leva les yeux au plafond et tapota sur la table.

— Messire, dit-il d'un ton sec, vous vous intéressez à des choses bien étranges et vous me posez des questions qui ne le sont pas moins. J'ai l'impression que vous n'êtes guère celui pour lequel je vous ai pris.

— Et pour qui m'avez-vous pris, si je puis me permettre ?

— J'ignore si vous le pouvez. Si vous me transmettiez dans l'instant les salutations d'amis que nous aurions en commun, alors peut-être... C'est d'ailleurs ce que vous auriez dû faire avant toute autre chose, mais vous semblez l'avoir oublié.

— Je ne l'ai pas oublié. (L'homme sortit de sous son cafetan en velours d'un brun profond une seconde bourse, un peu plus grande que celle qu'il avait donnée à la maquerele, mais tout aussi bien remplie, comme l'attesta le tintement des pièces au contact de la table.) Nous n'avons tout simplement aucun ami en commun, Jaskier. Mais cette bourse n'est-elle pas en mesure de pallier ce manquement ?

— Que comptez-vous acheter avec cette aumônière maigrelette ? demanda le troubadour en faisant la moue. Le bordel de Mama Lantieri et les terres qui l'entourent ?

— Disons que j'ai l'intention de soutenir l'art. Et l'artiste. Afin de pouvoir causer avec lui de son œuvre.

— Vous aimez l'art à ce point, messire ? Vous avez tellement hâte de discuter avec l'artiste que vous tentez de lui refiler de l'argent avant même de vous présenter, bafouant ainsi les règles de politesse les plus élémentaires ?

— Au début de notre conversation, mon anonymat ne semblait guère vous importuner. (L'inconnu cilla légèrement.)

— À présent, cela commence à me déranger.

— Je n'ai pas honte de mon nom, déclara l'homme en affichant un sourire discret sur ses lèvres minces. Je m'appelle Rience. Vous ne me connaissez point, maître Jaskier. Rien d'étrange à cela ; vous êtes trop célèbre, vous avez trop d'admirateurs pour les connaître tous. En revanche, tous ceux qui louent votre talent croient vous connaître au point de penser qu'une certaine familiarité leur est permise. Je viens moi-même d'en donner l'exemple. Je sais que c'est une idée fausse. Veuillez-m'en excuser.

— Je vous excuse.

— J'entends par là que vous accepterez de répondre à quelques questions...

— Non, c'est faux, protesta le poète en se rengorgeant. À présent, c'est à vous de bien vouloir me pardonner, mais je ne parle qu'à contrecœur des thèmes de mes compositions, de mes inspirations, des personnages, fictifs ou autres, qui peuplent mes chansons... Cela dépouille en effet mon art de sa dimension poétique et le rend banal.

— Vraiment ?

— Assurément. Notez que si je déclarais, après avoir chanté une ballade sur une joyeuse meunière, qu'il s'agissait en réalité de Zvirka, la femme du meunier Piskorz, et que je précisais que l'on peut la trousser tous les jeudis parce que, ce jour-là, son mari est au marché, ce ne serait plus de la poésie. Ce serait soit du maquereillage, soit une odieuse diffamation.

— Je comprends, je comprends, fit aussitôt Rience. Mais il s'agit peut-être d'un mauvais exemple. Je ne me préoccupe guère des vices et des péchés des autres. Vous n'humilierez personne en répondant à mes questions. Je n'ai besoin que d'une seule petite information : qu'est-il véritablement arrivé à Cirilla, la princesse de Cintra ? Nombreux sont ceux qui affirment qu'elle a disparu durant le siège de la ville, il y aurait même des témoins oculaires de la scène. En revanche, votre ballade laisse entendre que l'enfant a survécu. Je serais vraiment curieux de savoir s'il s'agit là de votre imagination ou d'un fait avéré...

— Votre curiosité m'enchanté grandement. (Jaskier adressa un large sourire à son interlocuteur.) Vous allez rire, messire je ne sais plus qui, mais j'avais justement cela à l'esprit lorsque j'ai composé cette ballade. Je souhaitais interpeller mes auditeurs et piquer leur curiosité.

— Est-ce vrai ou faux ? insista froidement Rience.

— Si je répondais à cette question, je détruirais le fruit de mon travail. Adieu, mon ami. Tu as épuisé tout le temps que je pouvais t'accorder. Deux de mes inspirations m'attendent là-bas, tout incertaines qu'elles sont du choix que je ferai.

Rience garda le silence un long moment, sans donner l'impression de vouloir partir. Il fixait un regard humide et antipathique sur le poète qui sentait l'inquiétude le gagner. En bas, dans la salle principale du lupanar, se faisait entendre un joyeux raffut, ponctué de petits rires aigus de femmes. Jaskier détourna la tête, comme pour faire montre de sa hautaine supériorité, mais, en réalité, il jaugeait la distance qui le séparait du coin de la pièce et surtout de la tapisserie représentant une nymphe qui s'arrosait les seins avec l'eau d'une jarre.

— Jaskier, dit enfin Rience en glissant sa main dans la poche de son cafetan brun. Réponds à mes questions, je t'en prie. Je dois savoir.

C'est extrêmement important à mes yeux. Et, crois-moi, ça l'est également pour toi, parce que si tu daignes y répondre, eh bien...

— Eh bien quoi ?

Une grimace hideuse se dessina sur les fines lèvres de Rience.

— Je ne me verrai pas obligé de te contraindre à parler.

— Écoute-moi bien, maudit pendard (Jaskier se leva et feignit d'afficher un air menaçant), j'ai en horreur toute forme de violence et d'oppression. Mais je m'en vais de ce pas quérir Mama Lantieri, qui elle-même fera appel à un certain Gruzila, lequel occupe, en ce lieu, la lourde et distinguée fonction de videur. C'est un véritable artiste en son genre. Il te bottera les fesses tant et si bien qu'il te fera voler au-dessus des toits de ce village et que les rares passants encore dans les rues à cette heure te prendront pour un pégase !

Rience effectua un geste rapide, une lueur jaillit dans sa main.

— Es-tu certain d'avoir le temps de les appeler ? demanda-t-il.

Jaskier n'avait pas l'intention de le vérifier. Pas plus qu'il n'avait l'intention d'attendre plus longtemps. Avant qu'un couteau papillon virevolte et atterrisse dans la main de Rience, le poète bondit pour atteindre le coin de la pièce, plongea sous la tapisserie représentant la nymphe, ouvrit d'un coup de pied sec la porte secrète dissimulée derrière et dévala en toute hâte les escaliers en colimaçon, en se guidant habilement à l'aide des rampes polies par l'usage. Rience se jeta à sa poursuite, mais Jaskier était sûr de lui ; il connaissait ce passage secret comme sa poche, il l'avait emprunté plus d'une fois pour échapper à ses créanciers, à des maris jaloux et à des concurrents enclins aux rixes à qui il volait parfois des rimes et des mélodies. Il savait qu'au troisième virage il tâterait une petite porte à tambour derrière laquelle se trouvait une échelle menant à la cave. Il était certain que son poursuivant, comme tous les autres avant lui, n'aurait pas le temps de freiner sa course, et qu'il continuerait de dévaler les marches avant de tomber dans une trappe qui le ferait atterrir tout droit dans la porcherie. Il était tout aussi certain que, contusionné, enlisé dans le fumier et malmené par les cochons, il abandonnerait la poursuite.

Jaskier se trompait, comme chaque fois qu'il était sûr de lui. Une lueur bleue jaillit dans son dos et le poète sentit les extrémités de ses membres s'engourdir, se raidir et se figer. Il ne parvint pas à ralentir sa course devant la porte à tambour, ses jambes refusaient de lui obéir. Il poussa un cri et dégringola dans l'escalier en se cognant aux parois de l'étroit couloir. La trappe s'ouvrit sous lui dans un fracas sec, le troubadour chuta dans l'obscurité et la puanteur. Avant de heurter le sol dur et de perdre connaissance, il se souvint que Mama Lantieri lui avait vaguement parlé de travaux de rénovation dans la porcherie.

Il fut réveillé par la douleur qui irradiait dans ses poignets et dans ses bras attachés par une corde et affreusement désarticulés. Il voulait pousser un hurlement, mais il ne le pouvait pas ; sa bouche semblait avoir été scellée avec de l'argile. Il était agenouillé au sol, et une épaisse corde hissait ses bras dans un grincement. Il tenta de se relever, souhaitant soulager ses membres, mais ses pieds étaient également liés. Toussant, suffoquant, il parvint malgré tout à se mettre debout, aidé par la corde qui le tirait impitoyablement vers le haut.

Rience était debout devant lui ; ses yeux, mauvais et humides, luisaient à la lumière de la lanterne que tenait à côté de lui une brute mal rasée, dont la taille avoisinait les deux mètres. Un second sbire, non moins grand assurément, se trouvait derrière. Jaskier entendait sa respiration et sentait l'odeur rance de sa transpiration. L'homme qui empestait la sueur tirait justement sur la corde qui était attachée aux poignets du poète et dont on avait fait passer l'autre extrémité par-dessus une poutre du plafond.

Les pieds de Jaskier décollèrent du sol. Le poète geignit par le nez ; c'est tout ce qu'il fut capable de faire.

— Il suffit, dit Rience presque instantanément, bien qu'il semblait à Jaskier que des siècles s'étaient écoulés.

Ce dernier toucha de nouveau le sol, mais ne put s'agenouiller malgré son désir le plus vif de le faire ; la longue tendue l'obligeait à rester debout, raide comme un piquet.

Rience s'approcha. Son visage ne trahissait pas l'ombre d'une émotion, ses yeux larmoyants n'avaient absolument pas changé d'expression. De même, le ton avec lequel il s'exprima était calme, posé, et légèrement blasé.

— Espèce de rimailleux, d'avorton, de moins que rien. Toi, la nullité prétentieuse, tu croyais pouvoir m'échapper ? Personne n'y est encore parvenu. Nous n'avons pas terminé notre conversation, sale cabotin. Je t'avais posé une question, dans de meilleures circonstances. À présent, tu vas y répondre, mais dans des conditions bien moins agréables. N'est-ce pas que tu vas me répondre ?

Jaskier s'empressa d'opiner de la tête. Alors seulement, Rience afficha un sourire. Il fit un signe. Sentant la corde se tendre plus encore et ses bras tournés vers l'arrière craquer au niveau des articulations, le barde poussa un cri désespérément aigu.

— Tu ne peux pas parler, constata Rience, l'air abominablement satisfait. Et ça fait mal, n'est-ce pas ? Sache que je t'écartele pour l'instant pour mon propre plaisir, parce que j'adore regarder les autres souffrir. Allez, encore un peu plus haut.

Jaskier faillit s'étouffer dans un cri.

— Il suffit, ordonna Rience. (Il s'approcha ensuite du poète et l'attrapa par le jabot.) Écoute-moi bien, jeune coq. À présent, je vais retirer le sort que je t'ai jeté, afin que tu puisses parler de nouveau. Si tu tentes de hausser ta jolie voix plus que nécessaire, tu le regretteras amèrement.

Il fit un geste de la main et toucha la joue du poète avec sa bague. Jaskier sentit qu'il recouvrait des sensations au niveau des mâchoires, de la langue et du palais.

— Maintenant, je vais te poser quelques questions et tu y répondras sans hésiter, rapidement et de manière exhaustive. Si tu hésites ne serait-ce qu'un instant, si tu bégayes, si tu me donnes une seule petite raison de douter de ta sincérité, eh bien... Regarde à terre.

Jaskier s'exécuta. Il constata avec effroi qu'aux liens enserrés autour de ses chevilles était attaché un petit cordon dont l'autre extrémité était reliée à un seau rempli de chaux.

— Si je donne l'ordre de te hisser plus haut et, avec toi, ce seau, déclara Rience dans un affreux sourire, tu ne recouvreras plus jamais l'usage de tes bras. Je doute fort que tu sois capable de jouer du luth après cela. J'en suis même persuadé. Je suppose donc que tu vas parler. J'ai raison, n'est-ce pas ?

Jaskier ne répondit pas. L'effroi l'empêchait de hocher la tête ou d'émettre le moindre son. De toute façon, Rience ne semblait pas attendre de confirmation de sa part.

— Il va de soi que je saurai immédiatement si tu dis la vérité, affirma-t-il. Je ne me laisserai prendre à aucun subterfuge ni abuser par aucun de tes artifices poétiques ou par ton érudition douteuse. Ce sera très facile, comme il me fut facile de te paralyser dans les escaliers. Je te donne là un bon conseil, vaurien, pèse bien chacun de tes mots... Bon, assez perdu de temps, allons-y.

» Comme tu le sais déjà, je m'intéresse à l'héroïne de l'une de tes belles ballades : la petite-fille de la reine Calanthe de Cintra, la princesse Cirilla appelée affectueusement Ciri. Selon les dires de témoins oculaires, cette jeune personne a péri au cours de la prise de la ville, il y a de cela deux ans. Dans ta ballade, en revanche, tu décris de manière pittoresque et émouvante sa rencontre avec cet individu étrange, pour ainsi dire légendaire, ce... sorcelleur, Geralt ou Gerald. Abstraction faite des fariboles poétiques sur la destinée et les arrêts du sort, il ressort de ta chanson que l'enfant est sortie saine et sauve de la bataille de Cintra. Est-ce vrai ?

— Je l'ignore..., geignit Jaskier. Par tous les dieux, je ne suis qu'un poète ! J'ai entendu certaines choses, et le reste...

— Eh bien ?

— Le reste, je l'ai inventé, je l'ai créé de toutes pièces... Je ne sais

absolument rien ! s'écria le barde en voyant Rience faire un signe au puant et en sentant la corde se tendre davantage. Je ne mens pas !

— Soit, affirma Rience en hochant la tête, tu ne mens pas de but en blanc, je l'aurais senti. Mais tu cherches à me tromper. Tu n'aurais pas pu inventer une ballade comme ça, sans raison. Et puis, tu connais ce sorceleur. On t'a vu plus d'une fois en sa compagnie. Allez, parle, Jaskier, si tu tiens à tes articulations. Avoue tout ce que tu sais.

— Cette Ciri était destinée au sorceleur, souffla le poète. L'Enfant Surprise comme on l'appelle... Vous en avez sûrement entendu parler, c'est une histoire connue. Ses parents avaient juré de la remettre au sorceleur...

— Des parents auraient voulu confier leur enfant à ce mutant fou ? À ce tueur à gages ? Tu mens, rimailleux. Tu peux conter ces sornettes aux bonnes femmes, mais pas à moi.

— Cela s'est passé ainsi, je le jure sur l'âme de ma mère, hoqueta Jaskier. Je le sais de source sûre... Le sorceleur...

— Parle de la fille. Le sorceleur ne m'intéresse guère pour l'instant.

— J'ignore tout de la fille ! Je sais juste que le sorceleur se rendait à Cintra pour la chercher quand la guerre a éclaté. Je l'ai rencontré à ce moment-là. Je lui ai alors raconté le massacre, la mort de Calanthe... Il m'a posé des questions sur cette enfant, sur la petite-fille de la reine... Mais moi, je savais qu'ils avaient tous péri à Cintra, que personne n'était sorti vivant du dernier bastion.

— Parle. Moins de métaphores, plus de concret !

— Lorsque le sorceleur a eu connaissance de la prise et du massacre de Cintra, il a renoncé à poursuivre sa route. Nous avons fui tous deux en direction du nord. Nos routes se sont séparées à Hengfors et, depuis, je ne l'ai plus revu... Comme, en chemin, il avait évoqué cette... Ciri ou je ne sais qui, et sa destinée, eh bien... j'ai composé cette ballade. Je ne sais rien de plus, je le jure !

Rience le regarda de travers.

— Où se trouve actuellement ce sorceleur ? demanda-t-il. Ce tueur de monstres, ce boucher poétique qui aime à discourir sur sa destinée ?

— Je l'ai dit, je l'ai vu pour la dernière fois...

— Je sais ce que tu as dit, intervint Rience. J'écoute attentivement ce que tu dis. Toi aussi, écoute bien ce que je vais te dire. Réponds précisément aux questions qui te sont posées. Voilà quelle était la question : si personne n'a vu le sorceleur Geralt ou Gerald depuis plus d'un an, alors où a-t-il disparu ? Où a-t-il l'habitude de se cacher ?

— J'ignore où ça se trouve, répondit aussitôt le troubadour. Je ne mens pas. Je ne sais vraiment pas...

— Trop vite, Jaskier, trop vite. (Rience sourit de manière inquiétante.). Tu as répondu avec trop d'empressement. Tu es malin, mais tu as commis une imprudence. Tu dis ne pas savoir où se trouve sa cachette. Mais je gage que tu en connais le nom.

Jaskier serra les dents. De colère et de désespoir.

— Alors ? (Rience fit un nouveau signe au puant.) Où se cache le sorceleur ? Comment s'appelle cet endroit ?

Le poète ne soufflait mot. La corde se raidit et lui tordit douloureusement les bras ; ses pieds ne touchaient plus terre. Jaskier poussa un hurlement court et étouffé car Rience le bâillonna aussitôt au moyen de sa bague.

— Plus haut, encore plus haut. (Rience posa ses mains sur ses hanches.) Tu sais, Jaskier, je pourrais sonder ton cerveau à l'aide de la magie, mais c'est trop fatigant. Par ailleurs, j'aime voir la douleur faire sortir les yeux de leurs orbites. Et toi, de toute façon, tu parleras.

Jaskier savait qu'il allait parler. Le cordon attaché à ses chevilles se tendit, le seau rempli de chaux se mit à glisser sur le sol dans un grincement.

— Messire, fit soudain le second sbire en couvrant la lanterne de son caban et en regardant par l'une des fentes de la porte de la porcherie. On vient par là. Une fille, on dirait bien.

— Vous savez ce qu'il vous reste à faire, tous les deux, siffla Rience. Éteins la lanterne.

Le puant lâcha la corde. Jaskier s'écroula au sol de tout son long, mais de telle sorte qu'il put voir l'homme à la lanterne se poster près du portillon et le puant s'embusquer de l'autre côté, un long couteau à la main. La lumière de la maison close s'infiltrait entre les planches ; le poète entendait le brouhaha et les chants lui parvenir de là-bas.

La porte de la porcherie grinça et s'ouvrit. Une silhouette de taille moyenne, enveloppée dans un manteau et coiffée d'un petit bonnet bien ajusté, apparut dans son embrasure. Après un instant d'hésitation, la jeune fille franchit le seuil. Le puant se jeta sur elle et lui assena un coup de couteau. La brute atterrit sur ses genoux, car la lame n'avait rencontré aucun obstacle ; elle avait traversé la gorge de la jeune personne comme s'il s'était agi d'un nuage de fumée. De fait, l'inconnue s'était changée en une sorte de brouillard qui commençait à se dissiper. Mais avant que celui-ci s'évapore totalement, une deuxième silhouette, indistincte, sombre et agile comme un chat, entra dans la porcherie. Jaskier la vit jeter son manteau sur le sbire à la lanterne et sauter par-dessus celui qui empestait la sueur. Le poète aperçut une lueur dans la main de l'inconnue et entendit le puant s'étrangler et pousser un râle d'agonie. L'autre brute parvint à se débarrasser du manteau, fit un bond et leva son bras armé du couteau. Un éclair de feu fusa de la main de la silhouette sombre dans un

sifflement aigu et se répandit, telle de l'huile en flammes, sur le visage et le torse de l'homme de main, dans un grondement terrible. La brute poussa un cri abominable, l'odeur nauséabonde de la chair brûlée emplît la porcherie.

C'est alors que Rience entra en scène. Le sort qu'il jeta perça les ténèbres d'une lueur bleue ; Jaskier parvint à distinguer une femme élancée, habillée en homme, qui faisait des gestes étranges à l'aide de ses deux mains. Il l'entraperçut l'espace d'une seconde car la lumière bleue disparut soudainement dans un grondement et un éclair aveuglant. Rience poussa un cri de rage, fut propulsé vers l'arrière et atterrit sur des cloisons de bois qu'il brisa dans un énorme fracas. La femme se jeta sur lui, un poignard scintillant à la main. La porcherie s'emplît d'une nouvelle clarté, dorée cette fois, provenant d'un ovale lumineux qui se dessina soudain dans l'air. Jaskier vit Rience se relever précipitamment et sauter dans cet ovale pour disparaître en un instant. La forme ovoïdale perdit peu à peu de son éclat, mais avant qu'elle s'éteigne totalement, la femme parvint à s'en approcher et à vociférer des paroles incompréhensibles, le bras tendu dans sa direction. Un craquement et un souffle se firent entendre, puis une explosion de feu ranima, l'espace d'un instant, l'ovoïde dont la lumière déclinait. Un bruit indistinct, une voix qui rappelait un cri de douleur, parvint de loin, de très loin, jusqu'aux oreilles de Jaskier, puis l'ovale s'éteignit complètement. L'obscurité régnait de nouveau dans la porcherie. Le poète sentit la force qui le bâillonnait disparaître.

— Au secours ! À l'aide ! hurla-t-il.

— Ne hurle pas, Jaskier, fit la femme alors qu'elle s'agenouillait près de lui et coupait ses liens à l'aide du couteau papillon de Rience.

— Yennefer ? C'est toi ?

— Tu ne vas tout de même pas prétendre avoir oublié à quoi je ressemble. Ma voix, elle non plus, ne doit pas être étrangère à ton oreille musicale. Tu peux te lever ? Ils ne t'ont pas brisé les os ?

Jaskier se releva avec peine, il geignit et frotta ses bras endoloris.

— Et eux ? (Jaskier désigna les corps étendus au sol.)

— Allons voir. (La magicienne referma le couteau papillon d'un coup sec.) L'un des deux doit encore être en vie. J'aurais quelques questions à lui poser.

— Je crois bien que celui-ci respire encore. (Le troubadour se tenait debout près de l'homme qui empestait la sueur.)

— Je ne le pense pas, affirma froidement Yennefer. Je lui ai tranché la trachée et la carotide. Quelque chose râle peut-être encore en lui, mais plus pour longtemps.

Jaskier frémit.

— Tu lui as tranché la gorge ?

— Si ma prudence innée ne m'avait pas conseillé d'envoyer

d'abord un leurre, c'est moi qui serais étendue là. Allons voir le deuxième... Malepeste ! Regarde, un tel gaillard, et il n'a pas tenu le coup ! Dommage...

— Il est mort, lui aussi ?

— Il a subi le choc de plein fouet. Hum... J'y suis allée un peu trop fort... Regarde, même ses dents sont calcinées... Jaskier, que t'arrive-t-il ? Tu vas vomir ?

— Je crois bien, répondit fébrilement le poète en se courbant et en appuyant son front contre le mur de la porcherie.

* * *

— C'est bien tout ? (La magicienne reposa son gobelet et empoigna une broche sur laquelle rôtiissaient des poulets.) Tu ne me mens pas ? Tu n'as rien omis ?

— Absolument rien. Mis à part de te remercier. Merci, Yennefer.

Elle le regarda dans les yeux et fit un signe discret de la tête, ses boucles d'un noir luisant ondoyèrent et se déversèrent en cascade sur son épaule. Elle fit glisser un poulet rôti dans son assiette en bois et se mit à le détailler habilement. Elle s'aidait d'un couteau et d'une fourchette. Jusqu'à présent, Jaskier ne connaissait qu'une seule personne capable d'en faire autant. Il savait, désormais, où Geralt avait appris ces manières et qui les lui avait apprises. *Ah ! se dit-il, rien d'étrange à cela, il a habité avec elle durant toute une année dans sa maison, à Vengerberg. Avant qu'il mette les voiles, elle a réussi à lui inculquer plus d'une excentricité.* Il retira un autre poulet de la broche, arracha une cuisse avec détermination et se mit à la ronger, en la tenant ostensiblement des deux mains.

— Comment as-tu su ? demanda-t-il. Comment es-tu parvenue à venir à mon secours à temps ?

— J'étais là, sous le chêne Bleobheris, pendant ton récit.

— Je ne t'y ai point vue.

— Je ne voulais pas être vue. Ensuite, je t'ai suivi jusqu'au village. Je t'ai attendu ici, dans cette auberge ; il était inconvenant de te suivre là où tu te rendais, dans ce temple des plaisirs douteux et de la chaude-pisse. Finalement, j'ai perdu patience. Je tournais en rond dans la cour lorsqu'il m'a semblé entendre des voix provenant de la porcherie. J'ai tendu l'oreille et me suis alors rendu compte qu'il ne s'agissait pas d'un sodomite comme je le croyais au départ, mais de toi. Ohé, l'aubergiste ! Amène-nous encore de ton vin !

— Tout de suite, noble dame ! J'y cours !

— Le même que celui que tu nous as servi, je te prie, mais cette

fois sans eau. Je ne tolère l'eau que dans les bains, elle me répugne dans le vin.

— Oui, oui ! Tout de suite !

Yennefer repoussa son assiette. Jaskier remarqua qu'il restait encore assez de viande sur la carcasse du poulet pour suffire au déjeuner de l'aubergiste et de sa famille. Le couteau et la fourchette étaient sans conteste des ustensiles élégants et raffinés, mais peu efficaces.

— Merci d'être venue à mon secours, répéta-t-il. Ce maudit Rience ne m'aurait pas laissé la vie sauve. Il m'aurait fait tout avouer puis m'aurait égorgé comme un vulgaire mouton.

— C'est aussi ce que je crois. (Elle se versa du vin, ainsi qu'à Jaskier, puis leva son gobelet.) Alors buvons à ta santé, le poète, à ta santé saine et sauve !

— À la tienne, Yennefer, dit-il en retour. À ta santé, pour laquelle je prierai désormais chaque fois que s'en présentera l'occasion. Je suis ton obligé, gente dame, je paierai ma dette avec mes chansons. Par elles, je détruirai le mythe qui prétend que les magiciens restent indifférents au malheur d'autrui, et ne montrent guère d'empressement à porter secours aux pauvres et malheureux mortels qui leur sont étrangers.

— Certes, le mythe a ses fondements, il n'est pas né sans raison, sourit la magicienne en cillant légèrement des yeux – de beaux yeux d'un violet unique. Mais toi, Jaskier, tu ne m'es pas étranger. Je te connais et je t'apprécie.

— Vraiment ? (Le poète sourit à son tour.) Tu avais bien caché ton jeu jusqu'à présent. J'ai même ouï dire que tu me détestais, je cite, comme la peste.

— C'était vrai à une époque. (La magicienne prit soudain un air sérieux.) J'ai changé de point de vue par la suite. Je te suis devenue reconnaissante.

— Pour quelles raisons, si je puis me permettre ?

— Peu importe, fit-elle en jouant avec son gobelet vide. Revenons à des questions plus graves, comme celles qui t'ont été posées dans la porcherie, alors qu'on te désarticulait les bras. Comment cela s'est-il passé en réalité, Jaskier ? Est-il vrai que tu n'as pas vu Geralt depuis que vous avez traversé la Iaruga pour fuir les Nilfgaardiens ? Ignorais-tu vraiment qu'il avait regagné le Sud à la fin de la guerre ? Qu'il avait été gravement blessé, à tel point que des rumeurs s'étaient mises à circuler sur sa mort ? Est-il réellement possible que tu ignorais tout ?

— Absolument. J'ai longtemps séjourné à Pont Vanis, à la cour d'Esterad Thyssen, ensuite à celle de Niedamir, à Hengfors...

— Donc, tu ignorais tout. (La magicienne hocha la tête et déboutonna son b্লাud. À son cou scintillait une étoile d'obsidienne

incrustée de diamants, suspendue à un ruban de velours noir.) Tu ne savais pas que Geralt, après avoir soigné ses blessures, s'était rendu à Autre Rive ? Tu n'as pas une idée de qui il recherchait là-bas ?

— Si, bien sûr. Mais j'ignore s'il est arrivé à ses fins.

— Tu l'ignores, reprit-elle. Toi qui d'ordinaire sais tout et narres tout dans tes chansons... Même lorsqu'il s'agit de sujets aussi intimes que les sentiments des autres. J'ai écouté tes ballades sous Bleobheris, Jaskier. Tu as dédié de bien beaux couplets à ma personne.

— La poésie a des droits qui lui sont propres, marmonna-t-il en regardant son poulet. Personne ne devrait se sentir lésé...

— « Ses cheveux, tel le plumage d'un freux, se mêlent dans un tourbillon ténébreux... », récita Yennefer avec une emphase excessive, « des éclairs améthyste sommeillent au fond de ses grands yeux. » C'est bien ainsi, n'est-ce pas ?

— C'est l'image que j'ai gardée de toi, fit le poète dans un sourire timide. Que celui qui voudrait infirmer cette description me jette la première pierre.

— J'ignore toutefois qui t'a autorisé à décrire mes organes internes. Comment c'était déjà ? « Son cœur n'a de semblable que le bijou qui orne son cou, dur et insensible comme le diamant, plus que l'obsidienne, coupant et blessant... » L'as-tu inventé ? Ou bien... (Ses lèvres tremblèrent et se crispèrent.) As-tu recueilli les confidences et les plaintes d'une certaine personne ?

— Hum... (Jaskier se racla la gorge et éluda cette épineuse question.) Dis-moi, Yennefer, quand as-tu vu Geralt pour la dernière fois ?

— Il y a longtemps.

— Après la guerre ?

— Voyons voir... (Le ton de sa voix changea légèrement.) Non, je ne l'ai pas vu après la guerre. Pendant un long moment, je n'ai vu personne... Mais revenons-en aux faits, cher poète. Je suis assez surprise d'apprendre que tu ignorais tout, que tu n'avais rien ouï dire à ce sujet, et que, malgré cela, quelqu'un tente de t'écarter pour te soutirer des informations. Cela ne t'inquiète-t-il donc pas ?

— Bien sûr que si.

— Écoute-moi bien, dit-elle sur un ton sec en cognant son gobelet contre la table. Écoute-moi très attentivement. Raie cette ballade de ton répertoire. Ne la chante plus.

— Tu parles de...

— Tu sais parfaitement de quoi je parle. Tu peux chanter tes ballades sur la guerre contre Nilfgaard ou sur Geralt et moi-même ; elles ne pourront ni nous aider ni nous léser. Mais ne chante plus ta ballade sur le Lionceau de Cintra.

Elle regarda tout autour d'elle pour vérifier que personne, parmi

les rares clients de l'auberge encore là à cette heure, n'était en train de les écouter, et elle attendit que la fille qui desservait retourne à la cuisine.

— Évite également tout tête-à-tête avec des inconnus, fit-elle à mi-voix. Tels ceux qui oublient avant toute chose de te transmettre les salutations d'amis communs. Tu me comprends ?

Il la regarda d'un air surpris. Yennefer lui répondit par un sourire.

— Tu as le bonjour de Dijkstra, Jaskier.

Ce fut au tour du barde de balayer la pièce d'un regard craintif. Sa stupéfaction devait être manifeste et son expression risible, car la magicienne se permit une grimace assez sarcastique.

— À propos, il attend ton rapport, souffla-t-elle en se penchant par-dessus la table. Tu rentres de Verden et Dijkstra est curieux de savoir ce qui se dit à la cour du roi Eryyll. Il m'a priée de te dire que, cette fois-ci, ton rapport devait être concret, détaillé, et en aucun cas versifié. De la prose, Jaskier, il veut de la prose.

Le poète avala sa salive et secoua la tête. Il se taisait tout en réfléchissant à la question qu'il voulait poser. La magicienne le devança.

— Voici venir des temps difficiles, dit-elle à voix basse. Difficiles et dangereux. Voici venir le temps des changements. Ce serait triste de vieillir avec la conscience de n'avoir rien fait pour que les changements à venir soient des changements en mieux, n'est-ce pas ?

Le poète acquiesça d'un signe de tête et s'éclaircit la voix.

— Yennefer ?

— Je t'écoute, cher poète.

— Ces hommes dans la porcherie... Ce serait bien de savoir qui ils étaient, ce qu'ils voulaient, qui les avait envoyés. Tu les as tués tous les deux, mais la rumeur dit que vous, les magiciens, parvenez à soutirer des informations même aux trépassés.

— Et la rumeur ne précise-t-elle pas qu'un édit du Chapitre interdit la nécromancie ? Laisse tomber, Jaskier. Ces brutes ne devaient pas savoir grand-chose de toute manière. Quant à celui qui a réussi à s'enfuir... hum... là, c'est une autre histoire.

— Rience... C'est un magicien, n'est-ce pas ?

— C'est exact, mais il n'est pas vraiment habile.

— Il t'a tout de même échappé. J'ai bien vu par quel moyen. Il s'est téléporté, c'est bien cela ? Cela ne signifie-t-il rien ?

— Si, bien sûr. Cela signifie que quelqu'un lui est venu en aide. Ce Rience n'avait ni le temps ni la force nécessaires pour ouvrir le portail ovale qui s'est dessiné dans l'air. Ce genre de porte n'est pas de bibus. Il est clair qu'une autre personne l'a ouverte. Une personne bien plus puissante, incontestablement. C'est la raison pour laquelle j'ai eu peur de me lancer à la poursuite de Rience, ne sachant pas où j'allais

atterrir. Mais j'ai envoyé sur ses traces une vague de chaleur plutôt élevée. Il va lui falloir user de moult élixirs et formules magiques contre les brûlures, mais de toute manière il restera marqué pendant un certain temps.

— Tu seras peut-être intéressée d'apprendre que c'est un Nilfgaardien.

— Tu crois cela ? (Yennefer se redressa sur sa chaise, sortit le couteau papillon de sa poche d'un geste rapide et le retourna dans sa main.) Nombreux sont ceux qui portent à présent des couteaux nilfgaardiens. Ils sont très maniables et pratiques, on peut même les dissimuler dans un décolleté...

— Il ne s'agit pas du couteau. Alors qu'il me questionnait, il a employé les expressions « la bataille de Cintra », « la prise de la ville » ou quelque chose dans le genre... Jamais je n'ai entendu quelqu'un parler ainsi de ces événements. Pour nous, ça a toujours été le massacre. Le massacre de Cintra. Personne n'en parle autrement.

La magicienne leva la main et regarda distraitement ses ongles.

— Bravo, Jaskier. Tu as une bonne oreille.

— Une déformation professionnelle.

— Je serais curieuse de savoir quelle profession tu as à l'esprit ! fit-elle dans un sourire espiègle. Mais je te remercie pour cette information. Elle est précieuse.

— Vois là ma contribution aux changements pour le mieux, lui répondit-il, en souriant lui aussi. Dis-moi, Yennefer, pour quelle raison Nilfgaard s'intéresse-t-il tant à Geralt et à cette fillette de Cintra ?

— Ne te mêle pas de ça. (Yennefer afficha soudain un air grave.) Je te l'ai dit : tu dois oublier le fait d'avoir un jour entendu parler de la petite-fille de Calanthe.

— C'est vrai, tu me l'as dit. Mais je ne cherche pas là un sujet pour une nouvelle ballade.

— Que diable cherches-tu donc alors ? Des ennuis ?

— Supposons..., fit Jaskier à voix basse en posant le menton sur ses doigts croisés. (Il regardait la magicienne droit dans les yeux.) Supposons que Geralt ait bel et bien retrouvé et sauvé cette enfant. Supposons qu'il ait enfin cru à la force de la destinée et qu'il ait pris la fillette avec lui. Où l'aurait-il emmenée ? Rience a tenté de me le faire avouer sous la torture. Mais toi, tu sais, Yennefer, tu sais où se cache le sorcelleur.

— En effet.

— Et tu sais comment s'y rendre.

— Également.

— Ne crois-tu pas qu'il faudrait le mettre en garde ? L'avertir que des gens tels que ce Rience les cherchent, lui et la fillette ? J'irais bien moi, mais j'ignore vraiment où se trouve cet endroit... ce lieu dont je

préfère taire le nom...

— Viens-en au fait, Jaskier.

— Si tu sais où se trouve Geralt, tu devrais y aller et le prévenir. Tu lui es redevable, Yennefer. Un lien vous unissait, lui et toi.

— C'est vrai, affirma-t-elle froidement. Un lien nous unissait. C'est pourquoi je le connais un peu. Il n'aimait pas qu'on lui vienne en aide. Lorsqu'il en avait besoin, il allait chercher appui auprès des personnes en qui il avait confiance. Plus d'un an s'est écoulé depuis ces fameux événements... et moi, je n'ai reçu aucune nouvelle de sa part. Pour ce qui est de ma dette envers lui, je lui dois autant que lui me doit. Ni plus ni moins.

— En ce cas, c'est moi qui irai, fit-il en relevant la tête. Voudrais-tu...

— Je ne te dirai rien, l'interrompit-elle aussitôt. Tu es grillé, Jaskier. Ils peuvent encore te tomber dessus. Moins tu en sauras, mieux ça vaudra. Disparais ! Va en Rédanie, chez Dijkstra et Filippa Eilhart, impose ta présence à la cour de Vizimir. Et je t'avertis encore une fois : oublie le Lionceau de Cintra. Oublie Ciri. Feins de n'avoir jamais entendu ce prénom. Fais ce que je te demande. Je ne voudrais pas qu'il t'arrive malheur. Je t'apprécie trop, je te suis trop reconnaissante pour...

— Voilà que tu recommences. Pourquoi donc m'es-tu reconnaissante, Yennefer ?

La magicienne détourna la tête et observa un long silence.

— Vous avez voyagé ensemble, fit-elle enfin. Grâce à toi, il n'était pas seul. Tu étais son compagnon de route. Tu étais avec lui.

Le barde baissa les yeux.

— Cela ne lui a pas apporté grand-chose, murmura-t-il. Cette amitié ne lui a pas été vraiment profitable. Je ne lui ai causé que des ennuis. Il devait sans cesse me sortir du pétrin... me venir en aide...

Elle se pencha par-dessus la table, posa sa main sur celle du poète et la serra sans dire un mot. Son regard exprimait le regret.

— Va en Rédanie, répéta-t-elle au bout d'un moment. À Tretogor. Là-bas, tu seras sous la protection de Dijkstra et de Filippa. N'essaie pas de jouer les héros. Tu t'es empêtré dans une affaire bien dangereuse, Jaskier.

— Je l'ai remarqué. (Il fit une grimace et massa ses bras endoloris.) C'est justement pourquoi je pense qu'il serait bon de prévenir Geralt. Tu es la seule à savoir où le trouver. Tu connais le chemin. Je présume que tu t'y es rendue plus d'une fois en tant... qu'invitée.

Yennefer se retourna. Jaskier vit ses lèvres se contracter et sa joue trembler.

— C'est vrai. Cela m'est arrivé par le passé, déclara-t-elle alors

que sa voix laissait à peine percevoir un sentiment étrange. Il m'est arrivé de m'y rendre en tant qu'invitée. Jamais en tant qu'intruse.

* * *

Le vent faisait rage. Il balayait les touffes d'herbe au pied des ruines et faisait bruire les buissons d'aubépine et les hautes orties. Les nuages glissèrent sur l'orbe de la lune qui, l'espace d'un instant, éclaira la forteresse et jeta sa lueur blafarde, tachetée d'ombres, sur les douves et les vestiges du mur, laissant ainsi apparaître des monticules de crânes aux dents ravagées qui fixaient le néant de leurs orbites noires. Ciri poussa un cri aigu et cacha son visage sous le manteau du sorceleur.

La jument, talonnée par son cavalier, enjamba prudemment un tas de briques et passa sous une arcade brisée. Ses fers, qui tintaient contre les dalles de pierre, éveillaient au sein des murs des échos effroyables, étouffés par les hurlements du vent. Ciri, qui tremblait de toute part, enfouit ses petites mains dans la crinière du cheval.

— J'ai peur, souffla-t-elle.

— Tu n'as pas à avoir peur, lui répondit le sorceleur en posant sa main sur l'épaule de la fillette. Il est difficile de trouver un endroit plus sûr au monde. Voici Kaer Morhen, l'Antre des sorceleurs. Là, il y avait un magnifique château fort, autrefois. Il y a bien longtemps.

Elle ne répondit pas et rentra la tête dans les épaules. La jument du sorceleur, appelée Ablette, renifla doucement comme pour la rassurer à son tour.

Ils s'enfoncèrent dans une cavité ténébreuse, un tunnel long, interminable, entouré de colonnes et d'arcades. Faisant fi de l'épaisse obscurité qui y régnait, Ablette avançait à pas sûrs et pleins d'entrain, et faisait tinter ses fers contre le sol avec ardeur.

Devant eux, au bout du tunnel, une ligne droite verticale s'anima soudain d'une lueur rouge. Celle-ci grandit et grossit jusqu'à devenir une porte derrière laquelle perçait une lumière, l'éclat vacillant des torches plantées dans les supports métalliques fixés aux murs. Une silhouette noire, aux contours indistincts, apparut dans l'embrasure.

— Qui va là ? (Ciri entendit une voix sinistre et métallique, semblable à un aboiement de chien.) C'est toi, Geralt ?

— Oui, Eskel. C'est moi.

— Entre.

Le sorceleur mit pied à terre ; il aida Ciri à descendre de la selle, posa la fillette sur le sol et lui mit un baluchon entre les mains. L'enfant s'agrippa fermement à son ballot en regrettant qu'il soit trop

petit pour qu'elle puisse se cacher tout entière derrière lui.

— Attends-moi ici avec Eskel, dit le sorcelleur. Je vais conduire Ablette à l'écurie.

— Viens près de la lumière, mon petit. Ne reste pas dans l'obscurité, grommela l'homme prénommé Eskel.

Ciri leva les yeux vers le visage de son interlocuteur et étouffa à grand-peine un cri d'effroi. Ce n'était pas un homme. Bien qu'il se tienne sur deux jambes, qu'il sente la sueur et la fumée, qu'il porte des vêtements d'humain, ce n'était pas un homme. *Aucun homme*, pensa-t-elle, *ne peut avoir un tel visage*.

— Allons, qu'attends-tu ? répéta Eskel.

Elle resta immobile. Elle entendait le claquement des sabots d'Ablette s'éloigner dans l'obscurité. Une chose molle qui poussait des couinements marcha sur son pied. Elle sursauta.

— Ne reste pas dans le noir, petiot, les rats vont ronger tes bottes.

Serrant le baluchon contre son cœur, Ciri avança rapidement en direction de la lumière. Les rats s'enfuyaient sous ses pas en poussant de petits cris aigus. Eskel se pencha vers l'enfant, lui prit son ballot et lui enleva son capuchon.

— Par la malepeste ! marmonna-t-il. Une fillette ! Il ne manquait plus que ça.

Elle le regarda, tout effrayée. Eskel souriait. Ciri vit que c'était un homme malgré tout, avec un visage d'homme tout à fait normal, si ce n'est qu'il était défiguré par une cicatrice en forme de demi-cercle sur toute la longueur de sa joue, depuis le coin des lèvres jusqu'à son oreille.

— Puisque tu es là, sois la bienvenue à Kaer Morhen, dit-il. Comment te nomme-t-on ?

— Ciri, répondit Geralt à la place de la fillette alors qu'il surgissait de l'obscurité sans un bruit. (Eskel se retourna. Aussitôt, sans rien dire, les deux sorcelleurs s'étreignirent d'un geste rapide, le temps d'une courte accolade puissante et virile.)

— Tu es en vie, le Loup.

— Oui, en vie.

— Bon. (Eskel retira une torche de son support.) Suivez-moi. Je vais fermer la porte intérieure pour éviter que la chaleur s'échappe.

Ils longèrent un couloir. Là aussi, il y avait des rats qui rasaient les murs, couinaient depuis les cavités sombres des passages latéraux, s'enfuyaient devant le cercle de lumière vacillant que projetait le flambeau. Ciri trotta à vive allure, essayant de suivre le rythme des deux hommes.

— Qui séjourne ici, Eskel ? À part Vesemir ?

— Lambert et Coën.

Ils descendirent un escalier aux marches raides et glissantes. Un

halo perçait en bas. Ciri entendit des voix et sentit une odeur de fumée.

La salle était immense, baignée dans la lumière d'un grand feu qui crachait des flammes sifflantes dans l'âtre de la cheminée. Une table imposante et massive occupait le centre de la pièce. Dix personnes au moins pouvaient s'y attabler. Ils étaient trois. Trois hommes. *Trois sorceleurs*, rectifia Ciri en elle-même. Elle ne distinguait que leurs silhouettes devant le foyer.

— Bienvenue, le Loup. Nous t'attendions.

— Salut à toi, Vesemir ! Salut les gars ! C'est bon de se retrouver chez soi.

— Qui donc as-tu amené avec toi ?

Geralt se tut pendant un instant, puis il posa une main sur l'épaule de Ciri et la poussa délicatement vers l'avant. Elle avança d'un pas mal assuré, la tête courbée, rentrée dans les épaules. *J'ai peur*, se dit-elle. *J'ai très peur. Quand Geralt m'a retrouvée et qu'il m'a emmenée avec lui, je pensais ne plus jamais avoir peur, je croyais que c'était du passé... Et voilà qu'au lieu d'une maison je me retrouve dans cette forteresse en ruine, sombre et lugubre, pleine de rats et d'échos cauchemardesques... Je me retrouve de nouveau en face d'un mur de feu. Je vois des personnages noirs et terrifiants, je vois leurs yeux, terribles et incroyablement luisants, fixés sur moi.*

— Qui est cette enfant, le Loup ? Qui est cette fillette ?

— Elle est ma...

Geralt hésita soudain. Ciri sentit ses mains puissantes et dures se poser sur ses épaules. Sa peur disparut aussitôt. Sans laisser de traces. Les flammes rouges qui crépitaient lui apportaient de la chaleur et uniquement de la chaleur. Les silhouettes noires étaient celles d'amis. De protecteurs. Leurs yeux brillants exprimaient de la curiosité. De la sollicitude. Et de l'inquiétude...

Les mains de Geralt étreignirent les épaules de la fillette.

— Elle est notre destinée.

« En vérité, nul estre est plus vil que ces monstres contre nature, lesdicts sorceleurs, car ceux-cy sont le fruit d'abjectes sorcelerie et diablerie. Des vermines sans vertu, sans conscience ni scrupule, de véritables créatures desmoniaques, dont la seule faculté est d'occire. Il ne se peut trouver de place, parmi les honnestes gens, pour des estres tels que ceux-la.

Quant à Kaer Morhen, où ces infames se tapissent pour s'adonner à leurs espouvantables pratiques, il devrait estre rasé de la surface de la terre, et ses vestiges, recouverts de sel et de salpestre. »

Anonyme, *Monstrum ou de la description d'un sorceleur.*

L'intolérance et la superstition ont toujours été le fait des idiots parmi la populace, et, selon mon sentiment, jamais elles ne seront extirpées car elles sont aussi éternelles que la bêtise même. Là où culminent aujourd'hui des montagnes, il y aura un jour des mers. Là où moutonnent aujourd'hui des mers, il y aura un jour des déserts. Mais la bêtise restera la bêtise. »

Nicodemus de Boot, *Méditations sur la santé,
le bonheur et la prospérité.*

Chapitre 2

Triss Merigold souffla dans ses mains gelées ; elle agita ses doigts et murmura une formule magique. Sa monture, un hongre aubère, réagit aussitôt au sortilège : elle s'ébroua, renifla, tourna la tête en direction de la magicienne et lui jeta un regard humide à cause du froid et du vent.

— Tu as deux possibilités, mon vieux, soit tu t'habitues à la magie, soit je te vends aux paysans pour le labour, fit Triss en tirant sur ses gants.

Le hongre dressa les oreilles, expira de la vapeur par ses naseaux et s'engagea docilement sur une pente boisée. La magicienne se courba sur sa selle pour éviter les branches recouvertes de givre.

La magie agit rapidement ; Triss cessa de sentir les picotements de l'air glacé dans ses coudes et sa nuque, et la désagréable sensation de froid qui la contraignait à se replier sur elle-même et à rentrer la tête dans les épaules disparut elle aussi. Le sortilège qui l'avait réchauffée avait également atténué la faim qui la tenaillait depuis quelques heures. Triss se ragaillardit, s'installa plus confortablement sur sa selle et se mit à observer les environs avec plus d'attention.

Depuis qu'elle avait quitté le chemin battu, elle se guidait sur un mur de montagnes grises et blanchâtres, dont les cimes enneigées scintillaient d'or les rares fois où le soleil perçait à travers les nuages, le plus souvent à l'aube ou avant le crépuscule. Maintenant qu'elle était toute proche de cette chaîne de montagnes, elle devait être plus vigilante. Les terres qui entouraient Kaer Morhen étaient célèbres pour leur caractère sauvage et inaccessible ; quant à la brèche dans le mur

de granit qui servait de repère, elle était difficilement distinguable pour un œil non affûté. Il suffisait d'obliquer vers l'une des nombreuses gorges ou ravines pour la perdre de vue. Triss, qui pourtant connaissait les environs, qui savait quel chemin prendre et où chercher le fameux col, ne pouvait se permettre une seconde d'inattention.

La forêt s'arrêtait là. Devant la magicienne s'étendait une vaste vallée jonchée de galets, adossée à des pentes escarpées. Au fond de la combe coulait la rivière Gwenllech, la rivière des Pierres blanches, qui écumait contre les blocs de pierre et les troncs d'arbres échoués. Ici, en amont, la Gwenllech n'était qu'un cours d'eau peu profond, bien que large. Il était facile de la traverser. Plus bas, à Kaedwen, au niveau du cours médian, la rivière constituait une barrière infranchissable. Elle était impétueuse et se précipitait en cascade dans de profonds abîmes.

Dès qu'il eut pénétré dans l'eau, le hongre accéléra son allure, visiblement désireux d'atteindre au plus vite l'autre berge. Triss le retint légèrement ; le cours d'eau était peu profond, il dépassait à peine les canons du cheval, mais les pierres au fond de la rivière étaient glissantes, et le courant était vif et rapide. L'eau bouillonnait et écumait autour des jambes de l'animal.

La magicienne leva les yeux en direction du ciel. Ici, en montagne, le froid et le vent qui s'intensifiaient pouvaient annoncer une tempête de neige, et la perspective de devoir passer une nouvelle nuit dans une grotte ou dans les recoins d'une fissure rocheuse ne l'enchantait guère. Certes, si elle était contrainte à poursuivre sa route, elle pouvait le faire, même dans la tourmente, en se guidant grâce à la télépathie et en utilisant la magie pour se prémunir contre le froid. Elle en était capable, si elle y était obligée. Mais elle préférait ne pas avoir à l'être.

Fort heureusement, Kaer Morhen était tout proche. Triss fit grimper sa monture sur la berge caillouteuse – un gigantesque amas de pierres lavées par les glaciers et les ruisselets. Elle s'engagea dans un passage étroit creusé dans la roche. Les parois de la gorge s'élevaient à la verticale et, plus en hauteur, séparées uniquement par la ligne étroite du ciel, elles semblaient presque se toucher. Ici, il faisait meilleur, car le vent qui mugissait au-dessus des rochers ne pouvait atteindre la magicienne ; il ne la cinglait et ne la piquait plus.

Le passage s'élargissait, menant à un ravin puis à une vallée, un incroyable synclinal circulaire recouvert d'une forêt qui s'étendait entre des rocs dentelés. La magicienne délaissa la lisière accessible et praticable pour s'enfoncer directement dans la forêt dense et profonde. Les branches mortes craquaient sous les sabots du cheval. L'animal, contraint à franchir les troncs d'arbres qui gisaient au sol, s'ébrouait et

trépigrait. Triss tira sur les rênes, secoua l'oreille velue du hongre et le réprimanda vertement en faisant une méchante allusion à son infirmité. Le destrier, visiblement honteux, reprit sa marche d'un pas plus régulier et assuré, choisissant lui-même la route à tracer dans les fourrés.

Bientôt, ils atteignirent un terrain plus dégagé, et s'engagèrent dans le lit d'un ruisseau qui fluait à peine au fond d'une gorge. La magicienne scruta les alentours avec attention. Elle trouva très vite ce qu'elle cherchait. En hauteur, un imposant tronc d'arbre, sombre, nu et verdi par la mousse, était couché en travers de l'étroit couloir, appuyé en ses extrémités contre de gros blocs de pierre. Triss s'en approcha pour s'assurer qu'il s'agissait bien de la Voie et non d'un quelconque arbre déraciné par le vent. Elle distingua une sente étroite et peu visible qui disparaissait dans la forêt. Elle ne pouvait pas se tromper : il s'agissait assurément de la Voie, cette petite route semée d'obstacles qui entourait la forteresse de Kaer Morhen et sur laquelle les sorceleurs s'exerçaient à courir vite et à contrôler leur respiration. La Voie était son nom officiel, mais Triss savait que les jeunes sorceleurs l'avaient surnommée à leur manière « le Souffroir ».

Elle se plaqua contre l'encolure du cheval et passa lentement sous le tronc d'arbre. C'est alors qu'elle entendit un bruit de cailloux. Des pas de course, rapides et légers.

Elle se retourna sur sa selle, tira sur les rênes. Elle attendait que le sorceleur passe sur le tronc.

Celui-ci atteignit l'arbre et le traversa en un éclair, sans ralentir ni même s'équilibrer à l'aide de ses bras, avec légèreté, agilité, aisance et une grâce incroyable. Il fila comme un trait, s'enfonça parmi les arbres puis disparut sans heurter la moindre branche. Triss soupira bruyamment en hochant la tête d'un air incrédule.

Le sorceleur en question, à en juger par sa taille et sa carrure, devait avoir à peine douze ans.

La magicienne talonna son cheval aubère, lui rendit la bride et se dirigea au trop en amont du ruisseau. Elle savait que la Voie coupait la gorge en un autre endroit que l'on appelait « le Goulet ». Elle souhaitait de nouveau jeter un œil sur ce petit sorceleur, car elle savait qu'aucun enfant n'avait été formé à Kaer Morhen depuis près d'un quart de siècle.

Triss Merigold ne se pressait pas outre mesure. Le sentier du Souffroir traçait des courbes et des boucles dans la forêt. Pour parvenir au terme de ce parcours, le jeune sorceleur devait mettre bien plus de temps qu'elle, qui prenait un raccourci. Pour autant, la magicienne ne pouvait guère se permettre de traîner en chemin. Passé le Goulet, la Voie obliquait vers la forêt et conduisait directement à la forteresse. Si elle ne parvenait pas à rattraper le garçon au niveau du

précipice, elle pouvait ne plus jamais le revoir. Elle avait déjà séjourné plusieurs fois à Kaer Morhen, et elle était bien consciente qu'elle n'en voyait que ce que les sorceleurs voulaient bien lui montrer. Triss était suffisamment perspicace pour savoir qu'ils ne souhaitaient pas l'informer de tout ce qui s'y faisait.

Après quelques minutes de route le long du lit caillouteux du ruisseau, elle aperçut enfin le Goulet, un étroit passage au-dessus de la gorge, formé de deux énormes rocs recouverts de mousse et d'arbustes difformes et rabougris. Elle rendit la bride à sa monture. Le cheval aubère renifla et baissa la tête pour atteindre l'eau qui ruisselait entre les galets.

Elle n'attendit pas longtemps. La silhouette du sorceleur se dessina au sommet de l'un des rocs, et le garçon sauta sans freiner sa course. La magicienne entendit le bruit feutré qu'il fit en retombant, puis, un instant plus tard, un crépitement de cailloux, le bruit sourd d'une chute et un cri étouffé. Ou plutôt aigu.

Triss sauta de sa selle sans réfléchir. Elle abandonna son manteau de fourrure et se hissa en hâte au sommet de la pente à l'aide des racines et des branches des arbres. Elle atteignit le roc dans un élan fougueux, mais elle glissa sur des aiguilles de sapin et tomba sur les genoux à côté de l'inconnu recroquevillé sur les cailloux. À sa vue, le gamin se redressa d'un bond, s'écarta en un éclair, empoigna avec prestesse l'épée suspendue dans son dos, mais il trébucha et chuta lourdement entre les genévriers et les pins. La magicienne ne se releva pas ; elle regardait le garçon, bouche bée.

Parce que ce n'était pas du tout un garçon.

De sous une frange cendrée, coupée de façon irrégulière et inesthétique, deux grands yeux émeraude – signe particulier de ce petit visage au menton fin et au nez légèrement retroussé – la regardaient intensément. Des yeux qui trahissaient l'effroi.

— N'aie pas peur, fit Triss sur un ton hésitant.

La fillette écarquilla les yeux plus encore. Elle était à peine essoufflée et n'avait pas l'air en nage. Il était clair qu'elle s'était exercée à courir sur le Souffroir plus d'une fois.

— Tu n'as rien ?

Elle ne répondit pas. Elle se releva avec souplesse et geignit de douleur ; elle fit basculer le poids de son corps sur sa jambe gauche et se pencha pour masser son genou endolori. Elle était vêtue d'une sorte de tenue en cuir, cousue – ou plutôt assemblée d'une manière qui aurait fait hurler de rage et de désespoir tout tailleur qui se respecte. Les seules choses qui semblaient à peu près neuves et à sa taille dans tout son attirail étaient ses bottes qui lui arrivaient aux genoux, ses ceintures et son épée. Une petite épée, plus exactement.

— N'aie pas peur, répéta Triss, toujours à genoux. Je t'ai

entendue tomber, je me suis affolée et c'est pourquoi je me suis précipitée jusqu'ici...

— J'ai glissé, marmotta la fillette.

— Tu n'as rien de cassé ?

— Non. Et toi ?

La magicienne se mit à rire ; elle tenta de se relever, fit une grimace et poussa un juron tandis qu'elle était traversée par une douleur qui irradiait dans sa cheville. Elle s'assit et étendit prudemment sa jambe en jurant de nouveau.

— Viens par ici, petite, aide-moi à me relever.

— Je ne suis pas petite.

— Soit. En ce cas, dis-moi qui tu es ?

— Une sorceleuse !

— Ah ! Alors approche-toi et aide-moi à me mettre debout, sorceleuse.

La fillette resta à sa place. Elle se balançait d'un pied sur l'autre, faisait jouer sa main gantée d'une mitaine en laine avec la ceinture de son épée et regardait Triss d'un air soupçonneux.

— N'aie crainte, sourit la magicienne. Je ne suis ni une voleuse ni une étrangère. Je m'appelle Triss Merigold, je me rends à Kaer Morhen. Les sorceleurs me connaissent. Cesse de faire ces gros yeux. J'admire ta vigilance, mais sois raisonnable. Aurais-je pu arriver jusqu'ici sans connaître la route ? As-tu jamais rencontré d'être humain sur la Voie ?

La fillette finit par vaincre son hésitation. Elle s'approcha de la magicienne et lui tendit la main. Triss se mit debout en s'appuyant à peine sur l'enfant. Elle n'avait pas vraiment besoin d'aide. En réalité, la magicienne voulait avant tout voir la fillette de près. Et la toucher.

Les yeux vert émeraude de la petite sorceleuse ne trahissaient encore aucun symptôme de la mutation, et le toucher de sa petite main ne déclenchait pas ce léger et agréable fourmillement, caractéristique chez les sorceleurs. Les cheveux cendrés de l'enfant, bien que celle-ci ait couru sur le Souffroir avec une épée dans le dos, n'avaient pas été soumis à l'épreuve des Herbes ni aux Modifications. Cela, Triss en était certaine.

— Montre-moi ton genou, petite.

— Je ne suis pas petite.

— Excuse-moi. Tu dois sûrement avoir un nom ?

— Oui. Je m'appelle... Ciri.

— Enchantée, Ciri. Approche, veux-tu ?

— Je n'ai rien.

— Je veux voir à quoi ressemble ce « rien ». Ah ! C'est bien ce qui me semblait. Ce « rien » ressemble à s'y méprendre à un trou dans les bas-de-chausses et à une plaie à vif. Tiens-toi tranquille et n'aie pas

peur.

— Je n'ai pas peur... Aïïïe !

La magicienne se mit à rire, puis frotta sa main fourmillante de magie contre sa hanche. La fillette se pencha pour regarder son genou.

— Oooh ! s'écria-t-elle. Ça ne me fait plus mal ! Et le trou a disparu... Est-ce de la sorcellerie ?

— Tu as deviné.

— Tu es une sorcière ?

— En effet. Mais j'avoue préférer que l'on me dise magicienne. Pour éviter de te tromper, tu peux m'appeler par mon prénom, Triss, tout simplement. Viens, Ciri. Mon cheval m'attend en bas, nous ferons la route ensemble jusqu'à Kaer Morhen.

— Je devrais plutôt courir. (Ciri hocha la tête en signe de refus.) Ce n'est pas bon d'interrompre sa course parce qu'alors il y a du lait qui se forme dans les muscles. Geralt dit que...

— Geralt est à la forteresse ?

Ciri se rembrunit, pinça les lèvres et jeta des regards furtifs à la magicienne de sous sa frange cendrée. Triss rit de nouveau.

— Bon, c'est d'accord, fit-elle. Je ne te poserai plus de question. Un secret, c'est un secret, tu as raison de ne pas le trahir en le révélant à une personne que tu connais à peine. Viens. Nous verrons sur place qui est au château et qui n'y est pas. Quant à tes muscles, ne t'en soucie pas, je sais comment remédier à la formation d'acide lactique. Voici mon destrier. Je vais t'aider...

Triss tendit la main à Ciri, mais celle-ci n'avait pas besoin d'aide. Elle sauta sur la selle avec habileté et légèreté, sans presque aucun contrecoup. Surpris, le hongre s'agita et trépigna, mais la fillette saisit rapidement les rênes et le calma.

— Tu sais t'y prendre avec les chevaux, à ce que je vois.

— Je sais m'y prendre avec tout.

— Rapproche-toi de l'arçon. (Triss mit un pied à l'étrier et empoigna la crinière du cheval pour s'aider à grimper.) Fais-moi un peu de place. Et prends garde à ne pas me crever un œil avec ton épée.

Talonné par la magicienne, le hongre suivit le lit du ruisseau au pas. Ils longèrent un nouveau couloir puis se hissèrent sur une colline. Du sommet, il était enfin possible de voir les ruines de Kaer Morhen adossées à des escarpements rocheux : la forme trapézoïdale du mur d'enceinte en partie détruit, les vestiges de la barbacane et du portail, la tour bombée et obtuse du donjon.

Le hongre s'ébroua alors qu'il franchissait la douve sur les ruines du pont. Triss tira sur les rênes. Elle n'était guère impressionnée par les crânes et les squelettes pourris qui s'entassaient au fond de la douve. Elle les avait déjà vus.

— Je n'aime pas ça, fit soudain la fillette. Ça ne devrait pas se passer comme ça. Les morts devraient être enterrés. Sous un tertre funéraire. Pas vrai ?

— C'est exact, confirma la magicienne sur un ton calme. C'est aussi ce que je crois. Mais les sorcisseurs considèrent cette nécropole comme un... rappel.

— Un rappel de quoi ?

— Kaer Morhen fut assailli. (Triss dirigea son cheval vers les arcades brisées.) Un combat sanglant eut lieu ici, au cours duquel presque tous les sorcisseurs périrent ; seuls survécurent ceux qui n'étaient pas dans la forteresse à ce moment-là.

— Qui les a attaqués ? Et pourquoi ?

— Je l'ignore, feignit Triss. Cela s'est passé il y a vraiment très longtemps, Ciri. Pose la question aux sorcisseurs.

— Je l'ai déjà fait, répondit la fillette en marmonnant. Mais ils n'ont pas voulu me le dire.

Je les comprends, pensa la magicienne. On ne parle pas de cela à un enfant apprenti sorcisseur, encore moins à une fillette qui n'a pas encore été soumise aux modifications mutationnelles. On ne raconte pas ce massacre à un enfant. On ne l'effraie pas avec l'idée qu'il pourrait lui aussi entendre un jour les paroles vociférées alors par les fanatiques qui marchaient sur Kaer Morhen. Mutant. Monstre. Être étrange. Maudit des dieux. Créature contre nature. Non, je ne suis guère surprise d'apprendre que les sorcisseurs ne t'ont pas raconté cela, petite Ciri. Moi-même, je ne te le dirai pas. Voistu, j'ai bien plus de raisons encore de me taire. Parce que je suis une magicienne et qu'à l'époque, sans l'aide des magiciens, les fanatiques n'auraient jamais pris la forteresse. Quant à cet odieux pamphlet, ce « Monstrum » largement colporté, qui a excité les fanatiques et les a poussés à cette tuerie, il semblerait aussi avoir été l'œuvre d'un magicien anonyme. Mais moi, petite Ciri, je ne reconnais pas la responsabilité collective, je ne ressens pas le besoin d'expier pour un événement qui a eu lieu un demi-siècle avant ma naissance. Ces squelettes, supposés servir de rappel éternel, vont enfin pourrir jusqu'au bout ; ils seront réduits en poussière et voleront vers l'oubli, emportés par le vent qui fouette sans cesse les pentes montagneuses...

— Ils ne veulent pas rester ainsi, fit soudain Ciri. Ils ne veulent pas être considérés comme un symbole, une source de remords ou une mise en garde. Mais ils ne veulent pas non plus que le vent emporte leurs cendres.

Triss releva brusquement la tête en entendant la voix de la fillette changer. Elle perçut aussitôt une aura magique et les pulsations sonores du sang dans ses tempes. Elle se détendit, mais ne prononça pas un mot par crainte d'interrompre ou de perturber ce qui était en train de se passer.

— Un tertre funéraire ordinaire. (La voix de Ciri était de moins en moins naturelle, elle devenait métallique, caverneuse et menaçante.) Un monticule de terre que les orties recouvriront. La mort a des yeux bleus et froids, la hauteur de l'obélisque importe peu, tout comme les inscriptions qui y seront gravées. Qui d'autre que toi, Triss Merigold, la Quatorzième du Mont, peut-il mieux le savoir ?

La surprise figea la magicienne. Elle voyait les mains de la fillette se crispier sur la crinière du cheval.

— Tu es morte sur le Mont, Triss Merigold, reprit la voix menaçante et étrangère. Pourquoi es-tu venue jusqu'ici ? Rebrousse chemin. Immédiatement. Quant à cette enfant, cette enfant de Sang ancien, emmène-la avec toi pour la remettre entre les mains de ceux à qui elle appartient. Fais-le, la Quatorzième. Parce que si tu ne le fais pas, tu mourras une nouvelle fois. Le jour viendra où le Mont te rappellera à lui. La tombe commune et l'obélisque sur lequel est gravé ton nom te rappelleront à eux.

Le hongre s'ébroua. Ciri s'agita soudain et tressaillit.

— Que s'est-il passé ? demanda Triss en tentant de maîtriser sa voix.

La fillette toussa, passa les deux mains dans ses cheveux puis se frotta le visage.

— Heu... rien..., murmura-t-elle sur un ton hésitant. Je suis fatiguée, c'est à cause de ça... à cause de ça que je me suis endormie. Je devrais courir...

L'aura magique avait disparu. Triss sentit une soudaine vague de froid envahir tout son corps. Elle essaya de se convaincre qu'il s'agissait là de l'effet du sortilège de protection qui s'atténuait, mais elle savait qu'il n'en était rien. Elle leva les yeux vers la forteresse en pierre qui écarquillait sur elle les orbites noires et vides de ses meurtrières en ruine. Un frisson la parcourut.

Le cheval fit sonner ses fers contre les dalles de la cour. La magicienne sauta rapidement de sa selle et tendit la main à Ciri. Elle profita de ce contact pour envoyer une impulsion magique à l'enfant avec prudence. Elle fut très surprise. Elle ne ressentit rien. Aucune réaction, aucune réponse. Et aucune résistance. Il n'y avait aucune trace de magie chez cette fillette qui, à l'instant, avait concentré une aura extraordinairement puissante. Elle était redevenue une enfant ordinaire, mal habillée, aux cheveux maladroitement coupés.

Pourtant, un moment plus tôt, cette fillette avait cessé d'être une enfant ordinaire.

Triss n'eut pas le temps de réfléchir à cet étrange événement. Elle entendit le grincement de la porte ferrée lui parvenir depuis la cavité sombre du couloir qui s'ouvrait derrière le portail défoncé. Elle fit glisser son manteau de fourrure de ses épaules, retira sa toque en

renard et, d'un mouvement rapide de la tête, libéra son abondante chevelure – de belles et longues boucles aux reflets dorés, dont la couleur rappelait celle de la jeune châtaigne, et qui étaient sa fierté et son signe distinctif.

Ciri poussa un soupir de surprise. Triss lui sourit, contente de l'effet produit. Les beaux cheveux longs et flottants étaient une rareté ; ils renseignaient sur la position de la femme, son statut, et signifiaient sa liberté, sa suffisance. Ils étaient l'attribut des femmes extraordinaires, tandis que les damoiselles « ordinaires » portaient des nattes et que les femmes mariées « ordinaires » dissimulaient leurs cheveux sous des coiffes ou des guimpes. Les dames de haut lignage bouclaient leurs cheveux et les modelaient. Les guerrières, quant à elles, portaient les cheveux courts. Seules les druidesses et les magiciennes – les prostituées aussi – s'affichaient les cheveux au vent afin de souligner leur liberté et leur indépendance.

Les sorceleurs surgirent comme d'habitude sans prévenir, sans bruit et d'on ne sait où. Ils se tenaient devant la magicienne, grands, sveltes, les bras croisés sur la poitrine, le poids du corps sur la jambe gauche, dans une position qui, comme elle le savait, leur permettait d'attaquer en une fraction de seconde. Ciri se posta à côté d'eux, dans une position identique. Elle avait l'air très amusant dans sa tenue caricaturale.

— Bienvenue à Kaer Morhen, Triss.

— Bonjour, Geralt.

Il avait changé. Il donnait l'impression d'avoir vieilli. Triss savait que c'était biologiquement impossible. Certes, les sorceleurs vieillissaient, mais à un rythme trop lent pour qu'un simple mortel ou une magicienne comme elle puisse constater les effets du temps sur eux. Cependant, il lui suffit d'un regard pour comprendre que la mutation pouvait en effet retarder le processus physique du vieillissement, mais pas le processus psychique. Le visage de Geralt, sillonné de rides, en était la preuve flagrante. Triss, mue par un sentiment de profonde tristesse, détacha son regard des yeux du sorceleur aux cheveux blancs. Des yeux qui, à n'en pas douter, avaient vu beaucoup trop de choses. Au reste, elle n'y avait pas trouvé ce qu'elle avait espéré.

— Bienvenue, répéta-t-il. Nous sommes heureux que tu aies bien voulu venir jusqu'ici.

À côté de Geralt se tenaient Eskel, semblable au Loup comme s'il s'était agi de son propre frère, hormis la couleur de ses cheveux et la longue cicatrice qui lui déformait la joue, et Lambert, le plus jeune sorceleur de Kaer Morhen qui, comme à l'accoutumée, affichait une horrible grimace ironique. Vesemir n'était pas là.

— Nous te souhaitons la bienvenue, Triss, et te prions d'entrer, fit

Eskel. Il fait froid et il y a un vent à décorner les bœufs. Ciri, où comptes-tu aller comme ça ? Cette invitation ne te concerne pas. Le soleil est encore haut dans le ciel, bien qu'on ne le voie pas. Tu peux encore t'entraîner.

— Holà ! intervint la magicienne dans un mouvement qui fit ondoyer ses cheveux. La courtoisie dans l'Antre des sorceurs n'est plus ce qu'elle était, à ce que je vois. Ciri a été la première à m'accueillir en ces lieux, elle m'a conduite jusqu'à la forteresse. Elle devrait donc me tenir compagnie...

— Ciri est en apprentissage ici, Merigold. (Lambert crispa son visage dans une parodie de sourire. Il l'appelait toujours ainsi, « Merigold », sans autre titre ni prénom. Triss détestait cela.) C'est une élève et non un majordome. L'accueil des invités, fussent-ils aussi charmants que toi, ne fait pas partie de ses obligations. Allons-y, Ciri.

Triss haussa légèrement les épaules en feignant de ne pas voir les regards gênés de Geralt et d'Eskel. Elle se tut. Elle ne voulait pas les mettre dans une situation plus embarrassante. Par-dessus tout, elle ne souhaitait pas que les sorceurs remarquent à quel point la fillette l'intéressait et la fascinait.

— Je vais emmener ton cheval à l'écurie, proposa Geralt en prenant les rênes. (Triss fit glisser sa main discrètement pour la joindre à la sienne. Leurs regards se croisèrent.)

— Je t'accompagne, fit-elle sur un ton détaché. J'ai quelques petites choses dans mes sacoches dont j'aurai besoin.

— Tu m'as causé moult soucis, il y a peu, marmonna-t-il aussitôt après avoir passé la porte de l'écurie. J'ai vu ton imposant tombeau de mes propres yeux. L'obélisque qui rappelle ta mort héroïque au cours de la bataille de Sodden. Des nouvelles me sont parvenues seulement tout récemment, me disant qu'il s'agissait d'une erreur. Je ne comprends pas comment on a pu te confondre avec une autre, Triss.

— C'est une longue histoire, répondit-elle. Je te la raconterai à l'occasion. Quant aux soucis que j'ai pu te causer, daigne me les pardonner.

— Il n'y a rien à pardonner. Ces derniers temps, j'ai eu peu de raisons de me réjouir et la joie que j'ai ressentie lorsque j'ai appris que tu étais en vie n'a pas vraiment d'égale. Sauf peut-être celle que je ressens à présent que je te vois.

Triss sentit quelque chose se briser en elle. Tout au long de la route, elle avait été tiraillée entre la crainte de revoir le sorceur aux cheveux blancs et l'espoir de cette rencontre. Ensuite, il y avait eu ce visage fatigué, éprouvé, ces yeux omnivoyants et malades, ces paroles froides et mesurées, incroyablement calmes et pourtant si débordantes d'émotion...

Elle se jeta à son cou, d'un seul élan, sans réfléchir. Elle lui prit la

main et la plongea impétueusement dans ses cheveux pour la poser sur sa nuque. Un fourmillement lui parcourut le dos et l'emplit d'une sensation telle qu'elle faillit pousser un cri de plaisir. Pour le retenir, ses lèvres cherchèrent celles de Geralt et se pressèrent contre elles. Triss tremblait en se blottissant de tout son être contre le sorceleur ; elle faisait naître son désir et le faisait grandir en elle, s'oubliant de plus en plus.

Geralt, lui, ne s'oublia pas.

— Triss, je t'en prie...

— Oh ! Geralt... J'ai tellement...

— Triss (Il la repoussa délicatement.) Nous ne sommes pas seuls... Ils arrivent.

La magicienne jeta un œil vers l'entrée. Un instant s'écoula avant qu'elle aperçoive les ombres des sorceleurs qui approchaient. Un moment après seulement, elle entendit leurs pas. De toute évidence, son ouïe – qu'elle considérait comme fine, soit dit en passant – ne pouvait pas concurrencer celle d'un sorceleur.

— Triss, ma petite fille !

— Vesemir !

Oui, Vesemir était réellement vieux. Qui sait s'il n'était pas plus vieux que Kaer Morhen. Mais il s'avança vers elle d'un pas rapide, énergique et souple, et l'étreignit vivement de ses mains vigoureuses.

— Je suis heureuse de te revoir, grand-père.

— Embrasse-moi. Mais non, pas sur les mains, petite sorcière. Tu les baiseras lorsque je passerai de vie à trépas. Ce qui devrait sans doute advenir bientôt. Oh, Triss ! Comme il est heureux que tu sois venue... Qui d'autre que toi pourrait me guérir ?

— Te guérir, toi ? Mais de quel mal ? Hormis peut-être de tes puérilités ! Bas les pattes de mes fesses, vieillard, ou je mets le feu à ta barbe blanche !

— Pardonne-moi. J'oublie toujours que tu as grandi et que je ne peux plus te prendre sur mes genoux ni te donner de petites tapes amicales. Quant à ma santé... Oh, Triss ! Il ne fait pas bon vieillir... J'ai des rhumatismes à en pleurer. Viendras-tu en aide à un vieil homme, mon enfant ?

— Oui, je t'aiderai.

La magicienne se dégagea de la puissante étreinte de Vesemir et porta son regard sur le sorceleur qui l'accompagnait. Celui-ci était jeune et semblait du même âge que Lambert. Il portait une petite barbe noire qui ne parvenait pas toutefois à masquer les profondes cicatrices de variole qu'il avait sur le visage. C'était plutôt inhabituel pour un sorceleur, ces derniers étant d'ordinaire fortement immunisés contre les maladies infectieuses.

— Triss Merigold, Coën. (Geralt fit les présentations.) Coën passe

son premier hiver avec nous. Il vient du Nord, de Poviss.

Le jeune sorceleur s'inclina. L'iris de ses yeux, dont la couleur oscillait entre le jaune et le vert, était anormalement clair, et leur cristallin strié de filets rouges indiquait que le processus de mutation oculaire était lourd et complexe.

— Viens mon enfant, dit Vesemir en la prenant par le bras. Une écurie n'est pas un endroit pour accueillir une invitée. Mais j'avais tellement hâte de te revoir.

Dans la cour, dans l'angle d'un mur à l'abri du vent, Ciri s'entraînait sous l'œil attentif de Lambert. Tout en oscillant habilement sur une poutre suspendue à des chaînes, elle attaquait, l'épée au poing, un sac de cuir ceint de lanières de sorte à imiter un corps humain. Triss s'arrêta.

— C'est mauvais ! hurlait Lambert. Tu t'approches trop près ! Et ne donne pas de coups dans le vide ! Je te l'ai déjà dit : avec la pointe de ton épée, sur la carotide ! Où les humanoïdes ont-ils une carotide ? Au sommet de la tête ? Que t'arrive-t-il ? Concentre-toi un peu, princesse !

Ah ! pensa Triss. C'est donc vrai, ce n'était pas une légende. J'avais raison.

Elle décida de passer à l'attaque sans plus attendre, sans laisser aux sorceleurs l'occasion de chercher des faux-fuyants.

— C'est la célèbre Enfant Surprise ? dit-elle en désignant Ciri. À ce que je vois, vous avez entrepris d'accomplir les volontés du sort et de la destinée ! Mais vous avez sans doute confondu les fables, mes amis. Dans les histoires que l'on me racontait, les petites bergères et les orphelines devenaient des princesses. Et là, je constate que l'on fait d'une princesse une sorceleuse. Ce dessein ne vous semble-t-il pas quelque peu audacieux ?

Vesemir dirigea ses yeux sur Geralt. Le sorceleur aux cheveux blancs ne soufflait mot. Le visage impassible, il n'avait pas réagi, pas même d'un battement de paupières, au regard implorant du vieillard.

— Ce n'est pas ce que tu crois, dit Vesemir en s'éclaircissant la voix. Geralt l'a amenée, l'automne dernier. Elle n'a personne à part... Triss, comment ne pas croire à la destinée alors que...

— Qu'est-ce que la destinée a à voir avec le maniement de l'épée ?

— Nous lui apprenons le maniement de l'épée, car que pouvons-nous lui apprendre d'autre ? fit Geralt à mi-voix, alors qu'il se tournait vers elle et qu'il la regardait droit dans les yeux. Nous ne savons rien faire de plus. Destinée ou pas, Kaer Morhen est sa maison, à présent. Ou au moins pour un certain temps. L'entraînement et le maniement des armes l'amuse, ils la gardent en bonne santé et en bonne condition physique. Ils lui permettent d'oublier la tragédie qu'elle a

vécue. C'est sa maison à présent, Triss. Elle n'en a pas d'autre.

— Nombreux sont les Cintrasiens à s'être réfugiés à Verden, à Brugge, en Témérie et dans les îles Skellige, après la défaite. (La magicienne soutint le regard du sorceleur.) Parmi eux, il y a des suzerains, des barons, des chevaliers. Des amis, des proches... tout comme des hommes véritablement dévoués... des sujets de cette fillette.

— Ses amis et ses proches ne l'ont pas cherchée après la guerre. Ils ne l'ont pas retrouvée.

— Parce qu'elle ne leur était pas destinée ? lui répondit Triss dans un sourire à moitié franc, mais superbe. (Elle ne voulait pas qu'il lui parle sur ce ton.)

Le sorceleur haussa les épaules. Triss, qui le connaissait un peu, changea aussitôt de tactique, et renonça à ses arguments.

Elle regarda de nouveau Ciri. La fillette, qui se déplaçait sur la poutre avec agilité, avait réalisé un demi-tour, porté un léger coup d'épée et effectué aussitôt un dégagement. Le mannequin touché se balançait au bout de sa corde.

— Ah ! Enfin ! s'écria Lambert. Tu as finalement compris ! Recule-toi et recommence. Je veux m'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un coup de chance !

— Cette épée semble très tranchante. (Triss se tourna vers les sorceleurs.) Cette poutre paraît glissante et instable. Quant à son instructeur, il a l'air d'un idiot qui déprime son élève avec ses hurlements. Ne craignez-vous pas qu'il arrive malheur à cette enfant ? Mais peut-être pensez-vous que sa destinée la protégera de tout accident ?

— Ciri s'est entraînée sans épée pendant presque six mois, expliqua Coën. Elle sait se déplacer. Et nous, nous faisons attention parce que...

— Parce que c'est sa maison, conclut Geralt d'une voix basse mais ferme, sur un ton qui signifiait que la discussion était close.

— Justement, parlons-en, fit Vesemir dans un profond soupir. Triss, tu dois être épuisée. As-tu faim ?

— Je ne dirais pas le contraire, soupira-t-elle. (Elle abandonna l'idée de chercher les yeux de Geralt du regard.) À dire vrai, je ne tiens plus debout. J'ai passé la nuit dernière sur la route, dans une cabane de berger à moitié détruite, enfouie sous la paille et les copeaux de bois. J'ai isolé cette ruine à l'aide de la magie, sans quoi je crois que je me serais transformée en glaçon. Je rêve de draps propres.

— Tu vas dîner avec nous, maintenant. Ensuite, tu dormiras tout ton saoul et tu te reposeras. Nous t'avons préparé notre meilleure chambre, celle de la tour. Nous y avons installé le lit le plus confortable dont nous disposions à Kaer Morhen.

— Merci, répondit Triss en lui adressant un léger sourire.

Dans la tour, pensa-t-elle. Soit, Vesemir. Ce soir, je peux dormir dans la tour, si tu tiens tant aux apparences. Je peux dormir dans le meilleur des lits qui se trouvent à Kaer Morhen. Même si j'aurais préféré coucher dans le pire de tous à condition d'être avec Geralt.

— Allons-y, Triss.

— Oui, allons-y.

* * *

Le vent faisait claquer le volet et onduler les vestiges d'une tapisserie mangée par les mites, avec lesquels la fenêtre avait été calfeutrée. Triss était couchée dans son lit, le plus confortable de tout Kaer Morhen, dans l'obscurité la plus complète. Elle ne parvenait pas à s'endormir. Et ce n'était pas à cause du fait que le meilleur lit de Kaer Morhen était en réalité une relique dans un état de délabrement avancé. Triss réfléchissait intensément. Les pensées qui la maintenaient éveillée tournaient autour d'une seule et même question : Pourquoi l'avait-on fait venir à la forteresse ? Qui l'avait demandée ? Dans quel but ?

La maladie de Vesemir ne pouvait être autre chose qu'un prétexte. Vesemir était un sorcelleur. Qu'il soit également un homme d'un âge très avancé ne changeait rien au fait que nombre de jeunes gens pouvaient lui envier sa santé. Si seulement il s'était avéré que le vieillard avait été piqué par le dard d'une manticores ou mordu par un loup-garou, Triss aurait pu concevoir qu'on l'ait fait venir auprès de lui. Mais pour des « rhumatismes » ? C'était une plaisanterie ! Vesemir aurait pu se soigner seul – les rhumatismes étaient un mal peu étonnant entre les murs affreusement froids de Kaer Morhen – avec un élixir de sorcelleur ou, plus facilement encore, avec une eau-de-vie de grain à usage interne autant qu'externe. Il n'aurait eu besoin ni d'une magicienne ni de ses philtres, de ses amulettes ou de sa magie.

Qui donc l'avait fait venir ? Geralt ?

Triss se roula dans les draps, envahie par une vague de chaleur et un sentiment d'excitation accru par la colère. Elle jura en silence, donna un coup de pied dans la couette et se tourna sur le côté. Le lit antique grinça et craqua au niveau des jointures.

Je ne parviens pas à me contrôler, se dit-elle. Je me comporte comme une sotte. Ou pis encore... comme une vieille fille en mal d'amour. Je n'arrive même pas à penser de manière logique.

Elle poussa un nouveau juron.

Bien sûr que ce n'est pas Geralt ! Du calme, ma petite, du calme,

rappelle-toi son expression dans l'écurie. Tu l'as déjà vue, ma belle, tu la connais bien, alors ne te fais pas d'illusions. C'est là l'expression stupide, contrite et embarrassée des hommes qui veulent oublier, qui regrettent, qui ne veulent pas se souvenir de ce qui s'est passé, ni revenir sur ce qui a été. Par tous les dieux, ne crois pas que cette fois-ci soit différente. C'est toujours la même chose. Et tu le sais très bien. Parce que tu en as l'habitude, ma belle.

Pour ce qui était de sa vie sexuelle, Triss Merigold pouvait se considérer comme une magicienne typique. Tout avait commencé par le goût amer du fruit défendu, très attrayant en dépit du règlement sévère de l'Académie et des interdits posés par les maîtresses chez lesquelles elle était en apprentissage. Ensuite vinrent l'indépendance, la liberté et la folle multiplicité des aventures amoureuses qui se terminaient, comme de coutume, dans l'amertume, la désillusion et la résignation. S'ensuivit un long moment de solitude, puis elle découvrit que les hommes, avant tout désireux de devenir ses seigneurs et maîtres après l'avoir possédée, ne lui étaient d'aucune utilité pour se libérer du stress et des tensions. Pour calmer ses nerfs, elle trouva d'autres moyens moins embarrassants qui, par ailleurs, ne tachaient pas les essuie-mains de sang, ne lâchaient pas de vents sous la couette et n'exigeaient pas de petits déjeuners au réveil. Ensuite vint une période – courte mais amusante – de fascination pour les représentantes de son sexe, qui la mena à la conclusion suivante : les salissures, les vents et la gloutonnerie n'étaient pas uniquement le fait des hommes. Finalement, comme presque toutes les magiciennes, elle était passée aux liaisons avec d'autres sorciers, sporadiques et agaçantes de par leur caractère froid, technique et presque rituel.

C'est alors qu'était apparu Geralt de Riv. Un sorcelleur à la vie mouvementée, qu'une relation étrange, orageuse et pleine de rebondissements, unissait à Yennefer, la meilleure amie de Triss.

Celle-ci observait ce couple et elle en était jalouse, bien qu'il n'y ait de toute évidence rien à envier. Indéniablement, cette union rendait malheureux les deux amants, elle allait droit à sa perte, faisait souffrir et, contre toute logique, elle durait. Triss ne parvenait pas à le comprendre. Et cela la fascinait. À tel point que...

Elle envoûta le sorcelleur, aidée un peu par la magie. Le moment était opportun. Yennefer et lui s'étaient de nouveau querellés et séparés brutalement. Geralt avait besoin de chaleur et il voulait oublier.

Non, Triss ne désirait pas le ravir à Yennefer. En fin de compte, elle tenait beaucoup plus à son amie qu'à lui. Mais sa courte relation avec le sorcelleur ne la déçut pas. Elle y avait trouvé ce qu'elle cherchait : de l'émotion, sous la forme d'une culpabilité, d'une peur et d'une douleur. Sa douleur à lui. Triss avait vécu cette émotion ; elle

avait été transportée par elle, et n'avait pu oublier Geralt lorsqu'ils s'étaient séparés. La magicienne avait appris ce qu'était la souffrance, peu de temps auparavant. Lorsqu'elle avait désiré de tout son être se retrouver avec lui. Ne serait-ce que pour un instant, un seul instant...

À présent, elle était si proche du sorcelleur...

Triss serra son poing et donna un coup dans l'oreiller. *Non, se dit-elle, non. Ne sois pas stupide, ma petite. Ne pense plus à ça. Pense à...*

À Ciri ? Serait-ce là...

Oui. C'était bien là la véritable raison de son séjour à Kaer Morhen. Cette petite fille aux cheveux cendrés dont on voulait faire ici une sorceleuse. Une véritable sorceleuse. Une mutante. Une machine à tuer, comme ils l'étaient tous.

Tout est clair, pensa-t-elle soudain alors qu'une vive excitation recommençait à l'envahir, cette fois complètement différente de la première. *C'est évident. Ils veulent muter l'enfant, la soumettre à l'épreuve des Herbes et aux Modifications, mais ils ignorent comment faire. Des anciens, il ne subsiste que Vesemir, mais il n'était qu'un maître d'armes. Le Laboratoire caché dans les souterrains de Kaer Morhen, les fioles empoussiérées contenant les élixirs légendaires, les alambics, les fours et les cornues... Aucun d'eux ne sait comment s'en servir. Il est certain qu'un magicien-renégat a élaboré ces élixirs en des temps très reculés. Ses successeurs ont amélioré la formule des années durant, leur magie a contrôlé le processus de Modifications auquel étaient soumis les enfants. Mais, à un moment donné, la chaîne a été rompue. Le savoir des magiciens et leurs compétences ont fait défaut. Les sorceleurs ont les Herbes. Ils ont le Laboratoire. Ils connaissent la formule. Mais il leur manque un magicien.*

Qui sait, se dit-elle encore, peut-être ont-ils déjà essayé ? Peut-être ont-ils donné aux enfants des décoctions préparées sans l'aide de la magie ?

Elle frémit à l'idée de ce qui avait pu alors se passer avec ces enfants.

À présent, pensa-t-elle, ils désirent muter une fillette, mais ils ne savent pas comment s'y prendre. Ce qui voudrait dire... ce qui voudrait dire qu'ils me demanderaient de les aider. Je verrais alors ce qu'aucun magicien vivant n'a encore vu, je connaîtrais ce qu'aucun magicien vivant n'a encore connu. Les fameuses Herbes, les secrets des cultures virales jalousement gardés, les formules énigmatiques devenues célèbres...

Et c'est moi qui administrerais la série d'élixirs à cette enfant aux cheveux cendrés, moi qui observerais ses Modifications mutationnelles. Je verrais de mes propres yeux comme...

Comme cette enfant s'éteint.

Oh non ! (Triss frémit de nouveau.) *Jamais. Pas à ce prix.*

Du reste, pensa-t-elle, je crois que je m'excite encore un peu trop tôt. Il ne s'agit peut-être pas de cela finalement. Au cours du dîner, nous avons

discuté, nous avons parlé de choses et d'autres. J'ai tenté à plusieurs reprises d'orienter notre conversation sur l'Enfant Surprise, sans résultat. Les sorcateurs changeaient aussitôt de sujet...

Elle les avait observés. Vesemir était tendu et avait l'air embarrassé ; Geralt semblait inquiet ; Lambert et Eskel, anormalement joyeux et loquaces ; et Coën, trop désinvolte pour être digne de confiance. Seule Ciri était sincère et ouverte. Les joues rosies par le froid, les cheveux ébouriffés, elle était joyeuse et avait un appétit d'ogre. Ils avaient dîné d'une épaisse soupe à la bière, avec ses croûtons et son fromage fondu, et Ciri s'était étonnée de ne pas voir de champignons sur la table. Ils avaient bu du cidre, mais la fillette s'était vu servir de l'eau, ce qui l'avait grandement surprise et contrariée. « Où est la salade ? », s'était-elle soudain écriée, après quoi Lambert l'avait sévèrement grondée et lui avait ordonné d'enlever ses coudes de la table.

Des champignons et de la salade ? En décembre ?

Bien sûr ! pensa Triss. Ils la nourrissent avec ces fameux saprophytes des cavernes, et ces herbes des montagnes inconnues de la science ; ils lui font boire ces célèbres infusions à la composition secrète. La fillette grandit vite, elle acquiert une solide condition physique – celle des sorcateurs. Tout cela de manière naturelle, sans mutation, sans risque, sans révolution hormonale. Mais une magicienne ne doit pas le savoir, non ! Cela doit rester secret ! Ils ne me diront rien, ne me montreront rien.

J'ai vu cette fillette courir. Je l'ai vue danser avec son épée sur la poutre, agile et rapide ; avec la grâce d'une danseuse, d'un chat même, elle se mouvait comme une acrobate. Je dois absolument la voir déshabillée, pensa-t-elle, je dois voir la manière dont son corps s'est développé sous l'influence de la nourriture qu'elle reçoit ici. Et si je parvenais à dérober et à emmener avec moi des échantillons de ces « champignons » et de cette « salade », eh bien...

La confiance ? Je me fiche de votre confiance, les sorcateurs ! Partout ailleurs sévissent le cancer, la variole noire, le tétanos et la leucémie ; il y a des allergies, il y a le syndrome de mort subite des nourrissons. Et vous, vous cachez au monde vos « champignons » dont il serait peut-être possible de tirer des remèdes capables de sauver des vies ? Vous les gardez secrets même vis-à-vis de moi, à qui vous déclarez votre amitié, votre respect et votre confiance ! Moi, qui ne puis même pas voir votre Laboratoire, et encore moins vos champignons de malheur !

Pourquoi donc m'avez-vous fait venir ? Moi, une magicienne ?

La magie !

Triss se mit à rire en silence. Ah ! se dit-elle, je vous tiens, les sorcateurs ! Ciri vous a effrayés autant qu'elle m'a effrayée, moi. Elle « s'est plongée » dans un rêve tout éveillée, elle s'est mise à prophétiser, à prédire l'avenir, à dégager une aura que vous savez ressentir presque aussi

bien que moi. Sous le coup d'une impulsion, elle a « pris » une chose à l'aide de la psychokinésie ou bien elle a tordu une cuiller en étain par sa seule force mentale alors qu'elle la fixait au cours du déjeuner. Elle a répondu aux questions que vous vous posiez mentalement et peut-être même à celles que vous n'osiez pas poser. Vous avez donc été pris de panique. Vous avez compris que votre Enfant Surprise était plus surprenante que vous l'aviez imaginé.

Vous avez compris qu'une Source était à Kaer Morhen.

Que vous ne vous en sortiriez pas sans une magicienne.

Or, vous ne connaissez point d'autres magiciennes amies, en qui vous ayez toute confiance. À part moi et...

Yennefer.

Le vent hurla au dehors. Il fit claquer le volet et souleva la tapisserie. Triss se retourna sur le dos et, absorbée par ses pensées, elle se mit à ronger l'ongle de son pouce.

Geralt n'a pas invité Yennefer. Il m'a invitée, moi. Cela voudrait-il dire que... ?

Qui sait... C'est probable. Mais si c'est le cas, alors pourquoi...

Pourquoi...

— Pourquoi ne m'a-t-il pas rejointe ? lâcha-t-elle dans un cri étouffé, en plein cœur de l'obscurité, pleine de rage et de désir.

Seul lui répondit le vent mugissant entre les ruines de la forteresse.

* * *

La matinée était ensoleillée, mais diablement fraîche. Triss se réveilla, transie de froid. Elle n'avait pas assez dormi, mais elle était sereine et décidée.

Elle descendit à la grande salle la dernière. Elle reçut avec satisfaction les hommages que les sorcisseurs lui rendirent du regard et qui récompensaient ses efforts de toilette – elle avait échangé sa tenue de voyage contre une robe élégante bien que simple, et avait savamment usé de ses parfums (magiques) et de ses fards (non magiques, mais extraordinairement chers). Elle déjeuna d'une bouillie d'avoine et échangea quelques propos avec les sorcisseurs sur des sujets banals et de moindre importance.

— Encore de l'eau ? s'écria soudain Ciri, en regardant à l'intérieur de son gobelet. Elle agace mes dents ! Je boirais bien de ma boisson ! La bleue !

— Tiens-toi droite ! intervint Lambert en jetant un regard à Triss du coin de l'œil. Et ne t'essuie pas la bouche avec ta manche ! Finis de

manger, il est temps de reprendre l'entraînement. Les jours sont de plus en plus courts.

— Geralt (Triss termina sa bouillie), Ciri est tombée sur la Voie, hier. Rien de grave, mais c'était à cause de cet accoutrement grotesque. Il est mal ajusté et entrave ses mouvements.

Vesemir se racla la gorge, et détourna le regard. *Ah ! fit en pensée la magicienne. C'est donc là ton œuvre, maître d'armes. Il est vrai que le pourpoint de Ciri semble avoir été taillé à l'aide d'une épée et cousu avec la pointe d'une flèche.*

— Les jours sont en effet de plus en plus courts, reprit-elle sans attendre d'autres commentaires. Mais nous raccourcirons plus encore la journée d'aujourd'hui. Ciri, tu as terminé ? Suis-moi, veux-tu ? Nous allons apporter quelques modifications indispensables à ton habit.

— Elle court avec celui-ci depuis un an, Merigold, répliqua vertement Lambert. Et tout allait bien jusqu'à ce que...

— ... jusqu'à ce que vienne une femme qui ne puisse souffrir ces oripeaux mal ajustés ? Tu as raison, Lambert. Mais cette femme est là, et l'ordre établi s'en trouve bousculé. Le temps des grands changements est arrivé. Viens, Ciri.

La fillette hésita, puis jeta un regard à Geralt. Celui-ci lui adressa un signe de tête approuvateur et un sourire. Un beau sourire, comme il était capable d'en faire, autrefois, lorsque...

Triss détourna le regard. Ce sourire ne lui était pas destiné.

* * *

La petite chambre de Ciri était une copie fidèle des cellules des sorceleurs. Comme elles, elle était pratiquement dépourvue de mobilier. La pièce était presque vide, hormis un lit confectionné avec quelques planches, un tabouret et un coffre. Les sorceleurs décoraient les murs et les portes de leur cellule avec les peaux des bêtes qu'ils chassaient : des cerfs, des lynx, des loups, et même des gloutons. En revanche, sur la porte de la chambre de Ciri était suspendue la peau d'un énorme rat avec son écœurante queue recouverte d'écailles. Triss dut vaincre en elle son désir d'arracher cette horreur nauséabonde pour la jeter par la fenêtre.

Debout près de son lit, la fillette la regardait, dans l'expectative.

— Nous allons tenter d'ajuster un peu mieux ton... fourreau, déclara la magicienne. J'ai toujours été douée pour la couture, cette peau de chèvre ne devrait donc pas me poser trop de problème. Et toi, sorceleuse, as-tu déjà tenu une aiguille entre tes doigts ? T'a-t-on appris à faire autre chose que transpercer de ton épée des sacs remplis

de foïn ?

— Quand j'étais à Autre Rive, à Kagen précisément, eh bien, j'étais obligée de filer du lin, marmonna Ciri avec dégoût. On ne me laissait pas coudre parce que je ne faisais que gâcher le lin et gaspiller du fil ; il fallait tout défaire après moi. C'était terriblement ennuyeux, ce filage, beurk !

— Certes ! (Triss se mit à rire.) Il est difficile de trouver chose plus ennuyeuse que le filage. Moi aussi, je détestais cela.

— Tu étais obligée de filer ? Moi, je l'étais, parce que... Mais pourtant, toi, tu es une sorc... une magicienne. Tu peux tout faire avec la magie ! Cette belle robe, tu l'as fait apparaître grâce à tes pouvoirs ?

— Non, lui répondit Triss dans un sourire. Mais je ne l'ai pas non plus cousue de mes propres mains. Je ne suis pas douée à ce point.

— Et comment vas-tu t'y prendre avec mon habit ? Tu vas le faire apparaître ?

— Ce n'est pas nécessaire. Une aiguille magique suffira, à laquelle nous donnerons un peu d'ardeur grâce à une formule. Et s'il le faut...

Triss passa lentement sa main au-dessus du trou béant de la manche du petit pourpoint, et murmura une formule magique qui fit réagir son amulette. Il ne resta plus aucune trace du trou. Ciri poussa un cri de joie.

— C'est de la magie ! Je vais avoir un pourpoint magique !

— Jusqu'à ce que je t'en couse un moi-même, simple, mais convenable. Bien ! À présent, ôtez-moi tout cela, chère damoiselle, et changez donc de tenue ! Vous devez bien en avoir une autre, n'est-ce pas ?

Ciri acquiesça. Elle souleva le couvercle de son coffre et présenta à la magicienne une robe ample aux couleurs passées, un petit gilet gris, une chemise en lin et une veste en laine rappelant un sac de la pénitence.

— C'est à moi, déclara-t-elle. Je suis arrivée ici habillée ainsi. Mais je ne les porte plus à présent. Ce sont des vêtements de bonne femme.

— Je vois, fit Triss dans une grimace ironique. Habits de bonne femme ou pas, tu dois les revêtir pour l'instant. Allons, plus vite, déshabille-toi. Laisse-moi t'aider... Maugrebleu ! Qu'est-ce là, Ciri ?

Les bras de la fillette étaient couverts de gros hématomes parcourus de filets de sang. La plupart avaient déjà jauni, mais certains étaient récents.

— Que diable est-ce donc là ? répéta la magicienne en colère. Qui donc t'a bâchée ainsi ?

— Ça ? (Ciri regarda ses bras, apparemment étonnée du nombre de bleus.) C'est le tourniquet. J'étais trop lente.

— Quel tourniquet, par la malepeste ?

— Ben, le tourniquet ! répéta Ciri en levant ses grands yeux vers la magicienne. C'est un genre de... euh... J'apprends à esquiver les attaques avec lui. Ça a de grands bras en bois et ça tourne. Il faut faire des sauts rapides et des esquives. Il faut avoir de bons réflexes. Quand on n'a pas de réflexes, eh bien le tourniquet te donne un coup avec ses bras. Au début, il m'a bien rossée, ce tourniquet. Mais maintenant...

— Enlève tes bas-de-chausses et ta chemise. Oh ! Par tous les dieux, ma fille ! Comment parviens-tu seulement à marcher ? À courir ?

Les hanches et la cuisse gauche de la fillette étaient bleu marine à cause des ecchymoses et des bosses. Ciri frémit et siffla tout en reculant devant la main de la magicienne. Triss poussa un juron absolument ignoble, digne d'un nain.

— Ça aussi, c'est à cause du tourniquet ? demanda-t-elle en tentant de garder son calme.

— Ça ? Non. Tiens, là, c'est à cause du tourniquet. (Ciri montra avec indifférence un énorme bleu sur son tibia, sous le genou gauche.) Quant aux autres, c'est à cause du pendule. J'apprends les pas d'escrime avec le pendule. Geralt dit que je suis douée à présent. Il dit que j'ai... euh... du talent. Oui, du talent.

— Et si tes réflexes te font défaut, demanda Triss en grinçant des dents, alors je suppose que le pendule t'assène un coup ?

— Bien sûr ! acquiesça la fillette qui regardait la magicienne et s'étonnait visiblement de son ignorance. Et même un sacré coup !

— Et là, sur le côté ? Qu'est-ce que c'était ? Le marteau d'un forgeron ?

Ciri siffla de douleur et rougit.

— Je suis tombée de l'échelier...

— Et l'échelier t'a flanqué un coup, lui aussi ! acheva Triss, qui avait de plus en plus de mal à garder son sang-froid.

Ciri pouffa.

— Comment un échelier pourrait-il flanquer des coups alors qu'il est planté dans le sol ? C'est impossible ! Je suis tout simplement tombée. Je m'entraînais à faire des pirouettes en l'air, et j'ai raté mon coup. Le bleu, c'est à cause de ça. Parce que je me suis cognée au montant.

— Et tu es restée alitée deux jours ? Tu avais des difficultés à respirer ? Des douleurs ?

— Pas du tout. Coën m'a massée à cet endroit et m'a remise sur l'échelier. C'est ce qu'il faut faire, tu sais ! Autrement, tu auras toujours peur.

— Que dis-tu ?

— Tu auras toujours peur, répéta fièrement Ciri en dégageant son front de sa frange cendrée. Tu l'ignoris ? Même s'il t'arrive quelque

chose, tu dois tout de suite remonter sur les agrès parce que sinon tu continueras à avoir peur, et alors tu ne tireras rien de ton entraînement. Il ne faut jamais abandonner. C'est Geralt qui me l'a dit.

— Je dois me rappeler cette maxime, déclara la magicienne entre ses dents. Mais aussi du fait qu'elle vient de Geralt. C'est une bonne leçon de vie, mais je doute qu'elle soit efficace en toutes circonstances. Il est plutôt facile de l'appliquer aux dépens des autres. Ainsi donc, dis-tu, il ne faut pas abandonner ? Que l'on te batte, que l'on te roue de coups de mille manières, tu dois te relever et continuer l'entraînement ?

— Bien entendu. Un sorceleur n'a peur de rien.

— Vraiment ? Et toi, Ciri, n'as-tu donc peur de rien ? Réponds-moi sincèrement.

La fillette détourna la tête et se mordit les lèvres.

— Tu ne le diras à personne ?

— Je te le promets.

— Ce qui me fait le plus peur, ce sont les deux pendules. En même temps. Et puis le tourniquet, mais uniquement lorsqu'on le fait tourner vite. Il y a aussi la longue bascule, quand je m'entraîne dessus, je suis encore obligée d'avoir... euh... des protec... des protectives. Lambert me traite de lourdaude et de gourde, mais c'est même pas vrai ! Geralt a dit qu'avec la répartition de mon poids c'était un peu différent parce que je suis une fille. Je dois tout simplement m'entraîner davantage, à moins que... Je voudrais te demander quelque chose, je peux ?

— Bien sûr.

— Si tu t'y connais en magie et en sortilèges... Si tu sais faire des tours... Pourrais-tu faire de moi un garçon ?

— Non, répondit Triss sur un ton glacial. Je ne le pourrais pas.

— Hum... (La petite sorceleuse se rembrunit visiblement.) Et pourrais-tu au moins...

— Oui, quoi ?

— Pourrais-tu faire en sorte que je ne doive plus... (Ciri se mit à rougir.) Je préfère te le dire à l'oreille.

— Parle. (Triss se pencha vers la fillette.) Je t'écoute.

Ciri approcha son visage devenu cramoisi de la chevelure châtain de la magicienne.

Celle-ci se releva en sursaut, ses yeux s'enflammèrent.

— Aujourd'hui ? Maintenant ?

— Mhm.

— Par tous les dieux ! hurla la magicienne. (Elle donna un coup de pied dans le tabouret qui vola contre la porte et fit tomber la peau de rat.) Peste, vérole, lèpre et choléra ! Je crois bien que je vais massacrer tous ces maudits imbéciles !

— Calme-toi, Merigold, tu te fais du mal pour rien, déclara Lambert.

— Ne me dis pas ce que je dois faire ! Et cesse de m'appeler par mon patronyme ! Le mieux serait d'ailleurs que tu te taises. Ce n'est pas à toi que je m'adresse. Vesemir, Geralt, l'un de vous aurait-il vu le nombre de bleus, de bosses et d'ecchymoses qu'a cette enfant ? Elle a des marques sur tout le corps !

— Ma fille, répondit Vesemir sur un ton grave, ne te laisse pas emporter par tes émotions. Tu as reçu une éducation différente, tu as connu une autre manière d'élever les enfants. Ciri est originaire des Royaumes du Sud ; là-bas, les fillettes et les garçons sont éduqués de la même manière, il n'y a point de distinction, tout comme chez les elfes. À cinq ans, on la faisait monter sur un poney, à huit ans, elle allait déjà à la chasse à cheval. Elle a appris à se servir d'un arc, d'une lance et d'une épée. Les hématomes ne sont pas chose nouvelle pour Ciri...

— Ne venez pas me conter des sornettes ! s'emporta Triss. Ne faites point les idiots avec moi. Il ne s'agit pas ici de poney ni de promenades à cheval ou en traîneau, mais bien de Kaer Morhen ! Des dizaines de garçons, des vagabonds forts et aguerris, qui avaient été recueillis comme vous sur les routes et tirés du ruisseau, ont déjà eu les os brisés ou le cou rompu à cause de vos tourniquets, de vos pendules et de votre Souffroir. Et pourtant c'étaient des garçons que leur vie de maraudeurs et de vauriens avait déjà rendu solides. Quelles sont les chances de Ciri ? Bien qu'elle ait été élevée dans les Royaumes du Sud, à la manière des elfes, sous la main de fer d'une femme comme la Lionne Calanthe, cette petite est, et reste, une princesse. Avec une peau délicate, une constitution fragile, une ossature grêle... C'est une fillette ! Que voulez-vous faire d'elle ? Un sorceleur ?

— Cette fillette, fit Geralt à voix basse et sur un ton calme, cette princesse fragile et délicate, a survécu au massacre de Cintra. Livrée à elle-même, elle est parvenue à se faufiler entre les cohortes de Nilfgaard. Elle a échappé aux maraudeurs qui rôdaient dans les villages, se livraient au pillage et tuaient tout le monde sur leur passage. Elle a survécu pendant deux semaines dans les forêts d'Autre Rive, complètement seule. Elle a erré un mois durant avec un groupe de réfugiés, travaillant aussi durement qu'eux, affamée comme ils ont pu l'être. Elle a connu presque six mois de dur labeur à la ferme, auprès du bétail, après avoir été recueillie par une famille de paysans.

Crois-moi, Triss, la vie l'a déjà marquée, forgée et endurcie, tout comme nous et les autres vauriens ramassés sur les routes et formés à Kaer Morhen. Ciri n'est pas plus faible que ces bâtards abandonnés, tels des chatons dans un panier, dans les auberges où descendent les sorceleurs. Quant à son sexe, quelle importance ?

— Tu poses encore la question ? Tu oses la poser ? s'écria la magicienne. Quelle importance, dis-tu ? Eh bien, figure-toi que c'est une fille, elle est donc différente de vous autres, et certains jours sont pour elle particuliers ! Or elle les supporte vraiment mal ! Et vous, vous voudriez lui faire cracher ses poumons sur votre Souffroir ou sur vos maudits tourniquets ?

Bien qu'en colère, Triss se délectait des mines ahuries des jeunes sorceleurs et de celle de Vesemir, dont la mâchoire s'était soudain affaissée.

— Vous ne le saviez même pas, protecteurs des sept douleurs, reprit Triss en hochant la tête, toujours sur un ton de reproche, mais cette fois plus soucieux que vindicatif. Elle n'a pas osé vous le dire parce qu'on lui a appris à taire cette indisposition face aux hommes. Elle a honte de sa faiblesse, de sa douleur et de sa maladresse ces jours-là. L'un de vous avait-il déjà pensé à cela ? S'en était-il inquiété ? Avait-il tenté de comprendre ce qui l'incommodait ? Peut-être même a-t-elle perdu du sang pour la première fois ici, à Kaer Morhen ! Peut-être a-t-elle pleuré la nuit, ne trouvant auprès de vous aucune compassion, aucun réconfort, aucune compréhension ! Y avez-vous seulement pensé ?

— Assez, Triss, intervint Geralt en poussant un gémissement discret. Il suffit. Tu as obtenu ce que tu voulais. Et peut-être même plus encore.

— Par la malepeste ! jura Coën. Nous sommes passés pour de beaux idiots, vraiment ! Ah ! Vesemir ! Que toi, tu...

— Silence ! gronda le vieux sorceleur. Tais-toi.

La plus inattendue fut la réaction d'Eskel ; il se leva, s'avança vers la magicienne et, s'inclinant bien bas, prit la main de celle-ci pour la baiser avec respect. Triss la retira aussitôt. Non pas pour faire montre de sa colère et de son énervement, mais pour faire cesser la vibration agréable qui était apparue au contact du sorceleur et qui la parcourait tout entière. Eskel dégageait de fortes vibrations. Plus fortes que celles de Geralt.

— Triss, fit-il en posant une main gênée sur la grosse cicatrice qu'il avait à la joue. Aide-nous. Nous t'en prions. Aide-nous, Triss.

La magicienne le regarda droit dans les yeux et pinça les lèvres.

— Comment ? En quoi devrais-je vous être utile, Eskel ?

Ce dernier frotta de nouveau sa cicatrice et lança un regard à Geralt. Le sorceleur aux cheveux blancs baissa la tête et se cacha les

yeux derrière la main. Vesemir se racla la gorge bruyamment.

Au même moment, la porte grinça, et Ciri pénétra dans la grande salle. Le raclement de gorge de Vesemir se transforma en un rôle sonore, Lambert ouvrit grand la bouche, et Triss contint son rire.

La fillette, les cheveux soigneusement coupés et coiffés, était vêtue d'une robe bleu foncé ajustée à sa taille, qui portait encore les marques de son transport dans les sacoches de la magicienne. Elle s'approcha du vieux sorceleur à petits pas, retenant délicatement les pans de sa robe. À son cou brillait un autre présent de Triss : une petite vipère noire en cuir luisant sertie d'un rubis, avec un fermail en or.

Ciri s'arrêta devant Vesemir. Ne sachant trop que faire de ses mains, elle planta ses pouces derrière sa ceinture.

— Je ne peux m'entraîner aujourd'hui, récita-t-elle lentement et distinctement, dans le silence le plus profond. Parce que je suis... je suis...

Elle regarda la magicienne. Triss lui fit un clin d'œil accompagné d'une mimique digne d'un polisson content de sa farce, puis elle remua les lèvres pour lui souffler la suite de la phrase.

— Indisposée ! acheva Ciri d'une voix forte et fière, son nez retroussé vers le plafond.

Vesemir se remit à tousser bruyamment. Mais Eskel, ce cher Eskel, ne perdit pas contenance et se comporta une nouvelle fois comme il convenait de le faire.

— Bien entendu, dit-il d'un ton détaché accompagné d'un sourire. Il va de soi que nous suspendrons l'entraînement jusqu'au terme de ton indisposition. Nous écourterons également ton apprentissage théorique et, au cas où tu te sentirais mal, nous l'ajournerions aussi. Si tu avais besoin de médicaments ou de...

— Je m'en chargerais, intervint Triss tout aussi calmement.

— Ah oui... (Ciri se mit à rougir légèrement, puis elle se tourna vers le vieux sorceleur.) Oncle Vesemir, j'ai demandé à Triss... c'est-à-dire, à dame Merigold, de... parce que... Eh bien, je lui ai demandé de rester avec nous. Plus longtemps. Très longtemps. Mais Triss a dit que tu devais donner ton accord parce que... Oh, s'il te plaît, oncle Vesemir ! Dis oui !

— C'est d'accord..., fit Vesemir d'une voix enrouée. J'accepte.

— Nous sommes enchantés. (Geralt venait juste d'enlever la main de son front.) Cela nous fait vraiment plaisir, Triss.

La magicienne lui adressa un léger signe de tête et battit des cils avec ingénuité en enroulant une boucle de ses cheveux châains autour de son doigt. Le visage de Geralt resta de marbre.

— Tu as agi avec grâce et bienveillance, Ciri, en proposant à dame Merigold de prolonger son séjour à Kaer Morhen, poursuivit-il.

Je suis fier de toi.

Ciri s'empourpra et lui adressa un large sourire. La magicienne lui fit de nouveau signe.

— À présent, déclara la fillette en dressant le nez plus haut encore, je vous laisse seuls, car vous désirez sans doute vous entretenir avec Triss de diverses questions importantes. Dame Merigold, oncle Vesemir, messieurs... Je vous quitte. À plus tard.

Elle fit une gracieuse révérence, puis quitta la grande salle et monta l'escalier d'un pas lent, plein de dignité.

— Bon sang ! fit Lambert en rompant le silence. Et dire que je ne croyais pas qu'elle était une vraie princesse !

— Vous avez compris, imbéciles ? (Vesemir lança un regard circulaire.) Si elle revêt une robe le matin, qu'il ne soit pas question d'entraînement ! C'est bien compris ?

Eskel et Coën gratifièrent le vieillard de regards totalement dénués de respect. Lambert s'esclaffa ouvertement. Geralt regardait la magicienne, qui lui souriait.

— Je te remercie, Triss, fit-il. Sincèrement.

* * *

— Les conditions ? s'exclama Eskel, visiblement inquiet. Triss, nous avons pourtant promis d'alléger l'entraînement de Ciri. Quelles autres conditions veux-tu encore nous imposer ?

— Soit, le terme « conditions » n'est peut-être pas vraiment approprié. Appelons plutôt cela des conseils. Je vais vous en donner trois, et je souhaiterais que vous les preniez en considération. Si, bien entendu, vous tenez à ce que je reste ici avec vous et que je vous aide à élever la petite.

— Nous t'écoutons, fit Geralt. Parle, Triss.

— Avant tout, commença-t-elle avec un sourire insolent, il convient de varier les menus de Ciri. Et limiter en particulier la consommation des herbes et des champignons secrets.

Geralt et Coën maîtrisaient l'expression de leur visage à merveille. Lambert et Eskel, un peu moins. Vesemir, lui, ne la contrôlait absolument pas. *Certes, pensa-t-elle en regardant la mine manifestement ennuyée du vieux sorcelleur, le monde était meilleur de son temps. L'hypocrisie était un vice dont il fallait avoir honte. L'honnêteté, elle, ne couvrait personne d'opprobre.*

— Moins d'infusions à base de ces herbes entourées de mystère, poursuivit-elle en essayant de contenir son rire, mais plus de lait. Vous avez des chèvres ici. La traite, ça n'a rien de bien difficile ; tu verras

Lambert, tu apprendras en un clin d'œil.

— Triss, intervint Geralt. Écoute...

— Non, toi, écoute. Vous n'avez pas fait subir à Ciri de mutation violente, vous n'avez pas touché aux hormones, vous n'avez pas testé sur elle vos élixirs ni vos Herbes. C'est là un geste louable de votre part. Un geste sensé, responsable et humain. Jusqu'à présent, vous ne lui avez pas fait de mal avec des poisons, alors vous avez d'autant moins le droit de lui en faire maintenant.

— De quoi parles-tu ?

— Des champignons dont vous gardez si bien le secret, expliqua-t-elle. Il est vrai qu'ils maintiennent la fillette dans une excellente condition physique et renforcent ses muscles. Les herbes lui assurent un métabolisme idéal et accélèrent sa croissance. L'ensemble, accompagné d'un entraînement intensif, provoque toutefois des modifications dans la constitution de son corps, au niveau du tissu adipeux. C'est une femme. Si vous n'avez pas malmené ses hormones, ne malmenez pas son corps. Elle pourrait un jour vous en vouloir de l'avoir privée, avec tant d'indifférence, de ses... attributs féminins. Vous voyez à quoi je fais allusion ?

— Et comment ! murmura Lambert, les yeux rivés avec insolence sur la poitrine de Triss qui tendait le tissu de sa robe. (Eskel toussa et jeta un regard noir au jeune sorceleur.)

— Pour l'instant, tu n'as rien constaté d'irréversible, j'espère ? demanda Geralt lentement, en faisant également glisser son regard ça et là.

— Non, lui répondit-elle dans un sourire. Par chance, sa croissance est saine et normale. Ciri est constituée comme une jeune dryade, elle est agréable à regarder. Mais utilisez les stimulants avec mesure, je vous en conjure.

— Nous le ferons, promit Vesemir. Nous te remercions pour cette recommandation, mon enfant. Quoi d'autre ? Tu avais parlé de trois conseils.

— C'est exact. Voici le deuxième : il ne faut pas laisser Ciri devenir sauvage, ce qu'elle deviendra en restant ici. Elle doit avoir un contact avec le reste du monde. Avec des enfants de son âge. Elle doit recevoir une bonne éducation qui la préparera à une vie normale. Pour l'instant, elle peut bien jouer avec son épée. De toute façon, sans mutation, vous n'en ferez pas une sorceleuse, mais votre entraînement ne lui fera pas de mal. Les temps sont durs et dangereux, elle saura se défendre au cas où. Comme les elfes. Mais vous ne pouvez pas l'enterrer vivante, ici, dans ce lieu isolé. Elle doit avoir une vie normale.

— Sa vie normale a été emportée par les flammes en même temps que Cintra, marmonna Geralt. Mais soit, Triss, comme toujours, tu as

raison. Nous y avons déjà pensé. Quand viendra le printemps, je l'emmènerai à l'école du temple, à Ellander. Je la confierai à Nenneke.

— C'est là une très bonne idée et une sage décision. Nenneke est une femme exceptionnelle ; quant au temple de la déesse Melitele, c'est un lieu unique. Il est sûr et il garantira à la fillette une éducation appropriée. Ciri est au courant ?

— Oui. Elle a fait des scènes durant quelques jours, mais elle l'a finalement accepté. À présent, elle attend le printemps avec impatience, tout excitée à l'idée du voyage jusqu'en Témérie. Elle est curieuse du monde.

— Comme moi à son âge, sourit Triss. Et cette comparaison nous rapproche dangereusement de mon troisième conseil, le plus important. Vous le connaissez déjà, n'avez pas l'air stupide. Je suis une magicienne, vous l'avez oublié ? J'ignore combien de temps il vous a fallu pour découvrir les prédispositions de Ciri pour la magie. Pour ma part, cela m'a pris moins d'une demi-heure. À la suite de quoi je savais qui elle était, ou plutôt ce qu'elle était.

— Et quelle est-elle ?

— Une Source.

— C'est impossible !

— Tout au contraire. C'est même certain. Ciri est une Source, elle possède des dons de médium. Qui plus est, ceux-ci sont vraiment très inquiétants. Et vous, mes chers sorciers, vous en êtes bien conscients. Vous avez remarqué ces dons et ils vous ont inquiétés. C'est pour cette seule et unique raison que vous m'avez fait venir à Kaer Morhen, n'est-ce pas ? Ai-je tort ?

— C'est vrai, avoua Vesemir après un silence.

Triss poussa discrètement un soupir de soulagement. Elle avait un moment craint que celui qui viendrait confirmer sa thèse soit Geralt.

* * *

Les premières chutes de neige arrivèrent le lendemain – faibles au départ, elles se transformèrent bientôt en tempête. La neige était tombée durant la nuit entière et, au matin, les murs de Kaer Morhen étaient ensevelis sous des congères. Il n'était pas question de courir sur le Souffroir, et ce d'autant moins que Ciri ne se sentait guère mieux. Triss suspectait les « stimulants » des sorciers d'avoir perturbé le cycle menstruel de la fillette. Elle ne pouvait toutefois en être certaine, car elle ne savait pratiquement rien de ces substances médicamenteuses, et Ciri était sans conteste la seule fille sur terre à qui elles avaient été administrées. La magicienne décida de ne pas

partager ses soupçons avec les sorceleurs. Elle ne voulait ni les inquiéter ni les irriter, et préférait employer ses propres méthodes. Elle fit boire à Ciri des élixirs, lui noua un collier de jaspes actives autour de la taille, sous sa robe, et lui interdit de faire le moindre effort, comme de se lancer dans une folle chasse aux rats avec son épée.

Ciri s'ennuyait, elle flânait, songeuse, dans la forteresse. Finalement, à défaut d'autre activité, elle alla tenir compagnie à Coën, qui mettait de l'ordre dans l'écurie, s'occupait des chevaux et réparait les harnais.

Geralt, à la grande colère de la magicienne, s'était éclipsé pour la journée et n'avait réapparu que le soir avec le chevreau qu'il avait chassé. Triss l'aida à habiller le gibier. Bien qu'elle ait en horreur l'odeur du sang et de la viande, elle voulait être près du sorceleur. Le plus près possible. Sa détermination grandissait en elle : elle n'avait pas envie de dormir seule plus longtemps.

— Triss ! s'écria soudain Ciri qui descendait bruyamment l'escalier. Est-ce que je peux dormir avec toi, ce soir ? S'il te plaît, dis oui ! S'il te plaît, Triss !

La neige ne cessait de tomber. Le ciel ne s'éclaircit qu'à Midinværne, le jour du solstice d'hiver.

« Le troisième jour, tous les enfants estoient morts horsmis un seul, un enfant masle a peine aagé de dix ans. Cestuy-la mesme qui jusques a present estoit tombé en une folle frenesie, avoit soudain été pris d'un profond avertin. Ses yeux avoient une regardure ternie, ses mains saisissoient incessamment la couverture ou s'agitoient à l'air comme si l'enfant eust voulu prendre des plumes. Son soufflement faisoit grand bruit et estoit rauque, une sueur froide, visqueuse et puante sortoit de tout son corps. Alors l'elixir lui fut de nouveau injecté dans les veines et la crise recommença tout de nouveau. Ceste fois, l'enfant saigna du nez et sa toux mua en un vomissement, après quoi le garçon perdit toute force et estoit comme sans vie.

Les symptômes ne déclinerent pas deux jours durant. La peau de l'enfant, jusques la couverte de sueur, estoit devenue sèche et chaude comme braise, le batement de son pouls alloit laschement et n'estoit pas regulier, mais moyennement fort, plustost lent que prompt. Il ne sortit plus une seule fois de pasmoison ni ne poussa de cris.

Vint en fin le septième jour. Le garçon estoit comme sorti d'un songe et il ouvrit les yeux, et ses yeux estoient comme les yeux d'une vipere. »

*Caria Demetia Crest, De l'Espreuve des Herbes et autres
pratiques secretes des sorceleurs, de mes propres yeux vues
manuscrit à usage réservé au chapitre des magiciens.*

Chapitre 3

— Vos craintes étaient infondées, elles n'avaient aucune raison d'être, fit Triss dans une grimace, les coudes appuyés sur la table. Il est bien révolu, le temps où les magiciens recherchaient ardemment les Sources et les enfants aux dons magiques, ou bien les arrachaient, par la force ou par la ruse, à leurs parents ou tuteurs. Vous pensiez vraiment que je voulais vous prendre Ciri ?

Lambert s'esclaffa et détourna la tête. Eskel et Vesemir dirigèrent leurs yeux vers Geralt, mais celui-ci restait silencieux. Il regardait de côté et jouait sans cesse avec son médaillon de sorceleur en argent, qui représentait une tête de loup aux crocs découverts. Triss savait que ce médaillon réagissait à la magie. Une nuit comme celle de Midinværne, où la magie allait jusqu'à faire vibrer l'air, les médaillons des sorceleurs devaient constamment trépider et susciter ainsi la nervosité et l'inquiétude de leurs propriétaires.

— Non, mon enfant, répondit enfin Vesemir. Nous savons que tu ne l'aurais pas fait. Cependant, nous n'ignorons pas que tu dois informer le Chapitre de ta découverte. Nous savons bien qu'un tel devoir incombe à chaque magicien et magicienne. Vous ne ravissez plus les enfants ayant des dons magiques à leurs parents ou leurs tuteurs, mais vous les observez afin de pouvoir, plus tard, au moment opportun, les séduire avec la magie, les inciter à...

— N'aie crainte, intervint-elle froidement. Je ne parlerai de Ciri à personne. Pas même au Chapitre. Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— La facilité avec laquelle tu declares conserver ce secret nous étonne, fit Eskel sur un ton calme. Pardonne-moi, Triss, je ne voulais

pas te blesser, mais qu'est devenue ta loyauté légendaire à l'égard du Conseil et du Chapitre ?

— Bien de l'eau a coulé sous les ponts. La guerre a changé nombre de choses. Et la bataille de Sodden, plus encore. Je ne souhaite guère vous ennuyer en parlant politique, et certaines questions sont, veuillez me pardonner, protégées par un secret que je ne puis divulguer. Quant à ma loyauté... Je suis loyale. Mais vous pouvez me croire, dans cette affaire, je peux être fidèle au Chapitre autant qu'à vous.

— Une double loyauté comme celle-ci est diablement difficile à tenir. (Geralt regardait la magicienne dans les yeux pour la première fois de la soirée.) Rares sont ceux qui y parviennent, Triss.

La magicienne jeta un regard à Ciri. La fillette était assise avec Coën sur une peau d'ours, à l'autre bout de la grande salle ; tous deux étaient occupés à jouer aux jeux de mains. Cet amusement devenait monotone parce que les deux joueurs étaient incroyablement rapides – aucun des deux ne parvenait à toucher l'autre. Cependant, cela ne les dérangeait visiblement pas ni ne gâchait leur plaisir.

— Geralt, fit la magicienne. Lorsque tu as retrouvé Ciri, là-bas, de l'autre côté de la Iaruga, tu l'as prise avec toi. Tu l'as amenée à Kaer Morhen, tu l'as cachée au reste du monde, afin que personne ne sache que cette enfant était en vie, pas même ses proches. Tu l'as fait parce qu'une chose que j'ignore t'a convaincu que la destinée existait vraiment, qu'elle gouvernait nos vies, qu'elle nous guidait dans tout ce que nous faisons. Je partage cette vision des choses, je l'ai toujours partagée. Si le destin veut que Ciri devienne une magicienne, elle le deviendra. Ni le Chapitre ni le Conseil n'ont à savoir qu'elle est en vie ; ils ne sont pas tenus de l'observer ni de l'inciter à les rejoindre. En respectant votre secret, je ne trahis en aucun cas le Chapitre. Mais, comme vous le savez bien, il y a un problème.

— S'il n'y en avait qu'un seul..., soupira Vesemir. Parle, mon enfant.

— La fillette a des dons pour la magie, il ne faut surtout pas les négliger. Ce serait trop risqué.

— Comment cela ?

— Ces dons non maîtrisés sont une véritable menace. Pour la Source comme pour son entourage. Une Source peut exposer ses proches à divers dangers. Pour ce qui est d'elle-même, il n'y en a qu'un seul. Il s'agit d'une maladie mentale. La catatonie, le plus souvent.

— Par tous les diables ! s'exclama Lambert après un long moment de silence. Je vous écoute attentivement depuis tout à l'heure, et je crois bien que l'un d'entre vous a déjà perdu la tête, et que c'est lui qui exposera bientôt son entourage au danger... La destinée, la

Source, la magie, les prodiges, les miracles... Tu n'exagères pas un peu, Merigold ? Serait-ce le premier marmot à avoir été amené à la forteresse ? Geralt n'a pas rencontré sa destinée, il a trouvé un nouvel enfant sans toit ni famille. Nous apprendrons à cette fillette le maniement de l'épée et nous l'enverrons de par le monde, comme les autres. Il est vrai que nous n'avions jusqu'à présent jamais formé de fille à Kaer Morhen, je te l'accorde. Nous avons rencontré des problèmes avec Ciri, nous avons commis des erreurs, il est heureux que tu nous les aies fait remarquer. Mais il ne faut pas exagérer ! Elle n'est pas si différente que ça, pas au point de tomber à genoux et de lever les yeux au ciel ! Ignore-tu combien de femmes guerrières il existe dans le monde ? Je te le garantis, Merigold, Ciri sortira d'ici bien formée et en bonne santé, elle sera forte et saura se débrouiller dans la vie. Sans catatonie ni autre mal comitial, je te le promets. À moins que tu ne lui insuffles une telle maladie.

— Vesemir (Triss se retourna sur sa chaise), fais-le taire, il nous dérange.

— Tu fais la maligne, mais tu ne sais pas tout encore, répondit Lambert avec calme. Regarde.

Le sorcier étendit la main en direction de l'âtre et plia les doigts de manière étrange. Une détonation suivie d'un bruit retentissant se firent entendre dans la cheminée, les flammes redoublèrent d'intensité, les braises se ravivèrent et crachèrent des étincelles. Geralt, Vesemir et Eskel jetèrent un regard inquiet à Ciri, mais la fillette ne prêta aucune attention au spectaculaire feu d'artifice.

Triss croisa les bras sur sa poitrine et lança un regard provocateur à Lambert.

— Le Signe d'Aard, conclut-elle calmement. Tu voulais m'impressionner ? Si je le voulais, je pourrais, grâce à ce même geste, renforcé par de la concentration, de la volonté et une formule magique, faire s'envoler ces bûches par la cheminée et les faire monter si haut que tu les confondrais avec des étoiles.

— Tu le pourrais, reconnut-il. Mais pas Ciri. Elle est incapable de former le Signe d'Aard. Ni aucun autre Signe, d'ailleurs. Elle a essayé des centaines de fois, en vain. Or tu sais bien qu'un minimum d'aptitudes suffit pour pouvoir former nos Signes. Ciri ne possède même pas ce minimum. C'est une enfant tout à fait normale. Elle n'a aucun don pour la magie. Et toi, tu nous parles de Source, tu essaies de nous faire peur...

— Une Source ne maîtrise pas ses dons, elle ne les contrôle pas, expliqua Triss froidement. Elle est un médium, un genre de transmetteur. Elle entre en contact avec l'énergie sans le savoir, et sans le savoir elle la transmet. Lorsqu'une Source tente de contrôler ce

don, lorsqu'elle multiplie ses efforts, comme l'a fait Ciri quand elle a essayé de former les Signes, il n'en résulte rien. D'ailleurs, il n'en résultera jamais rien, au bout de centaines comme de milliers de tentatives. C'est typique des Sources. Pourtant, un beau jour, sans qu'elle fasse aucun effort particulier – elle n'est pas concentrée, elle rêve, pense à un plat de choucroute, joue aux osselets, batifole au lit, se cure le nez, etc. – il se passe soudain quelque chose. Une maison prend feu, par exemple. Parfois même la moitié d'un village.

— Tu exagères, Merigold.

— Lambert ! (Geralt lâcha son médaillon et posa ses mains sur la table.) Premièrement, ne t'adresse pas à Triss en l'appelant « Merigold » ; elle t'a déjà maintes fois prié de ne pas le faire. Deuxièmement, Triss n'exagère pas. J'ai vu de mes propres yeux la maman de Ciri, la princesse Pavetta, en action. Je vous le dis, c'était un sacré spectacle. J'ignore si elle était une Source, mais personne ne la soupçonnait de posséder des pouvoirs magiques jusqu'à ce qu'elle soit à un cheveu de réduire en cendres le bourg royal de Cintra.

— Il convient alors d'accepter l'idée que Ciri ait pu recevoir un certain héritage génétique, dit Eskel en allumant les bougies d'un chandelier.

— C'est non seulement une possibilité, mais je dirais même une réalité, affirma Vesemir. D'un côté, Lambert a raison : Ciri est incapable de former le moindre Signe. De l'autre, nous avons tous vu comme...

Il se tut et regarda Ciri qui venait justement de réagir à l'avantage qu'elle venait d'acquérir aux jeux de mains par un petit cri joyeux. Triss perçut le sourire discret sur les lèvres de Coën, et n'eut aucun doute sur le fait qu'il avait laissé la fillette gagner.

— Justement ! fit-elle sur un ton ironique. Vous avez tous vu. Mais vous avez vu quoi ? Dans quelles conditions ? Dites donc, les gars, vous ne croyez pas que le moment est venu de me faire des confidences ? Bon sang, je vous le répète, je le garderai bien, ce secret ! Vous avez ma parole.

Lambert jeta un œil à Geralt ; celui-ci lui adressa un signe de tête approuvateur. Le jeune sorcelleur se leva de table, prit une grande carafe en cristal de forme cubique et un flacon plus petit, qui étaient entreposés sur une très haute étagère. Il versa le contenu du flacon dans la carafe qu'il secoua à plusieurs reprises, puis il versa le liquide transparent dans les coupes disposées sur la table.

— Bois avec nous, Triss.

— La vérité est-elle si terrible qu'il soit impossible d'en parler sans être ivre ? Faut-il se saouler pour l'entendre ? ironisa la magicienne.

— Ne fais pas l'idiot. Avale ça. Tu comprendras mieux.

— Et qu'est-ce que c'est ?

— De la mouette blanche.

— Comment ?

— C'est une petite décoction pour faire de beaux rêves, sourit Eskel.

— Nom d'un chien ! Un hallucinogène de sorceleur ? Alors c'est ça qui fait briller vos yeux le soir ?

— La mouette blanche est très douce. C'est la noire qui est hallucinogène.

— S'il y a de la magie dans ce liquide, je n'ai pas le droit de le boire !

— Il n'y a que des ingrédients naturels, la rassura Geralt. (Pourtant, Triss avait remarqué qu'il ne faisait pas le fier. Il avait visiblement peur des questions qui pourraient tomber sur la composition de l'élixir.) Par ailleurs, ils sont coupés avec une grande quantité d'eau. Nous ne te proposerions rien qui puisse te nuire.

Le liquide mousseux au goût particulier était étonnamment froid dans un premier temps, puis il se répandait en une vague de chaleur dans tout le corps. La magicienne passa sa langue sur ses gencives et son palais. Elle était incapable de distinguer un seul ingrédient.

— Vous avez servi à Ciri de cette... mouette, devina-t-elle. Et alors...

— C'était un accident, l'interrompit aussitôt Geralt. Le premier soir, alors que nous venions d'arriver... Elle avait très soif, la mouette était sur la table. Avant que nous ayons eu le temps de réagir, elle l'avait bue d'un trait. Puis elle est entrée en transe.

— Nous avons eu une peur bleue, avoua Vesemir avant de pousser un soupir. Tu peux nous croire, mon enfant. Une peur de tous les diables.

— Elle s'est mise à parler avec une voix qui n'était pas la sienne, affirma calmement la magicienne en regardant les yeux des sorceleurs qui brillaient à la lumière des bougies. Elle s'est mise à parler de choses qu'elle ne pouvait connaître. Elle s'est mise à... prophétiser, n'est-ce pas ? Qu'a-t-elle dit ?

— Des niaiseries, rétorqua Lambert sur un ton sec. Des bêtises sans queue ni tête.

— Je ne doute pas que vous êtes parfaitement parvenus à vous comprendre, tous les deux. (La magicienne le fixait du regard.) Les bêtises, c'est ta spécialité, je m'en rends compte chaque fois que tu ouvres la bouche. Fais-moi donc la grâce de la garder fermée quelque temps, tu veux bien ?

— Cette fois, Triss, Lambert a raison, affirma Eskel sur un ton grave tout en effleurant sa cicatrice de la main. Après avoir bu de la mouette, Ciri parlait vraiment de manière incompréhensible. Cette

fois-là, la première fois, c'était un véritable bredouillage. Ce n'est qu'après...

Il s'interrompit. Triss secoua la tête.

— Ce n'est qu'après qu'elle s'est mise à parler de manière intelligible, devina-t-elle. Il y a donc eu une seconde fois. A-t-elle de nouveau bu de ce narcotique à cause de votre négligence ?

— Triss. (Geralt leva la tête.) Ce n'est pas le moment de nous persifler. Cela ne nous amuse pas du tout. Ce problème nous désole et nous inquiète. Oui, il y a eu une seconde fois, et une troisième fois. Un jour, Ciri a fait une chute grave au cours d'un entraînement. Elle a perdu connaissance. Lorsqu'elle a repris ses esprits, elle était de nouveau en transe. Elle bredouillait encore avec une voix qui n'était pas la sienne. Ses paroles étaient toujours aussi incompréhensibles. Mais j'ai déjà entendu ce genre de voix et de façon de parler. C'est ainsi que s'expriment ces pauvres femmes malades et aliénées que l'on appelle les oracles. Tu vois ce que je veux dire ?

— Entièrement. Ça, c'était donc la deuxième fois. Parle-moi de la troisième.

Geralt essuya son front, qui s'était soudain couvert de sueur, avec son avant-bras.

— Ciri se réveille souvent la nuit, commença-t-il. Dans un cri. Elle est passée par de terribles épreuves. Elle ne veut pas en parler, mais il est clair qu'elle a vu des choses à Cintra et à Angren qu'un enfant ne devrait jamais voir. Je crains même que... que quelqu'un lui ait fait du mal. Cela lui revient en rêve. D'habitude, on parvient assez facilement à la calmer, elle se rendort sans problème. Mais une nuit, après son réveil... elle est encore entrée en transe. Elle parlait avec une voix étrange, désagréable... mauvaise. Elle s'exprimait de manière distincte et intelligible. Elle prophétisait. Elle prédisait l'avenir. Et elle nous a prédit...

— Quoi Geralt ? Que vous a-t-elle prédit ?

— La mort, répondit Vesemir sur un ton calme. La mort, mon enfant.

Triss jeta un œil à Ciri qui, à grands renforts de cris, reprochait à Coën de tricher aux jeux. Coën prit la fillette dans ses bras et éclata de rire. La magicienne se rendit soudain compte qu'elle n'avait jamais entendu rire un sorcelleur auparavant. Jamais.

— Celle de qui ? demanda-t-elle rapidement en ne détachant pas son regard de Coën.

— La sienne, répondit Vesemir.

— Et la mienne, ajouta Geralt. (Il sourit.)

— Et après ?

— Elle ne se rappelait plus rien. Et nous ne lui avons pas posé de questions.

— Vous avez bien fait. Quant à cette prophétie... Était-elle concrète ? Détaillée ?

— Non. (Geralt la regarda droit dans les yeux.) C'était embrouillé. Écoute, Triss, ne pose pas de questions à ce sujet. La valeur des prophéties et des divagations de Ciri ne nous préoccupe guère ; ce qui nous inquiète, c'est ce qui se passe avec elle. Nous n'avons pas peur pour nous, mais...

— Attention, l'avertit Vesemir. Ne parle pas de cela en sa présence.

Coën s'approcha de la table. Il portait Ciri sur ses épaules.

— Souhaite la bonne nuit à tout le monde, dit-il à la fillette. À ces oiseaux de nuit. Nous, nous allons nous coucher. Il est bientôt minuit. D'ici un instant, ce sera la fin de Midinværne. À partir de demain, le printemps sera plus proche de jour en jour !

— J'ai soif.

Ciri descendit des épaules de Coën et tendit la main en direction de la coupe d'Eskel. Le sorcier plaça habilement le verre hors de portée de la fillette et prit la carafe d'eau. Triss se redressa précipitamment.

— Tiens. (Elle donna à Ciri sa coupe à moitié pleine tout en serrant le bras de Geralt de manière significative et en regardant Vesemir dans les yeux.) Bois.

— Triss, murmura Eskel alors qu'il regardait Ciri boire le liquide à grandes gorgées. Que fais-tu là ? C'est pourtant...

— Pas un mot, je te prie.

L'effet de la boisson ne se fit pas attendre. Ciri se raidit soudain, poussa un petit cri et afficha un large sourire béat. Elle ferma les paupières et étendit les bras. Elle se mit à rire, fit une pirouette puis des cabrioles sur la pointe des pieds. Lambert, d'un mouvement vif, recula le tabouret qui se trouvait sur son passage. Coën se posta entre la fillette qui dansait et le feu de la cheminée.

Triss se leva d'un bond et tira en hâte son amulette de sous son encolure – un saphir enchâssé dans une monture en argent et suspendu à une fine chaîne. Elle la serra fort dans son poing.

— Mon enfant..., geignit Vesemir. Que fais-tu donc ?

— Je sais ce que je fais, répondit-elle sèchement. La fillette est en transe, et je compte bien entrer en contact psychique avec elle. Je vais entrer en elle. Je vous l'ai dit, elle est une sorte de transmetteur magique. Je dois savoir ce qu'elle transmet, comment elle le fait, d'où elle puise cette aura et comment elle la reproduit. Aujourd'hui, c'est Midinværne : une nuit propice à ce genre d'action...

— Cela ne me plaît pas du tout, mais alors pas du tout, fit Geralt en fronçant les sourcils.

— Si l'une de nous avait une crise d'épilepsie, poursuivit la

magicienne sans prêter attention aux paroles du sorcelleur, vous connaissez la marche à suivre : un bâton entre les dents, maintenir fort et attendre. La tête haute, les gars ! Je l'ai fait plus d'une fois !

Ciri avait cessé de gambader. Elle s'était laissée glisser sur ses genoux, avait tendu les bras et appuyé sa tête contre ses cuisses. Triss appliqua l'amulette devenue chaude contre sa tempe, puis murmura une formule magique. Elle ferma les yeux, se concentra et envoya une impulsion.

La mer grondait, les vagues se brisaient avec fracas contre les falaises, elles explosaient en geysers entre les rochers. Elle battit des ailes en happant le vent salé. Gagnée par une joie indescriptible, elle piqua du nez, rejoignit la horde de ses semblables, accrocha de ses griffes le dos des vagues puis s'éleva de nouveau haut dans le ciel en semant derrière elle une pluie de gouttelettes. Elle planait, balayée par le souffle qui sifflait entre ses rémiges et ses plumes rectrices. « Le pouvoir de la suggestion, pensa-t-elle dans un éclair de lucidité. Ce n'est que le pouvoir de la suggestion. Une mouette ! »

— Triiiiiss ! Triiiss !

— Ciri ? Où es-tu ?

— Triiiss !

Le cri de la mouette se tut. La magicienne sentait toujours les embruns des vagues déferlantes sur son visage, mais la mer avait disparu. Non, en réalité il y en avait toujours une, mais c'était une mer d'herbe, sans fin, une vaste étendue qui atteignait l'horizon. Triss constata avec effroi que ce quelle voyait était le panorama qui se dessinait depuis le sommet du mont de Sodden. Mais ce n'était pas le Mont. Ce ne pouvait pas être lui.

Le ciel s'assombrit soudain. Tout autour d'elle, l'obscurité grandissait. La magicienne vit une longue rangée de silhouettes indistinctes descendre lentement le long de la pente. Elle entendait des murmures qui se couvraient les uns les autres, se confondaient en un chœur incompréhensible et inquiétant.

Ciri se tenait près d'elle, le dos tourné. Le vent balayait ses cheveux cendrés.

Les silhouettes troubles, aux contours imprécis, passaient en un rang ininterrompu à côté d'elle. Lorsqu'elles dépassaient la magicienne, elles tournaient la tête. Triss étouffa un cri à la vue de ces visages calmes, impassibles, aux yeux aveugles et morts. La plupart de ces visages lui étaient inconnus, elle ne les reconnaissait pas. Mais d'autres, si.

Corail, Vanielle, Yoël, Raby Axel...

— Pourquoi m'as-tu amenée jusqu'ici ? souffla-t-elle. Pourquoi ?

Ciri se retourna. Elle leva une main et la magicienne vit un filet de sang s'écouler dans la paume de la fillette, depuis la ligne de vie jusqu'au poignet.

— C'est la rose, répondit la fillette calmement. La rose de

Shaerrawedd. Je me suis piquée. Ce n'est que du sang. Du sang d'elfe...

Le ciel s'assombrit plus encore et, un instant plus tard, un éclair perça la pénombre de sa lumière crue et aveuglante. Tout se figea dans le silence et l'inertie. Triss fit un pas en avant ; elle voulait vérifier quelle en était capable. Elle s'arrêta à la hauteur de Ciri et remarqua que toutes deux se tenaient au bord d'un abîme où tournoyait une fumée rougeâtre, comme éclairée par en dessous. Un nouvel éclair s'abattit dans un bruit sourd et révéla soudain un long escalier de marbre qui s'enfonçait dans les profondeurs.

— Il le faut, déclara Ciri d'une voix vibrante. Il n'y a pas d'autre chemin. C'est le seul. Par l'escalier, en bas. Il le faut, car... Va'esse deireádh aep eigan...

— Parle, souffla la magicienne. Parle, mon enfant.

— L'enfant de Sang ancien... Feainnewedd... Luned aep Hen Ichaer... Deithwen... La Flamme blanche... Non, non... Non !

— Ciri !

— Le chevalier noir... avec des plumes sur le heaume... Que m'a-t-il fait ? Que s'est-il passé ? J'avais si peur... J'ai toujours peur. Ce n'est pas fini, ça ne finira jamais. Le Lionceau doit mourir... c'est une raison d'État... Non... Non...

— Ciri !

— Non ! (La fillette se raidit, plissa les paupières.) Non, je ne veux pas ! Ne me touche pas !

Le visage de Ciri changea brutalement ; il se figea, sa voix devint métallique, froide et menaçante, une ironie mauvaise et cruelle résonnait en elle.

— Tu l'as suivie jusqu'ici, Triss Merigold ? Tu as osé ? Tu es allée trop loin, la Quatorzième. Je t'avais prévenue.

— Qui es-tu ? (Triss frémit, mais elle maîtrisait sa voix.)

— Tu le sauras, le moment venu.

— Dis-le-moi maintenant !

La magicienne leva les bras, les tendit violemment et mit toutes ses forces dans le sortilège d'Identification. Le voile magique se déchira, mais derrière il y en avait un deuxième... un troisième... un quatrième...

Triss se laissa tomber à genoux dans un gémissement. La réalité continuait de se déchirer, de nouvelles portes s'ouvraient sans cesse, une longue et interminable rangée de portes qui menait au néant. Au vide.

— Tu t'es trompée, la Quatorzième, ironisa la voix métallique, inhumaine. Tu as confondu le ciel avec le reflet de ses étoiles qui se dessine la nuit à la surface de l'eau.

— Ne touche pas à cette enfant !

— Ce n'est pas une enfant.

Les lèvres de Ciri remuaient, mais Triss voyait bien que les yeux de la fillette étaient morts, vitreux, inconscients.

— Ce n'est pas une enfant, répéta la voix. C'est la Flamme, la Flamme blanche par laquelle le monde prendra feu et se consumera. C'est le Sang ancien, Hen Ichaer. Le sang des elfes. La Graine qui ne germera point, mais fera jaillir la flamme. Le sang qui sera souillé...

Quand viendra Tedd Deireádh, le Temps de la Fin. Va'esse deireádh aep eigan !

— Tu prédis la mort ? s'écria Triss. Ne sais-tu donc que prédire la mort à tous ? À eux, à elle... À moi ?

— À toi ? Tu es déjà morte, la Quatorzième. Tout est déjà mort en toi.

— Par le pouvoir des sphères, gémit la magicienne en mobilisant le reste de ses forces et en agitant la main, je t'adjure par l'eau, le feu, la terre et l'air ! Je t'adjure par la pensée, le rêve et la mort, par ce qui était, ce qui est et ce qui sera ! Qui es-tu ? Parle !

Ciri détourna la tête. La vision de l'escalier qui menait aux profondeurs du précipice disparut, et céda la place à une mer de plomb, grise, écumeuse, agitée, dont les vagues venaient se briser contre les rochers. Le cri d'une mouette perça de nouveau le silence.

— Envole-toi, dit la voix à travers la bouche de la fillette. Il est temps. Retourne là d'où tu es venue, la Quatorzième du Mont. Vole de tes ailes et écoute le cri des autres mouettes. Écoute-le bien attentivement !

— Je t'adjure...

— Tu ne peux le faire. Envole-toi, mouette !

Triss sentit de nouveau l'air humide et salé, le vent sifflant, puis cette sensation d'être en plein vol, un vol sans début ni fin. Les mouettes poussaient des cris stridents. Elles criaient et donnaient des ordres.

— Triss ?

— Ciri ?

— Oublie-le ! Ne le torture pas ! Oublie-le ! Oublie, Triss !

» Oublie !

» Triss ! Triss ! Triiiss !!!

— Triss ?

La magicienne ouvrit les yeux, secoua la tête sur son oreiller, et remua ses mains engourdis.

— Geralt ?

— Je suis là. Comment te sens-tu ?

Triss regarda tout autour d'elle. Elle se trouvait dans sa chambre, où elle était allongée dans son lit – le meilleur de tout Kaer Morhen.

— Et Ciri, comment va-t-elle ?

— Elle dort.

— Combien de temps est-ce que...

— Trop longtemps, l'interrompt-il. (Il couvrit la magicienne avec la couverture et l'enlaça. Lorsqu'il se pencha, son médaillon à tête de loup se balançait juste au-dessus de son visage.) Ce que tu as fait n'était pas très futé, Triss.

— Tout va bien.

La magicienne frémit dans les bras du sorcelleur. *C'est faux*, pensa-t-elle. *Rien ne va*. Elle détourna son visage de manière à ce que le médaillon ne la touche pas. Il existait de nombreuses théories sur les propriétés des amulettes de sorcelleurs, mais aucune ne conseillait aux magiciens de les toucher au cours des jours et des nuits de solstice.

— Est-ce que... nous avons dit quelque chose, alors que nous étions en transe ?

— Toi, rien. Tu as été inconsciente tout du long. Quant à Ciri... Juste avant de se réveiller, elle a dit : « *Va'esse deireádh aep eigan* ».

— Elle connaît la langue ancienne ?

— Pas suffisamment pour prononcer une phrase entière.

— Une phrase qui signifie : « Quelque chose prend fin ». (La magicienne s'essuya le visage de la main.) Geralt, c'est très grave. Cette fillette est un médium incroyablement puissant. J'ignore avec quoi et avec qui elle entre en contact, mais je pense qu'elle ne connaît aucune limite. Quelque chose veut s'emparer d'elle. Quelque chose... qui est trop puissant pour moi. J'ai peur pour elle... Une nouvelle transe pourrait aboutir à une maladie mentale. Je n'ai aucun contrôle sur cette chose, je ne sais pas la maîtriser, je n'y arrive pas... S'il devenait nécessaire de le faire, je ne parviendrais pas à bloquer, à étouffer les pouvoirs de Ciri ; je serais incapable de les anéantir définitivement, si jamais il n'y avait pas d'autre issue. Tu dois faire appel à... une autre magicienne. Plus puissante. Plus expérimentée. Tu sais de qui je veux parler.

— Oui, répondit-il en pinçant les lèvres et en détournant le regard.

— Ne sois pas borné. Cède, à la fin ! Je sais bien pourquoi tu ne t'es pas adressé à elle, mais à moi. Ravale ta fierté, surmonte ta rancune et ta colère. Cela n'a pas de sens, tu vas te détruire. Qui plus est, tu mets en danger la santé et la vie de Ciri. Ce qui risque de se produire lors de sa prochaine transe pourrait s'avérer pire que l'Épreuve des Herbes. Demande de l'aide à Yennefer, Geralt.

— Et toi, Triss ?

— Quoi, moi ? dit-elle la gorge nouée. Moi, je ne compte pas. Je t'ai déçu... en tout. J'ai été... j'ai été ton erreur. Rien de plus.

— Les erreurs comptent aussi pour moi, dit-il avec effort. Je ne les raye ni de ma vie ni de ma mémoire. Et je n'en rejette pas la responsabilité sur les autres. Tu comptes pour moi, Triss, et tu compteras toujours. Tu ne m'as jamais déçu. Jamais. Crois-moi.

La magicienne garda le silence un long moment.

— Je resterai jusqu'au printemps, déclara-t-elle enfin en tentant de maîtriser le tremblement de sa voix. Je resterai auprès de Ciri... Je veillerai sur elle. Jour et nuit. Le printemps venu... nous

l'emmènerons au temple de Melitele à Ellander. La chose qui veut s'emparer d'elle ne parviendra peut-être pas à l'atteindre dans le temple. C'est à ce moment-là que tu te tourneras vers Yennefer pour lui demander son aide.

— C'est d'accord, Triss. Je te remercie.

— Geralt ?

— Je t'écoute.

— Ciri a dit autre chose, n'est-ce pas ? Quelque chose que toi seul a entendu. Dis-moi ce que c'était.

— Non, protesta-t-il d'une voix tremblante. Non, Triss.

— Je t'en prie.

— Elle ne s'adressait pas à moi.

— Je sais. C'est à moi qu'elle s'adressait. Parle, je t'en prie.

— Juste après son réveil... Lorsque je l'ai soulevée... Elle a murmuré : « Oublie-le. Ne le torture pas. »

— Je ne te torturerai pas, dit-elle tout bas. Mais je ne peux pas t'oublier. Pardonne-moi.

— C'est moi qui devrais implorer ton pardon. Et pas seulement le tien.

— Tu l'aimes donc à ce point, constata-t-elle sans avoir à poser la question.

— Oui, avoua-t-il à mi-voix après un long silence.

— Geralt ?

— Qu'y a-t-il, Triss ?

— Reste avec moi cette nuit.

— Écoute...

— Reste juste auprès de moi.

— Bien.

* * *

La neige cessa de tomber peu de temps après Midinváerne. Vint ensuite le temps des gelées.

Triss restait auprès de Ciri, jour et nuit. Elle veillait sur elle. Elle l'entourait de ses soins. Visibles et invisibles.

La fillette se réveillait presque chaque nuit dans un cri. Elle délirait, se tenait la joue, pleurait de douleur. La magicienne l'apaisait avec des formules magiques et des élixirs, elle l'endormait en la berçant contre elle. Ensuite, c'est elle qui mettait longtemps à trouver le sommeil parce qu'elle pensait aux paroles que Ciri prononçait en rêve ou à son réveil. Elle sentait l'effroi la gagner de plus en plus. « Va'esse deireádh aep eigan »... « *Quelque chose prend fin* »...

Cela dura ainsi pendant dix jours et dix nuits. Puis cela passa enfin, et disparut sans laisser de trace. Ciri devint plus sereine, elle se mit à dormir d'un sommeil calme, sans délire ni cauchemar.

Mais Triss continuait de veiller sur elle. Elle ne quittait pas la fillette d'une semelle. Elle l'entourait de ses soins. Visibles et invisibles.

* * *

— Plus vite, Ciri ! Flexion, attaque, dégagement ! Demi-tour, coup, dégagement ! Équilibre-toi à l'aide de ton bras gauche, sinon tu vas tomber de l'échelier ! Et tu te cogneras... les attributs féminins !

— Quoi ?

— Rien. Tu n'es pas fatiguée ? Si tu veux, nous pouvons faire une pause.

— Non, Lambert ! Je peux continuer. Je ne suis pas aussi faible que tu le crois. Peut-être que je pourrais essayer de sauter une barre sur deux ?

— N'essaie même pas ! Si tu tombes, Merigold m'arrachera les... la tête.

— Je ne tomberai pas, promis !

— Je t'ai déjà dit non une fois, et je ne le répéterai pas. Cesse de te faire remarquer ! Plus stable sur les jambes ! Et ta respiration, Ciri, surveille ta respiration ! Tu halètes comme un mammoth à l'agonie !

— C'est pas vrai !

— Ne hurle pas. Entraîne-toi, plutôt ! Attaque, dégagement ! Parade ! Demi-tour ! Parade, tour complet ! Plus assurée sur les barreaux, bon sang ! Ne chancelle pas ! Flexion et coup ! Plus vite ! Demi-tour ! Saute et attaque ! Voilà ! C'est très bien !

— C'est vrai ? C'était très bien, Lambert ?

— Qui a dit ça ?

— Toi ! À l'instant !

— Ma langue a dû fourcher... Attaque ! Demi-tour ! Dégagement ! Encore une fois ! Ciri, où était ta parade ? Combien de fois dois-je te le répéter ? La parade doit toujours faire suite au dégagement, un mouvement de lame pour protéger ta tête et ta nuque ! Toujours !

— Même quand je me bats contre un seul adversaire ?

— Tu ne sais jamais contre quoi tu te bats, ni ce qui se trouve derrière toi, dans ton dos. Tu dois donc toujours te protéger. Avec ton jeu de jambes et ton épée ! Ça doit devenir un réflexe, tu comprends ? Tu ne dois jamais l'oublier. Allez, essaie encore ! Là ! Voilà ! Tu vois

comme cette parade te permet de bien te positionner ? Tu peux ainsi repousser chaque assaut, et attaquer vers l'arrière, si besoin est. Bien, maintenant, exécute une pirouette et un coup vers l'arrière.

— Aaah !

— Très bien. Es-tu sûre à présent d'avoir bien tout compris ?

— Je ne suis pas idiote !

— Tu es une fille, et les filles ne sont pas intelligentes.

— Dis donc, Lambert, si Triss entendait ça !

— Si ma tante en avait, je l'appellerai mon oncle. Bon allez, ça suffit. Descends de là. On fait une pause.

— Je ne suis pas fatiguée !

— Mais moi, si. J'ai dit repos. Descends de l'échelier.

— En faisant un salto ?

— Et comment penses-tu faire, autrement ? Comme une poule qui quitte son perchoir ? Allez, saute ! N'aie pas peur, aie confiance.

— Aaah !

— C'est bien. Pour une fille, c'est pas mal. Tu peux retirer le bandeau de tes yeux maintenant.

* * *

— Triss, on ne pourrait pas en rester là pour aujourd'hui, hein ? On pourrait peut-être prendre la luge et descendre la butte ? Il fait un temps magnifique ! Le soleil brille et la neige scintille à en faire mal aux yeux !

— Ne te penche pas par la fenêtre, tu vas tomber !

— Allons faire de la luge, Triss !

— Propose-le-moi en langue ancienne, et nous achèverons notre leçon là-dessus. Éloigne-toi de la fenêtre, et reviens à table... Ciri, combien de fois dois-je te le demander ? Pose cette épée, arrête de faire des moulinets avec !

— C'est ma nouvelle épée ! Une véritable épée de sorceleur ! Faite avec de l'acier tombé du ciel, parfaitement ! C'est Geralt qui me l'a dit, et Geralt ne ment jamais, tu le sais bien !

— Oh oui, je le sais.

— Je dois encore me faire à cette épée. Oncle Vesemir l'a spécialement adaptée à mon poids, à ma taille et à la longueur de mon bras. Il faut que j'entraîne ma main et mon poignet.

— Qu'il en soit ainsi pour ton bien, mais dehors, pas ici. Pour l'instant, reprenons. Il me semble que tu voulais me proposer de faire de la luge ? Je t'écoute, en langue ancienne, je te prie.

— Hummm... Comment on dit « luge » ?

— « Sledd » pour l'objet, « aesledde » pour l'action.

— Ah... Ça y est, je sais. *Va en aesledde, ell'ea ?*

— Ne termine pas ta question ainsi, ce n'est pas poli. C'est l'intonation qui forme la question.

— Pourtant, les enfants des îles...

— Je ne t'enseigne pas le jargon de Skellige, mais la langue ancienne classique.

— Et d'abord, pourquoi est-ce que j'apprends cette langue, hein ?

— Pour la connaître. Il convient d'apprendre ce que l'on ignore. C'est un handicap de ne pas maîtriser les langues.

— De toute manière, tout le monde parle la langue commune !

— C'est vrai. Mais certains parlent une autre langue. Fais-moi confiance, Ciri, il vaut mieux faire partie de ces quelques-uns que de tous les autres. Alors ? Je t'écoute. Je veux une phrase complète : « Le temps est superbe aujourd'hui, nous irons donc faire de la luge. »

— *Elaine... hummm... Elaine tedd a'taeghane, a va'en aesledde*, c'est ça ?

— Très bien.

— Ah ! Alors allons faire de la luge !

— Nous irons. Mais permets-moi d'abord de finir mon maquillage.

— Et pour qui est-ce que tu te maquilles comme ça ?

— Pour moi. Les femmes soulignent leur beauté pour leur propre bien-être.

— Hum... Tu sais quoi ? Moi non plus, je ne me sens pas très bien... Ne te moque pas, Triss !

— Viens par là. Assieds-toi sur mes genoux. Je t'avais demandé de poser cette épée !.. Merci. Prends ce grand pinceau et poudre-toi le visage. Pas autant, ma fille, pas autant ! Maintenant, regarde-toi dans le miroir. Tu vois comme tu es jolie ?

— Je ne vois aucune différence. Je vais me maquiller les yeux, tu veux bien ? Pourquoi est-ce que tu ris ? Tu te maquilles toujours les yeux, alors moi aussi, je veux le faire !

— D'accord. Tiens, ombre-toi les paupières avec ça. Ciri, ne ferme pas les deux yeux en même temps ! Tu ne vois plus rien, et tu t'en mets sur tout le visage ! Prends-en un tout petit peu et effleure juste tes paupières. J'ai dit effleurer ! Attends, je vais en retirer un peu. Ferme les yeux... Ouvre-les à présent.

— Oh !

— Tu vois la différence ? Un soupçon d'ombre à paupières ne fait pas de tort, même à d'aussi beaux yeux que les tiens. Les elfes savaient ce qu'elles faisaient quand elles ont inventé le maquillage.

— Les elfes ?

— Tu l'ignorais ? Le maquillage est leur invention. Nous avons

adopté nombre de choses utiles du Peuple ancien. Et nous leur avons donné bien peu en retour... À présent, prends ce crayon et dessine un trait fin sur ta paupière supérieure, juste à la base des cils. Mais, Ciri, que fais-tu donc ?

— Ne te moque pas ! Ma paupière tremble, c'est pour ça !

— Ouvre légèrement la bouche, et elle cessera de trembler. Tu vois ? C'est fini.

— Ah !

— Viens, allons-y maintenant. Devant notre beauté, les sorceleurs resteront figés sur place. On peut difficilement leur offrir plus beau spectacle. Ensuite, nous prendrons la luge et nous irons ruiner notre maquillage en nous amusant dans la neige !

— Et alors, nous nous remaquillerons !

— Non. Nous demanderons à Lambert d'allumer un feu dans la salle d'eau et nous prendrons un bain.

— Encore ? Lambert a dit que nous utilisions trop de bois pour ces bains.

— *Lambert cáen me a'bánth aep arse.*

— Quoi ? Je n'ai rien compris...

— Plus tard, tu apprendras aussi les idiomes. Il nous reste encore beaucoup de temps pour l'étude, jusqu'au printemps. Et maintenant... *Va'en aesledde, me elaine luned !*

* * *

— Ça, là, sur cette estampe... Non, Ciri, pas sur celle-là, nom d'un chien ! Là... C'est, comme tu le sais déjà, une goule. Écoutons voir ce que tu as appris sur les goutes... Eh, regarde-moi ! Que diable as-tu sur les paupières ?

— Un meilleur bien-être !

— Quoi ? Enfin, peu importe... Je t'écoute.

— Hum... Une goule, oncle Vesemir, c'est un monstre qui dévore les cadavres. On peut en rencontrer dans les cimetières, à proximité des tertres funéraires, partout où les morts sont enterrés. Dans les néc... nécropoles. Sur les lieux de combats, les champs de batailles...

— Elle n'est donc dangereuse que pour les trépassés ?

— Non, pas seulement. La goule attaque aussi les vivants. Lorsqu'elle a faim ou qu'elle est prise de délire. Si, par exemple, il y a une bataille... et que beaucoup de gens meurent...

— Que t'arrive-t-il, Ciri ?

— Rien...

— Ciri, écoute-moi. Oublie les tristes spectacles du passé. Ils ne se

reproduiront plus.

— J'ai vu... À Sodden et à Autre Rive... Des champs entiers... Ils gisaient tous, déchiquetés par les loups et les chiens errants. Becquetés par les charognards... Il devait aussi sûrement y avoir des goules...

— C'est pour cela que tu apprends à connaître les goules, Ciri. On a peur de ce que l'on ne connaît pas. Ce que l'on sait combattre devient moins dangereux. Comment combat-on une goule, Ciri ?

— Avec une épée en argent. La goule est sensible à l'argent.

— Et à quoi d'autre ?

— À la lumière vive. Et au feu.

— On peut donc la combattre à l'aide de la lumière et du feu ?

— Oui, mais c'est dangereux. Un sorceleur n'utilise ni la lumière ni le feu, parce qu'ils l'empêchent de bien voir. Chaque lumière produit des ombres, et les ombres empêchent le sorceleur de bien s'orienter. C'est pourquoi il faut toujours combattre de nuit, à la lumière de la lune ou des étoiles.

— C'est très vrai. Tu as bien retenu la leçon, tu es une fillette douée. À présent, regarde cette estampe-ci.

— Beurk...

— Certes, ce fils de... ce phénomène n'est pas très beau à voir. C'est un graveir. Le graveir est un cousin de la goule. Il lui ressemble beaucoup, mais il est bien plus grand. Comme tu le vois, il se distingue aussi d'elle par ses trois arêtes osseuses sur le crâne. Pour le reste, il est comme tous les autres dévoreurs de cadavres. Sois bien attentive. Regarde ses griffes, courtes et émoussées, parfaites pour fouiller les tombes et gratter la terre. Vois sa puissante dentition, capable de briser les os, et sa langue longue et fine, qui lui permet d'en sucer la moelle osseuse putréfiée et bien faisandée... Pour un graveir, c'est un mets de choix... Eh bien, que t'arrive-t-il ?

— Rrrienn.

— Tu es bien pâle... et toute verte. Tu ne manges pas assez. As-tu pris ton petit-déjeuner, ce matin ?

— Houiiii.

— Où en étais-je... Ah oui ! J'ai failli oublier. Souviens-toi bien de ceci, car c'est très important : les graveirs comme les goules et autres monstres de la même famille ne possèdent pas de niche écologique propre. Ce sont des résidus de la période de l'intersection des sphères. Lorsque tu les tues, tu ne perturbes pas l'équilibre de la nature qui existe dans notre sphère actuelle. Pour nous, ces monstres sont des étrangers, il n'y a pas de place pour eux ici. Tu comprends, Ciri ?

— Oui, oncle Vesemir. Geralt me l'a déjà expliqué. Je sais tout ! Une niche écologique, c'est...

— D'accord, d'accord. Je sais très bien ce qu'est une niche

écologique. Si Geralt t'a dit ce que c'était, tu n'es pas obligée de me le réciter... Revenons à notre graveir. On ne rencontre ces monstres que rarement, et c'est heureux, car ces fils de putains sont diablement dangereux. La moindre égratignure infligée par un graveir est synonyme de contamination par un poison mortel. Avec quel élixir soigne-t-on ce type de blessures, Ciri ?

— Avec le Lorient.

— C'est exact. Mais mieux vaut éviter les contaminations. C'est pourquoi, lorsque tu combats un graveir, tu ne dois pas t'approcher de ce salaud. Tu dois toujours le combattre à distance et le frapper avec des attaques éclair.

— Hum... Et à quel endroit faut-il le frapper pour le vaincre ?

— Nous y venons justement. Regarde...

* * *

— Encore une fois, Ciri. Nous allons le refaire lentement pour que tu puisses t'approprier chaque geste. Regarde, je t'attaque en tierce, je me positionne comme pour porter une botte... Pourquoi recules-tu ?

— Parce que je sais que c'est une feinte ! Tu peux me porter un grand coup par la gauche ou m'attaquer avec une quarte haute. Mais moi, je vais reculer et parer ce coup avec une contre-attaque.

— Vraiment ? Et si je fais ça ?

— Aïïïe !!! Tu devais le faire lentement ! Qu'est-ce que j'ai raté ? Dis-moi, Coën !

— Rien du tout. Je suis simplement plus grand et plus fort que toi.

— C'est injuste !

— Les combats justes, ça n'existe pas. Au combat, il faut mettre à profit chaque avantage, chaque occasion qui se présente. En reculant, tu m'as permis de porter un coup plus fort. À la place, tu aurais dû faire un demi-tour sur la gauche et essayer de m'atteindre par le bas, avec une quarte dextre, sous le menton, à la joue ou au cou.

— Comme si tu m'aurais laissé faire ! Tu aurais fait une pirouette dans le sens inverse et tu m'aurais touchée au niveau du côté gauche du cou, avant que je puisse effectuer une parade. Comment savoir ce que tu vas faire ?

— Tu dois le savoir. Et tu le sais.

— Ben voyons !

— Ciri, nous sommes en train de combattre. Je suis ton adversaire. Je veux et je dois te battre parce qu'il en va de ma vie. Je suis plus fort et plus grand que toi, je vais donc chercher à te porter

des coups qui perceront et briseront ta parade, comme tu as pu le voir à l'instant. À quoi bon faire une pirouette ? Je suis déjà en position de garde inversée, regarde. Quoi de plus facile que de te porter une seconde attaque, au niveau de l'aisselle, à l'intérieur de l'épaule ? Si je perfore ton artère, tu meurs en quelques minutes. En garde !

— Aaaaah !!!

— Très bien. Ta parade était superbe et rapide. Tu vois comme il est utile d'exercer son poignet ? Et maintenant, fais bien attention : de nombreux escrimeurs commettent l'erreur de rester statiques en exécutant leur parade ; ils se figent l'espace d'une seconde et c'est là qu'il devient possible de les surprendre, de les frapper... comme ça !

— Aah !!!

— Magnifique ! Mais retire-toi, retire-toi tout de suite, fais une pirouette ! Je peux avoir un poignard dans la main gauche ! Bien, très bien ! Et maintenant, Ciri ? Que vais-je faire ?

— Comment est-ce que je pourrais le savoir ?

— Observe mes pieds ! Comment est réparti le poids de mon corps ? Quelle figure puis-je réaliser à partir d'une telle position ?

— Toutes !

— Eh bien alors virevolte ! Tournoie ! Oblige-moi à me découvrir ! En garde ! Bien... Encore une fois ! Oui ! Allez, encore !

— Aïïïe !!!

— Non, ça ne va pas.

— Oufff... Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

— Rien. Je suis tout simplement plus rapide. Enlève tes protections. Asseyons-nous un instant, et reposons-nous. Tu dois être fatiguée, tu as couru sur la Voie toute la matinée.

— Non, mais j'ai faim !

— Fichtre ! Moi aussi. Et aujourd'hui, c'est le tour de Lambert, lui qui ne sait rien cuisiner d'autre que des pâtes... Si au moins il savait les faire cuire...

— Coën ?

— Oui ?

— Je ne suis toujours pas assez rapide...

— Tu es très rapide.

— Est-ce qu'un jour, je le serai autant que toi ?

— J'en doute.

— Humm... Tu dois avoir raison. Et est-ce que tu... Tu sais qui est la meilleure lame au monde ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Tu n'as jamais rencontré quelqu'un comme ça ?

— J'en ai rencontré beaucoup qui se considéraient comme tels.

— Ah bon ? Et c'était qui ? Comment s'appelaient-ils ? Qu'est-ce qu'ils étaient capables de faire ?

— Du calme, du calme, fillette. Je ne connais pas la réponse à ces questions. Est-ce si important ?

— Bien sûr que ça l'est ! Je voudrais savoir... qui ils sont, ces individus-là. Et où ils se trouvent.

— Où ? Ça, je le sais.

— Vraiment ? Alors dis-le-moi !

— Au cimetière.

* * *

— Attention, Ciri. À présent, nous allons suspendre un troisième pendule, vu que tu t'en sors déjà bien avec deux. Tu effectueras les mêmes pas qu'avec les deux pendules, mais tu feras juste une esquive de plus. Tu es prête ?

— Oui.

— Concentre-toi, détends-toi... Inspire, expire... En avant !

— Ouuuuuuille !... Nom d'un chien !

— Ne jure pas, je te prie. Tu as pris un vilain coup ?

— Non, ça m'a juste un peu heurtée... Qu'est-ce que j'ai mal fait ?

— Tu as couru à un rythme trop régulier, tu as trop accéléré ton second demi-tour ; quant à la feinte, ton mouvement était trop large. En définitive, cela t'a amenée tout droit sous le pendule.

— Mais, Geralt ! Il n'y a pas de place là-bas pour une esquive et une pirouette ! Les pendules sont trop près l'un de l'autre !

— Il y a bien assez de place, je te le garantis. Mais les intervalles sont calculés de manière à t'obliger à avoir un mouvement arythmique. C'est un combat, Ciri, pas un ballet. Lorsque tu te bats, tu ne dois pas te mouvoir en rythme. Tes déplacements doivent déconcentrer ton adversaire, le tromper, perturber ses réactions. Tu es prête pour un deuxième essai ?

— Prête. Fais balancer ces maudites balles !

— Ne jure pas. Détends-toi... En avant !

— Ha ! ha ! Alors, tu as vu ça, Geralt ? Elles ne m'ont même pas effleurée !

— Et toi, tu n'as même pas touché le deuxième sac de ton épée. Je le répète : c'est un combat, pas un ballet ni un numéro d'acrobate... Qu'est-ce que tu marmottes ?

— Rien.

— Bon, on recommence. Arrange ton bandage au poignet. Ne crisper pas ta main sur la poignée de ton épée, cela te déconcentre et perturbe ton équilibre. Respire calmement... Tu es prête ?

— Oui.

— En avant !

— Aïïïïe !!! Que le diable... Geralt, c'est impossible à faire ! Il y a trop peu de place pour une esquivé et un changement de jambe. Et quand j'attaque sur mes deux jambes, sans l'esquivé...

— J'ai vu ce qui se passe quand tu attaques sans esquivé. Tu as mal ?

— Non, pas trop...

— Assieds-toi près de moi. Repose-toi.

— Je ne suis pas fatiguée. Geralt, je n'arriverai jamais à passer le troisième pendule, même si je me reposais dix années durant. Je ne peux pas aller plus vite...

— Et tu n'y es pas obligée. Tu es suffisamment rapide.

— Dis-moi alors comment faire ? Un demi-tour, une esquivé et une attaque, le tout simultanément ?

— C'est très simple. Tu n'as pas écouté. J'ai dit, avant que tu commences : une esquivé de plus est nécessaire. Une esquivé. Un demi-tour supplémentaire est inutile. Au deuxième passage, tu as tout fait correctement et tu as passé tous les pendules.

— Mais je n'ai pas touché le sac parce que... Geralt, je ne peux pas attaquer sans faire de demi-tour parce que je perds l'équilibre, je n'ai pas ce, heu... comment ça s'appelle déjà ?

— L'impetus. C'est vrai. Alors va chercher cet impetus, cette énergie. Mais pas grâce au demi-tour ou au changement de pieds ; tu n'en as pas le temps. Frappe le pendule de ton épée.

— Le pendule ? Mais je dois frapper les sacs !

— C'est un combat, Ciri. Les sacs représentent les points sensibles de ton adversaire, tu dois les viser. Tu dois éviter les pendules qui imitent l'arme de ton adversaire, tu dois t'en écarter. Si un pendule te touche, alors ça veut dire que tu es blessée. Dans un véritable combat, il se pourrait que tu ne t'en relèves pas. Le pendule ne doit pas te toucher. Mais toi, rien ne t'empêche de le frapper... Pourquoi baisses-tu ton nez en quinte ?

— Je... je ne parviendrai jamais à parer le pendule avec mon épée. Je suis trop faible... Je serai toujours trop faible ! Parce que je suis une fille !

— Viens par là, fillette. Essuie ton nez. Écoute-moi bien. Aucun athlète au monde, aucun géant, aucun colosse n'est capable de parer les coups portés par la queue d'une vouivre, les pinces d'un gigascorpion ou les serres d'un griffon. Or les pendules imitent justement ce type d'attaques. N'essaie même pas de les parer. Ne repousse pas le pendule, mais prends appui sur lui. Puise en lui l'énergie qui t'est nécessaire pour attaquer. Il suffit d'un léger – mais rapide – rebond, suivi aussitôt d'une attaque éclair réalisée à partir d'un demi-tour inversé. Tu as compris comment on peut puiser de

l'impetus en partant d'un rebond ? C'est clair ?

— Mhm.

— La clé, c'est la rapidité, Ciri, pas la force. La force est indispensable au bûcheron pour couper les arbres à la hache dans la forêt. C'est d'ailleurs pourquoi rares sont les filles à devenir bûcherons... As-tu bien compris de quoi il retournait ?

— Je crois, oui... Vas-y, fais balancer les pendules !

— Repose-toi, avant.

— Je ne suis pas fatiguée.

— Tu sais comment faire à présent ? Les mêmes pas, une feinte...

— Oui, je sais.

— Alors en avant !

— Haaa ! Ha ! Haaaaa ! Je t'ai eu ! Je t'ai touché, griffon ! Tu as vu ça, Geralt ?

— Ne crie pas. Contrôle ta respiration.

— Je l'ai fait ! J'ai réussi ! Félicite-moi, Geralt !

— Bravo, Ciri. Tu as bien travaillé.

* * *

La neige disparut vers la mi-février, balayée par un vent chaud qui soufflait du sud, à travers le col de la montagne.

* * *

Les sorciers ne voulaient rien savoir de ce qui se passait dans le monde.

Triss, avec détermination et obstination, orientait sur la politique les longues discussions qu'ils avaient tous ensemble, le soir, dans la grande salle sombre uniquement éclairée par les crachements du feu dans l'imposante cheminée. Les réactions des sorciers étaient toujours les mêmes. Geralt se taisait, la main sur le front. Vesemir opinait du chef et faisait parfois des remarques qui n'apportaient rien de nouveau, si ce n'est que, « de son temps », tout était mieux, plus logique, plus honnête et plus sain. Eskel se montrait d'une amabilité certaine ; il prodiguait des sourires à la magicienne, soutenait son regard, et il lui arrivait même de s'intéresser à une question ou une affaire de moindre importance. Coën bâillait ouvertement, les yeux fixés sur le plafond. Quant à Lambert, il ne cachait pas son dédain.

Les sorciers ne voulaient rien savoir. Les dilemmes qui faisaient

perdre le sommeil aux rois, aux magiciens, aux suzerains et aux chefs de clan, les problèmes qui faisaient trembler et gronder les conseils, les cercles et les assemblées de guerriers, rien ne leur importait guère. Tout ce qui se passait derrière les cols rocheux ensevelis sous la neige, de l'autre côté de la rivière Gwenllech dont le cours de plomb charriait des glaçons, n'existait pas à leurs yeux. Seul comptait Kaer Morhen, ce lieu isolé, perdu au cœur des montagnes sauvages.

Ce soir-là, Triss était inquiète et à cran ; peut-être était-ce dû au vent qui mugissait entre les murs de la forteresse. Tout le monde était étrangement excité. Les sorceleurs, à l'exception de Geralt, étaient particulièrement loquaces. Bien entendu, ils ne parlaient que d'une seule chose : le printemps. Et de leur départ prochain sur les routes. De ce qu'ils trouveraient sur leur chemin : des vampires, des wivernes, des sylvains, des lycanthropes et des basilics...

Cette fois-ci, ce fut au tour de Triss de bâiller et de regarder au plafond. Pour une fois, c'est elle qui se taisait, jusqu'à ce qu'Eskel lui pose une question. Une question qu'elle attendait depuis longtemps.

— Et que se passe-t-il véritablement dans les Royaumes du Sud, au-delà de la rivière Iaruga ? Cela vaut-il la peine de se diriger vers ces contrées ? Nous ne voudrions pas tomber au beau milieu d'une fâcheuse affaire.

— Qu'appelles-tu une fâcheuse affaire ?

— Eh bien..., balbutia-t-il. Tu nous parles constamment de la possibilité d'une nouvelle guerre, des luttes incessantes sur les territoires frontaliers, des rébellions sur les terres occupées par Nilfgaard... Tu as évoqué la rumeur selon laquelle les Nilfgaardiens pourraient de nouveau franchir la rivière Iaruga...

— Pff ! fit Lambert. Ils se battent, s'entre-tuent, et se taillent en pièces sans répit depuis des centaines d'années ! Il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Moi, j'ai déjà pris ma décision, je m'en irai loin vers le sud, à Sodden, Mahakam et Angren. Les monstres se multiplient toujours là où des armées sont passées. À ces endroits-là, on gagne mieux sa pitance qu'ailleurs.

— C'est vrai, confirma Coën. Les environs se dépeuplent, on ne voit plus que des femmes dans les villages qui ne parviennent pas à s'en sortir... Un tas d'enfants sans toit ni parents, qui errent tout autour... Les proies faciles attirent les monstres.

— Quant à ces messieurs les barons, les notables et les starostes, ajouta Eskel, ils sont trop préoccupés par la guerre, ils n'ont pas le temps de défendre leurs sujets. Ils doivent louer nos services. Tout cela est vrai, mais, d'après ce que nous a raconté Triss toutes ces soirées durant, le conflit avec Nilfgaard semble bien plus grave qu'une simple guérilla locale. N'est-ce pas, Triss ?

— Si c'était le cas, cela vous siérait à merveille, n'est-ce pas ?

déclara la magicienne sur un ton virulent. S'il y avait une vraie guerre bien sanglante, il y aurait plus de villages dépeuplés, et des veuves et des orphelins à ne plus savoir qu'en faire...

— Je ne comprends pas ton sarcasme. (Geralt enleva sa main de son front.) Je ne le comprends vraiment pas, Triss.

— Moi non plus, mon enfant. (Vesemir releva la tête.) Que veux-tu dire en parlant de ces veuves et de ces enfants ? Lambert et Coën causent un peu à la légère, comme on le fait à leur âge, mais les mots importent peu. Tu sais pourtant bien qu'ils...

— Qu'ils protègent ces enfants, interrompit-elle, en colère. Oui, je le sais bien. Ils les protègent des loups-garous, qui en un an parviennent à en tuer deux ou trois, tandis que les éclaireurs nilfgardiens peuvent, en l'espace d'une heure, massacrer et brûler tout un hameau ! Oui, vous défendez les orphelins. Moi, en revanche, je lutte pour qu'il y en ait le moins possible. Je combats les causes, pas les effets. C'est pourquoi je fais partie du Conseil de Foltest de Témérie, et que j'y siège aux côtés de Fercart et de Keira Metz. Nous débattons des moyens d'empêcher la guerre et, au cas où celle-ci viendrait à éclater, de la manière de nous défendre. Parce que la guerre plane constamment au-dessus de nos têtes, tel un vautour. Pour vous, il s'agit d'une fâcheuse affaire. Pour moi, c'est un enjeu dont dépend notre subsistance. J'ai accepté cet enjeu, c'est pourquoi votre indifférence et votre légèreté me blessent et m'offusquent.

Geralt se redressa et la regarda.

— Nous sommes des sorceleurs, Triss. Ne peux-tu donc le comprendre ?

— Qu'y a-t-il à comprendre ? (La magicienne secoua sa frange châtaine.) Tout est parfaitement clair. Vous avez choisi d'entretenir un rapport bien précis au monde qui vous entoure. Par ce choix, vous acceptez que ce monde puisse tomber en ruine. Moi, je ne l'accepte pas. C'est là notre différence.

— Je ne suis pas certain qu'il ne s'agisse que de cela.

— Le monde tombe en ruine, répéta la magicienne. On peut l'observer passivement. Ou on peut y remédier.

— Comment ? demanda Geralt dans un sourire ironique. Avec des émotions ?

Triss ne répondit pas ; elle tourna son visage en direction du feu qui crépitait dans la cheminée.

— Le monde tombe en ruine..., répéta Coën en hochant la tête d'un air pensif. Combien de fois ai-je déjà entendu cette phrase !

— Et moi donc ! renchérit Lambert dans une grimace. Rien d'étrange à cela, c'est devenu une expression très répandue, dernièrement. C'est ce que disent les rois quand il s'avère qu'une once de raison leur est finalement indispensable pour régner. C'est ce que

disent les commerçants quand leur avarice et leur bêtise les conduisent à la faillite. C'est ce que disent les magiciens quand ils commencent à perdre de leur influence sur la politique ou sur leurs sources de revenus. Quant à celui à qui s'adresse cette expression, il doit immédiatement s'attendre à recevoir une proposition. Abrège donc les préliminaires, Triss, et fais-nous ta proposition.

— Les joutes oratoires ne m'ont jamais intéressée, pas plus que les discours pleins d'éloquence qui visent à moquer leurs destinataires. (La magicienne jaugea le jeune sorceleur d'un regard froid.) Je n'ai aucune intention de prendre part à ce genre de chose. Vous ne savez que trop bien ce qui m'importe. Vous voulez faire les autruches ? C'est votre affaire. Mais de ta part, Geralt, cela m'étonne beaucoup.

— Triss. (Le sorceleur aux cheveux blancs regarda de nouveau la magicienne droit dans les yeux.) Qu'espères-tu de moi ? Que je participe activement à la lutte pour sauver ce monde qui tombe en ruine ? Que je m'engage dans l'armée pour empêcher l'avancée de Nilfgaard ? Que, dans le cas où une nouvelle bataille de Sodden surviendrait, je me tienne avec toi sur le Mont et que je me batte à tes côtés pour la liberté ?

— J'en serais fière, murmura-t-elle, la tête baissée. Je serais fière et heureuse de pouvoir me battre à tes côtés.

— Je te crois. Mais je ne suis pas assez noble pour ça. Ni assez courageux. Je ne suis pas fait pour être un soldat ni un héros. La peur pénétrante de la douleur, les blessures, la mort n'en sont pas l'unique raison. Rien ne peut empêcher un soldat d'être en proie à la peur, mais il est possible de le motiver de sorte qu'il la dépasse. Or je n'ai pas une telle motivation. Je ne puis l'avoir. Je suis un sorceleur. Un mutant créé de manière artificielle. Je tue les monstres. Pour de l'argent. Je protège les enfants quand leurs parents me paient. Si des Nilfgaardiens me payaient, je protégerais leurs enfants. Et quand bien même le monde serait réduit en cendres, ce dont je doute fort, je continuerais à tuer des monstres jusqu'à ce que l'un d'eux me tue. C'est là mon destin, ma motivation, ma vie, mon rapport au monde. Je ne l'ai pas choisi. On l'a fait pour moi.

— Tu es aigri ou alors tu feins de l'être, déclara la magicienne en tirant nerveusement sur une mèche de ses cheveux. Tu oublies que je te connais, alors ne joue pas devant moi au mutant insensible, sans cœur, sans scrupule et sans volonté propre. Quant aux raisons de cette amertume, je les devine et les comprends... Ça a un rapport avec la prophétie de Ciri, n'est-ce pas ?

— Non, c'est faux, répliqua-t-il froidement. Je constate que, finalement, tu me connais mal. Je crains la mort comme tout le monde, mais je me suis fait à l'idée de mourir il y a déjà bien longtemps ; je ne me fais pas d'illusions. Ne vois dans cette déclaration

aucun apitoiement sur mon sort, Triss, mais un simple constat. Une évidence. Aucun sorceleur n'est encore mort de vieillesse, dans son lit, alors qu'il dictait son testament. Aucun. Ciri ne m'a ni surpris ni effrayé. Je sais que je mourrai un jour dans un trou puant la charogne, déchiqueté par un griffon, une lamie ou une manticore. Mais je ne veux pas mourir dans cette guerre, parce que ce n'est pas la mienne.

— Tu me surprends à parler ainsi, rétorqua-t-elle sur un ton sec. Ton manque de motivation, puisque c'est ainsi que tu as choisi de qualifier cette distance irrévérencieuse et cette indifférence, m'étonne tout autant. Tu étais à Sodden, à Angren et à Autre Rive. Tu sais ce qui s'est passé à Cintra, ce qui est arrivé à la reine Calanthe et aux dizaines de milliers de personnes qui vivaient là-bas. Tu sais quel enfer a traversé Ciri, tu sais pourquoi elle crie la nuit. Je le sais comme toi, puisque j'y étais également. Moi aussi, j'ai peur de la douleur et de la mort, aujourd'hui plus encore que par le passé ; j'ai mes raisons. Pour ce qui est de la motivation qui conduit à se battre, il me semble qu'à l'époque je n'en avais pas plus que toi. Le sort de Sodden, de Brugge, de Cintra ou d'autres royaumes devait-il vraiment m'importer, à moi, une magicienne ? Et que dire des problèmes des monarques, plus incapables les uns que les autres ? Ou des intérêts des marchands et des barons ? En tant que magicienne, j'aurais aussi très bien pu dire que cette guerre n'était pas la mienne, et que je pouvais toujours élaborer des élixirs pour les Nilfgaardiens sur les ruines de ce monde. Mais je me suis dressée sur le Mont aux côtés de Vilgefortz, d'Artaud Terranova, de Fercart, d'Enid Findabair et de Filippa Eilhart, accompagnée de ta chère Yennefer. Et de tous ceux qui ne sont plus là aujourd'hui : Corail, Yoël, Vanielle... À un moment donné, la peur m'a fait oublier toutes mes formules magiques, à part une qui m'a permis de me téléporter loin de cet horrible endroit, jusqu'à ma maison, dans ma petite tour à Maribor. Je me souviens aussi d'avoir vomi d'effroi, alors que Yennefer et Corail me soutenaient par la nuque et les cheveux...

— Arrête ! Je t'en prie, arrête...

— Non, Geralt ! Je n'arrêterai pas ! Tu voulais savoir ce qui s'est passé là-bas, sur le Mont ? Alors écoute : tout n'était que fracas et désolation, il y avait des flèches enflammées et des boules de feu qui explosaient au milieu de hurlements et de grondements terribles, et je me suis soudain retrouvée à terre sur un tas de lambeaux calcinés et fumants. J'ai compris que ce tas de lambeaux, c'était Yoël, et que ce qui se trouvait à côté, cette horrible chose, ce corps sans bras ni jambes qui poussait des hurlements macabres, c'était Corail. J'ai cru que le sang dans lequel je baignais était celui de Corail. Mais en vérité, c'était le mien. J'ai alors vu ce que l'on m'avait fait, et je me suis mise à hurler, à hurler comme un chien dément, comme un enfant

battu...

» Laisse-moi ! N'aie crainte, je ne vais pas me mettre à pleurer. Je ne suis plus la petite fille de la tour de Maribor. Par tous les dieux, je suis Triss Merigold, la Quatorzième Morte du combat de Sodden ! Sur le Mont, il y a bien quatorze tombeaux sous l'obélisque, mais seulement treize corps y sont ensevelis. Tu t'étonnes qu'on ait pu commettre une telle erreur ? Tu ne devines donc pas ? La plupart des cadavres étaient en morceaux, et de fait difficilement identifiables ; personne n'a fait le tri. Il était tout aussi difficile de dénombrer les survivants. De ceux qui m'avaient bien connue, il ne restait que Yennefer, et elle était devenue aveugle. Les autres ne m'avaient rencontrée qu'occasionnellement, et ils me reconnaissaient toujours à ma belle chevelure... Mais moi, male rage, je ne l'avais plus, ma chevelure !

Geralt la serra contre lui plus encore. Cette fois, elle n'essaya pas de le repousser.

— On nous a prodigué les sortilèges les plus puissants, reprit Triss d'une voix sourde, on a usé sans compter de toutes sortes de formules magiques, d'élixirs, d'amulettes et d'artefacts. Rien ne devait manquer aux héros blessés du Mont ! On nous a soignés, recousus, redonné notre apparence première, nos cheveux, nos yeux... Il ne reste pratiquement aucune trace... Mais je ne porterai plus jamais de robe décolletée, Geralt. Plus jamais...

Les sorciers ne soufflaient mot. Ciri, qui s'était glissée sans bruit dans la grande salle et s'était arrêtée à l'entrée, se taisait également, les bras serrés et les mains croisées sur sa poitrine.

— Alors ne me parle pas de motivation, déclara la magicienne après un silence. Avant que nous nous rendions sur le Mont, les membres du Chapitre nous avaient simplement dit : « Il le faut. » À qui appartenait cette guerre ? Que défendions-nous là-bas ? Des terres ? Des frontières ? Des gens et leurs chaumières ? L'intérêt des rois ? Les influences et les revenus des magiciens ? L'Ordre face au Chaos ? Je l'ignore. Mais nous nous sommes battus parce qu'il le fallait. Et si c'était à refaire, eh bien, je me dresserais de nouveau sur le Mont. Parce que si je ne le faisais pas, cela voudrait dire que l'autre bataille aurait été vaine.

— Moi, je me tiendrai à tes côtés ! fit Ciri dans un cri aigu. Tu verras, je serai là ! Ces Nilfgaardiens me paieront ce qu'ils ont fait à ma grand-mère, et tout le reste... Moi, je n'ai pas oublié !

— Tais-toi, grommela Lambert. Ne te mêle pas des conversations des adultes...

— C'est ça ! (La fillette tapa du pied et dans ses yeux s'embrasa une flamme verte.) À votre avis, pourquoi est-ce que j'apprends à manier l'épée ? Parce que je veux le tuer, lui, ce chevalier noir que j'ai

vu à Cintra, celui avec des ailes sur le heaume, pour ce qu'il m'a fait, pour la peur qu'il m'a causée ! Et je le tuerai ! C'est pour ça que je m'entraîne !

— Alors tu cesseras l'entraînement, intervint Geralt d'une voix plus froide que les murs de Kaer Morhen. Tant que tu n'auras pas compris ce qu'est une épée et à quoi elle doit servir entre les mains d'un sorceleur, tu n'y toucheras plus. Tu n'apprends pas à tuer et à être tuée. Tu n'apprends pas à tuer à cause de la peur ou de la haine, mais pour sauver des vies. La tienne et celle des autres.

La fillette se mordit les lèvres, toute tremblante d'émotion et de colère.

— Tu as compris ?

Ciri releva subitement la tête.

— Non.

— Alors tu ne le comprendras jamais. Sors d'ici.

— Geralt, je...

— Sors !

Ciri tourna les talons. Elle resta immobile un moment, indécise, comme si elle attendait quelque chose, quelque chose qui ne pouvait arriver, puis elle remonta l'escalier en courant. Ils entendirent une porte claquer.

— Tu as été trop dur, le Loup, beaucoup trop dur, déclara Vesemir. Il fallait, par ailleurs, éviter d'agir de la sorte en présence de Triss. Le lien émotionnel...

— Ne me parle pas d'émotions. J'en ai assez d'entendre parler d'émotions !

— Et pourquoi cela ? demanda la magicienne dans un sourire ironique et glacial. Hein, Geralt ? Ciri est un être normal. Elle ressent les choses naturellement, elle accepte ses émotions telles qu'elles sont en vérité. Toi, bien entendu, tu ne comprends pas et tu t'étonnes. Cela te surprend et t'agace, le fait que quelqu'un puisse ressentir, de manière naturelle, de l'amour, de la haine, de la peur, de la douleur, du regret, de la joie et du chagrin ; que l'on considère justement comme anormale l'insensibilité, la distance ou l'indifférence. Oh oui, Geralt ! Tout cela t'indispose profondément, à tel point que tu te mets à penser aux souterrains de Kaer Morhen, au Laboratoire, aux fioles empoussiérées remplies de poisons mutagènes...

— Triss ! s'écria Vesemir en voyant le visage de Geralt devenir soudain livide. (La magicienne ne se laissa pas interrompre, elle parlait de plus en plus vite, de plus en plus fort.)

— Qui essaies-tu de tromper, Geralt ? Moi ? Elle ? Ou toi-même ? Peut-être ne veux-tu pas voir la vérité en face, celle que chacun connaît à part toi ! Peut-être refuses-tu d'admettre que les élixirs et les Herbes n'ont jamais eu raison des émotions et des sentiments humains

qui t'habitaient ! C'est toi-même qui les as anéantis, toi seul ! Mais je t'interdis de les tuer chez cette enfant !

— Silence ! hurla Geralt en se levant brusquement de sa chaise. Silence, Merigold !

Il se retourna et laissa pendre ses bras en signe d'impuissance.

— Pardon, dit-il à voix basse. Pardonne-moi, Triss.

Il se dirigea rapidement vers l'escalier, mais la magicienne se leva d'un bond, se précipita vers lui et l'enlaça.

— Tu ne sortiras pas de cette pièce seul, souffla-t-elle. Je ne permettrai pas que tu sois seul. Pas dans un moment pareil.

* * *

Ils surent immédiatement où la fillette s'était enfuie. La neige était tombée en petits flocons humides ce soir-là, elle avait recouvert la cour d'un manteau blanc, fin et immaculé. Ils y avaient découvert des traces de pas.

Ciri était debout au sommet d'un mur en ruine, immobile telle une statue. Elle tenait son épée au-dessus de l'épaule droite, sa garde était à la hauteur de ses yeux. Les doigts de sa main gauche effleuraient la poignée.

En les voyant, la fillette fit un bond, exécuta une pirouette et atterrit mollement dans une position identique, mais inversée.

— Ciri, fit le sorceleur. Descends, je t'en prie.

Elle semblait ne pas entendre. Elle n'avait pas bougé ni même frémi. Triss avait cependant remarqué comme la lueur de la lune, reflétée par la lame de l'épée sur le visage de l'enfant, faisait scintiller les larmes qui coulaient sur ses joues d'une lumière d'argent.

— Personne ne me prendra mon épée ! cria la fillette. Personne ! Pas même toi !

— Descends, répéta Geralt.

Elle hocha la tête d'un air provocateur, et en une seconde bondit de nouveau. Une brique branlante glissa sous son pied dans un craquement. Ciri vacilla puis tenta de retrouver l'équilibre. En vain.

Le sorceleur s'élança dans sa direction.

Triss leva la main et ouvrit la bouche pour prononcer une formule de lévitation. Mais elle savait qu'elle n'en aurait pas le temps. Tout comme elle savait que Geralt non plus n'arriverait pas à temps pour sauver la fillette. C'était impossible.

Et pourtant, il y parvint.

Il atterrit sur ses genoux avant de rouler sur le côté. Il était tombé, mais il n'avait pas lâché Ciri.

La magicienne s'approcha d'eux lentement. Elle entendit la fillette murmurer et renifler. Geralt aussi murmurait quelque chose. Triss ne parvenait pas à distinguer les mots, mais elle en comprenait le sens.

Un vent doux mugit à travers les fissures du mur. Le sorcelleur releva la tête.

— C'est le printemps, fit-il doucement.

— Oui, confirma-t-elle en avalant sa salive. Les cols sont encore enneigés, mais dans les vallées... c'est déjà le printemps. N'est-ce pas le moment pour nous de partir, Geralt ? Toi, moi et Ciri ?

— Oui. Il est grand temps.

« En amont de la rivière, nous vîmes leurs villes aux formes si délicates, comme tissées dans la brume matinale dont elles se détachaient. Il nous semblait qu'elles disparaîtraient aussitôt, qu'elles seraient emportées par le vent qui faisait onduler la surface de l'eau. On voyait de petits palais, blancs comme les fleurs du nénuphar ; de petites tours qui paraissaient de lierre tressé ; des ponts, flottant au vent comme les saules pleureurs. Il y avait d'autres choses encore pour lesquelles nous ne parvenions pas à trouver de nom ni d'appellation. Nous en avions pourtant une infinité pour tout ce que nos yeux avaient déjà vu dans ce monde nouveau, ressuscité. Quelque part dans les recoins éloignés de notre mémoire, nous avions rapidement retrouvé les noms des dragons et des griffons, ceux des sirènes et des nymphes, des sylphides et des dryades. Ceux des licornes blanches qui, au crépuscule, venaient s'abreuver à la rivière, penchant sur l'eau leurs têtes graciles. Nous attribuâmes des noms à chaque chose. Et tout nous devenait alors proche, connu, familier.

Hormis eux. Eux qui, bien qu'ils nous soient semblables, nous étaient étrangers, si étrangers que nous restâmes longtemps sans trouver de nom à cette différence. »

Hen Gedyndeith, *les Elfes et les Humains*.

« Un bon elfe est un elfe mort. »

Le maréchal Milan Raupenneck.

Chapitre 4

Le malheur, à l'instar de l'autour, frappa comme il avait coutume de le faire : il plana au-dessus de leurs têtes pendant un certain temps, attendant le moment opportun pour lancer son attaque. Ils s'étaient éloignés des quelques hameaux situés en amont de la rivière Gwenllech et de la Haute Buina, où ils avaient dépassé Ard Carraigh et s'étaient enfoncés sous le dôme d'une forêt vierge entrecoupée de ravins. Tel un oiseau de proie, le malheur ne manqua pas sa cible. Il s'abattit sur sa victime sans faillir, et sa victime était Triss.

Au départ, son mal semblait pénible mais pas vraiment dangereux, et rappelait de simples troubles gastriques. Geralt et Ciri s'efforçaient discrètement de ne pas prêter attention aux haltes forcées que leur imposait la magicienne en raison de son état. Triss, pâle comme la mort, couverte de sueur et pliée de douleur, essaya de poursuivre sa route encore quelques heures, mais, vers la mi-journée, après un arrêt anormalement long dans les buissons qui bordaient le chemin, elle n'était plus guère en état de grimper sur son cheval. Ciri voulut lui venir en aide, mais sa tentative se solda par un échec : ne pouvant se retenir à la crinière de sa monture, la magicienne glissa sur le flanc de l'animal et tomba à terre.

Geralt et Ciri la relevèrent et l'allongèrent sur un manteau. Le sorcelleur, sans mot dire, défit les sacs de Triss. Il finit par y trouver un coffret contenant des élixirs magiques, l'ouvrit et poussa un juron. Tous les flacons étaient identiques et les signes mystérieux de leurs sceaux ne lui disaient rien.

— Lequel est-ce, Triss ?

— Aucun, gémit-elle en se tenant le ventre des deux mains. Je ne peux pas... Je ne peux rien prendre.

— Comment ? Pourquoi donc ?

— Je souffre d'une allergie...

— Toi ? Une magicienne ?

— Je suis allergique ! hoqueta-t-elle dans une colère impuissante et une rage désespérée. Je l'ai toujours été ! Je ne tolère pas les élixirs ! Ils me servent à soigner les autres ; lorsqu'il s'agit de moi, je ne me sers que des amulettes !

— Et où est ton amulette ?

— Je l'ignore, dit-elle entre ses dents. J'ai dû l'oublier à Kaer Morhen. Ou l'égarer...

— Peste ! Que faire ? Tu devrais peut-être t'envoyer un sortilège ?

— J'ai déjà essayé. Voilà le résultat. Je ne parviens pas à me concentrer à cause de ces crampes...

— Ne pleure pas.

— C'est facile à dire !

Le sorceleur se leva, retira ses propres sacoches du dos d'Ablette et fouilla à l'intérieur. Triss se roula en boule – la douleur portée à son paroxysme avait crispé son visage et tordu ses lèvres.

— Ciri...

— Qu'y a-t-il, Triss ?

— Tu te sens bien, toi ? Tu n'as aucun... malaise ?

La fillette secoua la tête en signe de négation.

— C'est peut-être une intoxication ? Qu'ai-je donc avalé ? Nous avons pourtant tous mangé la même chose... Geralt ! Lavez-vous bien les mains, tous les deux. Veille à ce que Ciri se lave les mains...

— Reste tranquillement allongée. Bois ça.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De simples herbes aux vertus apaisantes. Il y a autant de magie là-dedans que dans un dé à coudre, ça ne devrait pas te faire de mal. Juste atténuer ces spasmes.

— Geralt, les spasmes... ce n'est rien. Mais si je venais à avoir de la fièvre... Ce pourrait être... la dysenterie. Ou la paratyphoïde.

— Tu n'es pas immunisée ?

Triss ne répondit pas ; elle détourna la tête, pinça les lèvres et se roula plus encore sur elle-même. Le sorceleur arrêta là son interrogatoire.

Après l'avoir laissée se reposer quelque peu, Geralt et Ciri installèrent la magicienne sur la selle d'Ablette. Le sorceleur était assis derrière elle et la maintenait des deux bras. Ciri, qui chevauchait flanc contre flanc, tenait les rênes et tirait en même temps le hongre de Triss. Ils ne parcoururent même pas un mile. La magicienne glissait des mains de Geralt et ne tenait pas en selle. Elle fut soudain prise

d'un frisson convulsif, et la fièvre apparut aussitôt. Les symptômes de la gastrite s'intensifièrent. Geralt espérait qu'il s'agissait là d'une réaction allergique aux traces de magie présentes dans son élixir de sorceleur. Il s'accrochait à cet espoir. Mais au fond il n'y croyait pas.

* * *

— Ah, mon bon seigneur ! dit le centenier. Vous tombez pas au bon moment ! J'dirais même que vous pouviez pas tomber pire.

Le centenier avait raison, Geralt ne pouvait ni le nier ni le contester.

Le poste fortifié qui gardait le pont et qui à l'accoutumée comptait trois soldats, un garçon d'écurie, le pontonnier et tout au plus quelques voyageurs, grouillait de monde cette fois-là. Le sorceleur avait dénombré plus de trente hommes d'armes aux couleurs de Kaedwen et une bonne cinquantaine d'avant-gardes qui avaient établi leur campement tout autour de l'enceinte de pieux, en contrebas. La majeure partie des hommes se reposait à proximité des feux de camps, comme le veut la règle militaire ancestrale selon laquelle un soldat dort quand il peut et se lève dès qu'il le doit. Derrière la porte cochère grande ouverte régnait une belle agitation : à l'intérieur de l'avant-poste, il y avait également nombre de gens et de chevaux. Au sommet de la petite tour de garde penchée, deux soudards armés d'arbalètes montaient la garde, prêts à tirer. Six charrettes de paysans et deux carrioles de marchands étaient arrêtées sur la route défoncée, creusée par les sabots, qui menait au pont tandis qu'une dizaine de bœufs d'attelage, qui courbaient tristement la tête en direction du sol fangeux, avaient été parqués dans un enclos.

— Y a eu une attaque contre l'avant-poste. Hier, dans la nuit. (Le centenier devançait les questions.) On est arrivés juste à temps avec les renforts. Sans quoi, on aurait plus trouvé ici que de la terre brûlée.

— Qui vous a attaqués ? Des bandits ? Des déserteurs ?

Le soldat secoua la tête en signe de négation ; il cracha à terre, puis jeta un œil à Ciri et à Triss, toujours recroquevillée sur sa selle.

— Entrez dans le fort, parce qu'y a qu' à voir comme la magicienne va tomber d'son cheval, dit-il. On a déjà plusieurs blessés à l'intérieur ; une de plus, ça fera pas d'grande différence.

Dans la cour, quelques personnes aux bandages ensanglantés étaient allongées sous un abri de fortune ouvert. Un peu plus loin, entre le mur de la palissade et le puits à chadouf en bois, Geralt aperçut six corps inanimés recouverts d'une toile de jute ; seuls dépassaient des pieds dont les chausses étaient crasseuses et usées.

— Installez la magicienne là-bas, près des blessés. (Le soldat leur indiqua l'abri ouvert.) Ah ! messire le sorceleur, c'est une véritable poisse qu'elle soit malade. Certains des not' ont sacrément ramassé au cours d'la bataille ; l'aide de la magie aurait été la bienvenue. À l'un, on a r'tiré une flèche, et la pointe est restée coincée dans ses boyaux. Avant d'main, y se sera vidé d'son sang, le pauv' malheureux... Et v'là qu'la magicienne, qui aurait pu l'sauver, est elle-même prise de fièvre, et qu'c'est à nous qu'elle demande de l'aide... Comme j'lai dit, vous arrivez au mauvais moment...

Il s'interrompit en remarquant que le sorceleur ne pouvait détacher son regard des corps recouverts de toile.

— Deux d'l'avant-poste, deux des not' et... deux des autres, dit-il en tirant sur le bord du tissu raidi. J'tez donc un œil, si ça vous dit.

— Ciri, ne reste pas là.

— Moi aussi, je veux voir ! (La fillette surgit de derrière le sorceleur et regarda les cadavres, bouche bée.)

— Fais ce que je te dis, s'il te plaît. Va t'occuper de Triss.

Ciri ronchonna, mais elle obéit à Geralt. Ce dernier s'approcha des corps.

— Des elfes, constata-t-il, sans cacher sa surprise.

— Des elfes, oui, confirma le soldat. Des Scoia'tael.

— Des quoi ?

— Des Scoia'tael, répéta le centenier. Des bandes venues des forêts.

— C'est un nom étrange. Si je ne m'abuse, cela signifie « les Écureuils », non ?

— Oui, messire. C'est exact. C'est comme ça qu'y s'appellent eux-mêmes en langue elfique. Les uns disent que c'est parce qu'y portent parfois des queues d'écureuil à leurs colbacks ou à leurs bonnets. Les autres, parce qu'y vivent dans les bois et qu'y s'nourrissent de noisettes. Y'a d'plus en plus d'problèmes avec eux, moi j'vous l'dis.

Geralt hocha la tête. Le soldat recouvrit les corps avec la toile et s'essuya les mains sur son cafetan.

— Venez, fit-il. Ça sert à rien d'rester là, j'vais vous amener au commandant. Not' dizénier va s'occuper d'vot' malade comme y pourra. Y sait cautériser et recoudre les plaies, remettre les os en place, alors y va peut-être arriver à concocter un remède, qui sait ? C'est un gars qui en a dans la tête, un gars des montagnes. Venez, messire le sorceleur.

Un débat bruyant et houleux avait lieu sous la hutte enfumée et sombre du pontonnier. Un chevalier aux cheveux ras, vêtu d'une tunique jaune et d'une cotte de mailles, interpellait vivement deux marchands et un avocat ; le pontonnier, quant à lui, avait la tête bandée, et assistait à ce spectacle avec un air plutôt maussade et

indifférent.

— J'ai dit non ! (Le chevalier frappa du poing sur la table branlante, puis il se redressa en replaçant son hausse-col sur sa poitrine.) Tant que le détachement d'éclaireurs ne sera pas rentré, vous ne bougerez point d'ici ! Vous n'allez pas vous embarquer maintenant sur les grandes routes !

— Je dois être à Daevon dans deux jours ! s'écria l'avocat en agitant sous les yeux du chevalier un petit bâton entaillé et marqué d'un insigne au fer rouge. J'escorte un requérant ! Si j'arrive en retard, l'huissier me tranchera la tête ! Je me plaindrai au voïvode !

— Eh bien vas-y ! Va te plaindre ! se moqua le chevalier. Mais avant, je te conseille de bien fourrer tes chausses de paille parce que, lorsqu'il s'agit de botter les fesses, le voïvode n'y va pas de main morte ! Pour l'instant, c'est moi qui donne les ordres ici. Le voïvode est loin et je n'ai que faire de ton huissier. Ah ! Unist ! Qui donc m'amènes-tu là, centenier ? Encore un marchand ?

— Non, répondit le soldat avec hésitation. C'est un sorceleur, messire. Son nom est Geralt de Riv.

À la grande surprise de ce dernier, le chevalier lui adressa un large sourire, s'approcha de lui et lui tendit la main pour le saluer.

— Geralt de Riv, répéta-t-il sans se défaire de son sourire. J'ai entendu parler de vous, et pas par n'importe qui. Qu'est-ce qui vous amène en ces lieux ?

Geralt lui expliqua la raison de sa présence en ces lieux. Le chevalier cessa de sourire.

— Vous ne tombez pas au bon moment. Ni au bon endroit. Nous sommes en guerre, messire le sorceleur. Une bande de Scoia'tael rôde dans les bois ; pas plus tard qu'hier, nous nous sommes affrontés. J'attends ici les renforts pour commencer la traque.

— Vous combattez des elfes ?

— Pas seulement. Vous, un sorceleur, n'avez donc point entendu parler des Écureuils ?

— Non. Jamais.

— En ce cas, où séjourniez-vous ces deux dernières années ? Par-delà les mers ? Parce qu'ici, chez nous, à Kaedwen, les Scoia'tael ont veillé à ce que l'on fasse grand bruit autour d'eux. Oh oui ! Ils en ont pris grand soin. Les premières bandes ont surgi alors que la guerre contre Nilfgaard venait d'éclater. Ces maudits non-humains ont profité de notre faiblesse. Nous nous battrions sur le front sud, et eux ont entamé une guerre d'escarmouches sur nos arrières. Comptant que Nilfgaard nous réduirait en bouillie, ils se sont mis à proclamer la fin du règne humain, et le retour à l'ordre ancien. Les hommes à la mer ! Voilà la devise au nom de laquelle ils brûlent, pillent et tuent !

— Ça, c'est à cause de vous, c'est votre problème, intervint

l'avocat sur un ton maussade, en frappant sa cuisse de son inséparable bâton, symbole de sa fonction. À vous autres, dignitaires et adoubés, de le régler. Vous avez persécuté les non-humains, vous ne les avez pas laissés vivre en paix, et voilà le résultat ! Tandis que nous, nous avons toujours escorté des requérants par cette route et jamais personne ne nous a causé d'ennui. Nous n'avions pas besoin d'une armée.

— C'est bien vrai, ça, fit l'un des marchands assis sur un banc, qui s'était tu jusqu'à présent. Les Écureuils ne sont pas plus dangereux que les bandits qui écumaient les chemins de la région. À qui donc les elfes se sont-ils attaqués en premier ? Eh bien, à ces bandits !

— Ça me fait une belle jambe, tiens, de savoir qui, d'un elfe ou d'un bandit, me transpercera de sa flèche, tapi dans les fourrés ! déclara soudain le pontonnier à la tête bandée. Et ma chaumière, quand ils y mettront le feu en pleine nuit alors que je serai à l'intérieur, eh bien, elle brûlera de la même manière ! Et peu importe la main qui aura tenu la torche ! Vous dites, messire le marchand, que les Scoia'tael ne sont point pires que les bandits ? Eh bien, moi, je réponds : balivernes ! Les bandits cherchaient à piller ; les elfes, eux, cherchent à saigner les humains. Des ducats, tout le monde n'en a pas ; mais du sang, chacun en a dans les veines. Vous dites, messire l'avocat, que c'est là le problème des dignitaires ? C'est pires sornettes encore. Les bûcherons transpercés par des flèches dans les forêts, les goudronniers taillés en pièces à Hêtraie, les paysans dont les hameaux ont été incendiés, qu'ont-ils fait de mal aux non-humains ? Ils vivaient et travaillaient main dans la main, en bons voisins, et les voilà soudain frappés d'une flèche dans le dos... Et moi, alors ? De ma vie, je n'ai jamais fait de mal à un non-humain, et voyez le résultat : le sabre d'un nain m'a fendu le crâne. Et s'il n'y avait pas eu ces guerriers contre lesquels vous aboyez tant, je serais déjà six pieds sous terre.

— Justement ! (Le chevalier en tunique jaune cogna une deuxième fois la table de son poing.) Nous protégeons votre sale peau, messire l'avocat, face à ces elfes soi-disant opprimés que, selon vous, nous n'avons pas laissé vivre. Eh bien moi, je vais vous dire autre chose : nous les avons trop laissés s'enhardir. Nous les avons tolérés, traités comme des humains, d'égal à égal, et voilà qu'à présent ils nous plantent des couteaux dans le dos ! Nilfgaard les paie pour ça, j'en mettrais ma tête à couper. Quant aux elfes sauvages des montagnes, ils leur fournissent des armes. Mais leur véritable soutien, ce sont ceux qui vivent toujours parmi nous : les elfes, les demi-elfes, les nains, les gnomes et les lutins. Ce sont eux qui les cachent, les nourrissent et leur fournissent de nouvelles recrues...

— Ils ne sont pas tous comme ça, intervint le deuxième marchand, un homme mince au visage délicat, dont les traits

rappelaient ceux d'un noble plutôt que d'un commerçant. La plupart des non-humains condamnent les Écureuils, messire le chevalier, et ils ne veulent rien avoir à faire avec eux. La majorité d'entre eux sont loyaux, et ils paient souvent cher cette loyauté. Rappelez-vous le burgrave de Ban Ard. C'était un demi-elfe et il était pour la paix et l'entraide. Il est mort dans un guet-apens, transpercé par une flèche.

— Décochée sans aucun doute par l'un de ses voisins, un lutin ou un nain qui feignait également la loyauté, ironisa le chevalier. Selon moi, aucun d'eux n'est loyal ! Ce sont tous des... Eh ! Tu es qui, toi ?

Gerald regarda autour de lui. Ciri se trouvait juste derrière son dos et gratifiait tout le monde de son beau regard d'émeraude. Pour ce qui était de se mouvoir sans bruit, la fillette avait manifestement fait de réels progrès.

— Elle est avec moi, expliqua le sorceleur.

— Hummm... (Le chevalier jaugea Ciri d'un coup d'œil, puis il se tourna de nouveau vers le marchand aux traits nobles, qu'il considérait sans conteste comme le partenaire de discussion le plus sérieux.) Non, messire, ne me parlez point de la loyauté des non-humains. Ce sont tous nos ennemis ; le fait est que certains savent mieux que les autres nous faire croire le contraire. Les lutins, les nains et les gnomes vivaient parmi nous depuis des centaines d'années, plus ou moins en paix, semblait-il. Cependant, il a suffi que les elfes relèvent la tête pour que tous prennent les armes à leur suite et se réfugient dans les forêts. Je vous le dis, nous avons eu tort de tolérer les elfes libres et les dryades, leurs forêts vierges et leurs enclaves montagneuses. Cela ne leur suffisait pas. À présent, ils hurlent partout : « C'est notre monde, dehors les vagabonds ! » Par tous les dieux, nous leur montrerons qui partira d'ici à tout jamais ! Nous avons tanné le cuir aux Nilfgaardiens ; aujourd'hui, c'est au tour de ces bandes !

— Il n'est pas facile d'attraper un elfe dans la forêt, intervint le sorceleur. Je ne me jetterais pas non plus à la poursuite d'un gnome ou d'un nain dans les montagnes. Ces détachements sont-ils importants ?

— Ces bandes, messire le sorceleur, ces bandes, corrigea le chevalier. Elles comptent jusqu'à vingt têtes, parfois plus. Ils appellent ces regroupements des « commandos ». C'est un terme issu de la langue des gnomes. Pour ce qui est de les attraper, il est vrai que ce n'est guère facile – on voit bien que vous êtes un expert. Leur courir après dans les bois et les fourrés n'a aucun sens. Le seul moyen est de les couper de leur point de ravitaillement, de les isoler et de les affamer. Et de saisir au collet tous ces non-humains qui leur viennent en aide. Dans les villes et les hameaux, les villages, les fermes...

— Le problème est que l'on ignore toujours qui d'entre les non-

humains leur vient en aide, fit le marchand aux traits nobles.

— Alors il faut tous les attraper !

— Ah ! (Le marchand afficha un sourire.) Je comprends. J'ai déjà entendu cela quelque part. Tous les attraper et les jeter dans les mines, les camps fermés, les carrières de pierre. Tous, sans exception. Les innocents aussi. Les femmes, les enfants. N'est-ce pas ?

Le chevalier redressa la tête et frappa de sa main la poignée de son épée.

— Parfaitement ! Il en sera ainsi et pas autrement ! fit-il sur un ton sec. Vous vous souciez des enfants, mais vous-même en êtes un dans ce monde, messire. La trêve conclue avec Nilfgaard est aussi fragile que la coquille d'un œuf, la guerre peut éclater de nouveau d'un jour à l'autre, et, en temps de guerre, tout peut arriver. S'ils en sortaient vainqueurs, que pensez-vous qu'il se passerait ? Moi, je vais vous le dire : les commandos d'elfes sortiraient alors des forêts, en nombre et en force, et les autres non-humains prétendument loyaux se rallieraient à eux immédiatement. Pensez-vous vraiment que vos nains loyaux, vos lutins amicaux parleront alors de paix et de réconciliation ? Non, messire. Ils nous mettront les boyaux à l'air, et Nilfgaard règlera ses comptes avec nous par leur entremise. Ils nous jetteront ensuite à la mer, comme ils se le sont promis. Non, messire, il ne faut pas les traiter avec délicatesse. Ce sera eux ou nous. Il n'y a pas d'autre issue !

La porte de la chaumière grinça. Un soudard vêtu d'un tablier rouge de sang apparut dans son embrasure.

— Pardon de vous déranger, fit-il en se raclant la gorge. Lequel de ces messires a-t-il amené la femme malade ?

— C'est moi, répondit le sorcelleur. Que se passe-t-il ?

— Suivez-moi, je vous prie.

Ils sortirent dans la cour.

— Elle va mal, messire, déclara le soldat en désignant Triss. Je lui ai donné à boire de la gnôle avec du poivre et du salpêtre, mais ça n'a rien donné... de bon.

Geralt ne fit aucun commentaire, il n'y avait rien à dire.

La magicienne recroquevillée sur elle-même rendait justement le témoignage irrévocable que la gnôle additionnée de poivre et de salpêtre n'était pas ce que son estomac tolérait le mieux.

— Ça pourrait bien être une de ces pestes, fit le soudard en plissant son front. Ou alors, comment ça s'appelle déjà... la caquesangue. Si ça se répandait parmi les hommes...

— C'est une magicienne, protesta le sorcelleur. Les magiciennes ne tombent pas malades.

— Bien entendu, fit sur un ton cynique le chevalier qui était sorti à leur suite. La vôtre, à ce que je vois, est même en pleine forme.

Écoutez-moi, messire Geralt. Cette femme a besoin d'une aide que nous ne sommes point en mesure de lui apporter. En outre, vous comprendrez que je ne puis guère risquer de laisser une épidémie se propager au sein de l'armée.

— Je comprends. Je pars sur-le-champ. Je n'ai pas le choix, je dois retourner en direction de Daevon ou d'Ard Carraigh.

— Vous n'irez pas bien loin. Les éclaireurs ont reçu l'ordre de ne laisser passer personne. Par ailleurs, c'est dangereux. Les Scoia'tael se sont justement retirés dans cette direction.

— Je m'en sortirai.

— D'après ce que j'ai entendu dire de vous, je n'en doute guère, fit le chevalier en tordant ses lèvres. Mais rappelez-vous que vous n'êtes pas seul. Vous avez sur le dos une femme gravement malade et ce marmot...

Ciri, qui était occupée à frotter sa chaussure pleine de crottin contre le barreau d'une échelle, releva la tête. Le chevalier toussota et baissa les yeux. Geralt sourit discrètement. Au cours de ces deux dernières années, la fillette avait pratiquement oublié son ascendance et s'était presque défaite de ses manières et attitudes princières, mais son regard, lorsqu'elle le voulait, rappelait fortement celui de sa grand-mère. Si fortement d'ailleurs que la reine Calanthe aurait certainement été fière de sa petite-fille.

— Humm, de quoi est-ce que j'étais en train de..., bredouilla le chevalier en tirant sur son ceinturon, tout gêné qu'il était. Messire Geralt, je sais ce que vous devez faire. Allez par-delà la rivière, en direction du sud. Vous rattraperez une caravane qui suit cette route. La nuit va bientôt tomber, la caravane donnera sûrement relâche à ses chevaux, et vous l'aurez rejointe avant l'aube.

— Quel genre de caravane est-ce là ?

— Je l'ignore, répondit le chevalier en haussant les épaules. Mais ce ne sont ni des marchands ni l'escorte d'un requérant quelconque. Il y règne un trop grand ordre pour ça ; les chariots sont identiques, tous couverts... À coup sûr, ce sont des officiers de la couronne. Je les ai laissés traverser le pont parce qu'ils suivent la route qui mène au sud, sans doute en direction des gués de la Liksela.

— Humm... (Le sorcier réfléchissait en regardant Triss.) Ça m'arrangerait même. Mais y trouverai-je de l'aide ?

— Peut-être que oui, peut-être que non, répondit froidement le chevalier. Mais vous n'en trouverez sûrement pas ici.

Ils ne l'entendirent ni ne le virent arriver, trop occupés à discuter, assis autour d'un feu de camp qui jetait une lueur jaunâtre sur les toiles des chariots disposés en cercle. Geralt cabra légèrement son cheval et l'obligea à pousser un hennissement bruyant. Il souhaitait prévenir de son arrivée la caravane qui avait établi un bivouac, afin d'atténuer l'effet de surprise et ainsi empêcher tout mouvement nerveux. Il savait par expérience que le mécanisme à gâchette des arbalètes était particulièrement sensible.

Malgré l'avertissement du sorceleur, les hommes du camp se levèrent d'un bond et se mirent à s'agiter nerveusement. Geralt remarqua aussitôt que la plupart étaient des nains. Cela le rassura quelque peu : ces derniers, bien que très impulsifs, avaient l'habitude, dans ce genre de situations, de commencer par poser des questions, et, ensuite seulement, de tirer avec leurs arbalètes.

— Qui va là ? cria l'un des nains d'une voix enrouée, en délogeant d'un geste vif et rapide une hache qui était plantée dans un billot, près du feu.

— Un ami. (Le sorceleur descendit de son cheval.)

— J'aimerais bien savoir de qui, grogna le nain. Approche-toi. Mets tes mains de façon à ce qu'on puisse les voir.

Geralt s'approcha et présenta ses mains de telle sorte que même une personne atteinte d'une conjonctivite ou d'une héméralopie aurait pu les voir.

— Plus près.

Le sorceleur s'exécuta. Le nain abaissa sa hache et inclina légèrement la tête.

— Soit ma vue me joue des tours, soit tu es le sorceleur dénommé Geralt de Riv, fit-il. Ou alors quelqu'un qui lui ressemble bougrement.

Le feu se raviva soudain, et une lumière dorée jaillit, qui sortit les visages et les silhouettes de la pénombre.

— Yarpén Zigrin ! constata Geralt, tout étonné. Ce n'est autre que ce barbu de Yarpén Zigrin en personne !

— Ah ! (Le nain fit tourner sa hache comme s'il se fut agi d'une verge d'osier. La lame vrombit dans l'air et vint se planter dans le billot avec un bruit sec.) Fausse alerte ! C'est en effet un ami !

Les autres se décrispèrent visiblement, car Geralt crut entendre de profonds soupirs de soulagement. Le nain s'approcha de lui et lui tendit la main. Sa poigne pouvait sans conteste rivaliser avec des tenailles de fer.

— Salut à toi, le sorceleur ! dit-il. D'où que tu viennes et où que tu ailles, sois le bienvenu. Eh, les gars ! Les miens, avec moi ! Tu te rappelles mes gars, sorceleur ? Voici Yannick Brass, celui-là, c'est Xavier Moran, lui, c'est Paulie Dahlberg et, là, son frère Regan.

Geralt ne les reconnut pas tous. Du reste, ils avaient la même

apparence : ils étaient tous barbus, trapus et carrés, vêtus de leurs épais cabans piqués.

— Vous étiez six, si je me souviens bien. (Le sorceleur serra une à une les mains dures et noueuses qui lui étaient tendues.)

— Tu as bonne mémoire, sourit Yarpen Zigrin. On était bien six. Mais Lucas Corto s'est marié, il s'est établi à Mahakam et il a laissé tomber la troupe, le gros nigaud ! Jusqu'à présent, il ne s'est encore trouvé personne digne de le remplacer. C'est bien dommage d'ailleurs ; six, c'est juste ce qu'il faut, ni trop ni trop peu. Qu'on mange un veau ou qu'on vide un tonnelet de bière, y a rien de tel que d'être à six...

— À ce que je vois (Geralt désigna d'un signe de tête les autres membres du groupe qui se tenaient debout, indécis, près des chariots), vous êtes bien assez nombreux pour venir à bout de trois veaux, sans parler de la volaille... Quelle est donc cette troupe de compagnons qui est sous tes ordres, Yarpen ?

— Ce n'est pas moi qui donne les ordres ici. Suis-moi, je vais te présenter. Pardon de ne pas l'avoir fait tout de suite, messire Wenck, mais mes gars et moi connaissons Geralt de Riv depuis très longtemps, nous avons vécu pas mal de choses ensemble. Geralt, voici messire Vilfrid Wenck, commissaire du roi Henselt d'Ard Carraigh, Sa Gracieuse Majesté de Kaedwen.

Vilfrid Wenck était un homme de haute stature ; il était plus grand que Geralt et sa taille était deux fois supérieure à celle du nain. Ses vêtements étaient simples et ordinaires, semblables à ceux que portaient les avocats, les huissiers ou les messagers, mais il y avait dans ses mouvements une fermeté, une raideur et une assurance qui étaient familières au sorceleur, et qu'il pouvait reconnaître même en pleine nuit, à la faible lueur d'un feu de camp. C'est ainsi que se déplaçaient les hommes habitués à porter des cottes de mailles et des ceinturons lestés de lourdes armes. Wenck était un soldat de métier, Geralt était prêt à le parier. Il serra la main que lui tendait le commissaire et s'inclina légèrement.

— Asseyons-nous. (Yarpen Zigrin désigna le billot dans lequel sa grosse hache était restée plantée.) Dis-nous un peu ce que tu fais dans les environs, Geralt ?

— Je cherche de l'aide. Je voyage avec deux autres personnes, une femme et un enfant. La femme est malade. Gravement malade. Je vous ai rattrapés pour vous demander de m'aider.

— Nom d'un chien, y a pas de médecin avec nous. (Le nain cracha sur les bûches enflammées.) Où les as-tu laissées ?

— À une demi-lieue d'ici, près de la grand-route.

— Tu nous montreras le chemin. Hé ! Vous, là-bas ! Il m'en faut trois avec moi, sellez les chevaux ! Dis-moi, Geralt, est-ce que ta

femme malade tient sur une selle ?

— Pas vraiment. C'est justement à cause de cela que j'ai dû la laisser.

— Prenez une houppelande, une bâche et deux perches du chariot ! Plus vite !

Vilfrid Wenck se racla la gorge bruyamment et croisa ses bras sur son torse.

— Nous sommes sur les routes, fit Yarpén Zigrin sur un ton sec, sans le regarder. On ne refuse pas son aide sur les routes.

* * *

— Par la malepeste ! (Yarpén retira sa main du front de Triss.) Elle est aussi chaude qu'un four. Ça ne me plaît pas du tout. Et si c'était le typhus ou la dysenterie ?

— C'est impossible, mentit Geralt avec conviction, alors qu'il enveloppait la malade dans des couvertures. Les magiciens sont immunisés contre ces maladies. Ce n'est qu'une intoxication alimentaire, rien qui soit contagieux.

— Humm... C'est bon. Je vais aller fouiller dans mes sacs. J'avais autrefois un bon remède contre la chiasse, il m'en reste peut-être un peu.

— Ciri, murmura le sorcier en tendant à la fillette la fourrure qu'il avait détachée du dos du cheval. Va dormir, tu ne tiens plus sur tes jambes. Non, pas dans le chariot, nous y coucherons Triss. Va te coucher près du feu.

— Non, rétorqua-t-elle tout bas en regardant le nain s'éloigner. Je m'allongerai près d'elle. S'ils s'aperçoivent que tu m'écarteras d'elle, ils ne te croiront pas. Ils penseront que son mal est contagieux et ils nous chasseront comme l'ont fait ceux de l'avant-poste.

— Geralt ? gémit soudain la magicienne. Où... où sommes-nous ?

— Chez des amis.

— Je suis là, fit Ciri en caressant les cheveux châtain de Triss. Je suis là, près de toi. N'aie pas peur. Tu sens comme il fait bon ici ? Il y a un feu, et le nain viendra bientôt t'apporter un remède pour... l'estomac.

— Geralt, hoqueta Triss en s'efforçant de se dépêtrer de ses couvertures. Aucun... aucun élixir magique, rappelle-toi...

— Je me rappelle. Reste tranquillement allongée.

— Je dois... Ooohhh...

Le sorcier se pencha sans rien dire, il prit la magicienne enveloppée dans son cocon de couvertures et marcha en direction de

la forêt, vers la pénombre. Ciri poussa un soupir.

Elle se retourna en entendant des bruits de pas lourds. Le nain sortit de derrière le chariot, un gros baluchon sous le bras. La lueur du feu brillait sur la lame de sa hache glissée derrière son ceinturon, ainsi que sur les larges boutons de son lourd caban en cuir.

— Où est la malade ? grommela-t-il. Elle s'est envolée sur son balai ?

Ciri désigna la pénombre.

— Ah oui, bien sûr. (Le nain hocha la tête.) Je connais ce mal et ses fichues conséquences. Quand j'étais plus jeune, je mangeais tout ce que je pouvais trouver ou capturer, alors j'ai déjà été malade, et pas qu'une seule fois. Qui est cette magicienne ?

— Triss Merigold.

— Connais pas. J'en ai pas entendu parler. Du reste, je ne fréquente pas souvent leur confrérie. Bon, mais y faudrait que je me présente. On m'appelle Yarpén Zigrin. Et toi, ma petite dinde, comment t'appelle-t-on ?

— Différemment, grogna Ciri dont les yeux s'étaient soudain enflammés.

Le nain s'esclaffa et découvrit ses dents.

— Ah ! (Il s'inclina exagérément bas.) Veuillez m'excuser. Je ne vous avais pas reconnue dans l'obscurité. Vous n'êtes point une dinde, mais bien une damoiselle ! Je tombe à vos pieds. Quel est votre nom, jeune fille, si ce n'est pas un secret ?

— Ce n'est pas un secret. Je suis Ciri.

— Ciri. Ah bon. Et qui êtes-vous dans la vie ?

— Ça, par contre, c'est un secret. (Elle dressa son petit nez en l'air.)

Yarpén rit de nouveau.

— Vous avez la langue aussi aiguisée que le dard d'une guêpe, gentille damoiselle, moi, je vous le dis ! Que Votre Grâce daigne m'excuser, mais j'ai apporté des médicaments et un peu de nourriture. Les accepterez-vous ou chasserez-vous ce vieil idiot de Yarpén Zigrin ?

— Pardon... (Ciri se ravisa et baissa la tête.) Triss a vraiment besoin d'aide, messire... Zigrin. Elle est très malade. Je vous remercie pour ces médicaments.

— Y a pas de quoi. (Le nain sourit de toutes ses dents et donna une tape amicale sur l'épaule de la fillette.) Viens Ciri, tu vas m'aider. Il faut préparer ce remède. Nous allons confectionner des boulettes selon la recette de ma grand-mère. Aucune maladie ancrée dans les boyaux ne peut leur résister.

Il ouvrit son baluchon et en sortit une chose qui ressemblait à une motte de tourbe ainsi qu'un petit gobelet en terre glaise. Ciri s'approcha de lui, piquée par la curiosité.

— Tu dois savoir, ma douce Ciri, que ma grand-mère s'y connaissait en remèdes comme personne, affirma Yarpén. Malheureusement, elle considérait que la paresse était à l'origine de la plupart des maux, et que le meilleur remède contre la paresse, c'était le bâton. D'une manière générale, elle en usait sur mes frères et moi à titre préventif. Elle nous battait à la moindre occasion, parfois même sans raison. C'était une mégère comme pas deux. Une fois, elle m'a donné une tranche de pain au saindoux et au sucre ; eh bien, j'ai été tellement surpris que j'en ai lâché ma tartine, qui est tombée face contre terre. Alors ma grand-mère m'a bien rossé, la vieille bique. Ensuite, elle m'a donné une deuxième tartine, mais cette fois, sans sucre.

— Une fois, ma grand-mère aussi m'a rossée. (Ciri hochait la tête en signe de compréhension.). Avec une baguette.

— Une baguette ? s'esclaffa le nain. La mienne m'a cogné un jour à coups de manche de pic ! Mais assez de souvenirs pour l'instant, il faut confectionner ces boulettes. Tiens, arrache ça en petits morceaux et fais-en de petites boules.

— Qu'est-ce que c'est ? C'est gluant, ça colle, et... Beurk ! Ça empeste !

— C'est du pain aux céréales moisi. C'est un remède très efficace. Fais-en de petites boules. Plus petites, voyons ! C'est pour la magicienne, pas pour une vache ! Donnes-en une. C'est bon. Maintenant nous allons enrober ces boulettes du médicament.

— Beeeuuuurrk !

— Quoi, ça pue ? (Le nain approcha son nez retroussé du gobelet en terre glaise.) C'est impossible ! De l'ail écrasé avec du sel amer n'a pas le droit de puer, pas même après cent ans.

— C'est dégoûtant. Triss n'avalera jamais ça !

— Nous emploierons la méthode de ma grand-mère. Tu lui pincerás le nez et, moi, je lui enfonceai les boulettes dans la gorge.

— Yarpén, siffla Geralt qui sortit soudain de la pénombre en portant Triss dans ses bras. Prends garde à ce que moi je ne t'enfonce pas quelque chose quelque part.

— C'est un médicament ! s'offusqua le nain. Ça va l'aider ! Du moisi, de l'ail...

— Oui, il a raison..., gémit faiblement Triss de sous ses couvertures. Cela devrait réellement m'aider...

— Tu vois ? (Yarpén donna un coup de coude à Ciri. Il manifesta sa satisfaction en désignant de son menton barbu Triss qui avalait les boulettes avec un air de martyr.) C'est une sage magicienne. Elle sait ce qui est bon.

— Que dis-tu, Triss ? (Le sorcier se pencha vers elle.) Ah ! Je comprends. Yarpén, peut-être aurais-tu de l'angélique ? Ou bien du

safran ?

— Je vais me renseigner. Je vous ai apporté de l'eau et un peu de nourriture...

— Merci. Avant tout, elles ont besoin de repos. Ciri, va te coucher.

— Je dois encore préparer une compresse pour Triss...

— Laisse, je vais le faire. Yarpén, je voudrais te parler.

— Viens près du feu. Nous débonderons un tonnelet...

— C'est à toi seul que je voudrais parler. Je n'ai nul besoin d'un auditoire plus vaste. Au contraire.

— Bien sûr. Je t'écoute.

— Qu'est-ce que c'est que ce convoi ?

Le nain leva vers le sorcelleur ses petits yeux perçants.

— Ce sont des gens au service du roi, répondit-il lentement et distinctement.

— Ça, je l'avais deviné. (Le sorcelleur soutint son regard.) Yarpén, je ne te pose pas la question par simple curiosité.

— Je sais. Je sais aussi où tu veux en venir. Le fait est que c'est un convoi... hum... spécial.

— Que transportez-vous donc ?

— Du poisson salé, répondit librement Yarpén. (Après quoi il continua à mentir sans même un tremblement de paupière.) Et aussi du fourrage, des outils, des harnais, et d'autres babioles de ce genre, pour l'armée. Wenck est quartier-mestre de l'armée du roi.

— S'il est quartier-mestre, moi je suis druide, sourit Geralt. Mais c'est votre affaire, je n'ai pas l'habitude de fourrer mon nez dans les secrets des autres. Cependant, tu as vu dans quel état est Triss. Permetts-nous de nous joindre à vous, Yarpén, laisse-moi l'allonger dans l'un de tes chariots. Seulement pour quelques jours. Je ne te demande pas où vous allez puisque cette voie mène droit au sud ; elle ne se divise qu'après la rivière Liksela, et, pour l'atteindre, il reste encore dix jours de route. D'ici là, la fièvre sera tombée et Triss sera de nouveau capable de monter à cheval. Quand bien même elle n'y parviendrait pas, je m'arrêterai dans la ville fortifiée de l'autre côté de la rivière. C'est là tout ce que je te demande : dix jours dans un chariot, avec des couvertures et de la nourriture chaude... Je t'en prie.

— Ce n'est pas moi qui donne les ordres ici, mais Wenck.

— Je ne crois pas que tu n'aies aucune influence sur lui. Surtout dans un convoi composé de nains pour la plus grande part. Il est évident qu'il doit compter avec toi.

— Qui est cette Triss pour toi ?

— Quelle importance, dans une telle situation ?

— Aucune. Je te posais la question par simple curiosité, afin de pouvoir colporter des ragots d'auberge en auberge. Soit dit en passant,

tu as un sacré penchant pour les magiciennes, Geralt.

Le sorceleur sourit tristement.

— Et la fille ? (D'un signe de tête, Yarpen désigna Ciri, qui se tortillait sous la fourrure.) Elle est à toi ?

— Elle est à moi, répondit-il sans hésiter. À moi, Zigrin.

* * *

L'aube était grise, humide ; elle exhalait les senteurs de la pluie tombée durant la nuit et celles de la rosée du matin. Ciri avait l'impression de n'avoir dormi que quelques instants, et d'avoir été réveillée aussitôt après avoir posé la tête sur les sacs entassés dans le chariot.

Geralt était justement en train d'allonger Triss à côté d'elle, après une nouvelle expédition forcée dans la forêt. Les couvertures dans lesquelles la magicienne était enveloppée scintillaient de rosée. Le sorceleur avait les yeux cernés. Ciri savait qu'il n'avait pas dormi – Triss avait eu de la fièvre toute la nuit, elle avait beaucoup souffert.

— Je t'ai réveillée ? Pardon. Rendors-toi, Ciri. Il est encore tôt.

— Et Triss ? Comment va-t-elle ?

— Mieux, gémit la magicienne. Mieux, mais... Geralt, écoute-moi... Je voulais te...

— Oui ? (Le sorceleur se pencha vers Triss, mais celle-ci dormait déjà. Il se redressa et s'étira.)

— Geralt, murmura Ciri. Tu crois qu'ils nous permettront... de voyager dans le chariot ?

— Nous verrons bien. (Le sorceleur se mordit les lèvres.) Pour l'instant, dors autant que tu peux. Repose-toi.

Il sauta hors du chariot. La fillette entendit des échos de la levée du camp : le piaffement des chevaux, le cliquetis des harnais, le grincement des timons, le bruit métallique des palonniers, des discussions, des jurons... Puis, tout près d'elle, la voix rauque de Yarpen Zigrin et celle, calme, du grand homme appelé Wenck. Ciri reconnut aussi la voix froide de Geralt. Elle se leva et regarda discrètement de derrière la bâche.

— Je n'ai reçu aucune interdiction formelle dans ce genre de cas, déclara Wenck.

— C'est parfait, se réjouit le nain. Cette affaire est donc réglée !

Le commissaire leva légèrement la main pour signifier qu'il n'avait pas encore terminé. Il se tut pendant un moment. Geralt et Yarpen attendaient patiemment.

— Néanmoins, fit enfin Wenck, je réponds personnellement de

l'arrivée à bon port de ce convoi.

Il se tut de nouveau. Cette fois-ci, personne n'intervint. Manifestement, lorsque l'on s'entretenait avec le commissaire, il fallait s'habituer aux longues pauses entre les phrases.

— De sa sécurité jusqu'à son arrivée à destination, finit-il par ajouter. Et ce, dans les temps impartis. S'occuper d'une malade pourrait retarder notre marche.

— Nous sommes en avance sur nos prévisions, affirma Yarpén après avoir attendu un moment. Nous avons du temps devant nous, messire Wenck, nous n'allons pas dépasser les délais. Pour ce qui est de la sécurité... Il me semble qu'un sorcelleur parmi la compagnie ne nous ferait pas de mal. La route mène à travers les forêts. Jusqu'à la rivière Liksela, à gauche comme à droite, c'est la forêt vierge. D'après les bruits qui circulent, pas mal de mauvaises créatures y rôdent.

— C'est exact, acquiesça le commissaire. (Il regardait le sorcelleur droit dans les yeux et semblait peser chacun de ses mots.) Il est possible que nous rencontrions, dans les forêts de Kaedwen, certaines créatures malfaisantes excitées par d'autres créatures malfaisantes. Elles pourraient mettre notre sécurité en danger. Conscient de cela, le roi Henselt m'a conféré le droit d' enrôler des volontaires dans l'escorte armée. Qu'en dites-vous, messire Geralt ? Cela résoudrait votre problème.

Le sorcelleur observa un long silence, plus long même que le discours de Wenck et ses nombreuses pauses réunis.

— Non, répondit-il enfin. Non, messire Wenck. Soyons clairs. Je suis prêt à vous prouver ma reconnaissance pour l'aide apportée à dame Merigold, mais pas de cette manière. Je peux panser les chevaux, ramener de l'eau et du bois pour le feu, je peux même faire la cuisine. Mais je n'entrerais pas au service du roi en tant que mercenaire. Je vous saurais gré de ne point compter sur mon épée. Je n'ai guère l'intention de tuer ces créatures malfaisantes, comme vous les avez appelées, sur l'ordre d'autres créatures que je ne considère point comme étant meilleures.

Ciri entendit Yarpén Zigrin pousser un bruyant sifflement et tousser dans son poing serré. Wenck regardait le sorcelleur d'un air calme.

— Je comprends, déclara-t-il sèchement. J'aime les situations claires. Eh bien soit ! Messire Zigrin, veillez à ce que nous ne ralentissions pas notre marche. Quant à vous, messire Geralt... Je sais que vous vous montrerez utile et serviable de la manière que vous jugerez convenable. Il serait indigne, pour vous autant que pour moi, de considérer vos services comme un tribut en échange de l'aide apportée à une malade. Se porte-t-elle mieux aujourd'hui ?

Le sorcelleur acquiesça d'un signe de tête qui sembla à Ciri plus

marqué et plus amical que d'ordinaire. Le visage de Wenck resta impassible.

— J'en suis fort aise, dit-il après sa pause habituelle. En accueillant dame Merigold dans l'une des voitures de mon convoi, je répons de sa santé, de son confort et de sa sécurité. Messire Zigrin, veuillez donner l'ordre du départ.

— Messire Wenck ?

— Je vous écoute, messire Geralt.

— Merci.

Le commissaire inclina la tête. D'une manière plus appuyée et plus cordiale que l'exigerait d'ordinaire la courtoisie, d'après Ciri.

Yarpen Zigrin courut le long de la rangée de voitures en donnant des ordres et des consignes d'une voix retentissante, puis il se hissa à grand-peine sur le siège du cocher, poussa un cri et fouetta les chevaux avec les rênes. Le chariot s'ébranla et s'engagea sur la route forestière en faisant des bruits sourds. La secousse réveilla Triss, mais Ciri la tranquillisa et changea la compresse sur son front. Le roulement du chariot berçait la magicienne. Elle s'endormit rapidement, et Ciri s'assoupit.

Lorsque la fillette se réveilla, le soleil était déjà haut dans le ciel. Elle jeta un œil par-delà les tonneaux et les caisses. La voiture dans laquelle elle voyageait était en tête du convoi. La deuxième était conduite par un nain qui portait un foulard rouge autour du cou. Ciri savait, d'après les conversations que les nains avaient eues entre eux, qu'il s'appelait Paulie Dahlberg. Son frère Regan était assis à côté de lui. Elle vit également Wenck qui était à cheval, escorté par deux officiers.

Ablette, la jument de Geralt qui était attachée au chariot, salua la fillette d'un hennissement sourd. Ciri ne voyait nulle part ni son alean ni le hongre aubère de Triss. Ils devaient sûrement être à l'arrière, avec les autres chevaux du convoi.

Geralt était assis à côté de Yarpen, à l'avant du chariot. Tous deux discutaient à voix basse, en buvant de la bière tirée du tonnelet placé entre eux. La fillette tendit l'oreille, mais elle fut vite lassée : leurs propos avaient trait à la politique et, d'une manière générale, aux plans et aux intentions du roi Henselt, à des services secrets et des missions spéciales destinés à aider le roi Demawend d'Aedirn, dont le royaume voisin était menacé par la guerre... Geralt était curieux de savoir comment cinq chariots transportant du poisson salé allaient pouvoir renforcer les défenses d'Aedirn. Yarpen, sans prêter la moindre attention à l'ironie qui faisait vibrer la voix de son ami, expliquait que certaines espèces de poissons étaient si précieuses que quelques chariots bien remplis suffisaient à payer la solde annuelle d'une troupe entière de soldats en armure ; chaque nouvelle troupe

ainsi constituée était donc une aide non négligeable. Geralt se demandait pourquoi cette aide devait être gardée secrète, ce à quoi le nain répliquait que cela faisait justement partie du secret.

Triss avait un sommeil très agité ; elle avait perdu sa compresse et bredouillait en songe : elle avait ordonné à un certain Kevyn de tenir ses mains loin d'elle, puis, presque aussitôt, elle avait déclaré qu'il était impossible d'échapper à sa destinée. Enfin, après avoir conclu que tous, sans exception, étaient des mutants à des degrés plus ou moins importants, la magicienne s'était rendormie paisiblement.

Ciri était elle aussi gagnée par le sommeil, mais le rire retentissant de Yarpen, qui rappelait à Geralt d'anciennes aventures, la tira de sa torpeur. Il était question d'une chasse au dragon d'or qui, au lieu de se laisser chasser, avait rossé ses poursuivants et littéralement englouti un tailleur dénommé Kozojed. Ciri tendit l'oreille, saisie d'un intérêt grandissant pour la conversation. Geralt demanda à Yarpen ce qu'il savait du destin du Pourfendeur, mais le nain l'ignorait. À son tour, ce dernier s'enquit de ce que devenait une femme prénommée Yennefer, mais Geralt devint curieusement peu loquace. Le nain, tout en sirotant sa bière, se mit à se plaindre que cette Yennefer lui gardait toujours rancune, alors que bien des années s'étaient déjà écoulées.

— Je suis tombé sur elle à la foire de Gors Velen, raconta-t-il. À peine m'a-t-elle aperçu qu'elle s'est hérissée comme une chatte en furie et a terriblement insulté ma défunte mère. J'ai pris mes jambes à mon coup et, elle, elle me poursuivait de ses cris, elle disait qu'elle me tomberait dessus un jour et qu'elle ferait en sorte que de l'herbe me pousse au cul.

Ciri se mit à rire discrètement en imaginant la scène. Geralt grommela quelque chose sur les femmes et leur caractère impulsif ; le nain, quant à lui, considéra que c'était là une manière bien trop gentille de qualifier la méchanceté, l'acharnement et l'esprit de vengeance. Le sorcelleur ne releva pas, et Ciri se remit à sommeiller.

Cette fois, elle fut réveillée par des éclats de voix. Et plus précisément, par Yarpen, qui criait franchement.

— Ça oui ! Tu peux en être sûr ! J'en ai décidé ainsi !

— Plus bas, fit calmement le sorcelleur. Il y a une femme malade dans ce chariot. Comprends-moi bien, je ne critique pas tes décisions ni tes résolutions...

— Non, bien sûr, l'interrompit le nain avec une pointe d'ironie. Tu ne fais que sourire de manière significative.

— Yarpen, je te mets juste en garde en ami. Ceux qui veulent ménager la chèvre et le chou sont, en règle générale, haïs par les deux parties ou, dans le meilleur des cas, considérés avec méfiance.

— Moi, je ne ménage pas à la fois la chèvre et le chou. Je me déclare unanimement pour l'une des deux parties.

— Pour une partie qui te considérera toujours comme un nain. Un être différent. Étranger. Alors que pour l'autre...

Le sorcelleur s'interrompt.

— Eh bien ? grogna Yarpén en se tournant vers Geralt. Allez, vasy ! Qu'est-ce que tu attends ? Dis-le que, aux yeux des humains, je suis un traître, un chien en laisse qui, contre une poignée de pièces d'argent et une gamelle de misérable pitance, serait prêt à attaquer ses frères insurgés qui luttent pour la liberté. Allez, crache le morceau ! Je déteste les non-dits.

— Non, Yarpén, répondit Geralt à voix basse. Je ne cracherai rien du tout.

— Ah non ? (Le nain fouetta les chevaux.) Tu n'en as pas envie, c'est ça ? Tu préfères rester à l'écart et sourire ? À moi, pas un mot, hein ? Mais à Wenck, tu as su dire : « Je vous prie de ne point compter sur mon épée. » ! Ah, comme c'était grand et noble de ta part ! Mais tu sais quoi ? Ta grandeur, tu peux t'la mettre où j'pense ! Et ta foutue fierté avec !

— Je voulais juste être honnête. Je ne veux pas être mêlé à ce conflit. Je veux rester neutre.

— C'est impossible ! hurla Yarpén. Tu ne peux pas rester neutre, tu comprends ? Non, toi, tu ne comprends rien... Va-t'en, allez ! Dégage de mon chariot, monte sur ton cheval. Hors de ma vue, neutre vaniteux ! Tu m'échauffes les oreilles !

Geralt tourna le dos au nain. Ciri retint son souffle. Le sorcelleur ne prononça pas un mot. Il se leva et sauta du chariot d'un geste rapide, léger et agile. Yarpén attendit que Geralt détache sa jument de la ridelle, puis il fouetta de nouveau ses chevaux en marmonnant dans sa barbe des mots incompréhensibles, mais qui faisaient peur à entendre.

Ciri se mit debout pour sauter elle aussi hors de la voiture et rejoindre son alezan. Le nain se retourna et la jaugea d'un air mauvais.

— Avec toi aussi, damoiselle, j'ai que des soucis ! grogna-t-il, en colère. On avait bien besoin d'une femme et d'une enfant, par la malepeste ! Je peux même pas pisser tranquillement depuis mon siège, je dois arrêter l'attelage et aller me fourrer dans les buissons !

Ciri, les poings sur les hanches, secoua sa frange cendrée et releva le menton.

— Ah bon ? piailla-t-elle, prise de colère. Buvez moins de bière, messire Zigrin, vous aurez moins envie d'aller vous soulager !

— Pas touche à ma bière, la moucheronne !

— Arrêtez de crier, Triss vient juste de s'endormir !

— C'est mon chariot ! Je hurle, si j'veux !

— Un tronc !

— Quoi ? Ah ! Espèce de petite dinde, insolente !

— Mais si, je vous dis ! !

— J'veais t'en donner, moi, un tronc... Oh ! Nom d'un chien !

Hooooo !!!

Le nain se pencha fortement en arrière et tira sur les rênes au dernier moment, alors que le couple de chevaux s'apprêtait à enjambrer un tronc qui obstruait la route. Yarpén se leva sur son siège en poussant des jurons dans plusieurs langues, et, à force de cris et de sifflements, parvint à stopper son attelage. Les autres membres de l'expédition – hommes et nains confondus –, qui étaient descendus en hâte de leurs voitures, accoururent et, en tirant sur les licols et les bricoles, aidèrent Yarpén à conduire les chevaux sur un terrain dégagé.

— Tu t'es endormi ou quoi, Yarpén ? grommela Paulie Dahlberg alors qu'il s'approchait du chariot. Bon sang ! Si tu avais roulé dessus, c'en était fini de l'essieu, les roues auraient volé en éclats ! Mais où diable...

— Fiche le camp, Paulie ! beugla le nain en faisant claquer avec rage les rênes sur la croupe des chevaux.

— Vous avez eu de la chance, dit Ciri d'une voix mielleuse, alors qu'elle se faisait une place sur le siège, à côté du nain. Vous voyez bien qu'il vaut mieux avoir une sorceleuse à bord de son chariot plutôt que de voyager seul. Je vous ai prévenu à temps. Pensez donc, si vous aviez été en train de pisser depuis votre siège et que vous aviez roulé sur ce tronc... Je n'ose même pas imaginer ce qu'il aurait pu vous arriver...

— Tu vas te taire à la fin ?

— Je me tais. Plus un mot.

Elle réussit à tenir moins d'une minute.

— Messire Zigrin ?

— Ne m'appelle pas messire. (Le nain lui adressa un petit coup de coude et découvrit ses dents dans un sourire.) Je suis Yarpén. C'est clair ? On va conduire l'attelage ensemble, ça te dit ?

— Bien sûr. Je peux tenir les rênes ?

— Bien entendu. Attends, pas comme ça. Place-les sur ton index et maintiens-les avec le pouce, voilà, comme ça. Fais pareil avec la main gauche. Pas de saccades, ne tire pas trop sur les rênes.

— Ça va, là ?

— C'est bien.

— Yarpén ?

— Quoi ?

— Qu'est-ce que ça veut dire « rester neutre » ?

— Être indifférent, marmonna-t-il à contrecœur. Les rênes ne doivent pas pendre. La main gauche, plus vers toi !

— Comment ça, indifférent ? Indifférent à quoi ?

Le nain se pencha très bas et cracha sous son chariot.

— Si les Scoia'tael nous attaquent, ton Geralt n'a pas l'intention de bouger ; il regardera tranquillement ces bandits nous égorger. Et toi, tu resteras sûrement à côté de lui, ça sera ta leçon du jour. Sujet d'étude : le comportement des sorceleurs face aux conflits des races douées de raison.

— Je ne comprends pas.

— Alors ça, ça ne m'étonne pas le moins du monde !

— C'est pour cette raison que tu t'es disputé avec lui et que tu t'es mis en colère ? Qui sont, à vrai dire, ces Scoia'tael ? Ces... Écureuils ?

— Ciri. (Yarpen se frotta la barbe d'un geste vif.) Ce ne sont pas des affaires pour les petites filles de ton âge.

— Oh ! Maintenant c'est contre moi que tu te mets en colère... Et d'abord, c'est pas vrai que je suis petite !... J'ai entendu ce que les soldats de l'avant-poste disaient des Écureuils. J'ai vu... J'ai vu deux elfes morts. Et le chevalier a dit que... les elfes tuaient eux aussi. Et que, parmi eux, il n'y avait pas que des elfes. Mais également des nains.

— Je sais, répondit Yarpen sur un ton sec.

— Toi aussi, tu es un nain.

— Ça ne fait pas l'ombre d'un doute.

— Alors pourquoi est-ce que tu as peur des Écureuils ? À ce qu'on dit, ils ne combattent que les humains.

— Ce n'est pas aussi simple, se rembrunit-il. Malheureusement.

Ciri resta silencieuse un long moment. Elle mordillait sa lèvre inférieure et fronçait son nez.

— Ça y est, je sais ! fit-elle soudain. Les Écureuils luttent pour la liberté. Et toi, bien que tu sois un nain, tu fais partie des services spécialement secrets du roi Henselt, en laisse aux yeux des humains !

Yarpen pouffa, essuya son nez du revers de sa manche et se pencha sur le côté pour vérifier que Wenck ne s'était pas approché de trop près. Le commissaire était loin, et plongé dans une profonde conversation avec Geralt.

— Tu as une sacrée ouïe, fillette, digne d'une marmotte ! (Le nain lui adressa un large sourire.) Tu as l'esprit un peu trop vif pour quelqu'un qui est destiné à mettre au monde des enfants, à faire la cuisine et à filer du lin. Tu crois tout savoir, hein ? C'est parce que tu es une moucheronne. Ne prends pas cet air stupide. Ça ne te fera pas mûrir et ça ne te rendra que plus laide. Je dois avouer que tu as bien compris ce qu'étaient les Scoia'tael, les mots devaient bien sonner à ton oreille. Tu sais pourquoi tu les comprends si bien ? Parce que les Scoia'tael, ce ne sont qu'une bande de marmots. De la marmaille qui ne comprend pas qu'elle se fait mener en bateau, que quelqu'un se sert de sa cervelle de moineau en la nourrissant de belles paroles sur la

liberté.

— Mais, pourtant, eux luttent vraiment pour la liberté, non ? (Ciri leva la tête et fixa sur le nain ses yeux d'émeraude grands ouverts.) Comme les dryades de la forêt de Brokilone. Elles tuent les humains, parce que les humains... enfin, certains d'entre eux leur font du tort. Parce qu'autrefois c'étaient vos terres à vous, les nains et les elfes, et à ces... lutins, gnomes et autres créatures... À présent, il y a des hommes, alors les elfes...

— Les elfes ! éclata Yarpén. Si on veut être précis, alors les elfes sont des vagabonds tout comme vous, les humains, même s'ils sont arrivés sur leurs navires blancs un bon millier d'années avant vous. Maintenant, c'est à qui sera le premier à proposer son amitié... Ils nous disent, à grand renfort de sourires : « nous sommes frères », « nous, les Peuples anciens ». Alors qu'avant, put... hum... Avant, leurs flèches sifflaient à nos oreilles, quand nous...

— Alors les premiers dans ce monde, c'étaient les nains ?

— Les gnomes, pour être plus précis. Et uniquement si l'on parle de cette partie-ci du monde. Parce que ce monde est incroyablement grand, Ciri.

— Je sais. J'ai vu une carte...

— Tu n'as pas pu en voir. Personne n'a encore dessiné une telle carte, et je doute que cela arrive bientôt. Nul ne sait ce qu'il y a là-bas, derrière les montagnes de Feu et la Grande Mer. Pas même les elfes, bien qu'ils se vantent de tout connaître. En vérité, ils ne savent rien du tout, moi, je te le dis.

— Hmm... Mais maintenant, les hommes sont beaucoup plus nombreux que... que vous.

— Parce que vous vous multipliez comme des lapins ! fit le nain en grinçant des dents. Vous passeriez tout votre temps à forniquer, en rond, à qui mieux mieux, avec n'importe qui et n'importe où. Il suffit à vos femmes de s'asseoir sur les bas-de-chausses des hommes pour que leur ventre se mette à gonfler... Pourquoi est-ce que t'es toute rouge ? Voyez-vous ça, une vraie petite pivoine ! Tu voulais savoir, oui ou non ? Alors voilà la pure vérité : ce monde appartient à celui qui sait le mieux fracasser le crâne des autres et engrosser le plus vite les femelles. Et quand il s'agit de tuerie et de fornication, il est difficile de vous concurrencer, vous les hommes...

— Yarpén, fit froidement Geralt qui approchait sur le dos d'Ablette. Modère un peu ton langage, je te prie. Quant à toi, Ciri, cesse de jouer les charretiers, va voir Triss, vérifie si elle est réveillée et si elle n'a besoin de rien.

— Ça fait longtemps que je suis réveillée, déclara la magicienne d'une voix faible, du fond du chariot. Mais je ne voulais pas... interrompre cette conversation fort intéressante. Laisse, Geralt. Je

voudrais... en savoir un peu plus quant à l'influence de la fornication sur l'évolution des sociétés.

* * *

— Est-ce que je peux faire chauffer un peu d'eau ? Triss voudrait se laver.

— Vas-y, acquiesça Yarpén Zigrin. Xavier, retire la broche du feu, notre lièvre en a assez. Passe-moi le chaudron, Ciri. Oh, ça alors ! Il est rempli à ras bords ! Tu as traîné un tel poids depuis le ruisseau, toute seule ?

— J'ai de la force.

L'aîné des frères Dahlberg éclata de rire.

— Ne juge pas d'après les apparences, Paulie, déclara Yarpén sur un ton sérieux, alors qu'il détaillait habilement le lièvre rôti. Il n'y a rien de drôle. C'est vrai qu'elle est maigrichonne, mais je vois bien que c'est une fillette robuste et endurante. Elle est comme une lanière de cuir : elle paraît fine, mais tu ne la déchireras pas à la force de tes mains. Tu voudrais te pendre avec qu'elle résisterait.

Personne ne rit. Ciri s'accroupit à côté des nains affalés autour de la flambée. Ce soir-là, Yarpén Zigrin et ses quatre « gars » avaient allumé leur propre feu au campement, parce qu'ils n'avaient pas l'intention de partager le lièvre qu'avait tiré Xavier Moran. Il y avait juste assez de nourriture pour une, voire deux bouchées chacun.

— Ajoutez du bois, fit Yarpén en se léchant les doigts. L'eau chauffera plus vite.

— Quelle bêtise, cette eau ! conclut Regan Dahlberg en recrachant un os. Un malade qui se lave, ça peut que lui faire du mal. D'ailleurs, c'est pareil si t'es pas malade. Vous vous rappelez le vieux Schrader ? Un beau jour, sa femme lui a demandé d'se laver, eh bien, Schrader a cassé sa pipe peu de temps après.

— Il a été mordu par un chien enragé.

— S'y s'était pas lavé, le chien l'aurait pas mordu.

— Moi aussi, je pense que c'est exagéré de se laver tous les jours, fit Ciri alors qu'elle vérifiait du doigt la température de l'eau dans le chaudron. Mais Triss le demande ; une fois, elle s'est même mise à pleurer... Alors Geralt et moi...

— On sait. (L'aîné des Dahlberg opina du chef.) Mais de là à ce que le sorcelleur... Moi, je n'arrive pas à en croire mes yeux. Hé ! Zigrin ! Si t'avais une bonne femme, tu la laverai toi aussi, et tu la coifferais ? Tu la porterais pour l'amener dans les buissons si elle devait...

— Ferme-la, Paulie ! l'interrompt Yarpen. Pas un mot sur le sorceleur, c'est un gars bien.

— Mais j'ai rien dit de mal ! Ça me surprend juste que...

— Triss n'est pas sa bonne femme, intervint Ciri d'une voix hautaine.

— Alors ça me surprend encore plus.

— Ce qui fait de toi un plus grand benêt, conclut Yarpen. Ciri, réserve un peu d'eau pour la faire bouillir, nous ferons une nouvelle infusion de safran et de suc de pavot pour la magicienne. Aujourd'hui, elle allait mieux, hein ?

— Elle en avait l'air, en tout cas, marmonna Yannick Brass. On a dû arrêter le convoi seulement six fois. J'sais bien qu'on ne pouvait pas refuser notre aide aux voyageurs, celui qui pense le contraire est un nigaud. Et celui qui aurait refusé son aide aurait été un archinigaud et un enfant de putain bien lâche, par-dessus le marché. Mais on s'arrête trop longtemps dans ces forêts, moi, je vous l'dis. Nous tentons l'sort, malepeste, peut-être un peu trop... L'endroit n'est point sûr. Les Scoia'tael...

— Recrache ce mot, Yannick.

— Tff... Tu sais, Yarpen, j'ai pas peur d'me battre, j'ai déjà vu couler du sang, mais... Si je devais me battre contre les miens... Male rage ! Pourquoi c'est tombé sur nous ? C'est une foutue division de cavalerie qui devrait convoier ce foutu chargement, pas nous ! Que le diable emporte ces gros malins d'Ard Carraigh, qu'il les...

— Ferme-la, j'ai dit. Passe-moi plutôt la marmite avec la bouillie. On a fait qu'une bouchée de ce lièvre maigrichon, il est temps de passer aux choses sérieuses. Ciri, tu manges avec nous ?

— Avec plaisir.

Pendant un long moment, on n'entendit plus que des clappements et des claquements de langue, ainsi que le bruit des cuillers en bois qui s'entrechoquaient dans la marmite.

— Peste ! fit Paulie Dahlberg avant de lâcher un rot prolongé. J'mangerais bien encore quelque chose.

— Moi aussi, déclara Ciri qui rota également, toute fascinée qu'elle était par les manières rustaudes des nains.

— Tout, mais plus de bouillie, dit Xavier Moran. Ces gruaux me poussent déjà dans l'bec. Et j'en ai plein l'dos d'la viande salée.

— Alors bouffe-toi de l'herbe si t'as l'palais si délicat.

— Sinon t'as qu'à écorcer un bouleau avec les dents. Les castors, c'est c'qu'y font et y vivent.

— Du castor, j'en aurais bien mangé.

— Moi, c'est du poisson qui m'ferait envie, fit Paulie, perdu dans une rêverie, alors qu'il croquait bruyamment du pain sec sorti de sous sa veste. Sacrement envie, moi, j'vous l'dis.

— Alors allons pêcher du poisson.

— Où ça ? rétorqua Yannick Brass. Dans les fourrés ?

— Mais non ! Dans le ruisseau.

— C'en est un beau, d'ruisseau ! Pour sûr ! On peut pisser d'une berge à l'autre. Quel poisson y peut y avoir là-dedans ?

— Il y en a. (Ciri lécha sa cuiller puis la rangea dans la tige de sa botte. J'en ai vu quand je suis allée chercher de l'eau. Mais ces poissons doivent être malades. Ils sont tout tachetés. Ils ont des points noirs et rouges...

— Des truites ! beugla Paulie en crachant des miettes de pain sec. Allez les gars, au galop jusqu'au ruisseau ! Regan, enlève-moi tes bas-de-chausses ! On va en faire une nasse.

— Pourquoi moi ?

— Enlève-les et qu'ça saute, sinon t'auras affaire à moi, espèce de blanc-bec ! La mère a dit qu'tu devais m'obéir, t'as oublié ?

— Remuez-vous si vous voulez aller pêcher parce que le jour va bientôt pointer, fit Yarpén. Ciri, l'eau est chaude ? Laisse ! Tu vas te brûler et te salir avec la suie. Je sais que tu es forte, mais laisse-moi faire, je vais rapporter le chaudron.

Geralt les attendait. Yarpén et Ciri avaient aperçu de loin ses cheveux blancs entre les bâches à demi ouvertes du chariot. Le nain versa l'eau dans un baquet.

— Tu as besoin d'aide, sorceleur ?

— Non, merci Yarpén. Ciri va m'aider.

Triss n'avait plus de forte fièvre, mais elle était terriblement affaiblie. Geralt et Ciri étaient désormais habitués à déshabiller la magicienne et à la laver ; ils avaient également appris à freiner ses élans d'indépendance, certes téméraires mais prématurés. Ils s'en sortaient à merveille : Geralt tenait la magicienne dans ses bras, Ciri lui faisait sa toilette et l'essuyait. Une chose étonnait la fillette et commençait à l'irriter : d'après elle, Triss se blottissait un peu trop contre Geralt. Cette fois-ci, elle avait même essayé de l'embrasser.

Geralt, d'un signe de tête, avait désigné les sacoches de la magicienne. Ciri comprit aussitôt, cela faisait aussi partie du rituel : Triss demandait toujours à être coiffée. La petite trouva le peigne et s'agenouilla près de la magicienne. Celle-ci, tout en penchant la tête vers l'enfant, entoura le sorceleur de ses bras. Assurément trop fort, d'après Ciri.

— Oh, Geralt ! fit-elle en sanglotant. Je regrette tellement... Je regrette tant que ce qui s'est passé entre nous...

— Triss, je t'en prie.

— Ça aurait dû se passer maintenant... Quand je serai guérie... ça sera totalement différent... Je pourrais... je pourrais même...

— Triss.

- J'envie Yennefer... Je l'envie à cause de toi...
- Ciri, sors d'ici.
- Mais...
- Sors, je te prie.

La fillette sauta du chariot et tomba sur Yarpen qui attendait là, appuyé contre l'une des roues, et mâchouillait un long brin d'herbe, perdu dans ses pensées. Le nain lui passa un bras autour de l'épaule.

Il n'était pas obligé de se pencher comme Geralt. Lui n'était pas beaucoup plus grand que Ciri.

— Ne commets jamais la même erreur, petite sorceleuse, murmura-t-il en désignant le chariot du regard. Si quelqu'un te témoigne de la compassion, de la sympathie et du dévouement, s'il t'impressionne par la droiture de son caractère, alors sache l'apprécier, mais ne confonds pas ça avec... autre chose.

— Ce n'est pas bien d'écouter aux portes.

— Je sais. C'est même dangereux. J'ai à peine eu le temps de m'écarter quand tu as jeté l'eau du baquet. Viens, allons voir combien de truites se sont prises dans les bas-de-chausses de Regan.

— Yarpen ?

— Hein ?

— Je t'aime bien.

— Moi aussi, je t'aime bien, ma p'tite dinde.

— Mais, tu es un nain. Pas moi.

— Et qu'est-ce que... Ah oui... Les Scoia'tael. Tu penses aux Écureuils, pas vrai ? Ça ne te laisse pas en paix, hein ?

Ciri se libéra du bras pesant.

— Toi non plus, ça ne te laisse pas en paix, dit-elle. Pas plus que les autres, je le vois bien.

Le nain restait silencieux.

— Yarpen ?

— Oui ?

— Qui a raison ? Les Écureuils ou vous ? Geralt veut être... neutre. Toi, tu es au service du roi Henselt, bien que tu sois un nain. Le chevalier de l'avant-poste, lui, criait qu'ils étaient tous nos ennemis et qu'il fallait tous les... Tous. Même les enfants. Pourquoi, Yarpen ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas, répondit le nain avec effort. Je n'ai pas la science infuse. Je fais ce que je considère comme étant juste. Les Écureuils ont pris les armes, ils sont partis dans les forêts. « Les hommes à la mer ! » qu'ils crient, sans savoir que même cette devise accrocheuse leur a été soufflée par les émissaires nilfgardiens. Ils n'ont pas compris qu'elle ne leur était pas adressée à eux, mais bien aux humains, et qu'elle devait susciter la haine de ces derniers, et non l'élan guerrier des jeunes elfes. Moi, je l'ai compris, c'est pourquoi je

considère ce que font les Scoia'tael comme de la bêtise meurtrière. Certes, peut-être que, dans quelques années, cela me vaudra d'être traité de vendu et de traître, alors qu'eux passeront pour des héros... Notre histoire, celle de notre monde, a déjà connu ça.

Le nain se tut et secoua sa barbe. Ciri aussi était silencieuse.

— Elirena..., grommela-t-il soudain. Si Elirena est une héroïne, si ce qu'elle a fait relève de l'héroïsme, alors, tans pis, qu'on me dise traître et lâche. Parce que, moi, Yarpén Zigrin le renégat, j'affirme qu'on ne devrait pas s'entre-tuer, mais vivre ! Vivre de façon à ne pas devoir ensuite implorer le pardon de qui que ce soit. Elirena l'héroïque... Ça, pour le faire, elle a dû le faire. « Pardonnez-moi », suppliait-elle... Par tous les diables ! Mieux vaut mourir plutôt que vivre en sachant qu'on a fait quelque chose qui exige le pardon des autres.

Le nain se tut de nouveau. Ciri ne posa pas les questions qui se pressaient sur le bord de ses lèvres. D'instinct, elle savait qu'elle ne le devait pas.

— Nous devons vivre les uns avec les autres, reprit Yarpén. Nous et vous, les humains. Il n'y a tout simplement pas d'autre issue. Nous le savons depuis deux cents ans et nous y travaillons depuis plus de cent. Tu veux savoir pourquoi je me suis engagé au service d'Henselt, pourquoi j'ai pris une telle décision ? Je ne peux pas permettre qu'un tel travail ait été vain... Pendant un peu plus d'un siècle, nous avons essayé de nous entendre avec les humains. Les lutins, les gnomes, nous et même les elfes ; je ne parle pas des ondines, des nymphes ni des sylphides, car elles ont toujours été sauvages, même quand vous n'étiez pas encore là. Par tous les diables ! Ça nous avait pris cent ans, mais on avait réussi tant bien que mal à vivre ensemble, côte à côte, les uns avec les autres. On était peu ou prou parvenus à convaincre les humains qu'on n'était pas si différents les uns des autres...

— Nous ne sommes pas différents, Yarpén.

Le nain se retourna subitement.

— C'est la vérité, insista Ciri. Tu penses et tu ressens les choses comme Geralt et... comme moi. Nous mangeons les mêmes choses, dans la même marmite. Tu apportes ton aide à Triss, comme je le fais. Tu avais une grand-mère et moi aussi... Ma grand-mère a été tuée par les Nilfgaardiens. À Cintra.

— La mienne, ce sont les hommes qui l'ont tuée, fit le nain avec effort. À Brugge. Au cours du pogrom.

— Des cavaliers ! cria l'un des hommes de Wenck qui faisait partie des éclaireurs. Des cavaliers arrivent de front !

Le commissaire trotta jusqu'au chariot de Yarpén. Geralt s'approcha également par l'autre côté.

— Va à l'arrière, Ciri, fit-il sur un ton sec. Descends de ce siège et va à l'arrière du chariot. Reste auprès de Triss.

— De là-bas, on ne voit rien du tout !

— Ne discute pas ! grommela Yarpén. Fais ce qu'on te dit, et plus vite que ça ! Passe-moi ma hache d'armes. Elle se trouve sous la peau de bête.

— Ça ? (Ciri souleva un objet lourd qui faisait peur à voir. Il ressemblait à un marteau avec, à son talon, un crochet tranchant, légèrement tordu.)

— Oui, ça, confirma le nain.

Il glissa le manche de sa francisque dans la tige de sa botte et posa la hache sur ses genoux. Wenck, calme en apparence, observait la grand-route, une main au-dessus des yeux.

— La cavalerie légère de Ban Gleán, jugea-t-il après un instant, dite « la Semonce des étendards ». Je la reconnais aux capes et aux colbacks en peau de castor. Je vous demande de garder votre calme. Et de rester vigilants. Les capes et les colbacks en peau de castor changent facilement de propriétaires.

Les cavaliers s'approchaient du convoi rapidement. Ils étaient une dizaine. Sur le chariot suivant, Ciri vit Paulie Dahlberg poser sur ses genoux deux arbalètes armées que Regan couvrit de son caban. Désobéissant à Geralt, la fillette sortit discrètement de sous la bâche pour se cacher derrière le large dos de Yarpén. Triss tenta de se lever, poussa un juron et retomba sur sa couche.

— Halte-là ! hurla le premier cavalier, sans conteste le chef du groupe. Qui êtes-vous ? D'où venez-vous et où allez-vous ?

— Qui le demande ? (Wenck se redressa calmement sur sa selle.) De quel front ?

— L'armée du roi Henselt, messire le curieux ! Je suis le dizainier Zyvik et je n'ai point pour habitude de répéter mes questions ! Répondez et vite ! Qui êtes-vous ?

— Le service de ravitaillement de l'armée royale.

— Ça, tout le monde peut le dire ! Je ne vois ici personne aux couleurs du roi.

— Approche donc, dizainier, et observe bien cette bague.

— Que me faites-vous donc miroiter des bagues ! fit le soudard dans une grimace. Vous croyez que je connais tous les sceaux ou quoi ? Tout le monde peut se procurer une telle bague. Ça me fait une belle preuve, tiens !

Yarpén Zigrin se leva de son siège ; il souleva sa hache et, d'un

geste rapide, l'avança sous le nez du soldat.

— Et cette preuve-là, tu la reconnais ? grogna-t-il. Renifle-la et rappelle-toi son odeur.

Le dizainier tira sur ses rênes et fit faire un demi-tour à son cheval.

— Vous me menacez ? Moi ? beugla-t-il. Je suis au service du roi !

— Nous le sommes aussi, fit Wenck d'une voix sourde. Et sans doute depuis plus longtemps que toi. Ne t'énerve pas, soldat, je te donne là un bon conseil.

— Je suis chargé de la garde, ici ! Comment je peux savoir qui vous êtes ?

— Tu as vu ma bague, fit le commissaire entre ses dents. Si tu ne reconnais pas le sceau de ce bijou, alors je me demande bien qui tu peux être. L'oriflamme de la Semonce des étendards porte le même emblème, tu devrais donc le connaître.

Le soldat se maîtrisa sous l'influence des paroles calmes de Wenck et des mines patibulaires et décidées qui sortaient des fourgons de l'escorte.

— Hum..., fit-il en faisant glisser son colback sur l'oreille gauche. C'est bon. Mais si vous êtes vraiment ceux que vous prétendez être, j'espère que vous n'aurez rien contre le fait que je jette un œil à l'intérieur de vos chariots.

— Si, tout au contraire, fit Wenck en fronçant les sourcils. Tu n'as pas à te mêler de notre chargement, dizainier. Je ne vois d'ailleurs pas ce que tu voudrais y chercher.

— Vous ne voyez pas. (Le soldat hocha la tête et laissa pendre son bras près de la poignée de son épée.) Alors je m'en vais vous le dire, messire. Le commerce des hommes est interdit, et nombreux sont les coquins qui vendent des esclaves à Nilfgaard. Si je trouve des hommes réduits en esclavage dans vos chariots, vous ne me ferez pas croire que vous servez le roi. Même si vous me présentez une dizaine de bagues.

— C'est bon, fit Wenck sur un ton sec. Si tu cherches des esclaves, alors vas-y. Je te donne mon accord.

Le soudard avança au pas jusqu'au fourgon central. Il se pencha sur sa selle et souleva la bâche.

— Qu'y a-t-il dans ces tonneaux ?

— Et qu'est-ce qu'y devrait y avoir ? Des esclaves ? ironisa Yannick Brass, vautre sur son siège.

— J'ai posé une question, alors répondez !

— Du poisson salé.

— Et dans ces caisses-là ? (Le reître s'approcha du chariot suivant et donna un coup de pied dans la ridelle.)

— Des fers à cheval, grogna Paulie Dahlberg en guise de réponse.

Et là-bas, derrière, ce sont des peaux de buffle.

— Je vois. (Le dizainier abandonna ses recherches. Il fit avancer son cheval d'un claquement de langue, regagna la tête du convoi et jeta un œil au chariot de Yarpén.)

— Qui est cette femme allongée là ?

Triss Merigold sourit faiblement, et s'accouda en exécutant un petit geste complexe de la main.

— Qui ça ? Moi ? demanda-t-elle tout bas. Tu ne me vois pourtant pas.

Le soldat cligna nerveusement des yeux et fut parcouru d'un léger frisson.

— Encore du poisson salé, fit-il avec conviction alors qu'il laissait retomber la bâche. C'est bon. Et ce marmot ?

— Des champignons séchés, répondit Ciri en fixant sur lui un regard insolent. Le soldat se tut et resta bouche bée.

— Quoi ? demanda-t-il après un moment, en plissant le front. Qu'est-ce que... ?

— Tu as terminé ton inspection, soldat ? s'enquit Wenck froidement alors qu'il s'approchait du cavalier depuis l'autre côté du fourgon. Le soudard détacha à grand-peine son regard des yeux verts de Ciri.

— Oui, j'en ai terminé. Vous pouvez vous mettre en route et que les dieux vous guident. Mais restez sur vos gardes. Il y a deux jours de ça, des Scoia'tael ont égorgé toute une patrouille à cheval près du ravin des Blaireaux. C'était un commando puissant et nombreux. Il est vrai que le Ravin est loin d'ici, mais l'elfe parcourt les forêts plus vite que le vent. On nous a donné l'ordre de fermer la battue, mais qui peut attraper un elfe ? C'est comme vouloir attraper le vent...

— Ça suffit, ce ne sont point là nos affaires, intervint le commissaire avec brusquerie. Le temps presse, nous avons une longue route devant nous.

— Alors adieu. Hé, mes hommes, avec moi !

— Tu as entendu, Geralt ? grommela Yarpén Zigrin en regardant s'éloigner la patrouille. Ces foutus Écureuils sont dans le coin. Je le sentais bien. Je n'ai pas arrêté d'avoir des fourmis dans le dos comme si quelqu'un pointait directement son arc entre mes épaules. Nom d'un chien ! Nous ne pouvons plus continuer à rouler comme ça à l'aveuglette, occupés à siffler, somnoler ou péter en rêvassant. Nous devons savoir ce qu'il y a devant nous. Écoute-moi, j'ai une idée.

Ciri lança son alezan à fond de train. Elle le fit immédiatement partir au galop tout en se penchant bien bas sur sa selle. Geralt, plongé dans une discussion avec Wenck, se redressa aussitôt.

— Ne fais pas la folle ! lui cria-t-il. Du calme, fillette ! Tu veux te rompre le cou ? Et ne t'éloigne pas trop...

Ciri n'entendit pas la suite, elle galopait trop rapidement. Elle l'avait fait exprès, car elle n'avait pas envie d'écouter les sermons habituels. « *Pas trop vite, pas de brusquerie, Ciri !* » Patapan. « *Ne t'éloigne pas !* » Patapan patapan. « *Sois prudente !* » Patapan. *Comme si je n'étais encore qu'une enfant*, se dit-elle. *J'ai pourtant déjà presque treize ans, un rapide alezan et une épée bien aiguisée dans le dos. Et je n'ai peur de rien !*

Qui plus est, c'est le printemps !

— Hé, fais attention, tu vas t'écorcher la peau des fesses !

Yarpen Zigrin. Un autre messire je-sais-tout. Patapan !

Plus loin, toujours plus loin, au galop, le long de ce chemin cahoteux, à travers cette herbe et ces buissons verdoyants, dans les flaques argentées, le sable humide et doré, les fougères touffues... Soudain, un daim effarouché s'enfuit dans la forêt ; chacun de ses bonds donnait à voir, l'espace d'un éclair, la tache blanche de son arrière-train. Des oiseaux s'envolaient des arbres – des geais, des piverts colorés ainsi que des pies au plumage noir et blanc et à la queue amusante. L'eau des flaques et des crevasses giclait sous les sabots du cheval.

Plus loin, encore plus loin ! L'animal, qui avait trop longtemps trotté avec indolence derrière le chariot, s'élançait gaiement et rapidement, tout heureux de sa vive allure. Il galopait gracieusement, ses muscles saillaient de part et d'autre de sa croupe, sa crinière humide fouettait le visage de la fillette. L'alezan étira son cou, Ciri lui rendit la bride. *Continue, mon petit cheval, oublie le frein, oublie le mors, continue, au galop, plus vite, plus vite ! C'est le printemps !*

Elle ralentit et regarda alentour. Elle était enfin seule. Enfin loin de tous. Personne ne lui ferait plus de réprimandes, personne ne la rappellerait plus à l'ordre, personne ne lui ferait plus de remarques ni ne la menacerait de lui interdire ces escapades. Elle était enfin seule, indépendante, libre d'être elle-même et d'agir à sa guise.

Elle se déplaça plus lentement. À l'allure d'un trot léger. En réalité, cette chevauchée n'était pas qu'un simple divertissement, la fillette avait également certaines obligations. Elle faisait désormais partie des cavaliers de reconnaissance, d'une patrouille — celle des éclaireurs. *Ah ! pensait Ciri alors qu'elle regardait tout autour d'elle, la sécurité du convoi dépend entièrement de moi. Tous attendent mon retour et mon rapport avec impatience : « La route est libre et praticable, je n'ai vu personne, il n'y a de traces ni de roues ni de sabots. » Je ferai mon*

rapport, alors ce maigrelet de messire Wenck au regard bleu et froid hochera la tête d'un air sérieux, Yarpen Zigrin découvrira ses dents de cheval jaunies, Paulie Dahlberg s'écrira : « Elle est brave, cette petite ! ». Quant à Geralt, il affichera un léger sourire. Il sourira, même si, ces derniers temps, ça ne lui arrive que rarement.

Ciri examina les environs et inscrivit dans sa mémoire : deux jeunes bouleaux couchés – aucun problème ; des tas de branchages – ce n'est rien, les chariots parviendront à passer ; une crevasse lavée par la pluie – un obstacle de moindre importance, les roues du premier chariot l'écraseront, les autres voitures suivront ses traces ; une vaste clairière – un bon endroit pour une halte...

Des traces ? Comment pourrait-il y en avoir ? Il n'y a personne. Juste la forêt. Et les oiseaux qui gazouillent parmi le feuillage vert tendre des arbres. Un renard au pelage roux foncé traverse le chemin sans se presser... Et tout exhale le printemps.

La voie s'interrompait au milieu d'une colline, se perdait dans un défilé sablonneux, et passait sous de petits pins tordus agrippés aux versants. Ciri délaissa la route pour se hisser jusqu'au sommet d'une pente abrupte afin de pouvoir observer les alentours. Et de toucher les feuilles des arbres humides et odorantes...

Elle descendit de sa selle, accrocha les rênes à une branche et avança à pas lents parmi les genévriers qui recouvraient la colline. De l'autre côté du mont perçait un espace ouvert, béant, tel un trou rongé dans un taillis de la forêt. Il s'agissait sans nul doute des vestiges d'un incendie qui avait fait rage il y a bien longtemps, car aucun brûlis ne rougeoyait nulle part. Tout était vert, des jeunes bouleaux aux sapins. La route, à première vue, semblait libre, praticable. Et sûre.

De quoi ont-ils peur ? pensa-t-elle. Des Scoia'tael ? Il n'y a pas de quoi. Moi, je ne crains pas les elfes, je ne leur ai rien fait.

Les elfes. Les Écureuils. Les Scoia'tael.

Avant que Geralt lui ordonne de s'éloigner, Ciri avait eu le temps de voir les cadavres dans la cour de la place forte. Elle se rappelait l'un d'entre eux en particulier, celui au visage masqué par des cheveux restés collés à cause du sang brunâtre, au cou anormalement tordu et cambré. Sa lèvre supérieure, relevée dans une grimace figée et spectrale, laissait voir les dents, de petites dents très blanches, non humaines. Elle se souvenait des chaussures de l'elfe, abîmées et usées, montant jusqu'aux genoux, attachées par des lacets en bas et fermées par de nombreuses boucles métalliques en haut.

Des elfes qui tuent des hommes et qui meurent aussi au combat... Geralt dit qu'il faut rester neutre... Yarpen, qu'il faut agir de manière à ne pas avoir par la suite à demander pardon...

Elle donna un coup de pied dans une taupinière et, perdue dans ses pensées, elle se mit à fouiller le sable de son talon.

Qui doit pardonner et à qui ? À qui pardonner, et quelles fautes ?

Les Écureuils tuent les hommes. Nilfgaard les paie pour ça. Il les utilise. Il leur monte la tête. Nilfgaard.

Ciri n'avait guère oublié, bien qu'elle l'ait vraiment voulu. Elle n'avait pas oublié ce qui s'était passé à Cintra. L'errance, le désespoir, la peur, la faim, la souffrance. Le marasme et l'hébètement qui avaient suivi plus tard, bien plus tard, lorsque les druides d'Autre Rive l'avaient retrouvée et recueillie. Ses souvenirs étaient brumeux, mais ce qu'elle voulait, c'était ne plus en avoir du tout.

Pourtant, ils revenaient sans cesse. Ils hantaient ses pensées, ses songes... Cintra. Le galop des chevaux et les hurlements sauvages, les cadavres, le feu... Et le chevalier noir au heaume ailé... Ensuite... Les chaumières d'Autre Rive... La cheminée pleine de suie parmi les décombres... Près d'elle, à côté du puits resté intact, le chat noir léchant la terrible brûlure qu'il avait au flanc. Le puits... la grue... le seau...

Le seau plein de sang.

Ciri se frotta le visage, elle regarda sa main, étonnée. Elle était mouillée. La fillette renifla et essuya ses larmes du revers de sa manche.

Rester neutre ? Indifférent ? Ciri avait envie de hurler. Un sorcier assistant à la souffrance sans intervenir ? Impossible ! Son rôle est de défendre les humains. Contre les sylvains, les vampires, les loups-garous. Mais pas seulement. Il doit les protéger contre le Mal sous toutes ses formes. Et moi, j'ai vu ce qu'était le Mal à Autre Rive.

Un sorcier a pour devoir de protéger et de sauver des vies. Protéger les hommes, afin qu'on ne les pend pas aux arbres par les bras, qu'on ne les empale pas ; les jeunes filles aux cheveux blonds, pour qu'on ne les crucifie pas sur des poteaux plantés dans le sol ; les enfants, pour éviter qu'on les égorge et qu'on les jette dans les puits. Même le chat brûlé dans la grange incendiée méritait d'être protégé. C'est pour cela que je deviendrai une sorcière ; si je possède une épée, c'est pour défendre des êtres comme ceux de Sodden et d'Autre Rive. Parce qu'eux n'ont pas d'épée, ils ne connaissent pas les pas, les volte-face, les esquives, les pirouettes, personne ne leur a appris à se battre, ils sont sans défense et impuissants face au loup-garou et au déserteur nilfgaardien. Moi, on m'apprend à me battre. Pour que je puisse protéger ceux qui sont sans défense. Et c'est ce que je ferai. Toujours. Jamais je ne serai neutre. Ni indifférente.

Jamais !

Elle ne put déterminer ce qui la mit sur ses gardes : était-ce le soudain silence qui s'était abattu sur la forêt telle une ombre glaciale ou l'impression que quelque chose avait bougé non loin d'elle ? Toujours est-il qu'elle réagit en un éclair, mue par un réflexe acquis dans les forêts de conifères d'Autre Rive, quand elle tentait d'échapper

à la mort en fuyant de Cintra. Elle se plaqua au sol, rampa sous un genévrier touffu et s'immobilisa. *Pourvu que le cheval ne hennisse pas !* se dit-elle.

De l'autre côté du défilé, quelque chose bougea de nouveau. Ciri parvint à distinguer une vague silhouette entre les feuillages. Un elfe sortit prudemment des fourrés. Après avoir rejeté sa capuche en arrière, il observa les environs pendant un moment, tendit l'oreille, puis s'éloigna rapidement le long de la crête. Deux autres elfes, sortis des halliers, lui emboîtèrent le pas. Puis d'autres les suivirent. De nombreux autres. En une longue file indienne. Environ la moitié d'entre eux étaient à cheval ; ceux-là se déplaçaient lentement, dressés sur leurs selles, tendus, vigilants. L'espace d'un instant, elle les vit tous, distinctement et précisément, à travers la brèche lumineuse qui fendait le mur d'arbres ; elle les regarda évoluer dans un silence total, avec le ciel pour toile de fond, avant qu'ils s'évanouissent dans l'ombre tachetée de la varenne. Ils disparurent sans un murmure, sans un bruissement, tels des spectres. Aucun de leurs chevaux ne hennit ni ne fit claquer ses sabots, pas une branche ne craqua sous le poids d'un pied ou d'un fer. Aucune des armes dont ils étaient bardés ne tinta.

Ils avaient désormais disparu, mais Ciri ne bougeait pas. Elle restait étendue, plaquée au sol sous le genévrier, en s'efforçant de respirer le plus silencieusement possible. Elle savait qu'elle pouvait être trahie par l'envol d'un oiseau ou la fuite d'une bête effarouchée, ce qui pouvait survenir au moindre bruit, au moindre geste, même le plus discret, le plus prudent. Elle ne se releva que lorsque la forêt redevint parfaitement calme et que, parmi les arbres où les elfes avaient disparu, des pies se mirent à jacasser.

Alors qu'elle se relevait, elle se retrouva prisonnière d'une puissante étreinte. Un gant de cuir noir se plaqua contre ses lèvres et étouffa le cri d'effroi de la fillette.

— Pas un mot.

— Geralt ?

— Silence, j'ai dit.

— Tu as vu ?

— Oui, j'ai vu.

— Ce sont eux..., souffla-t-elle. Les Scoia'tael, n'est-ce pas ?

— Oui. Vite, rejoignons les chevaux. Regarde où tu mets les pieds.

Ils descendirent le long de la pente, prudemment et en silence, mais ils ne regagnèrent pas la route, ils restèrent dans les fourrés. Geralt observait les alentours très attentivement. Pour éviter que la fillette se déplace librement, il tenait les rênes de l'alezan et le dirigeait lui-même.

— Ciri, fit-il soudain. Tu ne dois pas dire un mot de ce que nous

avons vu. Ni à Yarpén ni à Wenck. À personne. Tu comprends ?

— Non, grommela-t-elle, en baissant la tête. Je ne comprends pas. Pourquoi devrais-je me taire ? Il faut pourtant les mettre en garde. De quel côté sommes-nous, Geralt ? Contre qui sommes-nous ? Qui sont nos amis, et qui sont nos ennemis ?

— Demain, nous quitterons le convoi, répondit-il après un silence. Triss est presque entièrement rétablie. Nous ferons nos adieux et nous poursuivrons notre chemin. Nous aurons nos propres problèmes, nos propres soucis et nos propres difficultés. J'espère alors que tu cesseras de vouloir à tout prix diviser les habitants de notre monde en amis et en ennemis.

— Nous devons être... neutres ? Indifférents, c'est ça ? Et s'ils attaquent...

— Ils n'attaqueront pas.

— Mais s'ils...

— Écoute-moi. (Le sorceleur se tourna vers elle.) A ton avis, pourquoi un convoi d'une telle importance – un chargement d'or et d'argent, les renforts secrets du roi Henselt pour Aedirn – est-il escorté par des nains et non des humains ? Hier, j'ai déjà vu un elfe nous observer depuis un arbre. La nuit, j'en ai entendu d'autres passer à côté de notre campement. Les Scoia'tael n'attaqueront pas les nains, Ciri.

— Mais ils sont tout de même là, marmonna-t-elle. Ils sont bien là. Ils tournent autour de nous, nous encerclent...

— Je connais la raison de leur présence. Viens, je vais te montrer.

Geralt fit soudain faire un demi-tour à son cheval et lança les rênes de l'alezan à Ciri. Celle-ci talonna sa monture et accéléra, mais, d'un geste, le sorceleur lui ordonna de rester derrière lui. Ils coupèrent à travers la route et s'enfoncèrent de nouveau dans les fourrés. Le sorceleur ouvrait le chemin, Ciri suivait sa trace. Tous deux gardaient le silence. Un long moment s'écoula ainsi.

— Regarde. (Geralt stoppa son cheval.) Regarde, Ciri.

— Qu'est-ce que c'est ? souffla-t-elle.

— Shaerrawedd.

Devant eux, aussi loin que la forêt leur permettait de voir, se dressaient des blocs de granit et de marbre taillés de manière égale, aux rebords émoussés, arrondis par les bourrasques. Ils étaient ornés de motifs que les pluies avaient lavés, ils avaient été fendus, brisés par les gelées, et éparpillés par les racines des arbres. Ces colonnes détruites, ces arcades, ces vestiges de frises autour desquels s'enroulait le lierre étaient recouverts par endroits d'une épaisse couche de mousse verte, mais leur blancheur scintillait çà et là au milieu des troncs.

— Il y avait un... château fort, ici ?

— Un palais. Les elfes ne construisaient pas de châteaux forts. Descends. Nos chevaux ne parviendront pas à se déplacer dans les décombres.

— Qui a détruit tout cela ? Les hommes ?

— Non. Ce sont eux. Avant de partir.

— Pourquoi ont-ils fait cela ?

— Ils savaient qu'ils ne reviendraient plus. Cela s'est passé après leur second conflit avec les humains, il y a plus de deux cents ans de cela. Auparavant, lorsqu'ils se repliaient, ils laissaient leurs villes intactes. Les humains construisaient sur les fondations des elfes. C'est ainsi que furent créées Novigrad, Oxenfurt, Wyzima, Tretogor, Maribor, Cidaris. Et Cintra.

— Cintra aussi ?

Le sorcier acquiesça d'un signe de tête sans détacher son regard des ruines.

— Ils ont quitté ces lieux, mais ils y reviennent à présent, murmura Ciri. Pourquoi ?

— Pour voir.

— Voir quoi ?

Sans mot dire, il posa sa main sur l'épaule de la fillette et la poussa légèrement devant lui. Ils sautèrent d'un escalier en marbre et descendirent plus bas en se retenant aux branchages souples des noisetiers, et aux touffes d'herbe qui perçaient à travers chaque brèche, chaque fissure dans les dalles fendues et recouvertes de mousse.

— Ici se trouvait le centre du palais, son cœur : la fontaine.

— Ici ? s'étonna Ciri en regardant l'épais fourré d'aulnes et les troncs blancs des bouleaux parmi les éclats et les blocs de pierre informes. Mais il n'y a rien ici.

— Suis-moi.

Le ruisseau qui alimentait la fontaine devait souvent changer de lit. Patiemment et sans discontinuer, il lavait les blocs de marbre et les dalles d'albâtre qui finissaient par s'affaïsser, créant des digues qui orientaient le cours d'eau dans une nouvelle direction. Le terrain entier avait ainsi été découpé en ravins peu profonds. Ça et là, l'eau s'écoulait en cascade au milieu des vestiges du palais, les débarrassant des feuilles mortes, du sable et des couches d'aiguilles ; à ces endroits, le marbre, les céramiques et les mosaïques avaient conservé leurs couleurs et leur éclat, comme s'ils étaient couchés là depuis trois jours et non deux siècles.

Geralt traversa le ruisseau d'un bond et avança au milieu des vestiges de colonnes. Ciri s'empressa à sa suite. Ils sautèrent en bas d'un autre escalier en ruine, puis, la tête baissée, passèrent sous la voûte intacte d'une arcade, à moitié enfouie sous un monticule de

terre. Le sorceleur s'arrêta, désigna quelque chose de la main. Ciri poussa un bruyant soupir.

Un grand rosier, paré de dizaines de fleurs d'un blanc de lis toutes plus belles les unes que les autres, poussait, au milieu des gravats que les céramiques brisées rendaient pittoresques. Des gouttes de rosée, aussi brillantes que l'argent, scintillaient sur les pétales des fleurs. L'arbrisseau enveloppait de ses tiges une grande dalle de pierre blanche, de laquelle les observait un beau visage à l'air triste et aux traits nobles et délicats, que les pluies et les neiges successives n'avaient pas réussi à effacer. Pas plus que les burins des pilleurs venus extraire des bas-reliefs dorures, mosaïques et pierres précieuses, n'étaient parvenus à le défigurer.

— Aelirenn, fit Geralt après un long silence.

— Elle est magnifique, souffla Ciri en le prenant par la main. (Le sorceleur ne sembla pas le remarquer. Il regardait la sculpture. Il était loin, très loin, dans un autre monde, à une autre époque.)

— Aelirenn, répéta-t-il après un instant. Elirena, pour les nains et les humains. C'est elle qui les a menés au combat, il y a deux cents ans. Parmi les elfes, les anciens étaient contre. Ils savaient qu'ils n'avaient aucune chance. Qu'ils risquaient de ne plus se relever après la défaite. Ils voulaient sauver leur peuple, survivre avant tout. Ils avaient décidé de détruire leurs villes, de se retirer dans les montagnes sauvages, inaccessibles... et d'attendre. Les elfes ont une vie très longue, Ciri. Ils sont presque immortels par rapport à notre échelle du temps. Les humains leur apparaissaient alors comme quelque chose qui finirait par passer, de la même façon qu'à une période de sécheresse, un hiver rude, une nuée de sauterelles succèdent la pluie, le printemps, une récolte abondante... Ils voulaient attendre. Survivre. Ils décidèrent de détruire leurs villes et leurs palais. Et avec, celui qui faisait leur fierté : le beau Shaerrawedd. Ils voulaient survivre, mais Elirena... Elirena souleva les jeunes elfes. Ils prirent les armes et la suivirent dans un ultime combat désespéré. Tous furent massacrés. Massacrés sans pitié.

Ciri gardait le silence, les yeux rivés sur le beau visage éteint.

— Ils mouraient, son prénom sur les lèvres, reprit le sorceleur à voix basse. Ils mouraient pour Shaerrawedd en répétant l'appel d'Elirena, son cri. Ce palais était leur symbole. Ils se sacrifiaient pour ses pierres et ses marbres... et pour Aelirenn. Ils périrent en héros, avec dignité, comme elle le leur avait promis. Ils sauvèrent leur honneur, mais causèrent leur perte et condamnèrent leur propre race. Leur propre peuple. Tu te rappelles ce que t'a dit Yarpen ? Qui est maître de ce monde et qui en disparaît ? Il te l'a expliqué de manière grossière, mais juste. Les elfes possèdent une durée de vie très longue, mais seuls les jeunes sont fertiles et peuvent avoir une descendance.

Or presque tous les jeunes elfes avaient alors suivi Elirena – Aelirenn, la Rose blanche de Shaerrawedd... Nous nous tenons au milieu des ruines de son palais, près de la fontaine dont elle écoutait le clapotis chaque soir... Ça, c'étaient ses fleurs.

Ciri restait silencieuse. Geralt l'attira à lui et la prit dans ses bras.

— As-tu compris maintenant pourquoi les Scoia'tael étaient là ? Et ce qu'ils voulaient voir ? Es-tu consciente qu'il faut empêcher les jeunes elfes et les jeunes nains de se faire de nouveau massacrer ? Que ni toi ni moi n'avons le droit de prendre part à cette tuerie ? Ces roses fleurissent toute l'année. Elles devraient déjà être devenues sauvages, mais elles sont encore plus belles que les roses des jardins bien entretenus. Des elfes continuent de venir à Shaerrawedd, Ciri. Différents les uns des autres. Parmi eux, certains sont impétueux et stupides, et considèrent cette pierre fendue comme un symbole. D'autres, plus sensés, ont pour symbole ces fleurs immortelles, qui renaissent sans cesse. D'autres encore savent que si l'on arrache cet arbrisseau et que l'on brûle cette terre, les roses de Shaerrawedd ne refleuriront plus jamais. Tu comprends ça ?

La fillette fit un signe de la tête.

— Comprends-tu à présent ce que signifie cette neutralité qui te tarade autant ? Être neutre ne signifie pas être indifférent ou insensible. Il ne faut pas tuer ces émotions en soi. Il suffit de vaincre la haine. Est-ce clair dans ton esprit ?

— Oui, répondit-elle dans un murmure. J'ai compris, à présent. Geralt, je... je voudrais... cueillir l'une de ces roses. En souvenir. Est-ce que je peux ?

— Vas-y, fit-il après un moment d'hésitation. Prends-en une afin de te souvenir à jamais de cet endroit. Partons maintenant. Retournons au convoi.

Ciri glissa la rose entre les lacets de son pourpoint. Soudain, elle poussa un petit cri aigu et leva sa main. Un filet de sang s'écoula de l'un de ses doigts vers sa paume.

— Tu t'es piquée ?

— Yarpén..., souffla la fillette en regardant son sang s'écouler le long de sa ligne de vie. Wenck... Paulie...

— Quoi ?

— Triss ! s'écria-t-elle d'une voix perçante qui n'était pas la sienne. (La fillette fut parcourue d'un grand frisson et se frotta le visage avec son avant-bras.) Vite, Geralt ! Nous devons leur venir en aide ! Les chevaux, dépêchons-nous !

— Ciri ! Que t'arrive-t-il ?

— Ils sont en train de mourir !

Elle galopait, l'oreille pratiquement collée à l'encolure du cheval, et pressait sa monture à coups de cris et de talonnades. Le sable du chemin forestier giclait sous les sabots de l'alezan. Au loin, la fillette entendit un hurlement, puis elle sentit l'odeur de la fumée.

En face d'elle, un couple de chevaux qui traînait derrière lui des harnais, des rênes et un timon brisé, approchait à vive allure, obstruant le passage. Ciri ne ralentit pas, et des flocons d'écume effleurèrent son visage lorsqu'elle passa à côté des bêtes, aussi rapide qu'une flèche. Elle entendit derrière elle le hennissement d'Ablette et les juréments de Geralt qui avait été contraint de ralentir sa course.

À la sortie d'un virage, elle déboucha sur une vaste clairière.

Le convoi était la proie des flammes. Des flèches ardentes, tels des oiseaux de feu, jaillissaient des buissons en direction des voitures, transperçaient les bâches et se plantaient dans les planches. Des Scoia'tael, hurlant et vociférant, attaquaient de toutes parts.

Sans tenir compte des cris de Geralt qui lui parvenaient de derrière, Ciri dirigea son cheval droit sur les deux premiers chariots postés à l'avant. L'un d'eux était renversé ; Yarpen Zigrin, une hache dans une main, une arbalète dans l'autre, se tenait à côté. À ses pieds gisait, immobile et impuissante, sa robe bleue déchirée jusqu'à mi-cuisses,...

— Triiiiiiss !!! cria Ciri en se redressant sur sa selle et en donnant un grand coup de talon à son cheval.

Les Scoia'tael se tournèrent dans sa direction, et des flèches sifflèrent aux oreilles de la fillette. Celle-ci secoua la tête tout en maintenant son allure. Elle entendit le cri de Geralt qui la sommait de se réfugier dans les bois. Mais elle n'avait pas l'intention de l'écouter. Elle se baissa et fila tout droit sur les archers qui tiraient sur elle. Elle sentit soudain le parfum pénétrant de la rose blanche attachée à son pourpoint.

— Triiiiiiss !!!

Les elfes se jetèrent sur le côté pour éviter le cheval au galop. Ciri en heurta un légèrement avec son étrier. Elle entendit un sifflement aigu ; sa monture eut un mouvement violent, poussa un couinement et se jeta de côté. Ciri aperçut une flèche profondément plantée dans la croupe de l'animal, tout près de la cuisse. Elle retira vivement ses pieds des étriers, se redressa brusquement, puis elle s'accroupit sur sa selle, prit un bel élan et sauta.

Elle atterrit, légère, sur la caisse renversée de la voiture, s'équilibra à l'aide de ses bras, puis sauta de nouveau pour retomber, accroupie cette fois, à côté de Yarpen qui hurlait et faisait tourner

sa hache. Non loin de là, Paulie Dahlberg luttait sur la seconde voiture, tandis que Regan, penché en arrière, les jambes appuyées contre une planche, tentait tant bien que mal de retenir l'attelage. Les chevaux, effrayés par le feu qui dévorait la bâche, poussaient des hennissements sauvages, trépignaient et tiraient violemment sur le timon.

Ciri se précipita vers Triss, qui était allongée au milieu des tonneaux et des caisses éparpillées. Elle l'agrippa par ses vêtements et se mit à la tirer en direction du chariot renversé. La magicienne gémissait, les mains pressées contre ses tempes. Un claquement de sabots et des hennissements se firent entendre à proximité : deux elfes qui faisaient virevolter leurs épées repoussaient vers la fillette Yarpen, qui se jetait sur ses assaillants avec rage. Le nain tournait comme une toupie ; à l'aide de sa hache, il paraît agilement les coups qui s'abattaient sur lui. Ciri entendait des jurons, des gémissements et le fracas plaintif du métal.

Un nouvel attelage se détacha du convoi en flammes ; il galopait dans leur direction, semant derrière lui des bouts de toile en feu. Le conducteur gisait inerte sur son siège ; à côté de lui, Yannick Brass tentait avec difficulté de garder son équilibre. Il tenait les rênes d'une main et ripostait de l'autre aux attaques de deux elfes qui galopaient de part et d'autre du chariot. Un troisième Scoia'tael, qui avait rattrapé les chevaux de l'attelage, n'avait de cesse de tirer des flèches en direction de leurs flancs.

— Saute ! hurla Yarpen d'un cri qui couvrit le vacarme environnant. Saute, Yannick !

Ciri vit Geralt galoper vers le chariot lancé à toute allure et désarçonner l'un des elfes d'un coup d'épée bref et mesuré, tandis que Wenck, qui avait surgi du côté opposé, s'occupait de celui qui tirait sur les chevaux. Yannick jeta les rênes, sauta hors du chariot... et atterrit sous le cheval du troisième Scoia'tael. L'elfe se redressa sur ses étriers et le frappa de son épée. Le nain tomba. Au même moment, la voiture en flammes fonça sur les combattants et les dispersa. Ciri parvint de justesse à éloigner Triss des sabots des chevaux en furie. Le palonnier se brisa dans un fracas étourdissant, le fourgon fit un bond, perdit une roue et se renversa, semant tout autour de lui son chargement ainsi que des planches en proie aux flammes.

Ciri réussit à traîner la magicienne jusque sous le chariot renversé de Yarpen. Paulie Dahlberg, qui s'était soudain retrouvé à côté de la fillette, lui était venu en aide tandis que Geralt les couvraient tous deux, se dressant avec Ablette entre eux et les Scoia'tael qui s'étaient lancés à leur poursuite. Une grande agitation régnait autour du chariot ; Ciri entendait des cris, le fracas des lames, le renâchement des chevaux, le claquement de leurs sabots. Yarpen, Wenck et Geralt,

cernés par les elfes, luttèrent comme des diables enragés.

L'attelage de Regan, lequel se battait contre un lutin ventru vêtu d'une camisole en peau de lynx, fendit soudain la troupe de combattants. Le lutin était assis sur le nain et tentait de le transpercer de son long couteau. Yarpen sauta adroitement sur le chariot, attrapa l'assaillant au collet et le jeta par-dessus bord. Regan poussa un cri perçant, saisit les rênes et fouetta les chevaux. L'attelage s'ébroua, le chariot se mit en route et prit très rapidement de la vitesse.

— En rond, Regan ! hurla Yarpen. En rond ! Tout autour !

Le chariot fit demi-tour et fonça de nouveau sur les elfes pour les disperser. L'un d'eux s'approcha d'un bond et agrippa le cheval de droite par le licol, mais il ne parvint pas à assurer sa prise et chuta sous les sabots lancés au galop et les roues de l'attelage. Ciri entendit un cri macabre.

Un deuxième elfe, qui galopait à côté d'eux, donnait de violents coups d'épée. Yarpen esquiva l'attaque. La lame de l'elfe vint se cogner contre l'un des cerceaux qui maintenaient la bâche. L'assaillant bascula en avant, entraîné par son élan. Le nain s'arc-bouta soudain puis fit un geste brusque de la main. Le Scoia'tael poussa un cri et se raidit sur sa selle, avant de s'écrouler à terre, une francisque plantée entre les omoplates.

— Allez, venez, fils de putains ! hurlait Yarpen en faisant tournoyer sa hache. À qui le tour ?... Continue à faire des cercles, Regan !

Celui-ci, secouant sa toison en sang, hurlait comme un damné et fouettait les chevaux sans pitié, recroquevillé sur son siège au milieu du sifflement des flèches. L'attelage dessinait à toute allure un cercle étroit, formant ainsi un barrage mobile de feu et de fumée autour du chariot renversé sous lequel Ciri avait tiré la magicienne blessée et à moitié inconsciente.

Non loin d'eux piaffait le cheval de Wenck, un étalon gris. Le commissaire était courbé sur sa selle ; Ciri apercevait les plumes blanches de la flèche qui était plantée dans son flanc. Malgré sa blessure, le chevalier paraît habilement les coups des deux elfes à pied qui l'attaquaient de chaque côté. C'est alors qu'une deuxième flèche atteignit Wenck dans le dos, sous les yeux de la fillette. Le commissaire s'écroula sur l'encolure de son cheval, la poitrine en avant, mais il se maintint sur sa selle. Paulie Dahlberg vola à son secours.

Ciri se retrouva seule.

Elle empoigna son épée. Mais sa lame, qui, au cours des entraînements, jaillissait de derrière son dos comme un éclair, ne se laissait absolument pas extraire de son fourreau ; elle résistait, restait prisonnière de son étui devenu aussi rigide que du goudron. En plein

cœur du tourbillon qui hurlait alentour, au milieu de ces mouvements si rapides qu'ils en étaient presque imperceptibles, l'épée de la fillette paraissait étrangement et anormalement lente. Il semblait à Ciri que des siècles s'écouleraient avant que son arme sorte entièrement de son fourreau. Le sol tremblait et frémissait. La fillette s'aperçut soudain qu'il ne s'agissait pas du sol, mais de ses propres genoux.

Paulie Dahlberg, armé de sa hache, tenait en échec l'elfe qui l'attaquait, tout en tirant au sol le commissaire Wenck blessé. Ablette passa rapidement à côté du chariot, un elfe s'était jeté sur Geralt. Ce dernier avait perdu son bandeau, et ses cheveux blancs volaient au vent. Les épées s'entrechoquaient.

Un autre Scoia'tael, à pied, surgit de derrière le chariot. Paulie lâcha Wenck, se redressa, et fit virevolter sa hache. Puis il se figea sur place.

Devant lui se tenait un nain à la barbe noire tressée en deux nattes, et coiffé d'un bonnet orné d'une queue d'écureuil. Paulie eut un instant d'hésitation.

Ce ne fut pas le cas de son adversaire à la barbe noire, qui lui assena un coup des deux mains. La lame de sa hache vrombit dans les airs avant de venir se planter dans la clavicule de Paulie, qui se brisa dans un horrible craquement. Le nain s'écroula aussitôt, sans gémir, comme si la force du coup lui avait scié les deux genoux.

Ciri poussa un hurlement.

Yarpen Zigrin sauta hors du chariot. Le nain à la barbe noire tournoya et lui porta un coup. Yarpen esquiva l'attaque grâce à un demi-tour habile, poussa un geignement puis assena à son adversaire un coup terrible par en dessous qui lui fendit la barbe, le larynx, la mâchoire et le visage... jusqu'au nez. Le Scoia'tael se raidit et s'écroula sur le dos. Tout en se vidant de son sang, il agitant les mains et creusait la terre de ses talons.

— Geraaaalt ! hurla Ciri qui avait senti une présence dans son dos – celle de la mort.

Ce n'était qu'une forme indistincte qu'elle avait aperçue du coin de l'œil en regardant derrière elle, un mouvement, un éclair, mais la fillette réagit immédiatement en exécutant une parade oblique suivie d'une feinte qu'elle avait apprise à Kaer Morhen. Elle esquiva le coup, mais elle n'était pas suffisamment stable sur ses jambes et se tenait trop de côté pour pouvoir prendre son élan. Elle fut projetée contre la caisse du chariot. Son épée lui glissa des mains.

La très belle elfe aux longues jambes bottées qui se tenait devant elle tordit ses lèvres en une horrible grimace, leva son épée et secoua ses cheveux soudain libérés de la capuche qu'elle avait rejetée vers l'arrière. La lame brillait d'une lumière aveuglante, tout comme les bracelets que l'Écureuil portait aux poignets.

Ciri était incapable de bouger.

Mais l'épée ne s'abattit pas, elle ne la frappa pas. Car l'elfe ne regardait pas la fillette, mais la rose blanche attachée à son pourpoint.

— Aelirenn ! s'écria l'Écureuil d'une voix forte, comme si elle voulait que son cri ait raison de son hésitation.

Elle n'eut pas le temps d'aller plus loin. Geralt, tout en repoussant Ciri, lui entailla largement la poitrine avec son épée. Le sang gicla sur le visage et les vêtements de la fillette, de petites taches rouges souillèrent les pétales blancs de la rose.

— Aelirenn..., gémit l'elfe d'une voix déchirante tandis qu'elle se laissait glisser sur les genoux. Avant de tomber face contre terre, elle eut le temps de pousser un dernier cri. D'une voix forte, continue et désespérée.

— Shaerraweeeeedd !!!

* * *

La réalité revint aussi soudainement qu'elle avait disparu. Au milieu du bruit sourd et continu qui emplissait ses oreilles, Ciri se mit à distinguer des voix. À travers le rideau scintillant et humide de ses larmes, elle commença à percevoir les vivants et les morts.

— Ciri, murmura Geralt qui était agenouillé auprès d'elle. Ressaisis-toi.

— La bataille..., gémit-elle en s'asseyant. Geralt, que s'est-il...

— C'est fini. Grâce à l'armée de Ban Gleán qui est venue en renfort.

— Tu n'as pas été..., souffla-t-elle, en fermant les yeux. Tu n'as pas été neutre...

— Non, en effet. Mais tu es en vie. Tout comme Triss.

— Comment va-t-elle ?

— Elle s'est cogné la tête en tombant du chariot que Yarpen voulait à tout prix défendre. Elle va bien à présent. Elle soigne les blessés.

Ciri regarda autour d'elle. Des silhouettes d'hommes armés scintillaient au milieu de la fumée qui émanait des fourgons en train de se consumer. Tout autour gisaient des caisses et des tonneaux. La plupart étaient défoncés et leur contenu avait été renversé. C'étaient de vulgaires cailloux gris. Elle les fixa du regard, stupéfaite.

— Des renforts pour Demawend d'Aedirn, ironisa Yarpen Zigrin en grinçant des dents. (Il se tenait à côté d'eux.) Des renforts secrets et hautement importants. Un convoi spécial... Tu parles !

— C'était un piège ?

Le nain se retourna, il fixa la fillette et Geralt, puis il porta de nouveau son regard sur les cailloux qui s'étaient déversés des tonneaux. Pour finir, il cracha.

— Oui, confirma-t-il. Un piège.

— Destiné aux Écureuils ?

— Non.

Les morts furent disposés en rang. Elfes, hommes, nains : tous gisaient les uns à côté des autres, sans distinction. Yannick Brass était parmi eux. La belle elfe aux cheveux noirs et aux jambes bottées aussi. Tout comme le nain à la barbe noire tressée en nattes, qui luisait à cause du sang coagulé. Il y avait encore...

— Paulie ! sanglotait Regan Dahlberg en serrant la tête de son frère sur ses genoux. Pourquoi toi ?

Tous gardaient le silence. Tous, sans exception. Même ceux qui connaissaient la réponse. Regan tourna vers eux son visage convulsé, mouillé par les larmes.

— Qu'est-ce que je vais dire à notre mère ? gémit-il.

Personne ne soufflait mot.

Non loin de là, Wenck était allongé, entouré par des soldats aux couleurs noir et or de Kaedwen. Il respirait péniblement, et chacune de ses expirations faisait apparaître des bulles de sang sur ses lèvres. Triss était agenouillée auprès de lui, un chevalier revêtu d'une armure flamboyante se tenait debout au-dessus d'eux.

— Alors, dame magicienne ? demanda le chevalier. Survivra-t-il, à votre avis ?

— J'ai fait ce que j'ai pu. (Triss se mit debout et pinça les lèvres.) Mais...

— Quoi ?

— Ils ont utilisé ceci.

Elle lui montra une flèche à la pointe étrange qu'elle lança contre un tonneau à proximité. La pointe se divisa en quatre aiguilles épineuses et crochues. Le chevalier poussa un juron.

— Fredegard..., fit Wenck avec difficulté. Fredegard, écoute...

— Garde-toi de parler ! Ou de bouger ! dit Triss sur un ton sévère. Les effets de mon incantation restent fragiles !

— Fredegard, reprit le commissaire. (La bulle de sang qu'il avait sur les lèvres éclata ; à sa place en apparut aussitôt une nouvelle.) Nous avons tort... Nous avons tous tort. Ce n'était pas Yarpén... Nous l'avons injustement soupçonné... Je m'en porte garant. Il n'a pas trahi... il n'a pas...

— Assez ! cria le chevalier. Plus un mot, Vilfrid ! Hé ! Là-bas ! Apportez un brancard, vite !

— C'est trop tard, fit la magicienne d'une voix sourde en regardant les lèvres de Wenck sur lesquelles plus aucune bulle ne se

formait. Ciri détourna le regard et pressa son visage contre le flanc de Geralt.

Fredegard se redressa. Yarpén Zigrin ne le regardait pas. Il regardait les morts. Il regardait Regan Dahlberg qui était toujours agenouillé auprès de son frère.

— Il le fallait, messire Zigrin, fit le chevalier. Nous sommes en guerre. Nous avons un ordre. Nous devons être sûrs...

Yarpén gardait le silence. Le chevalier baissa les yeux.

— Pardonnez-nous, souffla-t-il.

Le nain tourna lentement la tête. Il posa son regard sur le chevalier, sur Geralt, sur Ciri, sur tous les autres – les humains.

— Qu'avez-vous fait de nous ? demanda-t-il plein d'amertume. Qu'avez-vous donc fait de nous ?

Personne ne lui répondit.

Les yeux de l'elfe aux longues jambes étaient vitreux et opaques. Son cri était resté figé sur ses lèvres tordues.

Geralt étreignit Ciri. D'un geste lent, il détacha de son pourpoint la rose blanche tachetée de points sombres et, sans mot dire, la jeta sur le corps de l'Écureuil.

— Adieu, murmura Ciri. Adieu, Rose de Shaerrawedd, et...

— Pardonne-nous, acheva le sorcelleur.

« Ils errent par les contrées, ces fascheux et eshontés qui se nomment eux-mêmes les chasseurs du mal, les bourreaux des loups-garous, les exterminateurs de vampires, et qui arrachent leur tribut aux hommes credules, puis, après avoir perçus ce salaire infâme, ils poursuivent leur chemin jusqu'à l'endroit le plus proche où ils pourront s'adonner à pareille fourberie. L'accès qui leur est le plus aisé est celui qui mène aux chaumières des paysans honnêtes, simples et ignorants qui attribuent fort facilement aux sortilèges, aux estres contre nature, aux monstres, à l'action d'un esprit des airs ou à celle d'un mauvais esprit, tous leurs maux et leurs males fortunes. Au lieu de prier les dieux, et de présenter une riche offrande au temple, de tels rustauds sont prêts à donner leur dernier sou à un vil sorcelleur, car ils croient que cet apostat impie parviendra à changer leur sort et à mettre fin à leurs malheurs. »

Anonyme, *Monstrum ou de la description d'un sorcelleur*.

« Je n'ai rien contre les sorcelleurs. Qu'ils continuent à chasser les vampires. À condition qu'ils payent leurs impôts. »

Radowid III le Hardi, roi de Rédanie.

« Si tu as soif de justice, loue les services d'un sorcelleur. »

Graffiti sur un mur de la chaire
de Droit de l'académie d'Oxenfurt.

Chapitre 5

— Tu m’as parlé ?

Le petit garçon renifla et repoussa son couvre-chef de velours trop grand pour lui et orné d’une plume de faisan qui pendait irrémédiablement de côté.

— Tu es un chevalier ? répéta-t-il en regardant Geralt de ses petits yeux bleu indigo.

— Non, fit le sorceleur, tout étonné d’avoir envie de répondre.

— Mais tu as une épée ! Mon papa, il est chevalier du roi Foltest. Lui aussi, il a une épée. Plus grande que la tienne !

Geralt s’accouda au garde-corps et cracha dans l’eau qui tournoyait derrière la poupe du chaland.

— Tu l’as dans le dos. (Le marmot n’en démordait pas. Son couvre-chef lui glissa de nouveau sur les yeux.)

— Quoi donc ?

— Ben, ton épée ! Pourquoi tu la portes dans le dos ?

— Parce qu’on m’a volé ma rame.

Le marmot ouvrit tout grand la bouche pour faire admirer les trous impressionnants qu’avaient laissés ses dents de lait en tombant.

— Éloigne-toi de la rambarde, fit le sorceleur. Et ferme la bouche si tu ne veux pas avaler des mouches.

Le petit garçon l’ouvrit au contraire davantage.

— Des cheveux blancs et un crâne vide ! grommela la mère du marmot, une noble dame richement vêtue. (Elle tira son rejeton par le col en peau de castor de son petit manteau.) Viens par là, Everett ! Combien de fois t’ai-je déjà dit de ne pas te mêler à la populace !

Geralt poussa un long soupir en regardant les contours des îles et des îlots se dessiner peu à peu dans la brume matinale. Le chaland, aussi lent qu'une tortue, se traînait à une allure qui lui était propre, et que lui dictait le cours paresseux du Delta. Les passagers, pour la plupart des marchands et des paysans, sommeillaient sur leurs bagages. Le sorceleur déroula de nouveau son parchemin, et reprit sa lecture de la lettre de Ciri.

« ... je dors dans une grande salle qu'on appelle Dormitorium, et mon lit est immensément grand, tu peux me croire ! Je suis au Cours Moyen des Filles ; on est douze, mais mes meilleures amies sont Eurneid, Katje et Iola la Deuxième. Par contre, aujourd'hui, j'ai Mangé du Bouillon, mais le pire, c'est que quelquefois on doit Jeûner et se réveiller très tôt, à l'Aube. Plus tôt encore qu'à Kaer Morhen. Je t'écirai la suite demain car c'est bientôt l'heure des Prières. À Kaer Morhen, personne ne priait jamais, je me demande pourquoi on doit le faire ici... C'est sûrement parce qu'on est dans un Temple.

Geralt, Mère Nenneke a lu ma lettre et elle m'a dit de ne pas écrire de Bêtises, mais de m'appliquer et de ne pas faire de fautes. Elle m'a aussi dit de t'écrire ce que j'apprends ici, et que je me sens bien et en bonne santé. C'est la vérité, mais j'ai Faim... Heureusement, c'est Bientôt le Dîner. Mère Nenneke m'a encore dit de t'écrire que la prière n'a jamais fait de mal à personne, ni à moi ni à toi non plus à coup sûr.

J'ai de nouveau un peu de temps libre, alors je t'écis que j'apprends bien mes leçons. J'apprends à lire et à écrire les Runes sans fautes. L'Histoire, aussi. Et puis la Nature. La Poésie et la Prose. J'apprends à bien m'exprimer dans la Langue commune et dans la Langue ancienne. Je suis d'ailleurs meilleure en Langue ancienne. Je sais aussi écrire des Runes anciennes. Je vais t'écrire quelque chose, comme ça tu verras par toi-même : *Elaine blath, Feainnewedd*. Ça veut dire : Jolie fleur, enfant du Soleil. Tu vois que je sais le faire ! Et encore [Là, la lettre s'interrompt en raison d'une pointe brisée.]

Je peux de nouveau écrire car j'ai trouvé une nouvelle plume ; l'ancienne s'est cassée. Mère Nenneke a lu ce que j'ai écrit et elle m'a félicitée parce que je n'ai pas fait de fautes. Et parce que je suis sage. Elle m'a dit de te l'écrire et aussi que tu ne t'inquiètes pas. Ne t'inquiète pas, Geralt.

J'ai de nouveau du temps, alors je vais t'écrire ce qui nous est arrivé. Quand on a donné à manger aux petits dindonneaux, moi, Iola et Katje, un Gros Dindon nous a attaquées. Il avait un cou tout rouge et il était vraiment Affreux. Au début, il s'en est pris à Iola et après, il a voulu m'attaquer. Mais, moi, j'avais pas peur, parce que de toute façon il était plus petit et plus lent que le Pendule. J'ai fait une feinte et une pirouette et je lui ai donné deux coups de badine ; finalement il

s'est enfui. Mère Nenneke m'a interdit de porter Mon Epée ici. C'est dommage, car j'aurais bien voulu montrer à ce Dindon ce qu'on m'a appris à Kaer Morhen. Maintenant, je sais qu'avec les Runes anciennes ça s'écrit Caer a'Muirehen et que ça veut dire la Forteresse de l'Ancienne Mer. C'est sans doute pour ça qu'il y a plein de marques de Coquillages, d'Escargots et de Poissons incrustées dans les pierres. Et Cintra, ça s'écrit Xin'trea. Mon prénom, lui, il vient de *zireael*, car ça signifie hirondelle, ce qui veut dire que... »

— Vous êtes en pleine lecture ?

Le sorceleur leva la tête.

— Oui, en effet. Pourquoi ? Il s'est passé quelque chose ?

— Non, rien, répondit le patron en frottant ses mains sur son veston de cuir. La rivière est calme. Mais il y a du brouillard et on approche de l'île aux Grues...

— Je sais. C'est la sixième fois que je passe par là, Pluskolec, sans compter les retours. J'ai eu le temps d'apprendre à connaître cette voie. N'aie crainte, j'ai les yeux bien ouverts.

Le patron lui adressa un signe de tête, puis se retira à l'avant du chaland en enjambant les paquets et les baluchons des passagers qui s'amoncelaient partout. Les chevaux, qui étaient étroitement parqués au niveau de la partie maîtresse de l'embarcation, s'ébrouaient et faisaient claquer leurs sabots contre les bordages du pont. Le chaland voguait au milieu du cours d'eau, dans un épais brouillard. Sa proue labourait les champs de nénuphars, et fendait les touffes de végétation. Geralt reprit sa lecture.

« ... ce qui veut dire que j'ai un prénom elfique. Pourtant, je ne suis pas une elfe. Tu sais, ici aussi, on parle des Écureuils. Parfois même l'armée nous rend visite, elle nous pose des questions et elle nous dit qu'on n'a pas le droit de soigner les elfes blessés. N'aie pas peur, je n'ai rien dit à personne à propos de ce qui s'est passé au printemps. Et puis aussi, je n'oublie pas mon entraînement, sois-en sûr. Je vais au parc et je m'entraîne quand j'ai le temps. Mais pas toujours, car je dois également travailler à la cuisine ou au verger, comme les autres filles. On a aussi énormément de leçons. C'est pas grave, je vais bien les apprendre. Toi aussi tu as été à l'école au Temple, c'est mère Nenneke qui me l'a dit. Elle a ajouté que n'importe quel idiot peut agiter une épée, mais qu'une sorceleuse se doit d'être intelligente.

Geralt, tu m'avais promis de venir. Alors, viens me voir.

Ta Ciri.

PS : Viens vite, s'il te plaît.

PS II : Mère Nenneke m'a dit d'écrire à la fin : "Gloire à la Grande Melitele ; que sa bénédiction et ses grâces soient toujours avec Toi. Et qu'il ne T'arrive rien de mal."

J'irais bien à Ellander, se dit-il en rangeant la lettre. Mais ce n'est pas prudent. Je pourrais les mettre sur les traces de... Il faut en finir aussi avec ces lettres. Nenneke a recours à un courrier sacerdotal, mais tout de même... Par la malepeste ! C'est trop dangereux.

— Hum... Hum...

— Qu'y a-t-il encore, Pluskolec ? Nous avons dépassé l'île aux Grues...

— Grâce aux dieux, sans le moindre incident ! fit le patron en soupirant. Ah, messire Geralt, à ce que je vois, ce sera encore une fois un voyage sans encombre ! Y a qu'à voir comme le brouillard va se dissiper, et lorsque le soleil pointera le bout de son nez, nous serons hors de danger. Notre horrible monstre ne se montrera pas en plein soleil.

— J'en suis certain. Je ne m'en fais pas le moins du monde.

— Ça ne m'étonne pas, répondit Pluskolec dans un sourire pincé. La Compagnie vous paie pour chaque voyage. Qu'il se passe quelque chose ou pas, les piécettes iront droit dans le boursicot. pas vrai ?

— Pourquoi poses-tu la question comme si tu n'en connaissais pas la réponse ? Serait-ce de la jalousie que je perçois dans tes propos ? Parce que je gagne ma vie accoudé à une rambarde, et occupé à observer les vanneaux ? Mais toi, pourquoi te paie-t-on ? Pour la même chose. Pour être à bord. Quand tout va bien, tu n'as rien à faire, tu flânes de la proue à la poupe, tu adresses de larges sourires aux passagères ou tu cherches à entraîner un marchand à boire de la vodka avec toi. Moi aussi, on m'a engagé pour rester à bord. On ne sait jamais. Le transport est sûr parce qu'un sorcelleur l'escorte. Ma solde est comprise dans le prix du transport, pas vrai ?

— Bien sûr que c'est vrai, soupira le patron. La Compagnie ne sera pas perdante. Je la connais bien. Ça fait cinq ans que je vogue sur le Delta à son service, de Piana à Novigrad, et inversement. Alors, au travail, messire le sorcelleur ! Vous, restez accoudé à la rambarde, et moi je m'en vais flâner entre la proue et la poupe.

Le brouillard se dissipa quelque peu. Geralt sortit de sa sacoche une seconde lettre qu'un étrange émissaire lui avait récemment remise, et qu'il avait déjà lue une trentaine de fois. La missive fleurait le lilas et la groseille à maquereau.

« Cher ami... »

Le sorcelleur poussa un discret juron en regardant de nouveau les runes pointues, rectilignes et anguleuses que d'énergiques coups de plume avaient tracées sur le papier, et qui reflétaient fidèlement l'humeur de leur auteur. Il fut de nouveau pris d'une envie irrésistible de passer sa rage en tentant de se mordre l'arrière-train. Lorsqu'un

mois auparavant il avait décidé d'écrire à la magicienne, il s'était interrogé, deux nuits durant, sur la manière de commencer sa lettre. Il avait finalement opté pour « Chère amie ». Il avait reçu la monnaie de sa pièce.

« Cher ami,

Ta lettre inopinée, reçue trois ans seulement après notre dernière rencontre, m'a grandement réjouie. Ma joie fut d'autant plus intense que diverses rumeurs circulaient sur ta mort subite et violente. Il est heureux que tu te sois décidé à les démentir en m'envoyant cette missive, et il est tout aussi heureux que tu l'aies fait si vite. D'après ta lettre, tu as mené une vie paisible, délicieusement ennuyeuse et dénuée de tout incident. Par les temps qui courent, c'est un véritable privilège, mon cher, et je suis fort aise que toi tu aies pu y accéder.

Mon cher ami, j'ai été très touchée par la soudaine sollicitude que tu as eu la délicatesse d'exprimer pour ma santé. Je m'empresse de te répondre que je vais bien à présent, ma période d'indispositions est révolue ; je suis venue à bout de problèmes que je me garderai de détailler par crainte de te lasser.

J'ai été très inquiète et navrée d'apprendre que le cadeau inattendu que t'avait offert le Destin était la cause de ton souci. Tu as tout à fait raison de croire qu'une aide experte est nécessaire. Bien que le détail des difficultés rencontrées reste énigmatique – ce que je comprends fort bien –, je suis certaine de connaître la Source du problème. Je t'accorde également que l'aide d'une deuxième magicienne est indispensable. Je suis grandement honorée d'être la seconde à laquelle tu t'adresses. Qui suis-je pour mériter une si haute position sur ta liste ?

Mon cher ami, sois rassuré. Si tu nourrissais le dessein de solliciter l'aide d'autres dames, abandonne-le, car ce n'est point nécessaire. Je me mets en route sans tarder, et me rends sur-le-champ à l'endroit que tu m'as indiqué, certes de façon masquée, mais compréhensible à mes yeux. Il va de soi que je m'y rends dans le plus grand secret et en prenant toutes les précautions qui s'imposent. Sur place, je m'enquerrai de la nature du problème et je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour le régler à sa source. Je m'appliquerai à être à la hauteur des autres magiciennes auxquelles tu as déjà adressé tes supplications, et vers lesquelles tu te tourneras peut-être de nouveau, à moins que ce ne soit pour toi déjà une habitude. Je suis en effet ta chère amie. Et je tiens trop à notre précieuse amitié pour te décevoir.

Si jamais tu désirais m'écrire dans les prochaines années, n'hésite pas un seul instant. Tes lettres m'enchantent infiniment.

Ton amie Yennefer. »

La lettre fleurait le lilas et la groseille à maquereau.

Geralt poussa un nouveau juron.

La soudaine agitation qui régnait sur le pont, associée au balancement du chaland qui signalait un changement de direction, le tira de sa rêverie. Une partie des passagers s'était pressée à tribord. Pluskolec, le patron, criait ses ordres depuis l'avant du poste de commandement, le chaland virait lentement et péniblement vers la rive témérienne, et s'éloignait du chenal afin de laisser la place à deux navires qui sortaient de la brume. Le sorceleur les regarda avec intérêt.

Le premier était une énorme galéasse à trois mâts, longue d'au moins soixante-dix brasses, qui faisait claquer au vent son drapeau amarante orné d'un aigle d'argent. À sa suite, au rythme de ses quarante rames, voguait une galère plus petite et élancée, dotée d'un blason représentant un chevron rouge et or sur fond noir.

— Wouah, en voilà des mastodontes ! fit Pluskolec qui se tenait à côté de Geralt. Ils sillonnent la rivière à faire une de ces vagues !

— C'est curieux, murmura Geralt. La galéasse navigue sous pavillon rédanien tandis que la galère est d'Aedirn.

— D'Aedirn, et comment ! confirma le patron. Elle porte la bannière du gouverneur de Hagge. Remarquez que les deux navires ont des coques profondes, de presque deux brasses chacune. Ce qui signifie qu'ils ne voguent pas jusqu'à Hagge, car ils ne passeraient pas les seuils ni les bancs en amont de la rivière. Ils se rendent à Piana ou au Pont blanc. Regardez, sur le pont de l'un comme de l'autre, ça grouille de soldats. Ce ne sont pas des navires marchands. Ce sont des vaisseaux de guerre, messire Geralt.

— Quelqu'un d'important voyage sur la galéasse. Une tente a été déployée sur le pont.

— C'est ainsi que voyagent les grands de ce monde, fit Pluskolec en hochant la tête et en se curant les dents avec un éclat de bois détaché du garde-corps. Par la rivière, c'est plus sûr. Des commandos d'elfes rôdent dans les forêts. C'est à se demander de quel arbre fusera la première flèche ! Sur l'eau, y a pas de danger. Les elfes sont comme les chats, ils n'aiment pas la flotte. Ils préfèrent rester tapis dans les fourrés...

— Ce doit être quelqu'un de vraiment important. La tente est luxueuse.

— Pour sûr qu'y doit l'être. Qui sait, peut-être que le roi Vizimir en personne est venu honorer cette rivière de sa présence ? Un tas de gens voyagent en ce moment... Mais, j'y pense, vous m'aviez demandé d'avoir l'oreille au guet à Piana, au cas où quelqu'un s'intéresserait à vous, et poserait des questions... Eh bien, vous voyez cette andouille là-bas ?

— Ne le montre pas du doigt, Pluskolec. Qui est-ce ?

— Qu'est-ce que j'en sais ! Vous n'avez qu'à lui demander vous-même, puisqu'y vient par là. Voyez-vous ça, comme y s'balance ! Et l'eau qu'est pourtant comme un miroir... Malepeste, si ça soufflait un peu, cet empoté se retrouverait sûrement à quatre pattes !

« L'empoté » était un petit homme maigre à l'âge difficilement définissable, vêtu d'un large manteau en laine d'une propreté douteuse, qu'une broche ronde en cuivre maintenait attaché. La tige de la broche, qui avait dû être égarée, avait été remplacée par un clou tordu à la tête aplatie. L'homme s'approcha du sorceleur, s'éclaircit la voix et plissa ses yeux de myope.

— Hum... Ai-je l'honneur de m'adresser à Geralt de Riv, le sorceleur ?

— Oui, messire. Vous l'avez.

— Permettez-moi de me présenter. Je suis Linus Pitt, professeur diplômé d'histoire naturelle à l'académie d'Oxenfurt.

— Très honoré.

— Hum... J'ai entendu dire que vous protégez ce transport à la demande de la compagnie Malatius et Grock. Contre les dangers d'une éventuelle attaque de monstre, m'a-t-on dit. Je me demande de quel monstre il pourrait s'agir.

— Je n'en sais rien moi-même. (Le sorceleur s'accouda à la rambarde en regardant les contours sombres des prés marécageux qui bordaient la Témérie, et que l'on devinait vaguement dans la brume.) J'en conclus donc qu'on m'a plutôt engagé au cas où le commando de Scoia'tael qui rôde apparemment dans les environs viendrait à attaquer. En effet, je voyage entre Piana et Novigrad pour la sixième fois, et la grande demoiselle ne s'est encore jamais montrée...

— La grande demoiselle ? C'est une appellation populaire. Je préférerais que vous utilisiez le vocabulaire savant. Hum... Réfléchissons... Non, vraiment, je ne vois pas quelle espèce vous avez à l'esprit...

— J'ai à l'esprit un monstre au corps calleux, long de deux brasses, qui rappelle un tronc couvert d'algues, avec dix pattes et des mandibules comme des scies.

— Cette description laisse beaucoup à désirer au regard de la rigueur scientifique. S'agirait-il de l'une des espèces de la famille des *Hyphydridae* ?

— Je n'écarte pas cette hypothèse, soupira Geralt. De ce que j'en sais, la grande demoiselle appartient à une famille particulièrement ignoble ; aucun nom offensant n'est assez fort pour qualifier ses semblables. Le fait est, noble professeur, qu'un membre de cette lignée peu sympathique aurait attaqué un chaland de la Compagnie, il y a deux semaines. Ici, dans le Delta, non loin du lieu où nous nous trouvons.

— Celui qui a avancé cela est un ignare ou un menteur, fit Linus Pitt en riant d'une voix rauque. Rien de tel n'a pu se produire. Je connais très bien la faune du Delta. La famille des *Hyphydridae* n'en fait absolument pas partie. Comme toute autre espèce carnassière à ce point dangereuse. Le taux important de sel et la composition chimique atypique de l'eau, en particulier en cas de marée haute...

— En cas de marée haute, l'interrompt Geralt, lorsque le flux marin passe par les canaux de Novigrad, il n'y a plus vraiment d'eau à proprement parler dans le Delta. Il ne reste qu'un mélange composé d'excréments, d'eau de lessive, d'huile et de rats crevés.

— Malheureusement, vous avez raison, s'attrista le professeur. La dégradation de l'environnement... Vous n'allez pas me croire, mais sur plus de deux mille espèces de poissons qui vivaient dans cette rivière il y a seulement cinquante ans de cela, il n'en reste pas plus de neuf cents. C'est vraiment triste.

Tous deux s'accoudèrent au garde-corps et, en silence, plongèrent leur regard dans les profondeurs vertes et troubles de la rivière. La marée haute avait commencé, car l'eau empestait de plus en plus. Les premiers rats morts firent leur apparition.

— Le chabot commun a totalement disparu. (Linus Pitt interrompt le silence.) Tout comme le mulot, le channa, le cithara, le barbeau, le goujon, le loup royal...

À environ une dizaine de brasses du navire, un remous apparut à la surface de l'eau. L'espace d'un instant, le sorcelleur et le professeur virent un beau spécimen de loup royal de plus de deux cents livres avaler un rat crevé puis disparaître dans les profondeurs en remuant fièrement sa nageoire caudale.

— Qu'était-ce donc ?

— Je l'ignore. (Geralt leva les yeux vers le ciel.) Peut-être un pingouin ? (Le scientifique lui lança un regard mauvais et pinça les lèvres.)

— En tous les cas, ce n'était assurément pas votre fameuse grande demoiselle ! J'ai entendu dire que les sorcelleurs possédaient une connaissance pointue de certaines espèces rares. Mais vous, non seulement vous répétez des rumeurs et des âneries, mais en plus, vous vous moquez de moi de façon grossière... Est-ce que vous m'écoutez ?

— Le brouillard ne se lèvera pas, dit Geralt à voix basse.

— Hein ?

— Le vent est toujours aussi faible. Lorsque nous pénétrerons dans les bras de la rivière, au milieu des îlots, il le sera encore plus. Le brouillard persistera jusqu'à Novigrad.

— Moi, je ne vais pas jusqu'à Novigrad, je débarque à Oxenfurt, déclara sèchement Pitt. Quant au brouillard, il n'est pas suffisamment épais pour nous empêcher de naviguer, n'est-ce pas ?

Le petit garçon au couvre-chef à plume passa à côté d'eux en courant. Il se pencha dangereusement par-dessus le garde-corps et, à l'aide d'un bâton, tenta de pêcher un rat qui se heurtait à la coque du chaland. Geralt s'approcha de lui et lui confisqua son bâton.

— File de là. Ne t'approche pas des rambardes !

— Maaaamaaaaann !

— Everett ! Viens ici immédiatement !

Le professeur se redressa et sonda le sorceleur du regard.

— Il semblerait que vous preniez cette menace très au sérieux.

— Messire Pitt, déclara Geralt le plus calmement possible. Il y a deux semaines, une chose a emporté deux personnes du pont de l'un des chalands de la Compagnie. En plein brouillard. J'ignore ce que c'était. Peut-être s'agissait-il de votre hyphydre ou je ne sais quoi. Peut-être était-ce un goujon. Mais moi, je crois qu'il s'agissait d'une grande demoiselle.

Le scientifique fit la moue.

— Toute supposition devrait s'appuyer sur de solides bases scientifiques et non sur des rumeurs ou des on-dit, déclara-t-il. Je vous le répète, l'hyphydre, que vous vous entêtez à appeler grande demoiselle, ne vit pas dans les eaux du Delta. Sa race a été exterminée, un bon demi-siècle en arrière, par des êtres tels que vous soit dit en passant, prêts à tuer tout ce qui est laid sans réfléchir, sans étude préalable, sans observation quelconque, sans tenir compte de la niche écologique de ces espèces.

L'espace d'un instant, Geralt eut envie d'avouer franchement à Linus Pitt qu'il n'en avait strictement rien à faire de ces hyphydres et de leur niche écologique, mais il se ravisa.

— Messire le professeur, dit calmement le sorceleur. L'une des personnes tirées hors du pont était une jeune femme enceinte. Elle souhaitait simplement tremper ses pieds gonflés dans l'eau pour les rafraîchir... En théorie, son enfant aurait pu un jour devenir recteur de votre académie. Que dites-vous d'une telle approche de l'écologie ?

— Qu'elle est irrationnelle, émotionnelle et subjective. La nature est régie par ses propres lois, qui, bien qu'elles soient cruelles et brutales, doivent rester inchangées. C'est une lutte pour la survie ! (Le professeur se pencha par-dessus le garde-corps et cracha dans l'eau.) Quant à l'extermination des races, même carnassières, elle ne peut trouver de justifications. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense qu'il est dangereux de se pencher comme vous le faites. Il peut y avoir une grande demoiselle dans les parages. Vous voulez vérifier par vous-même de quelle manière ce genre de créature lutte pour sa survie ?

Linus Pitt lâcha le garde-corps et s'en écarta vivement. Il pâlit quelque peu mais se reprit aussitôt et fit de nouveau la moue.

— Vous savez assurément beaucoup de choses sur ces monstres fantastiques que sont les grandes demoiselles, n'est-ce pas, messire le sorceleur ?

— Sans nul doute moins que vous. Nous pourrions peut-être profiter de l'occasion pour en discuter ? Éclairez-moi, messire le professeur, exposez donc votre science des carnassiers marins. Je vous écouterai volontiers, mon voyage ne m'en paraîtra que moins long.

— Vous vous moquez de moi ?

— En aucun cas. Je souhaiterais vraiment combler mes lacunes dans ce domaine.

— Hum... En ce cas... Pourquoi pas ? Écoutez donc : la famille des *Hyphydridae*, qui appartient à l'ordre des amphipodes, c'est-à-dire des créatures à pattes doubles, comprend quatre espèces connues de la science. Deux d'entre elles vivent exclusivement dans les eaux tropicales. En revanche, il est possible de rencontrer dans nos climats, bien que très rarement désormais, la petite *Hyphydra longicauda* ou alors l'*Hyphydra marginata*, d'une taille légèrement supérieure. Le biotope de ces deux espèces est constitué d'eaux stagnantes ou à faible courant. Ce sont effectivement des espèces carnassières qui préfèrent se nourrir de créatures à sang chaud... Vous avez quelque chose à ajouter ?

— Pas pour l'instant. Je suis tout ouïe.

— Bon, hum... Certains ouvrages font référence à une sous-espèce appelée *Pseudohyphydra*, qui vit dans les eaux marécageuses d'Angren. Cependant, le savant Bumbler d'Aldersberg a démontré récemment qu'il s'agissait d'une tout autre espèce de la famille des *Mordidae*, c'est-à-dire des mordeurs. Elle se nourrit exclusivement de poissons et de petites algues. Elle a été baptisée *Ichtyovorax bumbleri*.

— Ce monstre a de la chance, sourit le sorceleur. C'est le troisième nom qu'il reçoit.

— Comment ça ?

— La créature dont vous parlez est une naucore ; elle porte le nom de « cinerea » en langue ancienne. Si le savant Bumbler avance qu'elle se nourrit exclusivement de poisson, alors je suppose qu'il ne s'est jamais baigné dans les lacs où vivent les naucores. Cependant, il a raison sur un point : la cinerea a autant en commun avec une grande demoiselle que moi avec un renard. Nous aimons tous deux le canard.

— De quelle cinerea me parlez-vous ? s'indigna le professeur. La cinerea est une créature mythique ! Votre ignorance me déçoit profondément... Je suis vraiment étonné que...

— Je sais, l'interrompit Geralt. Je démérite à mesure que l'on me connaît mieux. Cependant, je me permettrais d'amener encore quelques corrections à votre théorie, messire Pitt. Les grandes demoiselles ont toujours vécu dans le Delta, et elles y vivent encore

aujourd'hui. Il est vrai qu'à une époque elles semblaient avoir bel et bien disparu. Elles se nourrissaient en effet de ces petits phoques...

— Des marsouins communs nains, rectifia le professeur d'histoire naturelle. Soyez précis. Ne confondez pas les phoques et les...

— ... elles se nourrissaient de marsouins, mais ces derniers ont été exterminés parce qu'ils ressemblaient à des phoques. On les chassait pour leur peau et pour leur graisse. Ensuite, des canaux ont été creusés en amont de la rivière, des barrages et des estacades y ont été construits. Le courant a faibli, les eaux du Delta sont devenues vaseuses et ont été envahies par les herbes. Quant à la grande demoiselle, elle a subi une mutation. Elle s'est adaptée à ce nouvel environnement.

— Quoi ?

— Les humains ont recréé sa chaîne alimentaire. Ils lui ont fourni des créatures à sang chaud qui ont remplacé les marsouins. Ils se sont mis à transporter des moutons, du bétail et des porcs sur le Delta. Les grandes demoiselles ont alors vite compris que chaque chaland, chaque barque, chaque radeau, chaque bachot naviguant sur la rivière constituait un véritable garde-manger.

— Mais la mutation ? Vous avez parlé de mutation ? !

— Cette fiente liquide (Geralt désigna l'eau verdâtre) semble bien convenir à la grande demoiselle. Elle favorise sa croissance. Il paraît que cette saloperie peut atteindre une envergure telle qu'elle parvient sans effort à tirer une vache hors d'un radeau. Tirer un homme d'un pont n'est donc pour elle qu'une bagatelle. En particulier lorsqu'elle s'attaque aux chalands qu'utilise la Compagnie pour le transport de passagers. Voyez vous-même comme ces embarcations s'enfoncent profondément dans l'eau.

Le professeur s'écarta soudain du garde-corps et s'en éloigna autant qu'il put, aussi loin que le lui permirent les charrettes et les bagages des voyageurs.

— J'ai entendu un clapotement ! dit-il, haletant, alors qu'il scrutait les îlots à travers le brouillard. Messire le sorceleur ! J'ai entendu un...

— Du calme. À part ce clapotement, on entend encore le grincement des rames dans leurs tolets. Ce sont les douaniers de la rive rédanienne. Vous verrez, ils seront bientôt là et ils feront plus de pagaille que ne parviendraient à en faire trois ou même quatre grandes demoiselles.

Pluskolec accourut près d'eux. Il poussa un vilain juron parce que le garçon au couvre-chef à plume s'était pris dans ses jambes. Les passagers et les marchands, très nerveux, passaient en revue leurs biens et essayaient de cacher leur contrebande.

Un instant plus tard, une grande barque vint cogner contre la

paroi du chaland et quatre personnages très remuants, bruyants et hargneux sautèrent sur le pont. Ils encerclèrent le patron, vociférèrent des menaces en s'efforçant de se donner de l'importance, après quoi ils se jetèrent sur les bagages et les biens des passagers avec enthousiasme.

— Ils nous contrôlent avant même qu'on soit amarrés ! se plaignit Pluskolec en s'approchant du sorceleur et du professeur. C'est illégal, pas vrai ? On n'est pas encore en territoire rédanien. La Rédanie est sur la rive droite, à un demi-mile de là !

— C'est faux, réfuta le professeur. La frontière entre la Rédanie et la Témérie passe par le milieu du cours du Pontar.

— Mais, bon sang ! Comment voulez-vous mesurer un cours d'eau ! C'est le Delta du Pontar ici ! Les îles, les îlots et les bancs de sable changent constamment de place, le chenal est chaque jour différent ! Ah, malédiction !... Hé, toi ! P'tit merdeux ! Laisse cette gaffe où elle est, sinon je te réduis le cul en bouillie ! Holà, gente dame ! Surveillez donc votre petit ! Ah, malheur...

— Everett ! Laisse ça, tu vas te salir !

— Qu'y a-t-il dans ce coffre ? criaient les douaniers. Vous, là, ouvrez-moi ce baluchon ! À qui est cette charrette ? Y a-t-il des devises à bord ? Allons, répondez ! De l'argent témérien ou nilfgaardien ?

— Voilà à quoi ressemble la guerre des douanes, dit finement Linus Pitt pour commenter ce remue-ménage. Vizimir est parvenu à imposer un droit d'étape à Novigrad. Foltest de Témérie lui a immédiatement répondu par un droit d'étape absolu à Wyzima et à Gors Velen. Cette mesure de rétorsion ayant frappé les marchands rédaniens de plein fouet, Vizimir a augmenté les taxes sur les produits témériens. Il protège l'économie rédanienne. La Témérie est envahie de marchandises bon marché qui proviennent des manufactures nilfgaardiennes. C'est la raison pour laquelle les douaniers font preuve d'autant de zèle. Si les produits nilfgaardiens passaient la frontière en masse, l'économie rédanienne pourrait s'écrouler. La Rédanie n'a pratiquement aucune manufacture, les artisans ne pourraient pas faire face à la concurrence.

— En bref, Nilfgaard obtient petit à petit, par ses marchandises et son or, ce qu'il n'a pu conquérir par les armes, ironisa Geralt. Pourquoi la Témérie ne se défend-elle donc pas ? Foltest n'a-t-il pas bloqué ses frontières méridionales ?

— Comment pourrait-il faire ? La marchandise passe par Mahakam, Brugge, Verden et les ports de Cidaris. Pour les marchands, seul compte le bénéfice et non la politique. Si le roi Foltest bloquait ses frontières, les hanses pousseraient d'immenses clameurs...

— Des devises ? grommela un douanier mal rasé aux yeux injectés de sang alors qu'il s'approchait d'eux. Quelque chose à

déclarer ?

— Je suis un savant.

— Vous pourriez même être un prince ! Je vous demande ce que vous transportez avec vous !

— Laisse-les, Boratek, dit le chef du groupe, un douanier de haute et imposante stature qui portait une longue moustache noire. Tu ne reconnais pas le sorceleur ? Salut, Geralt. C'est un ami à toi ? Un savant ? Vous allez donc à Oxenfurt, messire ? Sans bagage ?

— C'est cela.

Le douanier sortit un grand mouchoir de sa manche puis s'essuya le front, la moustache et le cou.

— Qu'est-ce que ça dit aujourd'hui, Geralt ? demanda-t-il. Le monstre ne s'est pas pointé ?

— Non. Et toi, Olsen, aurais-tu aperçu quelque chose ?

— Je n'ai pas le temps d'observer les environs. Je travaille, moi.

— Mon papa, il est chevalier du roi Foltest ! déclara Everett qui s'était discrètement mêlé à eux. Et il a de plus grosses moustaches !

— Dégage de là, avorton ! s'écria Olsen avant de pousser un long soupir. Aurais-tu par hasard un peu de vodka, Geralt ?

— Non.

— Mais moi, oui. (L'académicien surprit tout le monde en sortant une outre plate de sa besace.)

— De mon côté, j'ai de quoi faire gogaille, se vanta Pluskolec qui semblait sortir de terre. Des lottes fumées !

— Et mon papa...

— Fous le camp, p'tit merdeux !

Ils s'assirent sur un tas de cordages, à l'ombre de l'une des charrettes qui était garée au milieu de l'embarcation, et ils se mirent à boire à l'outré les uns après les autres et à manger les lottes. Olsen dut les laisser un moment, parce qu'une violente dispute avait éclaté un peu plus loin. Un marchand nain de Mahakam exigeait une baisse de taxe, et tentait de persuader les douaniers que les fourrures qu'il transportait n'étaient pas des peaux de renards argentés, mais des peaux de chats particulièrement grands. Quant à la mère de cet infatigable fouineur d'Everett, elle ne voulait se soumettre à aucun contrôle, et en appelait au rang de son époux et à ses privilèges nobiliaires d'une voix stridente.

Sur le large détroit, le bateau évoluait lentement entre les îles broussailleuses, traînant contre ses flancs des nénuphars verts et jaunes ainsi que des potamots qui s'étaient assemblés en tresses. Parmi les roseaux, l'on entendait le vrombissement menaçant des bourdons et le sifflement des tortues. Des hérons, posés sur une patte, regardaient l'eau avec un calme stoïque, sachant qu'il n'y avait pas de quoi s'impatienter : tôt ou tard, le poisson viendrait lui-même à

passer.

— Alors, messire Geralt ? demanda Pluskolec en léchant la peau d'une lotte. Encore un voyage sans encombre, on dirait ! Vous savez quoi ? Ce monstre n'est pas bête. Il sait que vous lui tendez un piège. Chez nous, au village, il y avait une rivière, dans laquelle vivait une loutre. Elle venait en cachette dans les basses-cours et étranglait les poules. Mais elle était si maligne qu'elle ne venait jamais quand le père ou moi et mes frères, on était à la maison. Elle venait seulement quand le papi restait tout seul. Et vous savez, notre papi, il n'avait plus toute sa tête ni toutes ses jambes d'ailleurs, à cause de la paralysie. C'était comme si cette saloperie de loutre le savait. Alors un jour, notre paternel...

— Dix pour cent ad valorem ! s'écria le marchand nain du milieu de l'embarcation, en agitant sa peau de renard. Cela revient à tant et je ne paierai pas un sou de plus !

— Alors je vous confisquerai tout ! grogna Olsen avec colère. Et je ferai remonter cette affaire aux oreilles de la garde de Novigrad, alors elle vous jettera au trou avec tout votre valorem ! Boratek, encaisse tout jusqu'au dernier sou ! (Il revint auprès de ses camarades.) Hé, vous m'en avez laissé un peu ? Vous n'avez pas tout lapé ?

— Assieds-toi, Olsen. (Geralt lui fit une place sur les cordages.) Tu as un travail qui rend nerveux, à ce que je vois.

— Ah ça ! J'en ai par-dessus la tête, soupira le douanier avant d'avaler une gorgée de vodka et de s'essuyer la moustache. J'envoie tout ça au diable, je rentre à Aedirn. Je suis un honnête habitant de Vengerberg, j'ai suivi ma sœur et mon beau-frère jusqu'en Rédanie, mais je rentre au bercail. Tu sais, Geralt, j'ai l'intention de m'engager dans l'armée. À ce qu'on dit, le roi Demawend a décrété l'enrôlement dans le but de créer une armée spéciale. Six mois de formation dans un camp et puis ta solde tombe. C'est trois fois plus que ce que je gagne ici, même en comptant les pots de vin... Pouah ! Ces lottes sont trop salées.

— J'ai entendu parler de cette armée spéciale, acquiesça Pluskolec. C'est à cause des Écureuils, l'armée régulière ne s'en sort pas contre les commandos d'elfes. Il paraîtrait qu'on enrôle plus volontiers des demi-elfes... Mais ce camp où ils apprennent à se battre, c'est un véritable enfer à ce qu'on dit. La moitié en sort pour toucher sa solde, et l'autre pour aller au cimetière, les pieds devant.

— C'est comme ça, fit le douanier. Une armée spéciale, patron, ça porte bien son nom. C'est pas pour n'importe quel foutu avant-garde à qui il suffit de montrer de quel côté son hast pique. Une armée spéciale doit savoir se battre comme pas une !

— Toi, Olsen, tu s'rais comme ces féroces guerriers ? T'as pas peur des Écureuils ? Qu'y te fourrent le cul de flèches ?

— Pour ça non ! J'sais aussi bander un arc, moi. J'ai déjà combattu les Nilfgaardiens, alors les elfes...

— À ce qu'on dit, c'lui qui tombe vivant entre les mains des Scoia'tael..., frémit Pluskolec, il aurait mieux valu qu'y vienne jamais au monde. Y sont du genre à torturer à mort...

— Hé, tu ferais mieux d'la fermer, patron. T'es pire qu'une femme avec tes sornettes. La guerre, c'est la guerre. Un coup, c'est toi qui botte les fesses à ton ennemi, un coup, c'est lui qui te les botte. N'aie crainte, les nôtres n'y vont pas non plus d'main morte avec les elfes qui sont faits prisonniers.

— C'est la tactique de la terreur. (Linus Pitt jeta la tête et la colonne vertébrale d'une lotte par-dessus bord.) La violence appelle la violence. La haine a grandi dans les cœurs et a empoisonné le sang de nos frères...

— Quoi ? fit Olsen dans une grimace. Causez donc comme tout le monde !

— Voici venus des temps difficiles.

— Ça, c'est bien vrai, acquiesça Pluskolec. Y va y avoir une grande guerre, y a pas de doute. Tous les jours, des nuées de corbeaux volent dans le ciel, à croire qu'y sentent déjà la charogne à plein nez. La prophétesse Itline, elle, elle a prédit la fin du monde. Viendra la Lumière blanche et puis après, le Froid blanc. Ou alors l'inverse, j'me rappelle plus comment c'était. Y a des gens qui racontent qu'ils ont vu des signes dans le ciel...

— Au lieu de regarder l'ciel, tu ferais mieux de regarder l'chenal, patron, parce que ta nef va s'planter dans les hauts-fonds... Ah ! On est déjà à hauteur d'Oxenfurt. Regardez, on voit la Barrique d'ici !

Le brouillard s'était nettement dissipé, de sorte qu'ils pouvaient voir les îlots et les prés marécageux de la rive droite ainsi qu'une partie de l'aqueduc qui les surplombait.

— Messires, ceci est une station d'épuration expérimentale, déclara fièrement le professeur tout en passant son tour à boire. C'est une grande avancée pour la science, et un beau succès pour l'Académie. Nous avons effectué des travaux de réparation sur l'ancien aqueduc des elfes, sur les canaux et la cuve de décantation, et nous épurons déjà toutes les eaux usées de l'université, du bourg, des villages et des fermes environnantes. Ce que vous appelez la Barrique est en réalité la cuve de décantation. C'est vraiment un énorme succès pour la science...

— J'vous conseille de baisser la tête, prévint Olsen en se cachant derrière le pavois. L'an dernier, quand cette chose a explosé, la merdasse a volé jusqu'à l'île aux Grues.

Le chaland passa entre les îlots ; la tour massive de la cuve de décantation ainsi que l'aqueduc disparurent dans la brume. Tous

poussèrent un soupir de soulagement.

— Tu ne passes pas directement par le bras d'Oxenfurt, Pluskolec ? demanda Olsen.

— Je vais d'abord jusqu'à la baie des Charmes. Pour y chercher des marchands de poissons et autres commerçants de la rive témérienne.

— Hum... (Le douanier se gratta le cou.) Jusqu'à la Baie... Dis-moi, Geralt, t'aurais pas un problème avec des Témériens par hasard ?

— Pourquoi ? Quelqu'un aurait-il posé des questions sur moi ?

— T'as deviné. Comme tu vois, j'me souviens que tu m'as demandé d'avoir un œil sur tous ceux qui s'intéresseraient à toi. Eh bien, tiens-toi bien, la garde témérienne a posé des questions sur ton compte. Ce sont les douaniers de là-bas que je connais bien qui me l'ont dit. Ça sent mauvais, Geralt.

— Serait-ce l'eau ? s'inquiéta Linus Pitt en regardant craintivement derrière lui l'aqueduc et « l'énorme succès de la science ».

— Ou bien ce merdeux ? (Pluskolec désigna Everett qui errait toujours dans les parages.)

— J'parle pas d'ça, répondit le douanier en faisant la grimace. Écoute, Geralt, les douaniers témériens m'ont dit que cette Garde posait des questions bizarres. Elle sait que tu navigues sur les chalands de Malatius et Grock. Elle a demandé... si tu voyageais seul. Si tu n'étais pas avec... Par tous les diables, surtout ne ris pas ! Elle parlait d'une toute jeune damoiselle qu'on aurait vue en ta compagnie.

Pluskolec se mit à rire. Linus Pitt lança au sorceleur un regard plein d'aversion, de ceux que l'on jette aux hommes aux cheveux blancs auxquels la justice s'intéresse du fait de leurs penchants pour les fillettes.

— Les douaniers témériens ont supposé que c'était avant tout une affaire privée, poursuivit Olsen après s'être éclairci la voix. Un règlement de comptes personnel auquel quelqu'un voulait mêler la Garde... Par exemple, un membre de la famille de la damoiselle ou son fiancé. Ils ont donc discrètement cherché à savoir qui était derrière tout ça. Et ils ont fini par l'apprendre. Apparemment, il s'agirait d'un noble, aussi fort en gueule qu'un chancelier, loin d'être pauvre et pas radin pour deux sous, qui se fait appeler... Rience, ou quelque chose dans le genre. Il a une grosse tache sur la joue gauche, comme une brûlure. Tu le connais ?

Geralt se leva aussitôt.

— Pluskolec, dit-il. Je quitte le chaland à la baie des Charmes.

— Comment ça ? Et le monstre alors ?

— C'est votre problème.

— À propos de problème, l'interrompit Olsen, regarde donc à

tribord, Geralt. Quand on parle du loup...

La brume qui se levait rapidement laissa soudain apparaître, sortie de derrière une île, une barcasse sur le mât de laquelle flottait paresseusement un étendard noir parsemé de lys argentés. L'équipage était composé de quelques individus coiffés du bonnet pointu de la garde témérienne.

Geralt saisit aussitôt sa sacoche et en sortit ses deux lettres : celle de Ciri et celle de Yennefer. Il les déchira rapidement en petits morceaux qu'il jeta dans la rivière. Le douanier l'observait en silence.

— On peut savoir ce que tu fabriques ?

— Non. Pluskolec, occupe-toi de mon cheval.

— Tu veux... (Olsen fronça les sourcils.) Tu as l'intention de...

— Ça me regarde, ce que j'ai l'intention de faire. Ne t'en mêle pas, ça créerait des problèmes. Ils naviguent sous pavillon témérien.

— Je me fous de leur pavillon. (Le douanier fit glisser son sabre vers un endroit plus accessible de son ceinturon, et frotta de sa manche son hausse-col émaillé représentant un aigle sur fond rouge.) Si moi je suis sur ce navire et que j'effectue un contrôle, alors ça veut dire que nous sommes en territoire rédanien. Je ne permettrai pas que...

— Olsen, l'interrompt le sorceleur en saisissant le douanier par le bras. Ne t'en mêle pas, je te prie. L'homme au visage brûlé n'est pas sur la barcasse. Or je dois savoir qui il est et ce qu'il veut. Je dois le rencontrer.

— Tu vas te laisser prendre ? Ne sois pas stupide ! S'il s'agit d'un règlement de comptes personnel, d'une vengeance exécutée sur un ordre privé, alors ils te jetteront par-dessus bord, derrière une île, dans les profondeurs, avec une ancre autour du cou. Tout c'que tu rencontreras, ce seront les crabes au fond de la rivière !

— Il s'agit de la garde témérienne, pas de bandits.

— Ah, tu crois ? Regarde un peu leurs gueules ! D'ailleurs, je verrai moi-même bientôt qui ils sont en vérité...

La barcasse, qui s'était rapidement rapprochée, atteignit la coque du chaland. L'un des gardiens jeta une amarre, un autre accrocha de sa gaffe la rambarde de l'embarcation.

— Je suis le patron ! (Pluskolec barra le passage à trois individus qui avaient sauté sur le pont.) Ceci est un navire de la compagnie Malatius et Grock ! Que...

L'un des individus, chauve et trapu, poussa sans façon le patron de son épaule, aussi large qu'une branche de chêne.

— Je cherche un certain Gerald, appelé Gerald de Riv ! gronda-t-il en jaugeant le patron du regard. Y en a-t-il un de ce nom à bord ?

— Non.

— Oui, c'est moi. (Le sorceleur passa par-dessus les baluchons et

les paquets, et s'approcha du gardien.) Je suis Geralt. De quoi s'agit-il ?

— Au nom de la loi, je vous arrête. (Le chauve parcourut la foule de passagers du regard.) Où est la fille ?

— Je suis seul.

— Tu mens !

— Holà, holà ! (Olsen apparut de derrière le sorceleur et lui posa une main sur l'épaule.) Du calme, arrêtez de crier. Vous arrivez trop tard, les Témériens. Il est déjà en état d'arrestation. C'est moi qui lui ai mis la main dessus. Pour contrebande. J'ai l'ordre de l'amener au poste de garde d'Oxenfurt.

— Quoi ? s'exclama le chauve en fronçant les sourcils. Et la fille ?

— Quelle fille ? On l'a pas vue à bord.

Les gardiens se regardèrent dans un silence perplexe. Olsen afficha un large sourire et tourna sa moustache noire entre ses doigts.

— Vous savez ce qu'on va faire, les Témériens ? s'amusa-t-il. Naviguez avec nous jusqu'à Oxenfurt ! Nous comme vous, on est des gens simples, alors comment on pourrait s'y connaître en justice ? Mais le commandant du poste de garde d'Oxenfurt est loin d'être bête, et il a de l'expérience, alors il nous dira qui a raison. D'ailleurs vous devez le connaître notre commandant, pas vrai ? Parce que, lui, il connaît très bien le vôtre, celui d'la Baie. Vous lui expliquerez votre affaire... Vous lui montrerez votre ordre et votre sceau... Parce que vous avez bien un ordre et un sceau en bonne et due forme, hein ?

Le chauve gardait le silence et regardait le douanier d'un air morose.

— J'ai ni l'envie ni le temps d'aller à Oxenfurt ! hurla-t-il soudain. J'emmène cet oiseau sur notre rive et basta ! Stran, Vitek ! Allez, fouillez-moi ce chaland ! Trouvez-moi la fille, et vite !

— Tout doux, du calme. (Olsen, sans prêter attention aux hurlements du gardien, égrenait ses paroles lentement et distinctement.) Vous êtes du côté rédanien du Delta, les Témériens. Vous avez peut-être quelque chose à déclarer ? Ou alors vous transportez peut-être de la contrebande ? On va tout de suite vérifier ça. On va fouiller votre barcasse, et si on trouve quelque chose, alors vous devrez quand même faire un petit tour jusqu'à Oxenfurt. Et nous, quand on veut, on finit toujours par trouver quelque chose. Les gars ! Avec moi !

— Mon papa, il est chevalier ! piailla soudain Everett qui était apparu à côté du chauve, comme par miracle. Et il a un couteau encore plus grand !

En un éclair, le chauve attrapa l'enfant par son col en peau de castor, le souleva de terre et fit tomber son couvre-chef à plume. Maintenant d'un bras le petit garçon par la taille, le gardien lui mit

son coutelas sous la gorge.

— Arrière ! beugla-t-il. Arrière ou j'égorge le marmot !

— Evereeeeett ! hurla sa mère.

— La garde témérienne emploie de bien curieuses méthodes, déclara lentement le sorceleur. Elles sont si curieuses qu'on a du mal à croire qu'il s'agisse réellement de la Garde.

— Ferme-la ! hurla le chauve en secouant Everett qui couinait comme un goret. Stran, Vitek, attrapez-le ! Ligotez-le et à la barcasse ! Quant à vous, reculez ! Où est la fille ? Amenez-la-moi, sinon j'égorge le p'tit merdeux !

— Eh bien vas-y ! Égorge-le, fit Olsen entre ses dents alors qu'il donnait le signal à ses douaniers et qu'il tirait son sabre de son ceinturon. Il est pas à moi à ce que j'sache ! Mais quand tu l'auras égorgé, alors on aura à causer, tous les deux.

— Ne te mêle pas de ça ! (Geralt jeta son épée sur le pont et retint d'un geste les douaniers et les matelots de Pluskolec.) Je suis à vous, messire le soi-disant gardien. Lâchez cet enfant.

— Tous à la barcasse ! (Le chauve recula en direction du garde-corps sans lâcher Everett, puis il attrapa des cordages.) Vitek, ligote-le ! Arrière, vous tous ! Si j'en vois un bouger, le rejeton crèvera !

— Tu es devenu fou, Geralt ? gronda Olsen.

— Ne t'en mêle pas !

— Evereeeeett !!!

Soudain, la barcasse témérienne se balança et s'écarta du chaland. De l'eau jaillit dans l'air avec un clapotement bruyant, et deux longues pattes vertes, calleuses et hérissées d'épines pareilles à celles d'une mante religieuse firent leur apparition. Elles agrippèrent le gardien à la gaffe et l'attirèrent sous l'eau en un clin d'œil. Le chauve poussa un hurlement sauvage, lâcha Everett et se cramponna au cordage qui pendait du garde-corps de la barcasse. Everett tomba dans l'eau, qui était devenue rouge sang. Tous – sur le chaland comme sur la barcasse – se mirent à hurler comme des fous.

Geralt se libéra des deux gardiens qui tentaient de le ligoter. Il décocha un coup de poing sous le menton de l'un qu'il jeta par-dessus bord. Le deuxième l'attaqua avec un crochet métallique, mais il fléchit soudain avant de s'effondrer dans les bras d'Olsen, le sabre du douanier enfoncé sous les côtes jusqu'à la poignée.

Le sorceleur sauta par-dessus le petit garde-corps. Avant que l'épais manteau d'algues se referme sur sa tête, il entendit Linus Pitt, professeur diplômé d'histoire naturelle à l'académie d'Oxenfurt, qui ne cessait de crier.

— Mais qu'est-ce que c'est ? Quelle est cette espèce ? De telles créatures n'existent pas !

Le sorceleur émergea juste à côté de la barcasse témérienne,

évitant miraculeusement le harpon avec lequel l'un des hommes du chauve tentait de le transpercer. Le gardien n'eut pas le temps de renouveler son coup ; il tomba à l'eau, une flèche en travers de la gorge. Geralt, ayant saisi le harpon, prit appui sur ses jambes contre le flanc du navire pour se propulser dans les profondeurs tourbillonnantes. Dans son élan, il piqua quelque chose ; il espérait que ce n'était pas Everett.

— C'est impossible ! (Le sorceleur entendait les cris du professeur.) Une telle créature ne peut pas exister ! Ou du moins, elle ne le devrait pas !

Je suis entièrement d'accord avec cette dernière affirmation, pensa le sorceleur en plantant son harpon dans la carapace dure et hérissée de la grande demoiselle. Le corps sans vie d'un gardien témérien se tortillait entre les mandibules falciformes du monstre, en laissant derrière lui des traînées de sang. La grande demoiselle agita violemment sa queue plate et s'enfonça dans les profondeurs de la rivière en soulevant des nuages de vase.

Geralt entendit un cri aigu. Everett, qui s'agitait dans l'eau comme un chiot, s'agrippa aux jambes du chauve qui tentait de remonter à bord de la barcasse à l'aide des cordages suspendus à la rambarde. Ceux-ci lâchèrent, et le gardien comme le garçon disparurent de la surface de l'eau dans un bouillonnement d'écume. Geralt se précipita vers eux, et plongea sous l'eau. Qu'il tombe presque aussitôt sur le col en peau de castor du garçon était dû au plus complet des hasards. Le sorceleur arracha Everett à la nasse d'algues dont il était prisonnier, émergea sur le dos et nagea jusqu'au chaland en battant des pieds.

— Par ici, messire Geralt ! Par ici ! disaient les cris et les hurlements qui se couvraient les uns les autres. Donne-le ! La corde ! Attrape la corde ! Maaaalepeeeste !!! La corde ! Geraaaalt ! Avec la gaffe, la gaffe ! Mon petiiiiit !!!

Le garçon fut arraché à son étreinte et hissé jusqu'au navire. Au même moment, quelqu'un attrapa le sorceleur par-derrière, lui assena un coup sur l'occiput, le couvrit de tout son corps et le fit plonger dans l'eau. Geralt lâcha le harpon, se retourna et saisit son agresseur par la taille. D'une main, il voulut l'agripper par les cheveux, en vain. C'était le chauve.

Ils émergèrent tous deux, l'espace d'un instant. La barcasse témérienne s'était quelque peu éloignée du chaland, et les deux hommes, fortement agrippés l'un à l'autre, se trouvaient au milieu. Le chauve saisit le sorceleur à la gorge ; ce dernier lui planta son pouce dans l'œil. Le gardien hurla, lâcha prise et s'éloigna. Geralt, lui, ne put en faire autant : quelque chose le retenait par la jambe et l'attirait vers le fond. Près de lui, un corps coupé en deux jaillit à la surface de l'eau,

tel un flotteur. Le sorceleur savait désormais ce qui le retenait prisonnier ; ce que lui criait Linus Pitt depuis le pont du chaland ne lui était plus d'aucune utilité.

— C'est un arthropode ! De l'ordre des amphipodes ! De la classe des « Grandes Mâchoires » !

Geralt battait rageusement l'eau de ses mains, et tentait d'extirper sa jambe des pinces de la grande demoiselle qui l'attirait vers ses mandibules claquant en rythme. Le professeur avait encore raison. Les mâchoires du monstre étaient loin d'être petites.

— Attrape la corde ! hurlait Olsen. Attrape la corde !

Un harpon siffla aux oreilles du sorceleur et vint se planter bruyamment dans la carapace émergée et recouverte d'algues du monstre. Geralt en saisit le manche, prit appui dessus pour s'écarter avec force de la bête, et replia sa jambe libre pour lui donner un grand coup de pied. Il s'arracha des pattes épineuses du monstre en y laissant une botte, une partie de ses bas-de-chausses et plusieurs lambeaux de peau. D'autres piques et harpons sifflèrent dans l'air, mais la plupart ratèrent leur cible. La grande demoiselle recroquevilla ses pattes, remua sa queue et s'enfonça gracieusement dans les profondeurs verdâtres.

Geralt saisit la corde qui lui était tombée tout droit sur le visage. Une gaffe s'accrocha à son ceinturon en lui blessant douloureusement le flanc. Le sorceleur sentit une secousse avant d'être hissé, puis empoigné par de nombreuses mains qui le firent passer par-dessus le garde-corps. Il s'effondra sur les bordages du pont, ruisselant d'eau, de vase, d'algues et de sang. Les passagers, l'équipage du chaland et les douaniers se pressaient autour de lui. Le nain aux fourrures de renard et Olsen décochaient encore des flèches, penchés par-dessus la rambarde. Everett, trempé et verdi par les algues, claquait des dents dans les bras de sa mère ; il sanglotait et expliquait à tout le monde qu'il n'avait pas souhaité ce qui était arrivé.

— Messire Geralt ! criait Pluskolec aux oreilles du sorceleur. Vous êtes vivant ou bien ?

— Nom d'un chien... (Le sorceleur recracha des algues.) Je suis trop vieux pour ça... Beaucoup trop vieux...

Tout près d'eux, le nain lâcha la corde de son arc et Olsen poussa un cri joyeux.

— En plein milieu de la panse ! Ha, ha, ha ! Beau tir, messire le pelletier ! Hé, Boratek, rends-lui son argent ! Son tir mérite une réduction des taxes douanières !

— Arrêtez..parvint à articuler le sorceleur en toussotant et en tentant en vain de se lever. Ne les tuez pas tous, par tous les diables ! Il m'en faut un vivant !

— On en a laissé un en vie, lui assura le douanier. Ce maudit

chauve qui me cherchait noise. Les autres, on les a tous transpercés. Quant au chauve, eh bien, il flotte là-bas. On va tout de suite aller le pêcher. Donnez-moi une gaffe !

— Quelle découverte ! Quelle grande découverte ! criait Linus Pitt en sautant près de la rambarde. C'est une toute nouvelle espèce, inconnue de la science ! C'est réellement un spécimen unique ! Ah ! Comme je vous suis reconnaissant, messire le sorceleur ! Cette espèce figurera désormais dans les ouvrages scientifiques sous le nom de... *Geraltia maxillosa pitti* !

— Messire le professeur, gémit Geralt. Si vous voulez vraiment me prouver votre reconnaissance... Alors que cette peste porte le nom d'*Everetia*.

— C'est également un très beau nom, approuva le savant. Ah, quelle découverte ! Quel merveilleux spécimen, d'une rareté exceptionnelle ! C'est sans aucun doute le seul à vivre dans le Delta...

— Non, répondit soudain Pluskolec d'un air sombre. Ce n'est pas le seul. Regardez !

Le tapis de nénuphars qui s'étendait jusqu'à un îlot tout proche frémit et se mit soudain à onduler. Les passagers aperçurent d'abord une vague, puis un énorme corps longiligne semblable à un tronc d'arbre pourri, qui agitait nerveusement ses nombreuses pattes et faisait claquer ses mandibules. Le chauve regarda derrière lui, poussa un hurlement effrayant et se mit à nager en battant des pieds et des mains.

— Quel spécimen, quel spécimen, répéta Pitt fiévreusement, tant le monstre le fascinait. Des pattes céphaliques de préhension, quatre paires de pédipalpes... Une puissante nageoire caudale... Des pinces acérées...

Le chauve regarda de nouveau derrière lui et poussa un hurlement encore plus effroyable. L'*Everetia maxillosa pitti* sortit de l'eau ses pattes céphaliques de préhension et agita sa nageoire caudale de plus belle. Le chauve agitait ses bras et ses jambes dans une tentative de fuite désespérée et vouée à l'échec.

— Que l'eau de la rivière lui soit douce, fit Olsen. (Il ne se découvrit toutefois pas.)

— Mon papa, déclara Everett en claquant des dents, il sait nager plus vite que ce monsieur !

— Éloignez cet enfant de là ! gronda le sorceleur.

Le monstre ouvrit ses pinces, et fit claquer ses mandibules. Linus Pitt pâlit et se retourna.

Le chauve poussa un cri bref, but la tasse et disparut de la surface de l'eau. La rivière se teinta d'un rouge sombre.

— Peste ! (Geralt s'assit lourdement sur le pont.) Je suis trop vieux pour ça... Décidément trop vieux...

C'était une évidence : Jaskier adorait littéralement le petit bourg d'Oxenfurt.

Le terrain universitaire était enceint de murailles elles-mêmes entourées d'une deuxième ceinture, large, bruyante, haletante, animée et tapageuse : celle du bourg. Le petit bourg coloré d'Oxenfurt, avec ses étroites ruelles et ses habitations de bois aux toits pointus. Oxenfurt, qui vivait à travers son Académie, ses étudiants, ses professeurs, ses savants, ses chercheurs et leurs invités, grâce à la science et au savoir, et à tout ce qui accompagne les processus de la recherche. En effet, à Oxenfurt, même les idées jetées au rebut et les théories inachevées se transformaient en exercices pratiques, en transactions et en bénéfices.

Le poète chevauchait lentement le long d'une ruelle boueuse grouillante de monde. Il passa devant divers ateliers, des échoppes, des commerces et des boutiques dans lesquelles, grâce à l'Académie, étaient créées et vendues des dizaines de milliers d'articles et de merveilles introuvables dans les autres recoins du monde, où leur production était considérée comme impossible ou inutile. Il passa de nouveau à proximité de restaurants, d'auberges, d'échoppes, de cabanons, de comptoirs et de grils mobiles d'où s'échappaient d'alléchantes odeurs de mets raffinés, inconnus du reste du monde, et cuisinés exclusivement avec des garnitures et des épices du pays... Oxenfurt, le bourg des miracles, joyeux, pittoresque, animé et parfumé, que des gens fûtés et pleins d'initiative étaient parvenus à créer à partir de simples théories sans valeur inspirées de l'université. Oxenfurt, le bourg de toutes les distractions, des banquets perpétuels, des fêtes permanentes et des beuveries sans fin. De jour comme de nuit, les ruelles résonnaient de musique, de chants, du tintement des verres et du bruit sec des bocks, puisque, de toute évidence, rien ne donnait plus soif que l'assimilation des connaissances. Bien qu'un arrêté du recteur interdise aux étudiants et aux professeurs de boire et de festoyer avant la tombée de la nuit, à Oxenfurt, on buvait et on festoyait toute la journée, en continu, puisque, de toute évidence, si quelque chose pouvait accentuer encore plus la soif que l'assimilation des connaissances, c'était la prohibition totale ou partielle.

Jaskier fit avancer son hongre bai d'un claquement de langue, et poursuivit sa route en se frayant un passage parmi la foule qui se promenait dans les ruelles. Des marchands, des boutiquiers et des grippe-sous ambulants vantaient bruyamment leurs marchandises et

leurs services, dominant de leurs cris le brouhaha ambiant.

— Laissez-vous tenter par des calamars ! Goûtez mes calamars rôtis !

— Testez la pommade contre les boutons ! Une exclusivité de la maison ! Un produit miraculeux, à l'efficacité garantie !

— Venez voir mes chats ! Ce sont de bons souriciers, des chats... magiques ! Écoutez seulement, mes braves gens, comme ils miaulent !

— Amulettes ! Élixirs ! Philtres d'amour, livèches et autres véritables aphrodisiaques ! Une seule pincée et même un mort retrouverait sa vigueur ! Qui en veut ? Allons ?

— J'arrache les dents, presque sans douleur ! Et pour pas cher !

— C'est quoi pas cher ? demanda Jaskier en mordant dans un calamar aussi dur qu'une semelle, planté sur un bâtonnet.

— Deux hellers de l'heure !

Le poète frémit et talonna son cheval. Il se retourna discrètement. Deux individus qui le suivaient à la trace depuis l'hôtel de ville s'étaient arrêtés à côté d'un barbier et faisaient semblant de s'intéresser aux tarifs qui étaient inscrits à la craie sur une planche. Jaskier n'était pas dupe. Il savait ce qui les intéressait vraiment.

Il poursuivit son chemin. Il passa à côté de la bâtisse qui abritait le lupanar *Au Bouton de Rose* où, comme il le savait, étaient proposés des services raffinés, inconnus ou impopulaires dans les autres recoins du monde. Il dut lutter un moment contre son désir d'y passer une petite heure. Finalement, la raison l'emporta. Jaskier poussa un long soupir et se dirigea vers l'Académie en s'efforçant de ne pas regarder en direction des tavernes d'où lui parvenaient de joyeux échos.

Oui, c'était une évidence : le troubadour aimait le petit bourg d'Oxenfurt.

Il se retourna de nouveau. Les deux individus n'avaient pas eu recours aux services du barbier, bien qu'ils en aient indéniablement besoin. À présent, ils se tenaient devant une boutique d'instruments de musique et semblaient s'intéresser aux ocarinas en terre cuite. Le vendeur se pliait en quatre, il vantait ses produits et espérait faire une bonne vente. Jaskier savait qu'il ne serait pas exaucé.

Il dirigea son cheval vers la porte des Philosophes, l'entrée principale de l'Académie. Il régla rapidement les formalités qui consistaient à s'inscrire dans le registre des invités et à donner son cheval à l'écurie.

Un tout autre monde l'accueillit derrière la Porte. L'aménagement de l'enceinte universitaire n'avait rien en commun avec un aménagement citadin ordinaire ; au contraire du bourg, ce n'était pas un lieu de lutte acharnée pour chaque toise carrée. Tout était pratiquement resté tel que l'avaient laissé les elfes. Entre de gracieux petits palais, véritables ravissements pour les yeux, les larges allées

recouvertes de gravier coloré, les clôtures ajourées, les murets, les haies, les canaux, les petits ponts, les parterres et les parcs verts avaient été préservés, sauf en quelques endroits où des bâtisses grossières avaient été construites plus tard, après le départ du Peuple ancien. Tout respirait la propreté, le calme et la solennité : toute forme de commerce ou de service payant y était interdite, sans parler des divertissements ou des plaisirs charnels.

Des étudiants, absorbés par la lecture d'ouvrages ou de parchemins, se promenaient dans les allées du parc. D'autres, assis sur des bancs, sur la pelouse ou les parterres, se faisaient réviser leurs leçons, discutaient ou jouaient discrètement au jeu de l'oie, à pair ou impair, aux dominos, ou à d'autres jeux requérant de l'intelligence. Des professeurs, plongés dans des conversations ou des débats divers, se baladaient également d'un air digne et solennel. De jeunes précepteurs flânaient encore, les yeux rivés sur les postérieurs des jeunes étudiantes. Jaskier constata avec joie que rien n'avait changé à l'Académie depuis qu'il en était parti.

Une brise souffla depuis le Delta, chargée d'une subtile odeur de mer ainsi que des relents un peu plus prononcés de l'acide sulfhydrique provenant de l'imposante bâtisse de la chaire d'Alchimie, qui surplombait le canal. Des verdiers au plumage gris sable gazouillaient dans les buissons du parc qui s'étendait jusqu'aux dortoirs des étudiants, tandis qu'un orang-outan, sans doute évadé du jardin zoologique de la chaire d'Histoire naturelle, trônait sur un peuplier.

Sans perdre de temps, le poète parcourut rapidement le labyrinthe d'allées bordées de haies. Il connaissait l'université comme sa poche, ce qui n'était guère étonnant : il y avait fait quatre années d'études puis avait dispensé des cours à la chaire de l'Art troubadoursque et de la Poésie, durant un an. Ce poste d'enseignant lui avait été proposé alors qu'il venait de décrocher son diplôme avec mention, ce qui n'avait pas manqué d'hébéter ses professeurs auprès desquels, durant ses études, il s'était fait une réputation de paresseux, de fêtard et d'idiot. Plus tard, après avoir voyagé avec son luth quelques années à travers le pays et acquis ainsi une vaste notoriété en tant que ménestrel, l'Académie l'avait prié avec insistance de lui rendre visite et de venir donner des conférences.

Jaskier se faisait rarement prier puisque son amour pour la vie de vagabond se heurtait sans cesse à son penchant pour le confort, le luxe et les revenus réguliers, ainsi qu'à sa sympathie pour le petit bourg d'Oxenfurt, bien évidemment.

Il se retourna. Les deux individus qui n'avaient acheté ni ocarina, ni pipeau, ni guzla, le suivaient toujours à une certaine distance, en observant attentivement la cime des arbres et les façades des

bâtiments.

Le poète changea de direction et, sifflotant avec légèreté, se dirigea vers le petit palais qui abritait la chaire de Médecine et d'Herboristerie. L'allée qui y menait grouillait d'étudiantes vêtues d'une tunique vert clair caractéristique. Jaskier, qui cherchait des visages familiers, parcourut attentivement la foule des yeux.

— Shani !

La jeune étudiante en médecine, aux cheveux d'un roux sombre coupés juste au-dessous des oreilles, leva la tête de son atlas d'anatomie, et quitta le banc assise.

— Jaskier ! fit-elle en souriant et en clignant des yeux – qu'elle avait joyeux et d'une jolie couleur marron. Il y a une paire d'années que je ne t'ai vu ! Viens, je vais te présenter à mes amies. Elles adorent tes poésies...

— Plus tard, murmura le barde. Regarde discrètement, Shani. Tu vois ces deux-là ?

— Des mouchards.

La jeune fille fronça son nez retroussé et s'esclaffa. Jaskier fut une nouvelle fois surpris par la facilité qu'avait la jeunesse estudiantine à reconnaître les agents, les espions et les délateurs. L'aversion que nourrissaient les étudiants pour les services secrets était bien connue, quoique peu rationnelle. L'enceinte universitaire était sacrée et jouissait du principe d'extraterritorialité. Quant aux élèves et aux enseignants, ils bénéficiaient du privilège d'immunité : les services secrets, bien qu'ils fourrent leur nez partout, n'osaient tourmenter ni molester les membres de l'université.

— Ils me suivent depuis la grand-place, déclara Jaskier en enlaçant l'étudiante et en faisant semblant de la courtiser. Tu pourrais faire quelque chose pour moi, Shani ?

— Ça dépend quoi. (La jeune fille secoua sa nuque gracile, telle une biche effarouchée.) Si tu t'es encore fourré dans une histoire stupide...

— Non, non. (Jaskier la rassura aussitôt.) Je veux simplement transmettre une nouvelle, mais je ne peux le faire seul à cause de ces deux fientes collées à mes talons...

— Tu veux que j'appelle les garçons ? Il suffit que je crie à l'aide et tu n'auras plus à te soucier de ces mouchards.

— Laisse choir. Tu veux faire éclater des troubles ? La fâcheuse histoire des non-humains avec leur ghetto des bancs s'est à peine refermée que tu voudrais créer un nouvel incident ? Par ailleurs, j'ai la violence en horreur. Je me dépêtrerai de ces espions tout seul. Quant à toi, si tu pouvais...

Le poète approcha ses lèvres des cheveux de la jeune fille et murmura un moment à son oreille. Les yeux de Shani s'écaraquillèrent.

— Le sorcelleur ? Le vrai sorcelleur ?
— Moins fort, par tous les dieux ! Alors, tu vas le faire, Shani ?
— Bien entendu. (L'étudiante en médecine afficha un large sourire.) Ne serait-ce que pour satisfaire ma curiosité et pouvoir approcher de près le célèbre...

— Moins fort, j'ai dit ! Et rappelle-toi, pas un mot à qui que ce soit.

— Secret médical ! (Shani lui adressa un plus beau sourire encore, et Jaskier ressentit de nouveau l'envie de composer enfin une ballade sur les jeunes filles comme elle, qui ne sont pas très belles, mais si pleines de charme qu'on en rêve la nuit, alors qu'on oublie les beautés classiques aussitôt après les avoir vues.)

— Merci, Shani.

— Il n'y a pas de quoi, Jaskier. À très bientôt. Salut !

Après s'être dûment embrassés sur les joues, la jeune étudiante et le barde se mirent promptement en marche dans des directions opposées : elle vers la Chaire, lui vers le jardin des Penseurs.

Il dépassa le bâtiment moderne et sinistre de la chaire de Technique que les étudiants avaient surnommé « Deus ex machina », tourna vers le pont Guildenstern, mais n'alla guère plus loin. Les deux individus l'attendaient au détour d'une allée, près d'un parterre où trônait un buste en bronze de Nicodemus de Boot, le premier recteur de l'Académie. À l'instar de tous les espions du monde, les deux mouchards évitaient le contact visuel direct ; ils avaient des mines grossières aux traits indistincts auxquelles ils s'efforçaient de donner un semblant d'intelligence, sans succès – ils rappelaient plutôt des singes malades mentaux.

— T'as le bonjour de Dijkstra, fit l'un des espions. Allons-y !

— Bien le bonjour en retour, répondit insolemment le barde. Allez-y, et bonne route !

Les espions se regardèrent, puis, sans bouger de place, ils se mirent à fixer le mot odieux qui avait été gribouillé au fusain sur le socle du buste de l'ancien recteur. Jaskier poussa un long soupir.

— C'est bien ce qu'il me semblait, déclara-t-il en replaçant son luth sur son épaule. Je vais donc être irrémédiablement obligé de suivre ces nobles messires, n'est-ce pas ? Alors, tant pis. Allons-y ! Passez devant, je vous suis. Dans ce cas précis, que l'âge cède sa place d'honneur à la beauté.

* * *

Dijkstra, le chef des services secrets du roi Vizimir de Rédanie,

n'avait pas l'apparence d'un espion. Il était loin du stéréotype de l'espion petit, maigre, avec une face de rat, des petits yeux luisants et perçants et un capuchon noir. Dijkstra, comme le savait Jaskier, ne portait jamais de capuchon et avait une nette préférence pour les tenues de couleur claire. Sa taille avoisinait les sept pieds et son poids frôlait sans doute les deux quintaux. Lorsqu'il croisait ses avant-bras sur sa poitrine – ce qu'il faisait volontiers – c'était comme si deux cachalots s'écrasaient contre une baleine. Pour ce qui était des traits de son visage, de la couleur de ses cheveux et de sa carnation, Dijkstra rappelait un cochon fraîchement décrassé. Jaskier connaissait peu de gens dont l'apparence était aussi trompeuse que la sienne. Parce que ce géant porcin, qui donnait l'impression d'être un crétin mollasse constamment endormi, disposait d'un esprit d'une rare vivacité. Et d'une autorité non moins hors du commun. Un dicton très populaire à la cour du roi Vizimir disait que si Dijkstra affirmait qu'il était midi et qu'alentour régnait l'obscurité la plus totale, il était temps de s'inquiéter du sort du soleil.

À présent, le poète avait d'autres raisons de s'inquiéter.

— Jaskier, dit Dijkstra dans un état de somnolence apparente, en croisant ses gros bras sur sa poitrine. Espèce d'imbécile. De crétin fini. Dois-tu toujours gâcher tout ce que tu entreprends ? Pour une fois dans ta vie, ne pourrais-tu faire les choses comme il se doit ? Je sais très bien que tu es incapable de penser par toi-même. Je sais aussi que tu as bientôt quarante ans, que tu parais en avoir trente, que tu t'imagines en avoir un peu plus de vingt et que tu agis comme si tu en avais à peine dix. Conscient des réalités susmentionnées, je te fournis d'ordinaire des indications précises. Je te dis ce que tu dois faire, quand tu dois le faire et de quelle manière. Et j'ai régulièrement l'impression d'avoir parlé à un mur.

— En ce qui me concerne, répondit le poète d'un air audacieux, j'ai régulièrement l'impression que tu parles pour le simple plaisir de faire mouvoir tes lèvres et ta langue. Viens-en au fait, et épargne-moi tes figures rhétoriques et ton éloquence déficiente. De quoi s'agit-il, cette fois-ci ?

Ils étaient assis à une grande table en chêne, au milieu d'étagères où étaient entassées des piles d'ouvrages et des liasses de parchemins, dans un local loué du dernier étage du rectorat, que Dijkstra s'amusait à appeler « chaire des Nouvelles fraîches », et Jaskier, « chaire d'Espionnage comparé et de Sabotage appliqué ». Ils étaient quatre en tout. Hormis Dijkstra et le poète, deux autres personnes participaient à la discussion. Comme à l'accoutumée, l'une d'entre elles était Ori Reuven, le secrétaire du chef des espions rédaniens, un homme d'un âge très avancé et constamment enrhumé. L'autre quant à elle sortait de l'ordinaire.

— Tu sais très bien de quoi il s'agit, répondit froidement Dijkstra. Mais comme je constate que tu prends un malin plaisir à jouer les idiots, je ne voudrais point t'en priver et vais donc t'expliquer clairement en quelques mots de quoi il retourne. Mais peut-être voudrais-tu jouir de ce privilège, Filippa ?

Jaskier jeta un œil à la quatrième personne qui assistait à la rencontre et qui, jusqu'à présent, avait gardé le silence. Filippa Eilhart avait dû arriver à Oxenfurt peu de temps auparavant ou peut-être avait-elle l'intention d'en partir rapidement, car elle n'avait pas revêtu de robe, ne portait pas ses bijoux préférés en agate noire ni n'affichait de maquillage prononcé. Elle était habillée d'une courte veste d'homme, de jambières et de bottes – une tenue « de combat », comme l'appelait le poète. Les cheveux noirs de la magicienne, d'ordinaire épars et magnifiquement indisciplinés, étaient coiffés en arrière et attachés derrière la nuque par un ruban.

— Nous perdons notre temps, dit-elle en haussant ses sourcils au dessin régulier. Jaskier a raison. Nous n'avons que faire de tout ce verbiage qui ne mène à rien, quand l'affaire que nous avons à régler est simple et banale.

— Banale ! sourit Dijkstra. C'est le mot. Un dangereux agent nilfgaardien qui devrait déjà croupir dans le plus profond de mes cachots à Tretogor, a pris la poudre d'escampette, après avoir été averti et mis en fuite par la bêtise de ces messires Jaskier et Geralt. Voilà en effet une affaire de la plus grande banalité ! J'ai déjà vu des hommes passer sur l'échafaud pour moins que ça. Pourquoi ne m'as-tu pas tenu au courant de votre piège, Jaskier ? Ne t'avais-je pas dit de m'informer de tous les desseins du sorceleur ?

— Je ne savais rien des plans de Geralt, mentit Jaskier avec conviction. Cependant, je t'ai dit qu'il s'était rendu en Témérie et à Sodden pour tenter de retrouver ce Rience. Je t'ai également averti de son retour. J'étais certain qu'il avait abandonné ses recherches. Rience s'était littéralement évaporé, le sorceleur n'avait pas trouvé la moindre trace de lui, ce dont je t'ai également parlé, si tu t'en souviens bien...

— Tu as menti, affirma l'espion froidement. Le sorceleur a retrouvé la trace de Rience. Sous la forme de cadavres. C'est alors qu'il a décidé de changer de tactique. Au lieu de s'évertuer à lui courir après, il a décidé d'attendre que Rience le trouve. Il s'est fait enrôler comme escorte sur les chalands de la compagnie Malatius et Grock. Il l'a fait intentionnellement. Il savait que la Compagnie propagerait largement la nouvelle et qu'alors Rience l'apprendrait et tenterait quelque chose. Et c'est ce qu'il a fait. Cet étrange et insaisissable messire Rience, dont l'insolente assurance est telle qu'il ne ressent même pas le besoin d'utiliser un surnom ou un faux nom ; qui empeste la fumée des cheminées nilfgaardiennes à un mile à la ronde ; qui a

tout du magicien renégat. N'est-ce pas, Filippa ?

Celle-ci ne confirma ni ne contesta. Elle gardait le silence et fixait sur Jaskier un regard perçant. Le poète baissa les yeux et toussota nerveusement. Il n'aimait guère ce genre de regard.

Jaskier divisait les belles femmes, magiciennes y comprises, en quatre catégories : les très charmantes, les charmantes, les peu charmantes et les guère charmantes. À sa proposition de coucher avec elles, les premières répondaient par un oui enjoué, les deuxièmes, par un sourire joyeux. Les troisièmes réagissaient de manière imprévisible. Quant aux dernières, c'étaient toutes celles auxquelles il ne pouvait songer faire une telle proposition sans sentir ses genoux trembler et son sang se glacer étrangement dans ses veines.

Filippa Eilhart, bien qu'elle soit très belle, n'était, de toute évidence, guère charmante.

Par ailleurs, elle était un membre éminent du conseil des magiciens ainsi que magicienne et confidente à la cour du roi Vizimir. Elle était très douée. D'après les rumeurs, elle était l'une des rares à maîtriser l'art de la polymorphie. Elle semblait avoir trente ans. Elle en avait vraisemblablement pas moins de trois cents.

Dijkstra, ses doigts boudinés croisés sur son ventre, se tournait les pouces. Filippa était toujours aussi silencieuse. Ori Reuven toussait, reniflait et se tortillait, remplaçant constamment sa large toge. Celle-ci rappelait celle des professeurs, mais elle ne semblait pas avoir été reçue du sénat. Elle semblait plutôt avoir été trouvée sur un tas d'ordures.

— Ton Geralt, grogna soudain l'espion, a toutefois sous-estimé son adversaire. Il lui a tendu un piège, mais il a fait preuve d'un manque total de bon sens en croyant que ce Rience se donnerait la peine de venir à lui en personne. Selon le plan du sorceleur, Rience devait se sentir en sécurité. Il ne devait en aucun cas flairer le piège qui lui était tendu, ni remarquer que des hommes de messire Dijkstra l'épiaient. Parce que le sorceleur avait demandé à messire Jaskier de ne pas souffler mot de ce piège à messire Dijkstra. Or, il était du devoir de messire Jaskier de le faire, compte tenu des consignes qu'il avait reçues. Consignes qu'il a pourtant jugé bon d'outrepasser.

— Je ne suis pas un de tes subalternes, se rengorgea le poète. Je n'ai pas l'obligation de me soumettre à tes ordres ou à tes consignes. Je t'aide de temps à autre, mais je le fais de mon propre chef, par devoir patriotique, afin de ne pas rester inactif face aux changements à venir.

— Tu joues les espions pour tous ceux qui te paient, l'interrompt froidement Dijkstra. Tu fais le mouchard pour le compte de ceux qui détiennent des choses contre toi. Or, moi, j'en ai pas mal, Jaskier. Alors ne fais pas le fanfaron.

— Je ne céderai pas au chantage !

— Tu veux parier ?

— Messires ! (Filippa Eilhart leva la main.) Un peu de sérieux, si je puis me permettre. Ne nous éloignons pas du sujet.

— Tu as raison. (L'espion s'affala lourdement dans son fauteuil.) Écoute-moi bien, le poète. Ce qui est fait est fait. Rience a été mis en garde et il ne se laissera plus prendre. Mais je ne peux pas permettre qu'une pareille chose se reproduise à l'avenir. C'est pourquoi je veux rencontrer le sorceleur. Amène-le-moi. Cesse de zigzaguer dans la ville en essayant de semer mes agents. Va voir directement Geralt et ramène-le-moi ici, à la Chaire. Je dois lui parler. En personne et sans témoin. Sans le tapage et les rumeurs qui circuleraient si j'arrêtais Geralt. Ramène-le-moi, Jaskier. C'est là tout ce que je te demande.

— Geralt est parti, mentit tranquillement le barde. (Dijkstra lança un regard à la magicienne. Jaskier se raidit entièrement à la perspective de sentir une impulsion lui sonder le cerveau, mais il ne ressentit rien. Filippa le regardait en clignant des yeux, mais rien n'indiquait qu'elle tentait, à l'aide de sortilèges, de découvrir s'il disait vrai.)

— En ce cas, j'attendrai son retour, soupira Dijkstra en feignant de croire le troubadour. L'affaire que je veux lui exposer est importante, j'apporterai donc des modifications à mon plan d'action et j'attendrai le sorceleur. Dès qu'il rentrera, amène-le-moi. Le plus vite sera le mieux. Pour bon nombre de personnes.

— Je risque d'avoir quelques difficultés à convaincre Geralt de venir jusqu'ici, fit Jaskier dans une grimace. Figure-toi qu'il éprouve une incompréhensible aversion pour les espions. Bien qu'il semble comprendre qu'il s'agisse d'un travail comme un autre, il a en horreur tous ceux qui l'exercent. Les élans patriotiques sont une chose, mais il a pour habitude de dire que, pour le métier d'espion, seules se font enrôler les crapules finies et les dernières des...

— Il suffit. (Dijkstra fit un geste nonchalant de la main.). J'en ai assez des formules toutes faites, elles m'ennuient. Elles sont si grossières.

— C'est aussi ce que je pense, s'esclaffa le troubadour. Mais le sorceleur est un bon bougre, candide et probe dans ses jugements ; il est bien loin de nous ressembler, à nous, les gens du monde. Le fait est qu'il déteste tout simplement les espions, et il ne voudra en aucun cas parler avec toi. Quant à apporter son aide aux services secrets, il n'en saurait être question. Par ailleurs, tu n'as rien pour le faire chanter.

— Tu te trompes, déclara l'espion. J'ai ce qu'il faut. À foison. Mais pour l'instant, cette échauffourée sur le chaland près de la baie des Charmes me suffit amplement. Sais-tu qui étaient les hommes qui ont abordé le bateau ? Ce n'était pas les gens de Rience.

— Tu ne m'apprends rien, dit le poète sur un ton détaché. Je suis certain qu'il s'agissait là de quelques scélérats comme il n'en manque point au sein de la garde témérienne. Rience essayait d'obtenir des informations sur le sorceleur, et avait sans doute promis une somme rondelette à qui lui en donnerait. Il était clair que c'était très important pour lui. Quelques canailles auront donc essayé de mettre la main sur Geralt, de l'enfermer dans un trou, pour le vendre ensuite à Rience à leurs propres conditions afin d'en tirer le maximum. Car ils auraient obtenu peu, voire rien, contre une simple information.

— Bravo pour cette perspicacité. Il va de soi que je félicite là le sorceleur et non toi, qui n'aurais jamais pu raisonner de la sorte. Mais cette affaire est bien plus compliquée qu'il y paraît. Il s'avère que mes confrères, les hommes des services secrets du roi Foltest, s'intéressent également à messire Rience. Ils ont percé les plans de ces canailles, pour reprendre ton expression. Ce sont eux qui ont abordé le chaland et qui ont voulu mettre la main sur le sorceleur. Peut-être pour servir d'appau à Rience, ou pour autre chose. Près de la baie des Charmes, ce jour-là, ce sont des agents témériens que le sorceleur a pourfendus, Jaskier. Leur chef est très, très en colère. Tu dis que Geralt est parti ? J'espère pour lui qu'il n'est pas allé en Témérie. Il pourrait ne pas en revenir.

— C'est là tout ce que tu détiens contre lui ?

— C'est bien ça. Je peux étouffer cette affaire avec les Témériens. Mais pas sans contrepartie. Où est parti le sorceleur, Jaskier ?

— À Novigrad, mentit le troubadour sans hésiter. Sur les traces de Rience.

— Quelle grossière erreur, sourit Dijkstra en feignant de ne pas relever le mensonge. Tu vois, c'est tout de même dommage qu'il n'ait pas surmonté son aversion pour les espions et qu'il ne soit pas entré en contact avec moi. Je lui aurais épargné cette peine. Rience n'est pas à Novigrad. En revanche, des agents témériens, il y en a des tas. Ils attendent vraisemblablement le sorceleur. Ils ont découvert ce que je sais depuis longtemps. Que Geralt de Riv, si on l'interroge convenablement, peut répondre à une multitude de questions. Des questions que commencent à se poser les services secrets de chacun des Quatre Royaumes. Mon plan est simple : le sorceleur viendra ici, à la Chaire, où il répondra à ces questions en ma présence. Ensuite, il aura la paix. Je calmerai les Témériens et je lui assurerai ma protection.

— De quelles questions s'agit-il ? Peut-être pourrais-je y répondre ?

— Ne me fais pas rire, Jaskier.

— Et pourquoi pas ? intervint soudain Filippa Eilhart. Peut-être nous ferait-il gagner du temps ? N'oublie pas, Dijkstra, que notre poète

est plongé dans cette affaire jusqu'au cou, et c'est lui que nous avons sous la main, pas le sorceleur. Alors, Jaskier ? Où est l'enfant qu'on a vue en compagnie de Geralt à Kaedwen ? Cette fillette aux cheveux cendrés et aux yeux verts ? Celle sur laquelle te questionnait Rience en Témérie, la fois où il t'avait coincé et qu'il te torturait ? Que sais-tu d'elle ? Où le sorceleur la cache-t-il ? Où s'est rendue Yennefer après avoir reçu la lettre de Geralt ? Où se cache Triss Merigold, et pour quelles raisons ?

Dijkstra demeura immobile, mais le bref coup d'œil qu'il jeta en direction de la magicienne fit comprendre à Jaskier que l'espion avait été surpris. Les questions que Filippa venait de formuler avaient été posées bien trop tôt. Et pas à la bonne personne. Elles semblaient prématurées et irréflechies. Le hic, c'était que l'on pouvait soupçonner Filippa Eilhart de tout sauf de précipitation et d'imprudence.

— Je regrette, répondit lentement le barde, je ne saurais répondre à aucune de ces questions. J'aurais voulu vous aider si j'en avais été capable. Mais je ne le suis point.

Filippa le regardait droit dans les yeux.

— Jaskier, fit-elle entre ses dents. Si tu sais où se trouve la fillette, alors dis-le-nous. Je t'assure que Dijkstra et moi-même ne voulons que sa sécurité. Car c'est précisément sa sécurité qui est en danger.

— Je ne doute point que ce sont là vos intentions, prétendit le poète. Mais j'ignore vraiment de quoi vous parlez. De ma vie, je n'ai vu cette enfant qui vous intéresse tant. Quant à Geralt...

— Geralt, l'interrompit Dijkstra, ne t'a tout simplement pas mis dans la confidence. Il ne t'a rien dit, bien que je ne doute pas que tu l'aies submergé de questions. Je me demande bien pourquoi... Qu'en dis-tu, Jaskier ? Ce simplet candide qui déteste les espions aurait-il enfin compris qui tu étais en réalité ? Laisse-le donc tranquille, Filippa, nous perdons notre temps. Il ne sait rien du tout, ne te laisse pas berner par ses airs pédants et ses petits sourires trompeurs. Il ne peut nous être utile que d'une seule manière. Lorsque le sorceleur sortira de sa cachette, Jaskier entrera en contact avec lui, et personne d'autre. Figure-toi que Geralt le considère comme un ami.

Jaskier releva lentement la tête.

— En effet, confirma-t-il, il me considère comme tel. Et figure-toi, Dijkstra, qu'il ne le fait pas sans raison. Prends-en acte et tires-en les conclusions qui s'imposent. Tu l'as fait ? Alors à présent, tu peux toujours t'essayer au chantage.

— Eh là ! sourit l'espion. Tu es bien sensible sur ce point. Ne fais pas la grimace, le poète. Je plaisantais. Du chantage entre deux bons vieux amis comme nous ? Il ne saurait en être question. Et crois-moi, je ne souhaite ni ne veux de mal à ton sorceleur. Qui sait ? Je

parviendrais peut-être même à m'entendre avec lui, dans notre intérêt commun ? Mais pour en arriver là, il faut que je le rencontre. Lorsqu'il refera surface, amène-le-moi. Je te le demande encore une fois, Jaskier. C'est très important. As-tu compris à quel point ça l'est ?

Le troubadour s'esclaffa.

— Oui, je peux te l'assurer.

— Je voudrais te croire... Va, à présent. Ori, accompagne messire le troubadour jusqu'à la sortie.

— Adieu. (Jaskier se leva.) Je te souhaite de réussir dans ton travail comme dans ta vie privée. Mes respects, Filipa. Au fait, Dijkstra ! Les agents qui me suivent à la trace. Rappelle-les.

— Entendu, mentit l'espion. Je les rappellerai. Mettrais-tu ma parole en doute ?

— Quelle question ! Je te crois, mentit à son tour le poète.

* * *

Jaskier demeura dans l'enceinte de l'Académie jusqu'au soir. Il regardait attentivement autour de lui, mais ne remarquait aucun espion sur ses traces. Et c'est ce qui l'inquiétait le plus.

Il assista à une conférence sur la poésie classique à la chaire de l'Art troubadouresque. Ensuite, il succomba à un doux sommeil au cours d'un séminaire sur la poésie moderne. Des professeurs qu'il connaissait bien le réveillèrent et l'emmenèrent à la chaire de Philosophie où ils devaient prendre part à un long et houleux débat sur le thème « l'Être et l'origine de la vie ». Avant que la nuit tombe, la moitié des participants étaient ivres morts et les autres se préparaient à en venir aux mains, certains cherchant à crier plus fort que tout le monde et créant ainsi un indescriptible tohu-bohu. Tout cela arrangeait bien le poète.

Il s'éclipsa discrètement sous les combles, sortit par une lucarne, se laissa glisser le long d'une gouttière jusqu'au toit de la bibliothèque, et manqua de se casser une jambe en sautant sur le toit de l'amphithéâtre d'anatomie. De là, il regagna le jardin attenant au mur d'enceinte. Parmi les épais buissons de groseilles à maquereau, il retrouva le trou qu'il avait lui-même agrandi alors qu'il était encore étudiant. De l'autre côté du mur se trouvait le petit bourg d'Oxenfurt.

Il se mêla à la foule et se faufila discrètement dans d'étroites ruelles secondaires en zigzaguant tel un lièvre poursuivi par des limiers. Lorsqu'il eut atteint une remise, il patienta une bonne demi-heure, tapi dans l'ombre. N'ayant rien remarqué de suspect, il grimpa sur le toit de chaume d'un chartil à l'aide d'une échelle, puis sauta sur

celui de la maison de son ami brasseur, Wolfgang Amadeus Barbiche. Tout en s'accrochant aux tuiles recouvertes de mousse, il parvint enfin jusqu'à la petite fenêtre de la mansarde qui l'intéressait. Derrière la vitre, une petite lampe à huile éclairait la pièce. Dangereusement perché sur la gouttière, Jaskier frappa contre le cadre en plomb. La fenêtre, qui n'était pas fermée, s'entrouvrit au premier coup.

— Geralt ! Hé, Geralt !

— Jaskier ? Attends... N'entre pas, s'il te plaît...

— Comment ça, n'entre pas ? Qu'est-ce qui te prend ? (Le poète poussa la fenêtre.) Tu n'es pas seul ou quoi ? Tu ne vas pas me dire que tu es justement en train de forniquer ?

Sans attendre la réponse – qui ne venait d'ailleurs pas –, il grimpa tant bien que mal sur l'appui de fenêtre en faisant tomber les pommes et les oignons qui y étaient entreposés.

— Geralt, haleta-t-il avant de se taire aussitôt.

Le poète étouffa un juron à la vue de l'habit vert clair qui était au sol et qui appartenait à l'étudiante en médecine. Il resta bouche bée puis jura de nouveau. Il s'attendait à tout. Sauf à ça.

— Shani..., fit-il en hochant la tête. Que le...

— Pas de commentaire, je te prie. (Le sorceleur s'assit sur son lit. Shani, quant à elle, se cacha sous le drap, le tirant jusque sur son nez retroussé.)

— Allons, entre. (Geralt prit ses bas-de-chausses.) L'affaire doit être grave pour que tu débarques de la sorte. Si elle ne l'est point, je te jetterai aussitôt par cette même fenêtre qui t'a vu arriver.

Jaskier descendit de son perchoir et fit tomber les derniers oignons qui restaient. Il s'assit sur le tabouret qu'il avait tiré à lui à l'aide de son pied. Le sorceleur ramassa ses vêtements ainsi que ceux de Shani. Il ne faisait pas le fier. Il se rhabilla en silence, tandis que l'étudiante, cachée derrière son dos, enfilait son corsage à grand-peine. Le poète l'observait effrontément et réfléchissait à des métaphores et à des rimes pour décrire la couleur de sa peau, dorée à la lumière de la veilleuse, et la forme de ses petits seins.

— De quoi s'agit-il, Jaskier ? (Le sorceleur attacha les boucles de ses bottes.) Parle.

— Rassemble tes affaires, répondit-il sur un ton sec. Tu dois partir très vite.

— À quel point, très vite ?

— Sur-le-champ.

— Shani... (Geralt s'éclaircit la voix.) Shani m'a parlé des espions qui te suivaient. Tu les as semés si je comprends bien ?

— Tu ne comprends rien du tout.

— Rience ?

— Pire encore.

— Alors je ne vois vraiment pas... Attends un peu. Les Rédaniens ? Tretogor ? Dijkstra ?

— Tu as deviné.

— Ce n'est pas une raison...

— Au contraire, l'interrompt Jaskier. Ils ne s'intéressent déjà plus à Rience, Geralt. Mais à la fillette et à Yennefer. Dijkstra veut savoir où elles se trouvent. Il va t'obliger à le lui dire. Tu comprends maintenant ?

— À présent, oui. Il faut donc déguerpir d'ici. Par la fenêtre ?

— Absolument. Shani ? Tu vas y arriver ?

L'étudiante enfilait sa tunique.

— Ce n'est pas la première fenêtre par laquelle je sortirai.

— J'en étais sûr. (Le poète la regarda attentivement ; il espérait voir monter à ses joues un rouge digne des plus belles rimes et métaphores. Il était loin du compte. Des yeux marron espiègles et un sourire effronté, voilà tout ce qu'il vit.)

Une grande chouette grise vint se poser en silence sur l'appui de fenêtre. Shani étouffa un cri, Geralt se saisit de son épée.

— Cesse cette mascarade, Filippa, fit Jaskier.

La chouette disparut, laissant place à une Filippa Eilhart maladroitement accroupie. La magicienne sauta aussitôt à l'intérieur de la pièce en lissant ses cheveux et ses habits.

— Bonsoir, dit-elle froidement. Jaskier, fais les présentations.

— Geralt de Riv, Shani de Médecine. Et cette chouette qui me suivait si habilement à la trace n'en est point une. C'est Filippa Eilhart, du conseil des magiciens, actuellement au service du roi Vizimir dont elle honore la cour à Tretogor. Dommage que nous n'ayons ici qu'une seule chaise.

— Elle suffira amplement.

La magicienne s'installa sur le tabouret libéré par le troubadour, et balada son regard langoureux sur les personnes présentes dans la pièce, en s'attardant un peu plus longuement sur Shani. À la grande surprise de Jaskier, la jeune étudiante rougit soudainement.

— En principe, l'affaire qui m'a conduite ici ne concerne que Geralt de Riv, dit-elle après un court instant. Toutefois, je suis consciente du fait que congédier quiconque serait un manque de tact certain, aussi...

— Je peux me retirer, fit Shani d'une voix hésitante.

— En aucun cas, murmura Geralt. Personne ne sortira d'ici tant que la situation n'aura pas été tirée au clair. N'est-ce pas, dame Eilhart ?

— Pour toi, ce sera Filippa, répondit la magicienne dans un sourire. Faisons fi des convenances. Vous pouvez tous rester, votre présence ne me dérange pas. Elle peut me surprendre tout au plus,

mais la vie est une succession de surprises, comme le dit souvent l'une de mes connaissances... Une connaissance que nous avons en commun, Geralt. Tu étudies la médecine, Shani ? En quelle année es-tu ?

— En troisième année, grommela la jeune fille.

— Ah ! (Filippa Eilhart ne regardait pas l'étudiante, mais le sorceleur.) Dix-sept ans, quel bel âge ! Yennefer donnerait beaucoup pour le retrouver. Qu'en penses-tu, Geralt ? Du reste, je le lui demanderai moi-même à l'occasion.

Le sorceleur lui adressa un sourire mauvais.

— Je ne doute guère que tu le lui demanderas. Tout comme je sais que tu agrémenteras tes questions de commentaires et que tu en tireras une immense jouissance. À présent, viens-en au fait, je te prie.

— Tu as raison. (La magicienne opina du chef et prit un air grave.) Il est grand temps. Et du temps, tu n'en as pas beaucoup. Jaskier t'a sans doute déjà raconté que Dijkstra avait été pris d'une soudaine envie de te rencontrer et de parler avec toi de l'endroit où se cache une certaine enfant. Il a reçu des ordres précis du roi Vizimir concernant cette affaire, aussi je suppose qu'il insistera beaucoup pour que tu lui révèles l'emplacement de ce lieu.

— C'est une évidence. Je te remercie de me prévenir. Toutefois, une chose m'étonne un peu. Tu dis que Dijkstra a reçu des ordres du roi. Mais toi, n'en aurais-tu reçu aucun ? Tu tiens pourtant une place éminente au sein de son conseil.

— C'est exact. (La magicienne ignore l'ironie du sorceleur.) Et je prends très au sérieux mes devoirs, qui consistent à empêcher le roi de commettre des erreurs. Parfois, comme c'est le cas ici, je n'ai pas le droit de dire directement au roi qu'il se trompe et qu'il vaudrait mieux ne pas agir en hâte. Je dois tout simplement l'empêcher de commettre cette erreur. Tu comprends ?

Le sorceleur acquiesça d'un signe de tête. Jaskier se demanda si Geralt avait réellement compris. Il savait que Filippa mentait comme elle respirait.

— Je vois que le conseil des magiciens s'intéresse également à ma protégée, dit lentement Geralt pour confirmer qu'il avait bien saisi. Vous voulez savoir où elle se trouve afin de lui mettre la main dessus, avant Vizimir ou quiconque d'autre. Pourquoi, Filippa ? Qu'y a-t-il donc chez cette enfant qui éveille en vous un tel intérêt ?

Les yeux de la magicienne s'écaraillèrent.

— Tu l'ignores ? siffla-t-elle. Tu sais donc si peu de chose sur elle ? Je ne voudrais pas tirer de conclusions trop hâtives, mais ton ignorance semble indiquer que tes aptitudes en tant que tuteur sont nulles. Je suis vraiment étonnée que tu sois devenu responsable de cette enfant vu ton inconscience et tes lacunes. Qui plus est, tu as

décidé de priver de ce droit de tutelle tous ceux qui pouvaient s'en prévaloir et qui avaient les qualifications requises. Et après ça, tu me demandes encore pourquoi ? Prends garde, Geralt, à ce que ton arrogance ne te perde pas. Et, par la malepeste, veille sur cette enfant comme sur la prune de tes yeux ! Si tu n'en es pas capable, alors confie-la à d'autres !

L'espace d'un instant, Jaskier crut que le sorcier évoquerait le rôle que Yennefer avait accepté d'endosser. Il ne risquait rien à le faire et aurait ainsi démenti les affirmations de Filipa. Mais Geralt restait silencieux. Le poète devina les raisons de ce silence. Filipa savait tout. Elle le mettait en garde. Et le sorcier avait compris l'avertissement.

Le troubadour s'appliqua à observer les yeux et le visage de ces deux personnages en se demandant si un lien quelconque les avait unis par le passé. Il savait qu'entre Geralt et les magiciennes, ces joutes oratoires à mots couverts témoignaient d'une fascination mutuelle et qu'elles se terminaient bien souvent au lit. Toutefois, son observation ne lui apprit rien, comme de coutume. Il n'y avait qu'une seule manière de savoir si le sorcier avait un lien avec quiconque : il fallait entrer par sa fenêtre au bon moment.

— Être tuteur, reprit enfin la magicienne, c'est devenir responsable de la sécurité d'un être qui n'est pas capable de l'assurer lui-même. Si tu exposes ta protégée au danger... S'il lui arrive malheur, tu seras coupable, Geralt. Toi seul.

— Je sais.

— Je crains que tu n'en saches pas encore assez.

— Alors daigne m'éclairer. Comment expliques-tu que tant de personnes veuillent soudain me libérer du poids de mes responsabilités, s'acquitter de mes devoirs à ma place et s'occuper de ma protégée ? Qu'est-ce que le conseil des magiciens veut à Ciri ? Que lui veulent Dijkstra et le roi Vizimir ? Et les Témériens ? Et ce Rience, qui, à Sodden et en Témérie, a tué trois personnes ayant eu un contact avec la fillette et moi-même, il y a deux ans de cela ? Le même Rience qui a failli tuer Jaskier en tentant de lui arracher des informations sur elle... Qui est-il, Filipa ?

— Je l'ignore, répondit la magicienne. Mais, comme toi, j'aimerais bien le savoir.

— Ce Rience ne porterait-il pas sur le visage la marque d'une brûlure au troisième degré ? demanda Shani contre toute attente. Si c'est le cas, je sais qui il est. Et aussi où le trouver.

Derrière la fenêtre, les premières gouttes de pluie tintèrent contre la gouttière, brisant le silence qui venait de s'installer.

« Un crime reste un crime, quels qu'en soient les motifs ou les circonstances. Ainsi, ceux qui commettent un crime ou le préméditent sont des malfaiteurs et des meurtriers, peu importe leur condition – qu'ils soient des rois, des princes, des maréchaux ou des juges. Nul être parmi les penseurs ou les acteurs de la violence n'a le droit de se considérer meilleur qu'un meurtrier ordinaire. Car, par essence, toute violence conduit irrémédiablement au crime. »

Nicodemus de Boot, *Méditations sur la santé,
le bonheur et la prospérité.*

Chapitre 6

— Ne commettons pas d'erreur, déclara Vizimir, roi de Rédanie, en glissant ses doigts bagués dans ses cheveux. Nous ne pouvons nous permettre ni erreur ni méprise.

Les membres de l'assemblée gardaient le silence. Demawend, seigneur d'Aedirn, était affalé dans son fauteuil, les yeux rivés sur le bock posé sur sa panse. Foltest, seigneur de Témérie, du Pontar, de Mahakam et de Sodden et, depuis peu, seigneur protecteur de Brugge, exposait à la vue de tout le monde son noble profil, le visage tourné vers la fenêtre. À l'opposé de la table siégeait Henselt, roi de Kaedwen ; il avait une barbe semblable à celle d'un bandit, et de petits yeux perçants et brillants qui jetaient des regards furtifs en direction des membres du conseil. Perdue dans ses pensées, Meve, reine de Lyrie, jouait avec les énormes rubis de son collier, et tordait, de temps à autre, ses belles lèvres charnues en une grimace ambiguë.

— Ne commettons pas d'erreur, répéta Vizimir. Parce qu'une erreur pourrait nous coûter très cher. Tirons la leçon de l'expérience des autres. Lorsqu'il y a cinq cents ans nos ancêtres ont débarqué sur les plages, les elfes aussi se cachaient la tête dans le sable. Nous avons conquis leurs terres petit à petit tandis qu'ils se repliaient, toujours persuadés que leur frontière ne reculerait plus davantage, que nous n'irions pas plus loin. Soyons plus intelligents qu'eux ! Parce que c'est notre tour à présent. Aujourd'hui, nous sommes les elfes. Nilfgaard se tient prêt sur la rive de la Iaruga, et tout ce que j'entends, c'est : « Qu'ils s'y tiennent. » Ou encore : « Ils n'iront pas plus loin. » Mais ils iront plus loin, vous verrez. Je le répète : ne commettons pas la même

erreur que les elfes !

Des gouttes de pluies frappaient de nouveau les carreaux des fenêtres, le vent gémissait lugubrement. La reine Meve releva la tête. Il lui avait semblé entendre les croassements de corbeaux et de corneilles. Mais ce n'était que le vent. Le vent et la pluie.

— Ne nous compare pas aux elfes, déclara Henselt de Kaedwen. Tu nous déshonores. Eux ne savaient pas se battre ; ils fuyaient devant nos ancêtres et se réfugiaient dans les montagnes et dans les forêts. Les elfes n'ont pas apporté Sodden à nos aïeux sur un plateau d'argent. Quant aux Nilfgaardiens, nous leur avons déjà montré ce qu'il en coûtait de se frotter à nous. Ne nous menace pas avec Nilfgaard, Vizimir, n'alimente pas la propagande. Tu dis qu'il se tient prêt sur la rive de la Iaruga ? Eh bien moi, je dis qu'il se tient coi derrière la Iaruga. Parce qu'à Sodden nous lui avons rompu l'échine ! Nous l'avons brisé, militairement et surtout moralement. J'ignore s'il est vrai qu'Emhyr var Emreis était alors contre une offensive à si grande échelle, ou si l'assaut de Cintra était l'œuvre d'un parti adverse. Je parie que si les Nilfgaardiens étaient parvenus à nous vaincre, il aurait applaudi et distribué des privilèges et des dons. Mais, à Sodden, il s'est soudain avéré qu'il était contre et que tout était la faute de l'insubordination de ses maréchaux. Alors des têtes sont tombées. Les échafauds se sont couverts de sang. Ce sont là des informations de source sûre, pas des rumeurs. Il y a eu huit exécutions solennelles et de nombreuses autres mises à mort plus discrètes. Quelques-uns se sont éteints de façon mystérieuse, bien que naturelle en apparence, et de nombreux autres ont soudain plongé dans le sommeil éternel. Je vous le dis : Emhyr est devenu fou et a pratiquement massacré tous ses cadres militaires. Alors qui dirigera à présent leur armée ? Des centeniers ?

— Non, ce ne seront pas des centeniers, répondit froidement Demawend d'Aedirn. Mais de jeunes et talentueux officiers qui auront longtemps attendu qu'une telle occasion se présente et qu'Emhyr forme depuis un certain temps déjà. Ceux que les vieux maréchaux ne laissaient pas occuper les postes de direction, ceux qu'ils empêchaient de monter en grade. Ce sont d'efficaces commandants dont on entend déjà parler. Ce sont eux qui ont étouffé l'insurrection à Metinna et Nazair, et qui ont dispersé en peu de temps les dissidents à Ebbing. Ces jeunes officiers savent reconnaître le rôle important des manœuvres et de leurs prises à revers, de la cavalerie et de ses profondes incursions, de l'infanterie et de ses avancées rapides, des compagnies de débarquement. Ils utilisent la tactique de l'attaque éclair sur les positions choisies, et emploient une technologie moderne pour assiéger les places fortes, au lieu de la magie incertaine. Nous ne devons pas les sous-estimer. Ils ont hâte de traverser la Iaruga pour

nous prouver qu'ils ont appris des erreurs des vieux maréchaux.

— S'ils ont retenu quelque chose, déclara Henselt en haussant les épaules, alors ils ne passeront pas la Iaruga. Eryyll, avec ses trois forteresses – Nastrog, Rozrog et Bodrog –, contrôle toujours l'embouchure de la rivière à la frontière entre Cintra et Verden. Il est impossible de prendre ces places fortes depuis les avancées dans la mer, et aucune technologie moderne n'y changera rien. Par ailleurs, la flotte d'Ethain de Cidaris défend notre aile, nous dominons la côte grâce à elle. Et aussi grâce aux pirates de Skellige. Comme vous le savez, le jarl Crach an Craite n'a pas signé de trêve avec Nilfgaard. Il le houspille régulièrement, il attaque et brûle les hameaux et les forts de bord de mer des provinces nilfgaardiennes. Les Nilfgaardiens l'ont surnommé Tirth ys Muire, le Sauvage des mers. Ils s'en servent même pour faire peur à leurs enfants !

— Faire peur aux enfants nilfgaardiens ne garantira pas notre sécurité, grimaça Vizimir.

— C'est vrai, concéda Henselt. Autre chose nous la garantira : Emhyr var Emreis n'a pas la main mise sur l'embouchure de la rivière ni sur la côte puisqu'il a un flanc à découvert ; il ne sera donc pas en mesure d'assurer l'approvisionnement des garnisons qui voudraient passer sur la rive droite de la Iaruga. Des avancées rapides ? Des incursions de la cavalerie ? Laisse-moi rire ! En l'espace de trois jours, après avoir franchi en force la rivière, l'armée sera au point mort. La moitié assiègera les forteresses, l'autre moitié se dispersera pour se livrer au pillage, en quête de fourrage et de pitance. Et lorsque leur fameuse cavalerie aura mangé la plupart de ses chevaux, nous leur servirons à tous un deuxième Soddén. Par tous les diables, je voudrais qu'ils traversent cette rivière ! Mais n'ayez crainte, ils ne la franchiront pas.

— Admettons que l'armée ne traverse pas la Iaruga, fit soudain Meve de Lyrie. Admettons que Nilfgaard attende patiemment. Demandons-nous alors qui cela sert et qui cela dessert ? Qui donc peut se permettre une attente passive et qui ne le peut point ?

— Voilà ! souligna Vizimir. Comme toujours, Meve parle peu, mais parle bien. Messires, Emhyr a du temps que nous n'avons point. Ne voyez-vous donc pas ce qu'il se passe ? Il y a trois ans, Nilfgaard a bougé un caillou sur la pente d'une montagne et il attend patiemment qu'un éboulement se forme. Il attend tout simplement, tandis que de nouveaux cailloux dévalent la pente. Certains croyaient que ce premier caillou était un roc inébranlable. Mais comme il a suffi de lui donner un coup pour le faire tomber, alors d'autres se sont mis à rêver d'un éboulement. Des commandos d'elfes rôdent dans les forêts, depuis les monts Bleus jusqu'à Bremervoord ; ce n'est plus une petite guérilla, c'est une guerre. D'un moment à l'autre, les elfes libres de Dol

Blathanna vont passer à l'attaque. Les nains s'agitent à Mahakam, les dryades de Brokilone sont de plus en plus hardies. C'est la guerre, une guerre de grande envergure. Une guerre interne. Intestine. La nôtre. Et Nilfgaard attend... Qui a le temps en sa faveur, à votre avis ? Des elfes trentenaires ou quarantenaires se battent dans les commandos de Scoia'tael. Mais ils peuvent vivre trois cents ans ! Eux ont du temps, pas nous !

— Les Scoia'tael sont devenus pour nous une vraie épine dans le cul, avoua Henselt. Ils paralysent le commerce et le transport, ils terrorisent les paysans... Il faut en finir !

— Si les non-humains veulent la guerre, ils l'auront ! intervint Foltest de Témérie. J'ai toujours été un partisan de l'unité et de la cohabitation, mais s'ils préfèrent l'épreuve de force, alors nous verrons bien qui est le plus fort. Je suis prêt. J'ai l'intention d'anéantir les Écureuils présents en Témérie et à Sodden en six mois. Ces terres ont déjà été baignées par le sang des elfes que nos aïeux ont fait couler. Je considère cela comme une tragédie, mais je ne vois pas d'autre issue... Il faut pacifier les elfes.

— Ton armée attaquera les elfes si tu lui en donnes l'ordre, acquiesça Demawend d'un signe de tête. Mais attaquera-t-elle les humains ? Les paysans parmi lesquels tu recrutes ton infanterie ? Les guildes ? Les villes libres ? En parlant des Scoia'tael, Vizimir n'évoquait qu'un seul caillou de l'éboulement. Oui, messires, ne me regardez point comme ça ! Dans les bourgs comme à la campagne, le bruit commence à courir que, sur les terres conquises par les Nilfgaardiens, les paysans, les gros exploitants et les artisans vivent mieux, qu'ils sont plus libres et plus riches, on dit encore que les guildes marchandes ont de plus grands privilèges... Nous sommes inondés de marchandises issues des manufactures nilfgaardiennes. À Brugge et à Verden, la monnaie nilfgaardienne supprime la monnaie locale. Si nous continuons à ne pas réagir, nous disparaîtrons, fâchés les uns avec les autres, perdus dans des conflits, enfoncés jusqu'au cou dans des rébellions et des soulèvements que nous tenterons d'étouffer, et nous serons de plus en plus dépendants de la puissance économique nilfgaardienne. Nous disparaîtrons, nous mourrons asphyxiés dans notre province trop étroite, car comprenez aussi que Nilfgaard nous barre la route vers le sud, alors que nous devons nous étendre, mener une politique d'expansion, sinon nos petits-enfants n'auront pas suffisamment de place ici pour vivre !

Les membres du conseil se plongèrent dans le silence. Vizimir de Rédanie poussa un long soupir, saisit l'une des coupes qui étaient posées sur la table et but lentement. Le silence s'éternisait, la pluie cinglait les fenêtres, le vent hurlait et faisait claquer les volets.

— Tous les troubles dont nous parlons sont le fait de Nilfgaard,

déclara enfin Henselt. Ce sont les émissaires d'Emhyr qui soulèvent les non-humains, ils sèment la propagande et encouragent les émeutes. Ce sont eux qui déversent de l'or en promettant des privilèges aux corporations et aux guildes marchandes, qui garantissent aux barons et aux ducs de hautes positions dans les provinces qu'ils créeront à l'endroit de nos royaumes ! J'ignore comment cela se passe chez vous, mais, à Kaedwen, les prêtres, prêcheurs, devins et autres foutus mystiques annonçant la fin du monde se sont multipliés comme par enchantement...

— Chez moi, c'est la même chose, confirma Foltest. Par la malepeste ! Nous avons été tranquilles tant d'années ! Depuis que mon grand-père leur avait montré où était leur place après en avoir supprimé un certain nombre, les prêtres s'étaient tournés vers des occupations utiles. Ils étudiaient les écrits, inculquaient leur savoir aux enfants, soignaient les malades, prenaient soin des pauvres, des infirmes et des gueux. Ils ne se mêlaient pas de politique ! Voilà qu'à présent ils se réveillent et que, dans les temples, ils racontent des sottises à la populace ; celle-ci les écoute et croit enfin savoir pourquoi tout va si mal dans sa vie. Je tolère cela car je suis moins impétueux que mon aïeul et moins sensible à l'endroit de mon autorité royale et de mon honneur. Que vaudraient donc cette autorité et cet honneur si les couinements d'un quelconque fanatique attardé pouvaient les supplanter ? Mais ma patience a des limites. Dernièrement, le thème principal de leurs sermons est : le Sauveur qui viendra du Sud. Du Sud, vous comprenez ? De l'autre côté de la Iaruga !

— La Flamme blanche, murmura Demawend. Viendra le Froid blanc, puis la Lumière blanche. Ensuite, le monde renaîtra grâce à la Flamme blanche et à la Reine blanche... Je l'ai entendu, moi aussi. C'est une déformation de la prophétie d'Ithlinne aep Aevenien, l'oracle des elfes. J'ai donné l'ordre d'arrêter l'un de ces corbeaux qui clamait de telles sornettes sur la grand-place de Vengerberg ; le bourreau l'a gentiment et longuement questionné sur la quantité d'or qu'Emhyr lui avait versé... Mais le prêcheur n'a fait que débiter des balivernes sur la Flamme blanche et la Reine blanche... jusqu'au bout.

— Prudence, Demawend, fit Vizimir dans une grimace. N'engendre pas des martyrs, c'est là où Emhyr veut en venir. Saisis-toi des agents nilfgaardiens, mais tu ne dois pas toucher à un seul cheveu des prêtres ; les conséquences pourraient être catastrophiques. Ils ont gardé une certaine influence sur le peuple et ils ont son estime. Nous avons assez de problèmes avec les Écureuils sans risquer de faire naître des émeutes dans les bourgs ou de provoquer des guerres paysannes.

— Par tous les diables ! grogna Foltest. Ne faisons pas ci, ne risquons pas ça... Nous sommes-nous réunis pour parler de ce que

nous ne pouvons pas faire ? Dis-moi, Demawend ? Nous as-tu fait venir jusqu'ici, jusqu'à Hagge, pour que nous nous lamentions sur notre sort, et que nous nous plaignions de notre faiblesse et de notre impuissance ? Passons enfin à l'action ! Il faut faire quelque chose ! Il faut mettre un terme à ce qui est en train de se produire !

— C'est ce que je vous propose depuis le début. (Vizimir se redressa.) Je vous propose justement d'agir.

— De quelle manière ?

— Que pouvons-nous faire ?

Le silence s'abattit de nouveau autour de la table. Le vent soufflait, les volets cognaient contre les murs du château.

— Pourquoi me regardez-vous tous ? intervint soudain Meve.

— Nous contemplons ta beauté, grommela Henselt depuis les profondeurs de son bock.

— Entre autres, acquiesça Vizimir. Meve, nous savons tous que tu es capable de trouver une solution à chaque problème. Tu as ton intuition féminine, tu es intelligente...

— Cesse de m'encenser, l'interrompit-elle.

La reine de Lyrie croisa les mains sur son giron. Son regard se perdit sur les tapisseries noircies qui avaient pour thème des scènes de chasse. Les limiers représentés en plein saut ouvraient grand leurs gueules vers les flancs d'une licorne blanche en fuite. *De ma vie, je n'ai encore jamais vu de licorne vivante*, se dit Meve. *Et je n'en aurai sans doute plus l'occasion désormais.*

— La situation dans laquelle nous nous trouvons, reprit-elle un instant plus tard alors qu'elle détachait son regard d'une tapisserie, me rappelle les longues soirées d'hiver que je passais au château de Rivie. À l'époque, il y avait constamment quelque chose dans l'air. Mon époux méditait sur la manière de séduire une nouvelle dame de la cour ; le maréchal se creusait la cervelle pour trouver le moyen d'entamer une guerre où il aurait pu briller ; le mage s'imaginait qu'il était roi ; les serviteurs n'avaient pas envie de servir ; le fou était triste, renfrogné et affreusement ennuyeux ; les chiens hurlaient leur mélancolie ; quant aux chats, ils dormaient et se contrefichaient des souris qui se promenaient sur la table. Tous attendaient quelque chose. Tous me regardaient par en dessous. Alors, moi... moi, cette fois-là, je leur ai montré. Je leur ai montré à tous de quoi j'étais capable, au point d'en faire trembler les murs et de réveiller les ours des environs dans leurs tanières. Et leurs pensées idiotes se sont toutes envolées en un clin d'œil. Soudain, ils ont tous compris qui faisait la loi.

Personne ne soufflait mot. Le vent hurla plus fort. La relève de la garde sur les remparts s'effectuait à contrecœur. Le martèlement des gouttes de pluie contre le vitrail des fenêtres se transforma en un

épouvantable staccato.

— Nilfgaard regarde et attend, reprit lentement Meve en jouant avec son collier. Nilfgaard observe. Il y a quelque chose dans l'air, des pensées idiotes naissent dans de nombreuses têtes. Alors montrons à tous ce dont nous sommes capables. Montrons qui sont les rois en ce pays. Faisons trembler les murs de cette forteresse plongée dans le marasme hivernal !

— Il faut étrangler les Écureuils, déclara aussitôt Henselt. Il faut lancer une opération militaire commune d'envergure. Il faut plonger les non-humains dans un bain de sang. Que le Pontar, la Gwenllech et la Buina charrient le sang des elfes depuis leur source jusqu'à leur estuaire !

— Il faut étouffer les elfes libres de Dol Blathanna dans le cadre d'une expédition punitive, ajouta Demawend en plissant le front. Introduire des troupes d'intervention à Mahakam. Permettre enfin à Eryyll de Verden d'attaquer les dryades de Brokilone. Oui, un bain de sang ! Quant aux éventuels survivants : aux réserves !

— Il faut lâcher Crach an Craite contre les côtes nilfgaardiennes, poursuivit Vizimir. Le soutenir avec la flotte d'Ethain de Cidaris. Qu'ils mettent à feu et à sang toutes les terres de la Iaruga jusqu'à Ebbing ! Une démonstration de force...

— Ce n'est pas suffisant, déclara Foltest en hochant la tête. Il faut... Je sais ce qu'il faut.

— Alors, parle !

— Cintra.

— Quoi ?

— Il faut reprendre Cintra aux Nilfgaardiens. Traversons la Iaruga en force, frappons les premiers. Maintenant, alors qu'ils ne s'y attendent pas. Faisons-les reculer une nouvelle fois derrière le Marnadal.

— De quelle manière ? Nous venons de dire qu'il est impossible à une armée de franchir la Iaruga...

— C'est impossible pour l'armée nilfgaardienne. Mais nous, nous contrôlons la rivière. Nous avons la main mise sur son embouchure, sur les voies d'approvisionnement, notre aile est protégée par Skellige, Cidaris et les forteresses de Verden. Pour Nilfgaard, faire passer quarante ou cinquante mille soldats est un exploit. Nous, nous pouvons en faire passer beaucoup plus sur la rive gauche. Ne reste pas bouche bée, Vizimir. Tu voulais quelque chose qui mettrait fin à cette attente ? Quelque chose de spectaculaire ? Qui ferait de nouveau de nous de vrais rois ? Ce quelque chose sera Cintra. Cintra consolidera notre puissance parce que c'est un symbole. Rappelez-vous Sodden ! Sans le massacre de la ville et le martyr de Calanthe, nous n'aurions jamais remporté une telle victoire. Les forces étaient égales, personne

ne croyait que nous les écraserions à ce point. Nos armées se sont jetées à leur gorge comme des loups et des chiens enragés afin de venger la Lionne de Cintra. Et la rage de certains n'a guère été apaisée par le sang versé sur le champ de bataille de Sodden. Rappelez-vous Crach an Craite, le Sauvage des mers.

— C'est vrai, opina Demawend. Crach a promis à Nilfgaard une vengeance sanglante. Pour la mort d'Eist Tuirseach à la bataille du Marnadal. Et pour celle de Calanthe. Si nous attaquons la rive gauche, Crach nous soutiendra avec toute la puissance de Skellige. Par tous les dieux, nous avons des chances de réussir ! Je suis avec Foltest ! N'attendons pas, soyons les premiers à attaquer, libérons Cintra, repoussons ces fils de putains derrière le col d'Amell !

— Du calme, grogna Henselt. Ne soyez donc pas si pressés de trailler le lion par ses moustaches, car le lion n'est pas encore mort. Ça, c'est la première chose. Ensuite, si nous attaquons les premiers, nous nous placerons dans la position de l'agresseur. Nous briserons la trêve que nous avons nous-mêmes scellée. Niedamir et sa Ligue ne nous soutiendront pas, pas plus qu'Esterad Thyssen. J'ignore quelle sera la réaction d'Ethain de Cidaris. Nos corporations, nos marchands, la noblesse... et avant tout les magiciens s'opposeront à une guerre d'agression. Surtout n'oubliez pas les magiciens !

— Ces derniers ne soutiendront pas une attaque de la rive gauche, confirma Vizimir. La trêve est l'œuvre de Vilgefortz de Roggeveen. Il est évident que dans ses plans, elle devait progressivement se transformer en paix durable. Vilgefortz sera opposé à une guerre. Quant au Chapitre, il fera ce que voudra Vilgefortz, vous pouvez me croire. Depuis Sodden, c'est lui qui commande ; les autres magiciens peuvent dire ce qu'ils veulent, mais c'est Vilgefortz qui fait la pluie et le beau temps.

— Ah, celui-là..., grommela Foltest. Ce faiseur de tours a pris bien trop d'importance. Le fait de devoir compter avec les plans de Vilgefortz et du Chapitre commence vraiment à m'agacer, surtout que j'ignore tout de ces plans. Mais il y a une solution, messires. Et si c'était Nilfgaard qui attaquait en premier ? Par exemple, à Dol Angra ? Il attaquerait Aedirn et la Lyrie ? Nous pourrions nous arranger... faire une mise en scène... imaginer une petite provocation, un incident dont les Nilfgaardiens seraient responsables... Pourquoi pas une attaque contre un fort frontalier ? Bien entendu, nous serions prêts, nous réagirions sur le champ et en force, avec l'assentiment de tous, même de Vilgefortz et du reste du chapitre des magiciens. Alors, lorsque Emhyr var Emreis détournera son regard de Sodden et d'Autre Rive, les Cintrasiens revendiqueront leur royaume. Les émigrés et les réfugiés s'organisent à Brugge sous le commandement de Vissegerd ; ils sont près de huit mille hommes en armes. Y aurait-il meilleure lame

de sabre ? Ils vivent avec l'espoir de retrouver les terres qu'ils ont dû fuir. Ils brûlent d'envie de partir en guerre. Ils sont prêts à attaquer la rive gauche. Ils n'attendent que notre signal.

— C'est exact, confirma Meve, et aussi la promesse que nous les soutiendrons. Emhyr viendrait à bout de huit mille hommes uniquement à l'aide de ses garnisons frontalières, sans même être obligé de faire appel à des renforts. Vissegerd en est bien conscient, il ne bougera pas tant qu'il n'aura pas la certitude que tes armées, Foltest, appuyées par les troupes rédaniennes, se lanceront à sa suite sur la rive gauche. Mais, avant tout, il attend l'avènement du Lionceau de Cintra. Il paraîtrait que la petite-fille de la reine a échappé au massacre. Quelqu'un l'a vue en compagnie des réfugiés, puis l'enfant a disparu mystérieusement. Les émigrés la cherchent avec acharnement... Ils ont besoin d'une personne de sang royal pour la faire asseoir sur le trône de Cintra lorsqu'ils l'auront reprise. Du sang de Calanthe.

— Balivernes ! répliqua froidement Foltest. Plus de deux années se sont écoulées. Si l'enfant n'a toujours pas été retrouvée, c'est qu'elle n'est plus en vie. Nous pouvons oublier cette légende. Calanthe n'est plus, il n'y a point de Lionceau, point de sang royal digne du trône. Cintra... ne sera plus jamais ce qu'elle était du temps de la Lionne. Il est évident qu'il vaut mieux le taire devant les émigrés de Vissegerd.

— Tu enverrais donc à la mort les hommes dévoués à Cintra ? fit Meve en plissant les yeux. En première ligne ? Sans leur avouer que Cintra ne pourrait renaître qu'en tant que terre inféodée, placée sous ton autorité ? Tu nous proposes à tous d'attaquer Cintra... pour satisfaire tes propres intérêts ? Tu as assujetti Sodden et Brugge, tu as des vues sur Verden... Et à présent, Cintra te fait envie, n'est-ce pas ?

— Avoue-le, Foltest, grommela Henselt. Meve a-t-elle raison ? C'est pour cela que tu nous montes la tête ?

— Du calme ! (Le noble visage du seigneur de Témérie se crispa de colère, et se rembrunit.) Ne faites pas de moi un conquérant qui rêve d'un empire. Qu'est-ce qui vous dérange à ce point ? Sodden et Brugge ? Ekkehard de Sodden était le demi-frère de ma mère. Cela vous étonne qu'après sa mort les États libres m'aient proposé la couronne, à moi, un parent ? Le sang n'est point de l'eau ! Quant à Venzlav de Brugge, il m'a prêté serment d'allégeance, mais de son propre chef ! Il l'a fait pour protéger ses terres ! Parce que, par temps clair, il voit scintiller les hasts nilfgardiens sur la rive gauche de la Iaruga !

— Nous parlons justement de la rive gauche, fit la reine de Lyrie entre ses dents. Celle que nous devons attaquer. Et la rive gauche, c'est Cintra. Détruite, incendiée, ruinée, décimée, occupée... mais toujours Cintra. Ses habitants ne te proposeront pas la couronne,

Foltest, ils ne te prêteront pas serment d'allégeance. Cintra ne voudra jamais être une vassale. Le sang n'est point de l'eau !

— Si nous la... Lorsque nous l'aurons libérée, il serait juste que Cintra devienne notre protectorat à tous, déclara Demawend d'Aedirn. Cintra, c'est l'embouchure de la Iaruga, un point beaucoup trop stratégique pour que nous puissions nous permettre d'en perdre le contrôle.

— Ce doit être un pays libre, protesta Vizimir. Libre, indépendant et puissant. Une véritable porte de fer, un bastion pour les Royaumes du Nord et non une bande de terre brûlée sur laquelle la cavalerie nilfgardienne pourrait prendre son élan !

— Est-il possible de reconstruire une telle Cintra ? Sans Calanthe ?

— Ne t'excite pas, Foltest. (Meve fit la moue.) Je t'ai déjà dit que les Cintrasiens n'accepteront ni protectorat ni sang étranger sur leur trône. Si tu tentes de t'imposer à eux comme suzerain, la situation se renversera. Vissegerd organisera de nouveaux bataillons, mais cette fois-ci, sous l'aile d'Emhyr. Puis, un beau jour, ces bataillons se lanceront à notre attaque, comme avant-garde de l'assaut nilfgardien. Telle la lame d'un sabre, pour reprendre ta métaphore.

— Foltest le sait très bien, s'esclaffa Vizimir. C'est pourquoi il met tant de hargne à chercher le Lionceau, la petite-fille de Calanthe. Ne comprenez-vous donc pas ? Une couronne par le truchement d'un mariage. Il lui suffit de retrouver la fille et de la contraindre à l'épouser...

— Tu es devenu fou ? s'étrangla le roi de Témérie. Le Lionceau est mort ! Je ne cherche point cette fillette, mais si je... L'idée ne m'est même pas venue à l'esprit de la contraindre à faire quoi que ce soit...

— Tu ne serais pas obligé de la contraindre, l'interrompit Meve en lui adressant un gracieux sourire. Tu es encore un fort bel homme, cher cousin. Le sang de Calanthe coule dans les veines du Lionceau. Un sang très chaud. J'ai connu Cali lorsqu'elle était jeune. Dès qu'elle voyait un garçon, elle trépignait tellement que, si on lui avait glissé des brindilles sous les pieds, elle se serait changée en torche vivante. Sa fille, Pavetta, la mère du Lionceau, était son portrait craché. Alors le Lionceau doit assurément lui ressembler. Quelques efforts, Foltest, et la jeune fille ne résisterait pas longtemps. C'est ce que tu attends, avoue-le !

— Bien sûr que c'est ce qu'il attend, fit Demawend dans un rire gras. Notre roi s'est échafaudé un bien beau plan ! Nous attaquerons la rive gauche et avant même que nous ayons le temps de nous retourner, notre Foltest aura retrouvé la fillette et aura ravi son cœur ; il aura une toute jeune épouse qu'il fera asseoir sur le trône de Cintra. Le peuple, quant à lui, pleurera de joie au point d'en mouiller ses

chausses. Il aura sa reine, la chair et le sang de Calanthe, mais il aura aussi... un roi, le roi Foltest !

— Que de belles sornettes vous contez là ! hurla ce dernier, rougissant et pâissant tour à tour. Qu'allez-vous donc vous imaginer ? Il n'y a pas une once de bon sens dans tout ce que vous dites !

— Tout au contraire, rétorqua Vizimir sur un ton sec. Je sais que quelqu'un s'acharne à retrouver cette enfant. Qui est-ce, Foltest ?

— C'est évident : Vissegerd et les Cintrasiens !

— Non, ce ne sont pas eux ! Du moins, ils ne sont pas les seuls. Il y a quelqu'un d'autre. Quelqu'un dont la route est semée de cadavres. Quelqu'un qui ne recule devant rien, ni le chantage, ni la corruption, ni la torture... Et puisque nous parlons de cela, est-ce qu'un dénommé Rience serait au service de l'un d'entre vous ? Ah ! Je constate à vos airs que soit il ne l'est point, soit vous ne l'avouerez pas, ce qui revient au même. Je vous le répète : quelqu'un cherche la petite-fille de Calanthe, et la cherche d'une manière qui en dit long. Qui est-ce donc ?

— Diable ! (Foltest cogna la table de son poing.) Ce n'est pas moi ! Je n'ai jamais eu l'idée de me marier avec je ne sais quel marmot dans le but d'accéder à je ne sais quel trône ! D'ailleurs, je...

— D'ailleurs, tu vis en cachette avec la baronne de La Valette depuis quatre ans, déclara Meve dans un sourire. Vous vous aimez comme deux tourtereaux, et vous attendez que le vieux baron crève enfin. Ne me regarde pas ainsi ! Nous sommes tous au courant. Pourquoi crois-tu que nous payions des espions ? Mais, cher cousin, plus d'un roi serait prêt à sacrifier son bonheur personnel pour le trône de Cintra...

— Attendez un peu. (Henselt se gratta la barbe.) Plus d'un roi, vous dites. Alors laissez Foltest un peu tranquille. Il y en a d'autres. De son vivant, Calanthe voulait marier sa petite-fille au fils d'Ervyll de Verden. Ervyll a donc peut-être des vues sur Cintra. Et il n'est sans doute pas le seul...

— Hum..., murmura Vizimir. C'est vrai. Ervyll a trois fils... Mais que dire de ceux qui sont ici présents et qui ont des descendants mâles ? Hein ? Meve ? Ne nous jetterais-tu pas de la poudre aux yeux ?

— Vous pouvez exclure tout soupçon à mon égard. (La reine de Lyrie sourit plus gracieusement encore.) Il est vrai que j'ai deux rejetons qui errent de par le monde, fruits d'un égarement lascif... Si toutefois on ne les a pas encore pendus ! Je doute fort que l'un d'eux ait pu soudain ressentir l'envie de diriger un royaume. Ils n'avaient aucune prédisposition ni inclination pour cela. Tous deux étaient encore plus idiots que leur père, paix à son âme. Celui qui a connu mon défunt époux sait ce que cela signifie.

— C'est vrai, acquiesça le roi de Rédanie. Moi, je l'ai connu. Tes fils sont-ils vraiment plus idiots que lui ? Peste ! Je croyais que c'était impossible... Pardonne-moi, Meve...

— Ce n'est rien, Vizimir.

— Qui d'autre a un fils ?

— Toi, Henselt.

— Mon fils est marié !

— Et à quoi sert le poison ? Comme quelqu'un a eu la sagesse de le faire remarquer, plus d'un sacrifierait son bonheur personnel pour le trône de Cintra. Le jeu en vaut la chandelle !

— Je vous prie de cesser ces insinuations ! Laissez-moi en paix ! Il y en a d'autres qui ont des fils !

— Niedamir de Hengfors en a deux. Lui-même est veuf. Il n'est point vieux. Et puis, n'oubliez pas Esterad Thyssen de Kovir.

— J'écarterais d'eux tout soupçon, réfuta Vizimir d'un signe de tête. La Ligue de Hengfors prévoit des unions dynastiques avec Kovir. Cintra et le Sud ne les intéressent guère. Hum... Mais pour ce qui est d'Ervyll de Verden... Celui-là est tout près.

— Un autre aussi est tout près, fit soudain remarquer Demawend.

— Qui donc ?

— Emhyr var Emreis. Il n'est pas marié. Et puis, il est plus jeune que toi, Foltest.

— Bon sang ! (Le roi de Rédanie fronça les sourcils.) Si c'était vrai... Emhyr nous baiserait en beauté ! C'est évident, le peuple et la noblesse de Cintra se rallieront toujours au sang de Calanthe. Vous vous imaginez ce qui se passerait si Emhyr mettait la main sur le Lionceau ? Peste ! Il ne manquait plus que cela ! La reine de Cintra, impératrice de Nilfgaard !

— Quelle impératrice ! s'esclaffa Henselt. Tu exagères vraiment, Vizimir. À quoi bon une fillette pour Emhyr ? Pourquoi diable se marier ? Pour le trône de Cintra ? Mais il l'occupe déjà ! Il a conquis ses terres et en a fait une province nilfgaardienne ! Il a posé son cul sur le trône et il lui reste encore assez de place pour gesticuler !

— Tout d'abord, Emhyr a des droits sur Cintra ou plutôt des non-droits d'agresseur, souligna Foltest. S'il avait la fille et qu'il l'épousait, il pourrait y régner en toute légalité. Tu comprends ? Un Nilfgaard uni par les liens du mariage au sang de Calanthe n'est plus le Nilfgaard assaillant à qui tous les Royaumes du Nord montrent les dents. C'est un voisin avec lequel on doit compter. Comment voudrais-tu alors le repousser derrière le Marnadal, derrière le col d'Amell ? En attaquant le royaume sur le trône duquel siège légalement la petite-fille de la Lionne de Cintra ? Par la malepeste ! J'ignore qui cherche cette enfant. Moi, je ne l'ai point cherchée. Mais je vous garantis que je vais m'y mettre. Je continue à croire que la fillette est morte, mais nous ne

devons prendre aucun risque. Il s'avère que c'est un personnage bien trop important. Si elle a survécu, nous devons la retrouver !

— Allons-nous décider tout de suite à qui nous la donnerons en mariage après l'avoir retrouvée ? fit Henselt dans une grimace. Il ne faut pas laisser ce genre d'affaire au hasard. Bien entendu, nous pourrions l'offrir aux fidèles guerriers de Vissegerd comme étendard, ligotée à une longue perche : qu'ils la brandissent sur le front lorsqu'ils attaqueront l'autre rive... Mais si Cintra doit nous servir à tous... Vous voyez sans doute où je veux en venir ? Si nous attaquons Nilfgaard et que nous lui reprenons Cintra, nous pourrions asseoir le Lionceau sur le trône. Mais elle ne peut avoir qu'un seul époux. Un époux qui veillera sur nos intérêts à l'embouchure de la Iaruga. Qui est volontaire ?

— Pas moi, ironisa Meve. Je renonce à ce privilège.

— Quant à moi, je n'écarterais pas les absents, déclara Demawend sur un ton grave. Ni Eryyll, ni Niedamir, ni les Thyssen. Et puis, ayez bien à l'esprit qu'un Vissegerd pourrait vous surprendre et tirer un énorme profit de ce fameux étendard ligoté à une longue perche. Avez-vous entendu parler des mariages morganatiques ? Vissegerd est vieux et laid comme un pou, mais un Lionceau abreuvé de concoctions d'absinthe et de damiana pourrait, contre toute attente, en tomber amoureux ! Messires, le roi Vissegerd fait-il partie de nos plans ?

— Non, marmonna Foltest. Pas des miens.

— Hum..., hésita Vizimir. Des miens non plus. Vissegerd est un instrument, pas un allié, et c'est ce rôle-là qu'il doit jouer dans nos plans d'attaque contre Nilfgaard, pas un autre. Par ailleurs, si celui qui recherche avec tant d'acharnement le Lionceau est bien Emhyr var Emreis, nous ne pouvons pas prendre de risque.

— Absolument, confirma Foltest. Le Lionceau ne doit pas tomber entre les mains d'Emhyr. L'héritière du trône de Cintra ne doit sous aucun prétexte tomber entre de mauvaises mains... vivante.

— Un infanticide ? fit Meve dans une grimace. Messires les rois, que voilà une solution honteuse ! Indigne ! Et sans doute inutilement drastique. Trouvons d'abord la fillette puisque nous ne l'avons pas encore avec nous. Lorsque ce sera fait, vous me la confierez. Je la garderai deux ans dans l'un de mes châteaux de montagne, puis je la marierai à l'un de mes chevaliers. Lorsque vous la reverrez, elle aura déjà eu deux enfants et en attendra un troisième.

— Soit, si mes calculs sont exacts, trois futurs usurpateurs, trois futurs prétendants au trône, résuma Vizimir en hochant la tête en signe de désapprobation. Non, Meve. Il est vrai que ce n'est guère louable, mais le Lionceau, s'il a survécu, doit mourir à présent. C'est une raison d'État. Messires ?

La pluie battait contre les fenêtres. Le vent hurlait entre les tours

de la forteresse de Hagge.
Les rois gardaient le silence.

* * *

— Vizimir, Foltest, Demawend, Henselt et Meve, répéta le maréchal. Ils se sont secrètement réunis au château de Hagge sur le Pontar, où ils ont tenu un conseil secret.

— Que voilà une belle symbolique, fit, sans se retourner, un homme mince aux cheveux noirs vêtu d'un cafetan en peau d'élan marqué par des empreintes d'armure et des taches de rouille. C'est justement à Hagge, il y a à peine quarante ans, que Virfuril avait battu les armées de Medell ; il avait ainsi assis sa puissance sur la vallée du Pontar et fixé les frontières actuelles entre Aedirn et la Témérie. Et voilà qu'aujourd'hui Demawend, le fils de Virfuril, convie à Hagge Foltest, le fils de Medell, et, pour compléter le tout, il y fait encore venir Vizimir de Tretogor, Henselt d'Ard Carraigh et la joyeuse veuve Meve de Lyrie. Ils se rencontrent et tiennent une réunion secrète. Tu devines le motif de cette réunion, Coehoorn ?

— Oui, répondit brièvement le maréchal. (Il ne dit pas un mot de plus. Il savait que l'homme qui était dos à lui ne supportait pas qu'en sa présence on fasse montre de son éloquence et qu'on commente des faits évidents.)

— Ils n'ont pas convié Ethain de Cidaris. (L'homme au cafetan en peau d'élan se retourna, mit les mains derrière son dos et fit un aller-retour à pas lents entre la fenêtre et la table.) Ni Eryyll de Verden. Ils n'ont pas non plus invité Esterad Thyssen ni Niedamir. Ce qui signifie qu'ils sont soit très sûrs d'eux, soit très incertains. Ils n'ont convié personne du chapitre des magiciens. C'est intéressant. Et très significatif. Coehoorn, fais en sorte que ces derniers apprennent que cette réunion a eu lieu. Qu'ils sachent que leurs rois ne les traitent pas comme leurs égaux. Il me semble que le Chapitre avait quelques doutes à ce sujet. Balaie-les.

— À vos ordres !

— A-t-on des nouvelles de Rience ?

— Aucune.

L'homme s'arrêta près de la fenêtre, il y resta un long moment, le regard perdu sur les collines arrosées par la pluie. Coehoorn patientait, ouvrant et refermant nerveusement sa main sur le pommeau de son épée. Il craignait de devoir écouter un long monologue. Le maréchal savait que l'homme debout près de la fenêtre considérerait ses monologues comme de véritables conversations, et que

partager l'une d'entre elles était un honneur et une marque de confiance. Il le savait, pourtant il n'aimait guère écouter ces monologues.

— Comment trouves-tu ce pays, gouverneur ? Es-tu parvenu à aimer ta nouvelle province ?

Le maréchal frémit de surprise. Il ne s'attendait pas à une telle question. Cependant, il ne réfléchit pas longtemps à sa réponse. Le mensonge et l'indécision pouvaient lui coûter très cher.

— Non, Votre Majesté. Je n'y suis pas parvenu. Ce pays est... sinistre.

— Il était différent autrefois, répondit l'homme sans se retourner. Et il sera différent un jour. Tu verras. Il te sera encore donné de voir la belle et joyeuse Cintra, Coehoorn. Je te le promets. Mais ne sois pas triste, je ne te garderai pas longtemps ici. Quelqu'un d'autre prendra le gouvernement de cette province. J'aurai besoin de toi à Dol Angra. Tu t'y rendras aussitôt que la rébellion aura été étouffée. J'ai besoin de quelqu'un de responsable là-bas. Qui ne se laissera pas provoquer. La joyeuse veuve de Lyrie ou Demawend... voudront sûrement nous provoquer. Tu serreras la bride aux jeunes officiers. Tu refroidiras les têtes échauffées. Vous répondrez à la provocation uniquement lorsque je vous en donnerai l'ordre. Pas avant.

— Bien, Votre Majesté !

Des cliquetis d'armes et d'éperons ainsi que deshaussements de voix leur parvinrent de l'antichambre. On frappa à la porte. L'homme au cafetan en peau d'élan se retourna puis fit un geste approuvatif de la tête. Le maréchal s'inclina légèrement et sortit.

L'homme retourna près de la table, s'assit et se pencha sur des cartes. Il les regarda un long moment puis il appuya son front contre ses doigts croisés. À la lumière des bougies, l'énorme diamant de sa bague scintilla de mille feux.

— Votre Majesté ? (La porte grinça légèrement.)

L'homme n'avait pas bougé. Mais le maréchal avait remarqué que ses doigts avaient tremblé. Il l'avait su grâce aux reflets du diamant. Il referma prudemment la porte derrière lui, en silence.

— Des nouvelles, Coehoorn ? De Rience peut-être ?

— Non, Votre Majesté. Pas de Rience. Mais de bonnes nouvelles quand même. La rébellion dans la Province a été étouffée. Nous avons décimé les insurgés. Seuls quelques-uns sont parvenus à fuir jusqu'à Verden. Nous avons arrêté leur chef, le duc Windhalm de Attre.

— Bien, fit l'homme après un instant, la tête toujours appuyée contre ses mains. Windhalm de Attre... Fais-le décapiter. Non... pas de décapitation. Il faut l'exécuter d'une autre manière. Plus spectaculaire, longue et terrible. Et, j'entends bien, en public. Il faut à tout prix donner un exemple de sévérité. Quelque chose qui effraiera et

découragera définitivement les autres. Mais, par pitié, épargne-moi les détails, Coehoorn. Ne t'évertue point à rédiger des descriptions pittoresques dans tes rapports. Je n'en tire aucun plaisir.

Le maréchal inclina la tête, et avala sa salive. Lui non plus n'en tirait aucun plaisir. Absolument aucun. Il pensait confier la préparation et l'exécution du supplice à des spécialistes. Il n'avait pas la moindre intention de leur demander des détails. Et encore moins d'assister au spectacle.

— Tu assisteras à l'exécution. (L'homme releva la tête, prit une lettre qui était posée sur la table et la décacheta.) À titre officiel. En tant que gouverneur de la province de Cintra. Tu me remplaceras, je n'ai guère l'intention de voir ça. C'est un ordre, Coehoorn.

— Bien, Votre Majesté ! (Le maréchal ne tenta même pas de dissimuler son embarras ni son mécontentement. Il était interdit de cacher quoi que ce soit à l'homme qui venait de lui donner un ordre. Et rares étaient les personnes qui y parvenaient.)

L'homme parcourut rapidement la lettre qu'il venait d'ouvrir, puis la jeta presque aussitôt dans le feu de la cheminée.

— Coehoorn ?

— Oui, Votre Majesté ?

— Je ne vais pas attendre le rapport de Rience. Alerte les magiciens, qu'ils préparent une télécommunication avec un point de contact en Rédanie. Qu'ils émettent mon ordre oral et qu'ils le transmettent aussitôt à Rience. Voici mon ordre : Rience doit cesser de perdre son temps avec le sorceleur. On ne doit pas jouer avec lui. Cela pourrait mal se finir. Je le connais, Coehoorn. Il est trop rusé pour mettre Rience sur ses traces. Je répète, Rience doit immédiatement préparer un attentat, il doit immédiatement éliminer le sorceleur de la partie. Il doit le tuer. Puis disparaître, se terrer quelque part et attendre mes ordres. Et si, avant cela, il tombait sur les traces de la magicienne, il doit la laisser tranquille. Il ne doit pas toucher à un seul cheveu de la tête de Yennefer. Tu as tout retenu, Coehoorn ?

— Oui, Votre Majesté !

— Cette télécommunication doit être cryptée et solidement protégée contre les déchiffrages magiques. Préviens les magiciens. S'ils bâclent cette tâche, si des indésirables apprennent la teneur de cet ordre, je les tiendrai pour responsables.

— Bien, Votre Majesté ! (Le maréchal s'éclaircit la voix et se redressa.)

— Qu'y a-t-il encore, Coehoorn ?

— Le comte... Il est déjà là, Votre Majesté. Il est venu sur votre ordre.

— Déjà ? sourit l'homme. Voilà une hâte digne d'admiration. J'espère qu'il a monté son cheval moreau que tous lui ont tant envié.

Qu'il entre.

— Dois-je assister à cette conversation, Votre Majesté ?

— Bien entendu, gouverneur de Cintra.

Après avoir été invité à quitter l'antichambre, le chevalier entra dans la grande salle d'un pas puissant, énergique et sonore, en faisant grincer son armure noire. Il s'arrêta, se redressa fièrement, rejeta de son épaule son manteau noir trempé et couvert de boue, et posa une main sur le pommeau de sa grande épée. Il cala contre sa hanche son heaume noir orné des ailes d'un rapace. Coehoorn regarda le visage du chevalier. Il y lut la dure fierté des guerriers et aussi de l'arrogance. Il n'y trouva pas ce qui aurait dû se dessiner sur le visage d'un homme qui avait passé les deux dernières années de sa vie dans une tour, dans un endroit d'où, comme tout portait à le croire, il n'aurait dû sortir que pour monter à l'échafaud. Le maréchal sourit sous cape. Il savait que le mépris de la mort et la folle audace des jeunes n'étaient dus qu'à un manque d'imagination. Il le savait parfaitement. Lui-même avait été ainsi autrefois.

L'homme qui était assis à la table appuya son menton sur ses doigts croisés et regarda le chevalier attentivement. Le jeune homme se tendit comme une corde.

— Que tout soit bien clair, lui dit l'homme de l'autre côté de la table. Sache que l'erreur que tu as commise dans cette ville il y a deux ans ne t'a nullement été pardonnée. Mais tu vas avoir une seconde chance. Et recevoir un nouvel ordre. Je fixerai ton sort en fonction de la manière dont tu l'exécuteras.

Le visage du jeune chevalier ne trembla pas, pas une seule plume des ailes qui ornaient le heaume calé contre sa hanche ne frémit.

— Je ne mens jamais à personne, je ne donne jamais de faux espoirs, poursuivit l'homme au cafetan en peau d'élan. Aussi, sache que tu peux entrevoir de sauver ta tête de la hache du bourreau si, bien évidemment, tu ne commets plus d'erreur. Tu as peu de chance d'être entièrement gracié. Quant à te pardonner et à oublier cette histoire... c'est exclu.

À ces paroles, le jeune chevalier en armure noire ne frémit pas davantage, mais Coehoorn aperçut un éclair dans ses yeux. *Il ne le croit pas*, se dit-il. *Il ne le croit pas et se fait des illusions. Il commet une grave erreur.*

— Je te demande toute ton attention, poursuivit l'homme assis à la table. À toi aussi, Coehoorn. Les ordres que je vais donner te concernent également. Mais accordez-moi d'abord un instant. Car je dois encore réfléchir au fond et à la forme de ces ordres.

Le maréchal Menno Coehoorn, gouverneur de la province de Cintra et futur chef de l'armée de Dol Angra, releva soudain la tête, et se redressa, la main posée sur le pommeau de son épée. Le chevalier

en armure noire et au casque orné des ailes d'un rapace prit la même posture. Ils attendaient tous deux. En silence. Patiemment. Comme il convenait d'attendre les ordres sur la forme et le fond desquels réfléchissait l'empereur de Nilfgaard, Emhyr var Emreis, *Deithwen Addan yn Carn aep Morvudd*, la Flamme blanche qui danse sur les tertres de ses ennemis.

* * *

Ciri se réveilla.

Elle était allongée ou plutôt à demi allongée, la tête appuyée bien haut sur une pile d'oreillers. La compresse qu'elle avait sur le front était déjà chaude et presque sèche. La fillette la rejeta, ne pouvant plus supporter ce poids ni cette chaleur cuisante sur sa peau. Elle respirait avec difficulté. Elle avait la gorge sèche et le nez presque entièrement bouché par des caillots de sang. Mais les élixirs et les sortilèges avaient fait leur effet : la douleur qui l'avait aveuglée et qui avait voulu lui faire éclater la tête plusieurs heures durant avait disparu ; seuls persistaient dans ses tempes des battements sourds et une sensation d'oppression.

Elle toucha délicatement son nez du dos de la main. Elle ne saignait plus.

Quel rêve étrange je viens d'avoir, se dit-elle. Mon premier rêve depuis tant de jours. Le premier où je n'ai pas eu peur. Le premier qui ne me concernait pas moi. J'étais... une observatrice. Je voyais tout d'en haut, de très haut... Comme si j'étais un oiseau... Un oiseau de nuit...

C'était un rêve où je voyais Geralt.

Dans ce rêve, il faisait nuit. Et il pleuvait. La pluie ridait la surface du canal, elle bruissait sur les bardeaux des toits, sur le chaume des fenils, elle luisait sur les planches des pontons et des passerelles, des barques et des bateaux... Et Geralt était là. Il n'était pas seul. Avec lui, il y avait un homme coiffé d'un drôle de chapeau à plume que la pluie avait ramolli. Et aussi une jeune fille mince vêtue d'une mante verte à capuchon... Tous trois marchaient lentement et prudemment sur la passerelle mouillée... Et moi, je les voyais d'en haut. Comme si j'étais un oiseau. Un oiseau de nuit...

Geralt s'était arrêté. « C'est encore loin ? », avait-il demandé. « Non. », lui avait répondu la jeune fille mince en agitant sa mante verte pour en chasser l'eau. « Nous sommes presque arrivés... Hé, Jaskier ! Ne reste pas si loin derrière nous, tu vas te perdre dans ces ruelles... — Bon sang ! Où est passée Filippa ? — Je l'ai vue il y a un instant, elle volait le long du canal... — Quel horrible temps... — Allons-y ! Montre-nous la

route, Shani. Dis-moi, comment connais-tu ce guérisseur ? Qu'est-ce qui te lie à lui ? — Je lui vends parfois des remèdes dénichés dans le laboratoire de l'université. Ne me regarde pas comme ça ! Mon parâtre a du mal à payer mes frais de scolarité... Il m'arrive d'avoir besoin d'argent... Et puis le guérisseur, quand il a de vrais remèdes, soigne les malades... Ou du moins ne les empoisonne-t-il pas... Bon, allons-y maintenant. »

Quel rêve étrange, pensa Ciri. Dommage que je me sois réveillée. J'aurais aimé voir la suite... J'aurais voulu savoir ce qu'ils étaient en train de faire là-bas. Jusqu'où ils allaient...

Des voix lui parvenaient de la pièce attenante, des voix qui l'avaient réveillée. Mère Nenneke parlait vite. Manifestement, elle était très agitée, énervée et en colère.

— Tu as déçu ma confiance, disait-elle. Je n'aurais jamais dû le permettre. J'aurais dû savoir que ton antipathie à son égard conduirait à un malheur. Je n'aurais jamais dû te permettre de... Je te connais pourtant bien. Tu es intransigeante, cruelle et, pour couronner le tout, il s'avère que tu es irresponsable et imprudente. Tu martyrises cette enfant sans pitié, tu l'obliges à faire des efforts qu'elle n'est pas en mesure de fournir. Tu n'as pas de cœur.

» Tu n'as vraiment pas de cœur, Yennefer.

Ciri tendit l'oreille, elle voulait entendre la réponse de la magicienne, sa voix froide, dure et sonore. Elle voulait entendre sa réaction, comme elle se moquerait de la grande prêtresse, et rirait de son côté surprotecteur. Elle voulait l'entendre dire ce qu'elle disait toujours, qu'être une magicienne, ce n'était pas de la rigolade, ni une occupation pour les poupées en porcelaine ou les bulles de savon. Mais Yennefer répondit à voix basse. Si basse que la fillette ne put ni comprendre ni même distinguer ses paroles.

Je vais me rendormir, se dit-elle en tâtant prudemment et délicatement son nez obstrué par le sang coagulé, qui était toujours aussi sensible et douloureux. Je vais reprendre mon rêve. Je vais voir ce que fait Geralt, là-bas, en pleine nuit, sous la pluie, au bord du canal...

Yennefer la tenait par la main. Elles marchaient toutes deux le long d'un couloir sombre, entre des colonnes de pierre ou peut-être des statues — Ciri ne pouvait pas distinguer les formes dans l'épaisse obscurité. Cependant, il y avait quelqu'un dans cette obscurité, quelqu'un qui se cachait quelque part et les observait en train de marcher. La fillette entendait des murmures, aussi discrets que le souffle du vent.

Yennefer la tenait par la main ; déterminée, elle marchait d'un pas rapide et assuré, au point que Ciri avait peine à la suivre. Devant elles, des portes s'ouvraient. Successivement. Les unes après les autres. D'innombrables portes aux battants gigantesques et massifs s'ouvraient devant elles sans un bruit.

L'obscurité s'épaississait. Ciri aperçut une nouvelle porte devant elle.

Yennefer ne ralentit pas sa marche bien que Ciri ait compris que cette porte ne s'ouvrirait pas seule. La fillette eut soudain la terrible certitude qu'il ne fallait pas ouvrir cette porte. Qu'il ne fallait pas en franchir le seuil. Que quelque chose les attendait derrière...

Elle s'arrêta et se débattit, mais la main de Yennefer était puissante et ferme, elle la tirait impitoyablement vers l'avant. Ciri comprit enfin qu'elle avait été trahie, trompée, vendue. Que, depuis le début, depuis le jour de leur première rencontre, elle n'avait été qu'une marionnette, un pantin dont on tirait les ficelles. Elle se débattit plus fort et s'arracha à la magicienne. Les ténèbres ondulèrent telles des volutes de fumée, les murmures se turent soudain. La magicienne fit un pas en avant, elle s'arrêta, se retourna et regarda la fillette.

— Si tu as peur, fais demi-tour.

— Cette porte doit rester fermée. Tu le sais.

— Oui, je le sais.

— Pourtant tu m'y conduis.

— Si tu as peur, fais demi-tour. Tu as encore le temps de partir. Il n'est pas trop tard.

— Et toi ?

— Pour moi, c'est trop tard.

Ciri se retourna. Malgré l'obscurité totale, elle vit la longue succession des portes qu'elle avait déjà franchies. De ces lointaines profondeurs des ténèbres, elle entendit...

Le tintement des fers d'un cheval. Le grincement d'une armure noire. Le bruissement des ailes d'un rapace. Et une voix. Une voix sourde qui résonnait dans sa tête...

« Tu t'es trompée. Tu as confondu le ciel avec le reflet de ses étoiles qui se dessine la nuit à la surface de l'eau. »

Elle se réveilla. Elle releva soudain la tête et fit tomber la compresse qu'on venait sans doute de lui appliquer, car elle était fraîche et humide. Ciri était couverte de sueur, la douleur était réapparue au niveau de ses tempes sous la forme de battements diffus et sonores. Yennefer était assise près d'elle, sur le lit. La magicienne avait la tête tournée de sorte que Ciri ne put voir son visage. Elle ne voyait que la cascade noire de ses cheveux.

— J'ai fait un rêve..., souffla Ciri. Dans ce rêve...

— Je sais, fit la magicienne d'une voix étrange qui n'était pas la sienne. C'est pour cela que je suis là. Je suis près de toi.

Derrière la fenêtre, dans la pénombre, la pluie bruissait sur le feuillage des arbres.

— Nom d'un chien ! grommela Jaskier en chassant l'eau du bord de son chapeau amolli par la pluie. C'est une vraie forteresse, pas une maison ! De quoi ce guérisseur a-t-il peur pour se retrancher ainsi dans pareil endroit ?

Les bateaux et les barques amarrés à quai se balançaient paresseusement sur l'eau ridée par la pluie, ils s'entrechoquaient en faisant un bruit sourd, grinçaient et faisaient tinter leurs chaînes.

— C'est un quartier portuaire, expliqua Shani. Les bandits et autres rebuts de la société, qu'ils soient d'ici ou de passage, ne manquent pas. Beaucoup de gens consultent Myhrman, ils lui apportent de l'argent... Tout le monde le sait. Tout comme le fait qu'il vit seul. Il a donc pris des mesures de précaution. Cela vous étonne ?

— Pas le moins du monde. (Geralt regardait l'habitation érigée sur des pilotis plantés dans le fond du canal, à quelque cinq brasses du quai.) Je me creuse la cervelle pour savoir comment atteindre cet îlot, cette cabane lacustre. Il nous faudra sans doute emprunter discrètement l'une de ces barques...

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit l'étudiante en médecine. Il y a un pont-levis.

— Et comment feras-tu pour convaincre le guérisseur de l'abaisser ? Par ailleurs, il y a encore une porte là-bas, et nous n'avons pas pris de béliet avec nous...

— Laissez-moi m'en occuper.

Une énorme chouette grise se posa sans bruit sur la rampe du quai ; elle battit des ailes, se hérissa et se transforma en une Filippa Eilhart tout aussi hérissée et trempée.

— Qu'est-ce que je fais donc ici ? marmonna la magicienne en colère. Pourquoi suis-je là, avec vous, par la malepeste ? Je me balance sur un piquet mouillé... Et au beau milieu d'une trahison d'État. Si Dijkstra apprend que je vous ai aidés... Et pour couronner le tout, il y a cette bruine ! Je déteste voler quand il pleut... C'est ici ? C'est la maison de Myhrman ?

— Oui, confirma Geralt. Écoute, Shani. Nous allons essayer de...

Ils se pressèrent les uns contre les autres et se mirent à murmurer, dissimulés dans la pénombre sous l'auvent du toit de chaume d'une remise. Un filet de lumière, qui provenait de la taverne située sur la rive opposée du canal, éclairait l'eau. On entendait des chants, des rires et des cris. Trois bateliers sortirent cahin-caha sur le quai. Deux d'entre eux se querellaient, se tiraillaient et se poussaient l'un l'autre en débitant continuellement la même tirade de jurons. Le troisième, appuyé contre un piquet, se soulageait dans le canal en sifflotant un air qui sonnait affreusement faux.

« Dong », résonna dans un bruit métallique la tôle en fer

suspendue par une lanière de cuir à un petit poteau, près de la passerelle. « Dong ».

Myhrman, le guérisseur, ouvrit la lucarne et regarda au-dehors. Comme la lanterne qu'il tenait à la main ne faisait que l'aveugler, il la laissa de côté.

— Qui diable vient sonner chez moi à cette heure de la nuit ? grogna-il, fou de rage. Fais donc sonner creux ta tête de pioche bancale, espèce de merdeux, quand l'envie te prend d'frapper quelque part ! Oust ! Du balai, les licheurs, et qu'ça saute ! J'ai une arbalète braquée sur vous ! Quelqu'un aurait-il envie de se retrouver avec six pouces d'une flèche dans l'cul ?

— Messire Myhrman ! C'est moi, Shani !

— Hein ? (Le guérisseur se pencha plus encore.) Damoiselle Shani ? Ici ? En pleine nuit ? Comment donc ?

— Abaissez le pont-levis, messire Myhrman ! Je vous ai apporté ce que vous m'avez demandé !

— Maintenant, en pleine sorgue ? Vous ne pouviez donc point venir de jour, damoiselle ?

— Il y a trop d'yeux ici en plein jour. (La mince silhouette en mante verte se dessina sur la passerelle.) Si l'on apprend ce que je vous amène, on me renverra de l'université. Abaissez le pont, je ne vais pas rester indéfiniment sous la pluie ! Mes bottillons sont trempés !

— Vous êtes accompagnée, damoiselle, fit remarquer le guérisseur sur un ton méfiant. D'habitude, vous venez seule. Qui est avec vous ?

— Un camarade, un étudiant comme moi. J'aurais dû me déplacer seule en pleine nuit jusqu'à votre sale quartier ? Vous pensez que je ne tiens pas à ma vertu ou quoi ? Laissez-moi donc entrer, sacrebleu !

Marmottant dans ses moustaches, Myhrman débloqua le treuil ; le pont s'abaissa dans un grincement et cogna contre les planches de la passerelle. Le guérisseur trotta jusqu'à la porte, ouvrit les loquets et les verrous. Son arbalète armée toujours à la main, il regarda prudemment au-dehors.

Il ne vit pas le poing revêtu d'un gant noir hérissé de broquettes en argent qui s'apprêtait à le frapper à la tempe. Cependant, bien que la nuit soit noire, la lune nouvelle, et le ciel nuageux, il aperçut soudain dix mille étoiles qui scintillaient d'une lumière aveuglante.

Toublanc Michelet passa une nouvelle fois sa pierre à aiguiser contre la lame de son épée ; il donnait l'impression d'être complètement absorbé par ce qu'il faisait.

— Vous nous demandez donc de tuer quelqu'un. (Il reposa sa pierre à aiguiser, essuya le tranchant de son épée avec un bout de peau de lapin enduit de graisse et examina la lame d'un air critique.) Un homme ordinaire, qui se balade seul dans les rues d'Oxenfurt, qui n'a ni escorte ni garde du corps. Qui n'a même pas de valet. Et, pour lui mettre la main dessus, nous ne serons même pas obligés de nous introduire dans un château fort, un hôtel de ville, une maison fortifiée ou une garnison... C'est bien cela, messire Rience ? Je vous ai bien compris ?

L'homme au visage marqué d'une affreuse cicatrice de brûlure acquiesça d'un signe de tête en plissant légèrement ses yeux noirs et humides à l'expression déplaisante.

— Qui plus est, reprit Toublanc, après avoir tué ce gars, nous ne serons pas obligés de nous cacher pendant les six mois à venir, parce que personne ne sera à nos trousses, personne ne nous recherchera. Ni bande de quartier ni chasseur de prime. Nous ne tomberons pas non plus sous le coup d'une vendetta ni d'une quelconque vengeance. Autrement dit, messire Rience, vous nous demandez de mettre à mort un jobelin tout à fait commun, ordinaire et insignifiant, c'est bien ça ?

L'homme à la cicatrice ne répondit pas. Toublanc jeta un œil à ses frères qui étaient assis, raides et immobiles, sur un banc. Rizzi, Flavius et Lodovico gardaient le silence, comme à leur habitude. Dans la bande qu'ils constituaient, eux tuaient, Toublanc négociait. Parce qu'il était le seul à être allé à la petite école du temple. Pour tuer, il était aussi habile que ses frères, mais il savait en plus lire et écrire. Et parler.

— Et pour tuer un jobelin tout ce qu'il y a d'ordinaire, messire Rience, vous ne louez pas les services d'un quelconque bandit du port, mais nous, les frères Michelet... Et pour cent couronnes novigradiennes...

— C'est là votre tarif habituel, n'est-ce pas ? fit entre ses dents l'homme à la cicatrice.

— C'est faux, rétorqua froidement Toublanc. Nous n'avons pas pour coutume de tuer des jobelins. Et si c'était le cas... Le jobelin que vous voulez voir mort vous coûterait deux cents couronnes, Messire Rience. Deux cents couronnes, entières et brillantes, avec le coin de la monnaie novigradienne frappé sur ses flancs. Vous savez pourquoi ? Parce qu'il y a un hic dans cette affaire, messire. Vous n'êtes pas obligé de nous dire lequel, on s'en passera. Mais vous devrez nous payer. Deux cents couronnes. Si vous topez à ce tarif, vous pouvez déjà considérer votre ennemi comme un homme mort. Sinon, cherchez

quelqu'un d'autre pour votre besoin.

Le silence s'abattit sur la cave qui empestait le renfermé et le vin tourné. Un cafard se déplaçait rapidement sur le sol. Flavius Michelet l'écrasa bruyamment d'un geste vif du pied, en restant quasiment immobile et sans avoir changé d'expression.

— C'est d'accord, fit Rience. Vous aurez vos deux cents couronnes. Allons-y.

Toublanc Michelet, tueur professionnel depuis l'âge de quatorze ans, ne trahit sa surprise pas même d'un battement de paupières. Il n'espérait pas pouvoir négocier plus de cent cinquante couronnes, cent vingt tout au plus. Il eut soudain la certitude d'avoir sous-estimé le hic qui se cachait derrière cette besoinne.

* * *

Myhrman, le guérisseur, revint à lui sur le sol de sa propre maison. Il était allongé sur le dos, ficelé comme un saucisson. Son occiput le faisait terriblement souffrir ; il savait qu'en tombant sa tête avait heurté l'embrasure de la porte. Sa tempe – celle qui avait reçu le coup – était également douloureuse. Il ne pouvait pas bouger, car une botte fermée par des boucles écrasait lourdement et impitoyablement sa poitrine. Le guérisseur regarda vers le haut en clignant des yeux et en fronçant les sourcils. La botte appartenait à un homme grand, aux cheveux blancs comme le lait. Myhrman ne distinguait pas son visage : il était caché par la pénombre, que la lanterne posée sur la table ne parvenait pas à chasser.

— Pitié, laissez-moi la vie sauve..., gémit-il. Épargnez-moi, je vous en conjure, par tous les dieux... Je vous donnerai mon argent... Je vous donnerai tout... Je vous montrerai où il est caché...

— Où est Rience, Myhrman ?

Le guérisseur trembla de tous ses membres au son de cette voix. Pourtant, ce n'était pas un peureux, peu de chose lui faisait peur. Mais, dans la voix de l'homme aux cheveux blancs, il y avait justement toutes les choses qui lui faisaient peur. Et quelques autres encore.

Dans un effort de volonté surhumain, il maîtrisa la panique qui s'insinuait dans ses entrailles tel un horrible ver.

— Hein ? (Il feignit l'étonnement.) Quoi ? Comment vous dites ?

L'homme se pencha sur lui et Myhrman vit son visage. Il vit ses yeux. À cet instant, le guérisseur faillit faire sous lui.

— Cesse tes sornettes, Myhrman, n'essaie pas de nous berner, dit dans l'ombre une voix connue, celle de Shani, l'étudiante en

médecine. Lorsque je suis venue chez toi, il y a trois jours, ce type était assis ici, sur ce tabouret, à cette table, dans un manteau fourré en ondatra, et il buvait du vin. Or tu ne reçois jamais personne de cette façon sauf tes meilleurs amis. Il me courtisait et insistait lourdement pour que j'aille danser avec lui aux *Trois Clochettes*. J'ai même dû le corriger parce qu'il commençait à me tripoter, tu te rappelles ? Tu avais dit alors : « Laissez-la, messire Rience, ne me la mettez pas en fuite, je dois vivre en bonne entente avec les étudiants pour traiter avec eux. » Et vous vous étiez mis à rire tous les deux, toi et ton messire Rience avec sa face brûlée. Ne joue pas les idiots à présent, car tu n'es point tombé sur plus idiot que toi. Parle tant qu'on te le demande gentiment.

Oh toi, l'étudiante je-sais-tout ! pensa le guérisseur. *Espèce de vipère traîtresse, de rousse galante, je te retrouverai et je te ferai payer... Pourvu que j'arrive à me sortir de là...*

— De quel Rience est-ce que vous me parlez ? geignit-il en se tortillant, tandis qu'il essayait en vain de se libérer du talon qui lui écrasait le sternum. Comment je pourrais savoir qui il est et où il est ? Y a des tas de gens qui viennent me voir, juste comme ça, comment est-ce que moi...

L'homme aux cheveux blancs se pencha sur lui plus encore, il retira lentement un poignard de la tige de sa deuxième botte et augmenta la pression de la première contre la poitrine du guérisseur.

— Myhrman, dit-il à voix basse. Tu es libre de me croire ou de ne pas me croire. Mais si tu ne me dis pas immédiatement où est Rience... Si tu ne dévoiles rien sur la manière dont tu prends contact avec lui... Alors je te servirai par petits bouts aux anguilles du canal. Je commencerai par les oreilles.

Quelque chose dans la voix de l'homme aux cheveux blancs fit que le guérisseur crut aussitôt chacune de ses paroles. Il regarda la lame du poignard ; il savait qu'elle était plus aiguisée que celles des couteaux dont il se servait pour crever les abcès et les furoncles. Il se mit à trembler à un point tel que la botte appuyée contre sa poitrine se mit à sursauter vigoureusement. Mais il gardait le silence. Il devait garder le silence. Pour l'instant. Si Rience revenait le voir et lui demandait pourquoi il l'avait trahi, Myhrman devait pouvoir lui prouver la raison pour laquelle il l'avait fait. *Une oreille, se dit-il. Je dois tenir le coup pour une seule oreille. Après, j'avouerai tout...*

— À quoi bon perdre notre temps et patauger dans le sang ? dit soudain une douce voix grave de femme, dans la pénombre. À quoi bon prendre le risque qu'il nous mente et cherche des faux-fuyants ? Laissez-moi m'occuper de lui à ma manière. Il parlera si vite qu'il en bégaiera. Tenez-le bien.

Le guérisseur se mit à crier et à se débattre dans les liens qui

l'enserraient, mais l'homme aux cheveux blancs le plaqua au sol de son genou, l'agrippa par les cheveux et lui tourna la tête sur le côté. Quelqu'un s'agenouilla près de lui. Il sentit les effluves d'un parfum mêlés à une odeur de plumes d'oiseau mouillées, puis des doigts lui touchèrent la tempe. Il voulut hurler, mais il avait la gorge nouée par la peur, et ne parvint qu'à pousser un couinement.

— Tu as déjà envie de crier ? ronronna la douce voix féminine tout près de son oreille. C'est trop tôt, Myhrman, beaucoup trop tôt. Je ne t'ai encore rien fait. Mais je vais bientôt commencer. Si l'évolution a imprimé sur ton cerveau de quelconques sillons, moi je te les creuserai bien plus profondément encore. Tu verras alors ce que peut être, en vérité, un cri.

* * *

— Ainsi donc, nos rois se seraient mis à penser tout seuls ? s'étonna Vilgefortz après avoir écouté le compte-rendu. Ils auraient commencé à élaborer des plans par eux-mêmes, élevant ainsi leur mode de raisonnement en passant d'un niveau tactique à un niveau stratégique, et ce à une vitesse surprenante ? C'est curieux... Tout récemment encore, à Sodden, la seule chose qu'ils savaient faire, c'était galoper en poussant des hurlements sauvages et en portant haut leurs épées à la tête de leurs escadrons, sans même se retourner pour voir si ceux-ci n'étaient pas restés en retrait ou s'ils ne galopaient pas dans une direction opposée. Et aujourd'hui, les voilà qui décident du sort du monde entier au château de Hagge... Vraiment singulier. Mais, pour être honnête, je m'y attendais.

— Nous le savons, acquiesça Artaud Terranova. Nous nous rappelons que tu nous avais mis en garde. C'est pour cela que nous avons tenu à te prévenir.

— Merci de vous en souvenir, répondit le magicien dans un sourire.

Tissaia de Vries eut soudain la certitude que tous les faits qui venaient d'être communiqués à Vilgefortz lui étaient déjà connus depuis longtemps. Elle ne souffla mot. Assise bien droite dans son fauteuil, elle arrangeait ses manchettes en dentelle, la gauche retombant quelque peu différemment de la droite. Elle sentit sur elle le regard désobligeant de Terranova et le coup d'œil amusé de Vilgefortz. Elle savait que son afféterie légendaire avait le don d'énervier certaines gens et d'en divertir d'autres. Mais elle n'y prêtait aucune attention.

— Quelle fut la réaction du Chapitre ?

— Avant tout, nous aimerions connaître ton avis, Vilgefoltz, répondit Terranova.

— Avant tout, mangeons et buvons quelque chose, fit le magicien dans un sourire. Nous avons suffisamment de temps devant nous, permettez-moi de vous offrir l'hospitalité. Je vois que vous êtes transis de froid et fatigués de votre voyage. Combien avez-vous fait d'arrêts au cours de vos téléportations, si je puis me permettre ?

— Trois, répondit Tissaia de Vries dans un haussement d'épaules.

— Moi, j'étais plus près, poursuivit Artaud. Je n'en ai fait que deux. Mais assez difficiles, je dois l'avouer.

— Cet horrible temps est partout présent ?

— Oui, partout.

— Alors prenons des forces en mangeant et en buvant du vin rouge ancien de Cidaris. Lydia, pourrais-tu venir, je te prie ?

Lydia van Bredevoort, l'assistante et la secrétaire particulière de Vilgefoltz, apparut de derrière un rideau tel un fantôme aérien, et sourit du regard à Tissaia de Vries. Celle-ci, maîtrisant l'expression de son visage, lui répondit par un agréable sourire et un signe de la tête. Artaud Terranova se leva et lui fit une révérence. Lui aussi maîtrisait parfaitement l'expression de son visage. Il connaissait Lydia.

Deux servantes s'affairaient à disposer le service de table, les couverts et les plats, en grands froufrous de jupons. Lydia van Bredevoort allumait les bougies dans les chandeliers avec la petite flamme qu'elle faisait délicatement apparaître par magie entre son pouce et son index. Tissaia remarqua sur sa main une tâche de peinture à l'huile. Elle se dit en elle-même qu'elle ne devait pas oublier de demander à Lydia, plus tard, après le repas, de lui montrer sa dernière œuvre. Car c'était un peintre talentueux.

Ils dînèrent en silence. Artaud Terranova ne se privait pas ; il se servait sans scrupule dans les plats et faisait grincer le petit couvercle en argent de la carafe de vin rouge sans doute un peu trop fréquemment, et sans attendre que son hôte le lui propose. Tissaia de Vries, quant à elle, mangeait lentement, buvait modérément, et consacrait moins de temps à avaler la nourriture qu'à composer harmonieusement entre eux ses couverts, son assiette et sa serviette, qui, selon elle, étaient si mal disposés qu'ils en heurtaient sa sensibilité esthétique et son amour de l'ordre. Vilgefoltz mangeait et buvait avec plus de retenue encore. Lydia, bien évidemment, ne mangeait ni ne buvait rien.

Les flammes des bougies ondulaient telles des langues de feu rouges et jaunes. Des gouttes de pluie tintaient contre le vitrail des fenêtres.

— Alors, Vilgefoltz ? fit enfin Terranova alors qu'il fouillait un plat de sa fourchette à la recherche d'un morceau de gibier

suffisamment gras. Quelle est ta position face aux agissements de nos monarques ? Hen Gedyndeith et Francesca nous ont envoyés ici parce qu'ils souhaitent connaître ton avis. Celui-ci nous intéresse également, Tissaia et moi. Le Chapitre veut adopter une attitude unanime dans cette affaire. Et si nous étions amenés à agir, nous voudrions également le faire d'un commun accord. Que nous suggères-tu ?

— Je suis très honoré d'apprendre que mon avis est décisif aux yeux du Chapitre. (D'un geste de la main, Vilgefertz remercia Lydia qui voulait le resservir en brocolis.)

— Personne n'a dit cela. (Artaud se versa un autre verre de vin.) De toute manière, la décision sera prise en commun lorsque le Chapitre se réunira. Mais, auparavant, chacun doit avoir la possibilité d'exprimer ses idées afin que nous puissions être au fait des opinions des uns et des autres. C'est pourquoi nous t'écoutons.

— *Si vous avez terminé votre repas, passons dans le cabinet de travail*, proposa Lydia par télépathie en souriant des yeux. (Terranova regarda ce sourire et avala d'un trait le contenu de son verre. Jusqu'à la dernière goutte.)

— C'est une bonne idée. (Vilgefertz s'essuya les doigts avec sa serviette.) Nous y serons mieux installés pour parler, et aussi mieux protégés contre les écoutes magiques. Allons-y. Tu peux emmener la carafe, Artaud.

— Je n'y manquerai certes pas. C'est la cuvée que je préfère.

Ils passèrent au cabinet de travail. Tissaia ne put s'empêcher de jeter un œil à l'établi où s'entassaient des matras, des creusets, des éprouvettes, des cristaux et d'innombrables ustensiles de magie. Tous étaient protégés par un sortilège de camouflage, mais Tissaia de Vries était une archimaîtresse : il n'existait aucun voile qu'elle ne parvenait à percer. Elle était curieuse de savoir à quoi s'occupait le magicien ces derniers temps. Elle le devina rapidement à la configuration de l'appareillage qui avait servi récemment. Il s'agissait d'un dispositif utilisé pour la localisation des personnes disparues et la psychovision par le biais de la méthode « cristal, métal, pierre ». Le magicien recherchait quelqu'un ou tentait de résoudre un problème théorique de logistique. Le goût de Vilgefertz de Roggeveen pour ce genre de choses était bien connu.

Ils s'assirent sur des chaises curules en bois d'ébène sculpté. Lydia regarda Vilgefertz, saisit le signe que le magicien lui adressa du regard et sortit aussitôt. Tissaia poussa un soupir imperceptible.

Tous savaient que Lydia van Bredevoort aimait Vilgefertz de Roggeveen depuis des années, d'un amour discret, passionné et tenace. Bien entendu, le magicien le savait également, mais il feignait le contraire. Lydia lui facilitait la tâche puisqu'elle ne lui avait jamais avoué son amour : elle n'avait pas fait le moindre pas ni le moindre

geste en ce sens, elle n'avait transmis aucun signe par la pensée, et, si elle avait pu parler, elle n'aurait rien dit. Elle était trop fière pour ça. Vilgefortz, de son côté, ne faisait rien lui non plus, car il n'aimait pas Lydia. Bien sûr, il aurait pu tout simplement faire d'elle sa maîtresse, et ainsi se rapprocher d'elle, et peut-être même la rendre heureuse. C'est ce que certains lui conseillaient de faire. Mais Vilgefortz ne cédait pas. Il était trop fier et trop à cheval sur les principes. La situation était donc sans issue, mais elle était stable et semblait visiblement leur convenir à tous deux.

— Ainsi donc (le jeune magicien interrompit le silence), le Chapitre se creuse la cervelle pour savoir quelle attitude adopter vis-à-vis des intentions et des plans de nos rois... C'est totalement inutile. Il faut tout simplement les ignorer.

— Comment ? (La surprise figea Artaud Terranova, une coupe dans une main, la carafe dans l'autre.) Ai-je bien compris ? Nous ne devons rien faire ? Nous devons permettre à...

— Nous leur avons déjà permis, l'interrompit Vilgefortz. Personne ne nous a demandé notre accord. Et personne ne nous le demandera. Je répète, il faut leur faire croire que nous ne savons rien. C'est la seule chose sensée que nous ayons à faire.

— Ce qu'ils ont imaginé représente une menace de guerre, et ce, à grande échelle.

— Ce qu'ils ont imaginé ne nous est connu que grâce à une information énigmatique et incomplète provenant d'une source mystérieuse et très peu fiable. Si peu fiable que le mot « désinformation » revient sans cesse. Quand bien même ce serait la vérité, leurs projets ne sont encore que des plans, et ils le resteront encore longtemps. S'ils dépassent ce stade... Alors, soit, nous adapterons notre comportement à la situation.

— Tu veux dire que nous devons nous résoudre à danser sur un air qui ne sera pas le nôtre ? rétorqua Terranova dans une grimace.

— C'est bien cela, Artaud. (Vilgefortz tourna son regard vers lui, ses yeux s'illuminèrent.) Comme ils joueront, tu danseras. Sinon tu devras quitter la salle. L'estrade est bien trop haute pour que tu puisses y monter et demander aux musiciens de jouer un autre air. Accepte-le une bonne fois pour toutes. Si tu crois qu'il y a une autre issue, tu te trompes. Tu confonds le ciel avec le reflet de ses étoiles qui se dessine la nuit à la surface de l'eau.

Le Chapitre fera ce qu'il ordonnera, et masquera ses ordres sous des allures de conseil, se dit Tissaia de Vries. Nous sommes tous des pions sur son échiquier. Il a évolué, il nous a dépassés, assujettis, aveuglés de son éclat. Nous sommes des pions dans son jeu. Un jeu dont nous ignorons les règles.

De nouveau, la magicienne constata que sa manchette gauche

tombait différemment de la droite. Elle l'arrangea avec soin.

— Les plans des rois en sont déjà au stade de la réalisation, dit-elle lentement. Une offensive contre les Scoia'tael a débuté à Kaedwen et à Aedirn. Le sang des jeunes elfes coule à flots. Les persécutions et les exécutions massives de non-humains ont commencé. On parle d'une attaque sur les elfes libres de Dol Blathanna et des monts Bleus. C'est un vrai carnage. Devons-nous transmettre à Gedymdeith et à Enid Findabair que tu nous conseilles d'observer sans rien faire ? De feindre de ne rien savoir ?

Vilgefortz se tourna vers elle. *À présent, tu vas changer de tactique, pensa Tissaia. Tu es joueur, tu as reconnu au son qu'ils ont fait quels dés ont été jetés. Tu vas changer de stratégie. Et jouer sur une autre corde.*

Le magicien ne détachait pas son regard d'elle.

— Tu as raison, dit-il brièvement. Tu marques un point, Tissaia. La guerre avec Nilfgaard, c'est une chose, mais nous n'avons pas le droit de regarder les non-humains se faire massacrer sans réagir. Je propose de réunir une assemblée, une assemblée générale qui concernerait tout le monde jusqu'aux Maîtres du troisième degré inclus, c'est-à-dire également ceux qui siègent aux conseils royaux à Sodden. Au cours de cette assemblée, nous les raisonnerons et leur demanderons de calmer les monarques.

— J'approuve ce projet, fit Terranova. Réunissons une assemblée, rappelons-leur qui sont ceux envers lesquels ils ont avant tout un devoir de loyauté. Remarquez que même certains membres de notre Conseil figurent actuellement parmi les conseillers royaux. Sont aux services des rois : Carduin, Filippa Eilhart, Fercart, Radcliffe, Yennefer...

Vilgefortz tressaillit à l'annonce de ce dernier nom. Intérieurement, bien entendu. Mais Tissaia de Vries était une archimaîtresse. Elle lut la pensée du jeune magicien, et ressentit l'impulsion qui sauta de l'établi où se trouvait l'appareillage magique en direction de deux livres posés sur la table. Ces deux ouvrages étaient invisibles, protégés par la magie. La magicienne se concentra et en perça le voile.

« Aen Ithlinnespeath », la prophétie d'Ithlinne Aegli aep Aevenien, l'oracle des elfes. La prophétie de la fin de la civilisation, l'annonce de l'extermination, de la destruction et du retour à la barbarie qui devait se réaliser en même temps que descendraient les blocs de glace flottants, depuis la frontière du glacier éternel. Et l'autre livre... Très ancien... Il est abîmé... Aen Hen Ichaer... le Sang ancien... le sang des elfes ?

— Tissaia ? Qu'en dis-tu ?

— Je suis également d'accord. (La magicienne arrangea sa bague qui avait tourné autour de son doigt dans la mauvaise direction.) J'approuve le projet de Vilgefortz. Réunissons une assemblée. Aussi

vite que possible.

Le cristal, le métal et la pierre, se dit-elle. Tu cherches Yennefer ? Pour quelle raison ? Qu'est-ce qu'elle a à voir avec la prophétie d'Ithlinne ? Et avec le Sang ancien, le sang des elfes ? Qu'est-ce que tu mijotes, Vilgeförtz ?

— *Veuillez m'excuser*, fit Lydia van Bredevoort par télépathie alors qu'elle entraînait sans bruit.

Le magicien se leva.

— Pardonnez-moi, mais c'est urgent, dit-il. J'attends cette lettre depuis hier. Cela ne me prendra qu'un court instant.

Artaud bâilla, étouffa un renvoi et saisit la carafe. Tissaia jeta un regard à Lydia. Celle-ci lui sourit. Des yeux. Elle ne pouvait pas sourire autrement.

La partie inférieure de son visage n'était qu'une illusion.

Quatre ans plus tôt, à la demande de Vilgeförtz, son maître, Lydia avait participé à des études menées sur les propriétés d'un artefact retrouvé lors des fouilles d'une nécropole antique. Il s'avéra que ce dernier était protégé par un sortilège très puissant. Il a suffi qu'il s'active une fois. Trois des cinq magiciens qui participaient à l'expérience furent tués sur place. Le quatrième perdit ses yeux ainsi que ses deux bras et il devint fou. Lydia s'en sortit avec des brûlures, une mâchoire dévastée et une mutation du larynx et de la gorge qui résistait efficacement aux tentatives de régénération. Il fallut donc recourir à une illusion pour éviter que les gens s'évanouissent à la vue du visage de Lydia. C'était une illusion très puissante, habilement réalisée et difficile à percer, même pour les Élus.

— Hum... (Vilgeförtz reposa la lettre.) Merci, Lydia.

Lydia lui sourit.

— *Le messenger attend une réponse*, dit-elle.

— Il n'y aura pas de réponse.

— *Je comprends. J'ai demandé à ce que l'on prépare des chambres pour nos invités.*

— Merci. Tissaia, Artaud, veuillez m'excuser pour cette courte attente. Poursuivons. Où en étions-nous ?

Nulle part, se dit Tissaia de Vries. *Mais je suis tout ouïe. Tu finiras bien par parler des sujets qui t'intéressent vraiment.*

— Ah oui..., fit lentement Vilgeförtz. Je sais ce dont je voulais vous entretenir. Je souhaitais vous parler des nouveaux membres du Conseil, Fercart et Yennefer. De ce que j'en sais, Fercart s'est rallié à Foltest de Témérie, et siège au conseil du roi aux côtés de Triss Merigold. Mais à qui s'est ralliée Yennefer ? Tu as dit, Artaud, qu'elle faisait partie de ceux qui étaient aux services des rois.

— Artaud exagère, répondit calmement Tissaia. Yennefer vit à Vengerberg, alors Demawend lui demande parfois son aide, mais ils ne

collaborent pas ensemble à plein-temps. On ne peut assurément pas dire qu'elle est à son service.

— Et sa vue ? J'espère qu'elle s'est bien remise à présent ?

— Oui. Tout va bien.

— Tant mieux. Je m'inquiétais... Vous savez, j'ai voulu prendre contact avec elle, mais j'ai appris qu'elle était partie. Nul ne pouvait me dire où elle était allée.

Le cristal, le métal et la pierre, se dit Tissaia de Vries. Tout ce que porte Yennefer est actif et indiscernable avec la psychovision. Tu ne la retrouveras pas de cette manière, mon cher. Si Yennefer ne souhaite pas que l'on sache où elle se trouve, personne ne l'apprendra.

— Écris-lui une lettre, proposa la magicienne d'une voix posée alors qu'elle ajustait ses manchettes. Et envoie-la-lui de manière ordinaire. Elle parviendra à coup sûr. Quant à Yennefer, où qu'elle soit, elle te répondra. Elle répond toujours.

— Yennefer, rétorqua Artaud, disparaît souvent, quelquefois pour des mois entiers. Les raisons en sont plutôt triviales...

Tissaia le foudroya du regard, les lèvres pincées. Le magicien se tut immédiatement. Vilgefortz afficha un sourire discret.

— Justement, dit-il. C'est à cela que je pensais. Il fut un temps où elle était très liée à un certain... sorcelleur. Geralt, si je ne m'abuse. Il semblerait que cette histoire ait été plus qu'une simple amourette. Et que Yennefer se soit beaucoup impliquée dans cette relation...

Tissaia de Vries se redressa, et referma ses poings sur les accoudoirs de la chaise curule.

— Pourquoi de telles questions ? C'est personnel. Ce ne sont pas nos affaires.

— Bien entendu. (Vilgefortz regarda du coin de l'œil la lettre qu'il avait jetée sur un pupitre.) Ça ne nous regarde pas. Cependant, je ne suis pas animé par une curiosité malsaine ; je me soucie simplement de l'état émotionnel d'un membre du Conseil. La réaction de Yennefer à l'annonce de la mort de ce... Geralt m'a laissé perplexe. Je suppose que, si ça se reproduisait, elle saurait maîtriser sa réaction, et accepter la nouvelle sans sombrer dans la dépression ou dans un deuil excessif ?

— Oui, elle y arriverait sans l'ombre d'un doute, répondit froidement Tissaia. D'autant plus que ce genre de nouvelles lui parvient de temps à autre. Et qu'elles s'avèrent toujours être des rumeurs.

— C'est bien vrai, confirma Terranova. Ce Geralt, ou je ne sais qui, sait se débrouiller. Qu'y a-t-il d'étonnant ? C'est un mutant, un automate sanguinaire programmé pour tuer et ne pas être tué. Quant à Yennefer, n'exagérons point avec ses prétendus états d'âme. Nous la connaissons bien. Elle ne se laisse pas aller à ses émotions. Elle s'est

amusée avec le sorceleur, voilà tout. Le voir constamment jouer avec la mort la fascinait. Mais le jour où le jeu prendra fin, tout sera fini.

— Pour l'instant, rétorqua sèchement Tissaia de Vries, le sorceleur est en vie.

Vilgefortz afficha un sourire, et jeta un nouveau coup d'œil à la lettre qui était devant lui.

— Vraiment ? répondit-il. Je ne le pense pas.

* * *

Geralt fut parcouru d'un léger frisson, puis avala sa salive. Le spasme provoqué par l'ingestion de l'élixir était passé, le liquide commençait désormais à agir, ce qui se traduisait par un léger – mais désagréable – vertige tandis que le sorceleur adaptait sa vue à l'obscurité.

Cette adaptation s'opérait rapidement. Les ténèbres de la nuit s'éclaircissaient, tout alentour revêtait des reflets grisâtres, d'abord brumeux et indistincts, puis de plus en plus contrastés, nets et précis. Dans le cul-de-sac qui donnait sur le quai du canal, et qui, un instant plus tôt, était aussi sombre que l'intérieur d'une barrique de goudron, Geralt pouvait désormais distinguer les rats qui sillonnaient le caniveau, reniflaient les flaques d'eau et les fentes des murs.

L'ouïe du sorceleur s'était également affinée sous l'influence de la décoction magique. Le labyrinthe de ruelles mortes, où, il y a un instant encore, seul le tintement de la pluie contre les gouttières se faisait entendre, s'était mis à vivre, à battre de mille sons. Geralt entendait des cris de chats en pleine lutte, des aboiements de chiens de l'autre côté du canal, les rires et les cris qui s'échappaient des tavernes et des auberges d'Oxenfurt, les éclats de voix et les chants en provenance d'une guinguette de bateliers, le trille lointain et discret d'une flûte jouant un air entraînant. Les maisons sombres et endormies avaient repris vie également : Geralt commençait à percevoir les ronflements des personnes endormies, le trépigement des bœufs dans les étables, l'ébrouement des chevaux dans les écuries. Les gémissements étouffés et spasmodiques d'une femme aimée résonnaient aussi dans l'une des maisons du fond de la ruelle.

Les sons s'intensifiaient, ils prenaient de l'amplitude. Le sorceleur distinguait à présent les paroles obscènes des chansons grivoises ; il apprit le nom de l'amant de la femme aux gémissements. Au-dessus du canal, depuis la maison sur pilotis de Myhrman, lui parvenait le bredouillage saccadé et désarticulé du guérisseur, que le traitement de Filippa Eilhart avait conduit au stade d'abêtissement le plus total et

sans doute permanent.

L'aube approchait. La pluie avait enfin cessé de tomber, le vent s'était levé et chassait les nuages. Le ciel à l'est s'éclaircissait visiblement.

Dans le cul-de-sac, les rats avaient soudain pris peur, et s'étaient enfuis dans diverses directions pour aller se cacher dans des caisses et des tas d'ordures.

Le sorceleur entendit des pas. Ils devaient être quatre ou cinq hommes ; pour l'instant, Geralt était incapable d'en déterminer le nombre exact. Il regarda le ciel, mais n'y vit pas Filippa.

Il changea aussitôt de tactique. Si Rience était parmi le groupe d'hommes qui s'approchait, il avait peu de chances de lui mettre la main dessus. Il se trouverait dans l'obligation de combattre son escorte d'abord, ce qu'il ne souhaitait pas. D'une part, parce qu'il était sous l'influence de l'élixir et que ces hommes allaient devoir mourir. D'autre part, parce que Rience aurait alors le temps de s'enfuir.

Les pas se rapprochaient. Geralt sortit de l'ombre.

Rience déboucha du cul-de-sac. D'instinct, le sorceleur reconnut immédiatement le magicien bien qu'il ne l'ait jamais vu auparavant. La cicatrice de brûlure – le fameux cadeau de Yennefer – était cachée dans l'ombre de sa capuche.

Il était seul. Son escorte ne s'était pas montrée, elle était restée tapie dans la ruelle. Geralt en comprit aussitôt la raison. Rience savait qui l'attendait devant la maison du guérisseur. Le magicien avait deviné qu'un piège lui serait tendu et, malgré tout, il était venu. Le sorceleur saisit pourquoi. Et ce avant même qu'il entende le grincement discret des épées que l'on sortait des fourreaux. *D'accord, se dit le sorceleur. Si c'est ce que vous voulez, alors allons-y.*

— Comme il est plaisant de te traquer, dit Rience à voix basse. Nul besoin de te chercher. Tu apparais seul là où l'on souhaite te voir.

— Je pourrais dire la même chose de toi, répondit le sorceleur sur un ton calme. Tu t'es présenté ici. Je souhaitais t'y voir et tu es là.

— Tu as dû sévèrement presser Myhrman pour qu'il te parle de l'amulette, qu'il te montre où elle était cachée. Et qu'il te dise comment l'activer afin de m'envoyer un message. Cependant, Myhrman ignorait, et ne pouvait donc avouer, même brûlé sur des charbons ardents, que cette amulette servait à la fois à m'envoyer des messages et à me mettre en garde. J'en ai distribué de nombreux exemplaires. Je savais que, tôt ou tard, tu tomberais sur l'un d'entre eux.

Quatre individus sortirent du coin de la ruelle. Ils se déplaçaient avec agilité, à pas lents et sans bruit. Ils se maintenaient dans l'obscurité et tenaient leur épée de manière à ce que le reflet de leur lame ne les trahisse pas. Bien entendu, le sorceleur les voyait

distinctement. Mais il ne le montra pas. *C'est bon, bande d'assassins, pensa-t-il. Vous l'aurez voulu.*

— J'ai attendu ce moment, poursuivit Rience sans bouger. Et nous y voilà. J'ai l'intention de soulager enfin la terre de ton poids, horrible bâtard.

— L'intention ? Tu te surestimes. Tu n'es qu'un instrument. Un sbire dont on a loué les services pour exécuter de sales besognes. Qui t'a engagé, larbin ?

— Tu es trop curieux, le mutant. Tu me traites de larbin ? Mais sais-tu, toi, qui tu es ? Un tas de bouse aplati sur la route qu'il faut faire dégager pour éviter que quelqu'un souille ses chaussures. Non, je ne révélerai pas le nom de ceux qui m'emploient, bien que je puisse le faire. Toutefois, je te dirai autre chose afin que tu aies de quoi méditer sur la route qui te mènera en enfer. Je sais déjà où est le marmot que tu protégeais tant. Et je sais où se trouve Yennefer, ta sorcière préférée. Elle n'intéresse pas mes mandants, mais, moi, j'ai un compte personnel à régler avec cette chienne. Dès que j'en aurai fini avec toi, je m'occuperai d'elle. Je ferai en sorte qu'elle regrette ses petits tours de magie avec le feu. Oh oui ! Elle va le regretter. Très longtemps.

— Tu n'aurais pas dû le dire, fit le sorceleur dans un terrible sourire. (Il était gagné par l'euphorie du combat que provoquait la réaction de l'élixir avec l'adrénaline.) Tant que tu n'avais rien dit à ce sujet, tu avais des chances de survivre. À présent, tu n'en as plus.

Geralt, que la forte secousse de son médaillon avait averti d'une attaque inopinée, s'écarta d'un bond en tirant son épée à la vitesse de l'éclair. À l'aide de sa lame gravée de runes, il repoussa et anéantit une vague violente et paralysante d'énergie magique qui avait été lancée dans sa direction. Rience recula, leva une main pour répéter son geste, mais il prit peur au dernier moment. Sans essayer d'autre sortilège, il battit rapidement en retraite vers le fond de la ruelle. Le sorceleur ne put se lancer à sa poursuite : les quatre hommes qui pensaient être masqués par l'ombre se jetèrent sur lui. Leurs épées jaillirent de l'obscurité.

Tous les quatre étaient des professionnels. Expérimentés, habiles et exercés à combattre ensemble. Ils l'attaquèrent deux par deux, les uns par la gauche, les autres par la droite. De sorte que, dans chaque paire, l'un puisse toujours se cacher derrière le dos de l'autre. Le sorceleur choisit ceux de gauche. À l'euphorie provoquée par l'élixir vint s'ajouter la rage.

Le premier sbire attaqua Geralt avec une feinte de la dextre pour mieux s'écarter d'un bond et laisser à son frère qui était dans son dos l'occasion de porter un coup en traître. Geralt vira dans une pirouette, il les évita tous deux et entailla le second par-derrière avec la pointe de son épée, au niveau de l'occiput, de la nuque et du dos. Le

sorceleur était féroce, il avait frappé fort. Le sang gicla sur le mur, telle une fontaine.

Le premier assaillant recula vivement pour laisser place au second duo. Celui-ci se sépara pour l'attaque ; chacun des deux hommes portait des coups d'épée des deux côtés de sorte que seul l'un d'eux puisse être mis en échec – l'autre devait atteindre sa cible. Geralt ne chercha pas à parer les attaques ; d'une pirouette, il se plaça entre les deux assaillants. Ceux-ci durent modifier le rythme qu'ils avaient maintes fois travaillé, les pas qu'ils avaient appris, pour ne pas se blesser mutuellement. L'un d'eux parvint à se retourner grâce à une feinte souple et agile, et s'écarta habilement. L'autre n'en eut pas le temps. Il perdit l'équilibre et se présenta de dos au sorceleur. Ce dernier, en exécutant une pirouette en sens inverse, le taillada avec fougue au niveau des reins. Il était implacable. Il sentit comme son épée de sorceleur affûtée tranchait la colonne vertébrale de son adversaire. Le hurlement terrible qui s'ensuivit résonna en écho à travers les ruelles. Les deux combattants restants l'attaquèrent aussitôt, et se mirent à l'abreuver de coups qu'il parait avec grande difficulté. Geralt pivota sur lui-même et s'arracha aux lames scintillantes. Mais au lieu de se plaquer dos au mur, il repartit à l'attaque.

Les deux sbires ne s'y attendaient pas ; ils n'eurent pas le temps de s'écarter ni de se séparer. L'un contra l'attaque du sorceleur, mais celui-ci évita la riposte, tourbillonna, porta un coup vers l'arrière, à l'aveuglette, en se fiant au déplacement de l'air. Toujours aussi impitoyable, il visa le ventre, et atteignit sa cible. Il entendit un cri étouffé, mais n'eut pas le temps de se retourner. Le dernier des sbires était déjà près de lui et lui assenait une terrible quarte lors d'une attaque éclair par la gauche. Geralt, sans bouger de place, la repoussa au dernier moment par une quarte droite. Le sbire, tirant profit de l'impetus de la parade, se détendit tel un ressort et, dans un demi-tour, porta un coup rapide et puissant. Trop puissant. Geralt virevoltait déjà. La lame du bandit, bien plus lourde que celle du sorceleur, fendit l'air, et le sbire fut emporté par son épée. Son élan lui avait fait faire un autre demi-tour. Geralt exécuta une demi-pirouette et se retrouva près de lui, tout près de lui. Il vit le visage torturé de son adversaire et ses yeux remplis d'effroi. Le sorceleur avait le regard mauvais. Il porta un coup. Bref, mais efficace. Il toucha sa cible. Droit dans les yeux.

Il entendit le cri terrible de Shani qui s'était arrachée à l'étreinte de Jaskier sur le pont qui menait à la maison du guérisseur.

Rience s'était replié au fin fond de la ruelle ; de ses mains levées et tendues devant lui commençait à poindre une lueur magique. Geralt empoigna son épée des deux mains et se lança à sa poursuite sans une seconde d'hésitation. Les nerfs du magicien lâchèrent. Sans même

avoir achevé sa formule magique, il se mit à courir et à hurler des paroles incompréhensibles. Mais Geralt savait ce qui se passait. Il savait que Rience appelait à l'aide. Qu'il suppliait qu'on lui porte secours.

Et les secours arrivèrent. La ruelle s'embrasa dans une lumière aveuglante et un ovale flamboyant de téléportation jaillit sur le mur ébréché et suintant d'une maison. Rience se précipita vers lui. Geralt bondit. Il était très féroce.

* * *

Toublanc Michelet poussa un gémissement et se roula en boule en tenant à deux mains son ventre lacéré. Il sentait son corps se vider de son sang qui coulait abondamment entre ses doigts. Un peu plus loin gisait Flavius. Un instant plus tôt, son corps tremblait encore. À présent, il était inerte. Toublanc ferma les paupières puis les rouvrit. Mais la chouette posée près de Flavius n'était visiblement pas une hallucination puisqu'elle n'avait pas disparu. Il gémit de nouveau et tourna la tête.

Une donzelle, très jeune à en juger par sa voix, criait de toutes ses forces.

— Lâche-moi ! Il y a des blessés ! Je dois... Je suis en médecine, Jaskier ! Lâche-moi, tu m'entends ?

— Tu ne peux rien faire pour eux, lui répondit le dénommé Jaskier d'une voix sourde. Ces blessures ont été causées par l'épée d'un sorceleur... N'essaie même pas d'aller là-bas. Ne regarde pas... Je t'en prie, Shani, surtout ne regarde pas.

Toublanc sentit quelqu'un s'agenouiller près de lui. Il perçut les effluves d'un parfum et une odeur de plumes mouillées. Il entendit une voix discrète, douce et apaisante. Il avait du mal à distinguer ses paroles ; les cris agaçants et les pleurs de la jeune donzelle, de cette fille qui était... en médecine, l'en empêchaient. Mais si c'était elle qui criait, alors qui s'était agenouillé près de lui ? Toublanc gémit.

— ... bien. Tout ira bien.

— Fils de... pu... tain, parvint-il à articuler dans un râle. Rience... Il nous avait dit... un jobelin tout à fait ordinaire... alors que... c'était un sorceleur... le... hic... À... l'aide... Mes... boyaux...

— Du calme, du calme, mon enfant. Allons. Ça va mieux. Ça ne te fait déjà plus mal. N'est-ce pas que ça ne te fait plus mal ? Dis-moi, qui vous a attirés jusqu'ici ? Qui vous a mis en relation avec Rience ? Qui vous a recommandés à lui ? Qui vous a mêlés à ça ? Dis-le-moi, mon enfant. Et alors, tout ira bien. Tu verras... Parle, je te prie.

Toublanc sentit du sang lui remplir la bouche. Mais il n'avait pas la force de le recracher. La joue plaquée contre le sol mouillé, il entrouvrit les lèvres et le sang coula de lui-même.

Il ne sentait déjà plus rien.

— Dis-le-moi, répéta la douce voix. Parle, mon enfant.

Toublanc Michelet, tueur professionnel depuis l'âge de quatorze ans, ferma les yeux, tordit son visage dans un sourire sanguinolent. Et murmura tout ce qu'il savait.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il vit une dague à la lame très étroite et à la petite garde dorée.

— N'aie pas peur, dit la douce voix alors que la pointe de la dague touchait sa tempe. Tu ne sentiras rien.

En effet, il ne sentit rien.

* * *

Geralt se jeta sur le magicien au dernier moment, juste avant qu'il se téléporte. Il avait abandonné son épée un instant plus tôt et avait les mains libres. Il sauta et agrippa de ses doigts tendus le rebord du manteau de Rience. Celui-ci perdit l'équilibre. La secousse le tira vers l'arrière et le força à reculer. Le magicien se débattait avec rage ; d'un geste vif, il détacha les boucles de son manteau et se libéra. Trop tard.

Geralt fit basculer Rience d'un coup de poing droit dans l'épaule et lui décocha aussitôt après un crochet du gauche, au niveau du cou, sous l'oreille. Le magicien chancela, mais ne tomba pas. Le sorcier bondit sur lui avec agilité et lui assena un coup violent juste sous les côtes. Rience poussa un gémissement et se laissa retomber en avant, sur le poing de son adversaire. Geralt le saisit par un pan de son caban, le fit tourner et le plaqua au sol. Rience, écrasé par le genou du sorcier, leva la main et ouvrit la bouche, prêt à prononcer un sortilège. Geralt ferma son poing et l'abattit sur lui. Droit sur sa bouche. Ses lèvres explosèrent telles des groseilles.

— Tu viens de recevoir le cadeau de Yennefer, dit-il d'une voix rauque. À présent, voici le mien.

Il frappa le magicien une nouvelle fois. La tête de Rience sursauta, du sang jaillit sur son front et ses joues. Geralt fut un peu surpris : il ne sentait aucune douleur, pourtant il avait souffert au cours de ce combat, c'était son sang qu'il sentait couler. Il n'y prêta aucune attention, car il n'avait pas le temps de chercher cette blessure ni de s'en occuper. Il leva son poing et frappa de nouveau Rience. Il était implacable.

— Qui t'a envoyé ? Qui t'a engagé ?

Rience lui cracha du sang au visage. Le sorceleur lui assena un autre coup.

— Réponds !

L'ovale flamboyant de téléportation s'embrasa plus encore ; la ruelle entière baignait dans la lumière qui irradiait de lui. Le sorceleur sentit une énergie se dégager du portail ; il la sentit avant même que son médaillon se mette à vibrer violemment pour l'en avertir.

Rience lui aussi sentit l'énergie qui se déversait de l'ovale de téléportation, il pressentait la venue des secours. Il poussa un cri et se débattit avec rage. Geralt appuya son genou contre la poitrine du magicien, leva la main et, croisant ses doigts pour former le Signe d'Aard, visa le portail en flammes. C'était une erreur.

Personne ne sortit du portail. Seule s'en dégageait une énergie que Rience puisa.

Des épines d'acier de six pouces de long apparurent au bout des doigts tendus du magicien. Elles se plantèrent dans la poitrine et dans l'épaule de Geralt dans un étourdissant fracas. Une vague d'énergie jaillit en force des épines. Le sorceleur, pris de convulsions, fut propulsé vers l'arrière. Le choc fut tel qu'il sentit et entendit ses dents – qu'il serrait à cause de la douleur – craquer et se briser. Au moins deux d'entre elles.

Rience tenta de se lever, mais il retomba aussitôt à genoux, et c'est à genoux qu'il se traîna jusqu'au portail de téléportation. Geralt, qui avait grand-peine à reprendre son souffle, sortit son poignard de la tige de sa botte. Le magicien se retourna, se redressa et avança d'un pas chancelant. Le sorceleur fit de même, mais avec plus de rapidité.

Rience se retourna de nouveau et poussa un cri. Geralt serrait son poignard dans la main. Il avait un regard mauvais. Très mauvais.

Quelque chose saisit le sorceleur par-derrière, l'immobilisa, le rendit impuissant. Le médaillon qu'il portait au cou vibrait énergiquement, la douleur se mit à battre spasmodiquement dans son épaule blessée.

À quelque dix pas derrière lui se tenait Filippa Eilhart. Une lueur mate se dégageait de ses mains levées – deux filets de lumière qui touchaient le dos du sorceleur et enserraient ses épaules de leurs tenailles lumineuses. Geralt se débattit, en vain. Il était incapable de bouger. Il ne pouvait que regarder Rience atteindre d'un pas chancelant le portail qui palpitait d'une clarté laiteuse.

Le magicien pénétra dans la lumière de l'ovale de téléportation, lentement, sans se presser ; il s'immergea en elle tel un oiseau plongeur, puis il disparut. Une seconde plus tard, l'ovale s'éteignit et, l'espace d'un instant, la ruelle fut plongée dans une obscurité intense, profonde et veloutée.

Quelque part, au cœur du labyrinthe des venelles, hurlaient des chats qui se battaient. Geralt regardait la lame de son épée qu'il avait ramassée alors qu'il marchait en direction de la magicienne.

— Pourquoi, Filippa ? Pourquoi as-tu fait cela ?

La magicienne recula d'un pas. Elle tenait toujours à la main la dague qui, peu auparavant, était plantée dans le crâne de Toubanc Michelet.

— Pourquoi cette question ? Tu le sais très bien.

— Oui, confirma-t-il. À présent, je le sais.

— Tu es blessé, Geralt. Tu ne sens pas la douleur parce que tu es encore sous l'effet de ton élixir, mais regarde comme tu saignes ! Es-tu suffisamment calmé ? Puis-je m'approcher de toi sans crainte et te soigner ? Par tous les diables, ne me regarde pas comme ça ! Et ne t'approche pas de moi. Un pas de plus et je serai obligée de... Arrête-toi, je t'en prie ! Je ne veux pas te faire de mal, mais si tu avances encore...

— Filippa ! s'écria Jaskier qui tenait toujours dans ses bras Shani en pleurs. Tu es devenue folle ?

— Non, répondit à grand-peine le sorcelleur. Elle a toute sa raison. Elle sait parfaitement ce qu'elle fait. Elle l'a toujours su... Elle s'est servie de nous. Elle nous a trahis. Trompés...

— Calme-toi, répéta Filippa Eilhart. Tu n'es pas en mesure de le comprendre, et ce n'est d'ailleurs pas nécessaire. J'étais obligée de faire ce que j'ai fait. Ne me traite pas de traîtresse. Parce que j'ai fait cela justement pour ne pas trahir une cause plus grande que tu ne peux l'imaginer. Une cause noble et grave, si grave qu'il ne faut pas hésiter à lui en sacrifier d'autres de moindre importance lorsqu'on se trouve devant un choix. Par tous les diables, Geralt, nous sommes là, à causer, et toi, tu baignes dans une mare de sang... Calme-toi et permets que nous nous occupions de toi, Shani et moi.

— Elle a raison ! cria Jaskier. Tu es blessé, par la malepeste ! Il faut bander tes blessures et ficher le camp d'ici ! Vous pourrez vous disputer plus tard !

— Toi et ta grande cause... (Ignorant le troubadour, le sorcelleur avançait en titubant.) Ta grande cause, Filippa, et ton choix, c'est un blessé, poignardé de sang-froid, quand il a eu fini d'avouer ce que tu voulais savoir et qu'il m'était interdit de connaître. Ta grande cause, c'est Rience à qui tu as permis de fuir afin qu'il ne dévoile pas le nom de son mandant. Et qu'il puisse ainsi continuer à tuer. Ta grande cause, ce sont tous ces cadavres qui n'auraient pas dû être... Pardon, je me suis mal exprimé... Ce ne sont pas des cadavres... mais des

causes de moindre importance !

— Je savais que tu ne le comprendrais pas.

— Non, en effet. Et je ne le comprendrai jamais. Mais je sais ce qu'il en est. Vos grandes affaires, vos guerres, votre combat pour sauver le monde... Votre fin qui justifie vos moyens... Tends l'oreille, Filippa. Tu entends ces voix, ces cris ? Ce sont de gros chats qui luttent pour une grande cause. Un règne absolu sur un tas d'ordures. Ce n'est pas rien, là-bas, on fait couler du sang et on s'étripe. Là-bas, c'est la guerre. Mais ces deux guerres, celle des chats et la tienne, m'importent incroyablement peu !

— Ça, c'est ce que tu crois, rétorqua la magicienne. Mais tout va bientôt commencer à t'importer, et plus vite que tu l'imagines. Tu te tiens devant une nécessité et un choix. Tu t'es enchevêtré dans ta destinée plus que tu ne crois, mon cher. Tu pensais avoir pris sous ton aile une simple fillette. Tu te trompais. Tu as recueilli une flamme qui, à tout instant, peut embraser le monde. Notre monde. Le tien, le mien, le leur. Et tu devras faire un choix. Tout comme moi. Et comme Triss Merigold. Sans oublier Yennefer, qui a dû faire un choix, elle aussi. Et elle l'a fait. Ta destinée est entre ses mains, sorceleur. C'est toi-même qui la lui as confiée.

Geralt tituba. Shani poussa un cri et s'arracha à l'emprise de Jaskier. Le sorceleur la retint d'un geste, se redressa et plongea son regard droit dans les yeux noirs de Filippa Eilhart.

— Ma destinée, articula-t-il dans un effort. Mon choix... Je vais te dire, Filippa Eilhart, ce que j'ai choisi. Je ne vous permettrai pas de mêler Ciri à vos sales machinations. Je vous avertis. Quiconque aura l'audace de faire du mal à cette petite finira comme ces quatre-là qui gisent morts. Je ne jurerai ni ne prêterai serment. Je ne saurais pas sur quoi ni à qui... Mais je vous mets en garde. Tu m'as reproché d'être un mauvais tuteur, de ne pas savoir protéger cette enfant. Je la protégerai. Comme je sais le faire. Je tuerai. Je tuerai sans pitié...

— Je te crois, répondit la magicienne dans un sourire. Je sais que tu le feras. Mais pas aujourd'hui, Geralt. Pas maintenant. Parce que, d'ici un moment, tu vas t'évanouir à cause du sang que tu as perdu. Shani, tu es prête ?

« Nul ne peut naître magicien. Nos connaissances dans les domaines de la génétique et des mécanismes de l'hérédité sont encore bien trop insuffisantes. Nous consacrons trop peu de temps et de moyens à la recherche. Par malheur, des essais de transmission génétique des aptitudes magiques s'opèrent toujours d'une manière que je qualifierais de naturelle. Quant aux résultats de ces pseudo-expérimentations, ils sont bien souvent visibles dans les ruisseaux des villes ou au pied des temples. Nous voyons et rencontrons bien trop de débiles mentales et de catatoniques, de prophètes, d'oracles, de diseuses de bonne aventure ou de faiseurs de miracles se bavant et se pissant dessus, nous croisons bien trop de crétins au cerveau dégénéré par le Pouvoir dont ils ont hérité et qu'ils ne contrôlent pas.

Ces débiles mentaux et ces abruties peuvent eux aussi avoir une descendance, lui transmettre leurs aptitudes qui continueront à dégénérer. Qui serait en mesure aujourd'hui de prédire et de définir ce à quoi ressemblera le dernier maillon de cette chaîne ?

Nous, les magiciens, perdons pour la plupart nos capacités de procréation à cause de variations somatiques et de troubles de fonctionnement de l'hypophyse cérébrale. Certains – certaines dans la majeure partie des cas – s'adaptent à la magie et préservent le potentiel de leurs gonades. Ils peuvent concevoir et mettre au monde une géniture – et ils ont l'insolence de considérer cela comme un bonheur et une bénédiction. Alors que moi, je n'ai de cesse de le répéter : nul ne peut naître magicien. Et nul ne devrait naître magicien ! Consciente de la gravité de mon propos, je réponds à la question qui a été posée lors de notre Congrès à Cidaris. J'y réponds avec fermeté : chacune de nous doit choisir qui elle souhaite devenir – une mère ou une magicienne.

J'exige donc que soient stérilisées toutes les adeptes. Sans exception. »

Tissaia de Vries, la Source corrompue.

Chapitre 7

— Je vais vous dire, fit soudain Iola la Deuxième en appuyant son panier rempli de grains contre sa hanche. Il va y avoir la guerre. C'est ce qu'a dit l'intendant du prince qui est venu chercher du fromage.

— La guerre ? (Ciri rejeta sa frange en arrière.) Contre qui ? Nilfgaard ?

— Je n'ai pas tout entendu, avoua l'adepte. Mais l'intendant disait que notre prince avait reçu des ordres du roi Foltest en personne. Il envoie des hertsans partout, et toutes les routes sont noires de soldats. Qu'allons-nous devenir ?

— S'il doit y avoir la guerre, ce sera assurément contre Nilfgaard, intervint Eurneid. Contre qui d'autre pourrions-nous nous battre ? Oh la la ! Ça va être terrible !

— Tu ne crois pas que tu exagères un peu avec ta guerre, Iola ? (Ciri jeta du grain aux poules et aux pintades qui se pressaient autour d'elle en une cohue grouillante et jacassante.) Il ne s'agit peut-être que d'une nouvelle battue aux Scoia'tael ?

— Mère Nenneke a posé la même question à l'intendant, déclara Iola la Deuxième. Mais celui-ci a répondu que non, que cette fois il ne s'agissait pas des Écureuils. Les châteaux et les manoirs ont apparemment reçu l'ordre d'amasser des provisions en cas de siège. Les elfes, eux, attaquent au cœur des forêts, ils n'assiègent pas les châteaux forts. L'intendant a demandé si le temple pouvait fournir plus de fromages et d'autres produits. Pour les réserves du château. Et il a demandé des plumes d'oie. « Nous avons besoin d'une grande quantité de plumes d'oie », a-t-il dit, « pour les flèches. » Pour tirer des

flèches, vous comprenez ? Par tous les dieux ! Nous allons avoir beaucoup de travail ! Vous verrez ! Nous en aurons par-dessus la tête !

— Pas toutes, rétorqua Eurneid avec une pointe d'ironie. Certaines d'entre nous ne saliront pas leurs petites mains. Certaines d'entre nous ne travaillent que deux jours par semaine. Elles n'ont pas le temps de travailler parce qu'il paraîtrait qu'elles apprennent des tours de magie. Mais, en vérité, elles doivent sans doute se tourner les pouces ou aller au parc pour courir et faucher les mauvaises herbes avec leurs bâtons. Tu vois de qui je veux parler, Ciri, pas vrai ?

— Ciri va sans doute partir en guerre, fit Iola en ricanant. Elle est la fille d'un chevalier, à ce qu'on dit ! Une grande guerrière armée d'une terrible épée ! Elle va enfin pouvoir couper des têtes plutôt que des orties !

— Mais non, voyons, puisque c'est une puissante magicienne ! répliqua Eurneid en plissant son petit nez. Elle changera tous nos ennemis en rats des champs. Allez, Ciri ! Montre-nous un de tes terribles tours ! Rends-toi invisible ou fais en sorte que les carottes poussent plus vite. Ou alors fais quelque chose pour que les poules se nourrissent toutes seules. Allez, ne te fais pas prier ! Jette un sort !

— La magie, on ne doit pas en faire étalage, répondit Ciri avec colère. Ce n'est pas un spectacle de foire.

— Bien sûr, bien sûr, fit l'adepte en riant. On ne doit pas en faire étalage. Qu'est-ce que tu en dis, Iola ? On croirait entendre cette mégère de Yennefer !

— Ciri lui ressemble de plus en plus, estima Iola en reniflant avec ostentation. Elle a d'ailleurs la même odeur. C'est sans doute un parfum magique, élaboré à partir d'extraits de mandragore ou d'ambre. C'est ça, hein ? Tu mets du parfum magique, Ciri ?

— Non, j'utilise du savon ! Ce que vous devriez peut-être faire plus souvent !

— Oh ! fit Eurneid dans une grimace. Comme elle est sarcastique et méchante ! Et aussi orgueilleuse !

— Elle n'était pas comme ça avant, se rengorgea Iola. Elle a changé depuis qu'elle passe tout son temps avec cette sorcière. Elle dort avec, elle mange avec, elle ne quitte pas cette Yennefer d'une semelle. Elle ne vient pratiquement plus au temple assister aux cours ; quant à nous, elle n'a même plus une seule seconde à nous consacrer !

— Et nous, nous devons faire toutes ses corvées ! À la cuisine comme au jardin ! Regarde, Iola, comment sont ses mains ! Ce sont des mains de reine !

— C'est ainsi ! piailla Ciri. Si tu as un peu de cervelle, tu étudies ! Si tu n'en as pas, tu passes le balai !

— Et toi, tu ne fais que voler sur ton balai, pas vrai ? Magicienne des sept douleurs !

— Ce que tu peux être bête !

— C'est toi qui es bête !

— C'est pas vrai !

— Si, c'est vrai ! Viens, Iola, ne fais pas attention à elle. Les magiciennes ne sont pas une bonne compagnie pour nous.

— Bien sûr que ce n'est pas pour vous ! vociféra Ciri en jetant à terre son panier rempli de grain. Les poules vous correspondent davantage !

Les deux adeptes s'éloignèrent avec dédain au milieu d'une foule de volailles caquetantes.

Ciri poussa un juron d'une voix forte, reprenant pour l'occasion l'expression préférée de Vesemir qu'elle ne comprenait pas tout à fait. Elle y accola quelques mots entendus de la bouche de Yarpen Zigrin, dont le sens lui échappait totalement. D'un coup de pied, elle chassa les poules qui se pressaient autour des graines renversées. La fillette ramassa son panier, le retourna entre ses mains, puis elle virevolta dans une pirouette de sorceleur et le lança tel un disque par-delà les toits en roseau des poulaillers. Elle pivota sur ses talons et se mit à courir à travers le parc du temple.

La course de Ciri était légère ; la fillette contrôlait habilement sa respiration. Tous les deux arbres, elle réalisait une demi-pirouette en souplesse et simulait une botte avec une épée imaginaire avant d'exécuter aussitôt une esquive et une feinte qu'on lui avait apprises. Elle passa par-dessus la clôture avec agilité et atterrit mollement sur ses jambes pliées.

— Jarre ! cria-t-elle en levant la tête en direction d'une petite fenêtre béante dans le mur de pierre de la tour. Jarre, tu es là ? Hé ! C'est moi !

— Ciri ? (Le garçon se pencha au-dehors.) Que fais-tu là ?

— Je peux venir te voir ?

— Maintenant ? Hum... Eh bien, oui... Viens, je t'en prie.

Elle grimpa l'escalier à la vitesse d'une tornade, et surprit le jeune adepte alors que, le dos tourné, il rajustait en hâte ses vêtements et recouvrait des parchemins qui étaient sur une table par d'autres parchemins. Jarre se recoiffa du bout des doigts, s'éclaircit la voix et s'inclina maladroitement. Ciri planta ses pouces derrière sa ceinture et secoua sa frange cendrée.

— C'est quoi cette guerre dont tout le monde parle ? lâcha-t-elle de but en blanc. Je veux savoir !

— Entre, je t'en prie. Assieds-toi.

Ciri parcourut la pièce du regard. Quatre grandes tables croulaient sous des piles d'ouvrages et des rouleaux de parchemin. Il n'y avait qu'une seule chaise. Elle aussi, totalement encombrée.

— La guerre ? balbutia Jarre. Oui, j'ai entendu ces rumeurs...

Cela t'intéresse vraiment ? Toi, une fi... Non, ne t'assieds pas sur cette table, s'il te plaît, je viens à peine de mettre de l'ordre dans ces documents... Assieds-toi plutôt sur la chaise. Attends un peu, je vais enlever ces livres... Dame Yennefer sait-elle que tu es ici ?

— Non.

— Hum... Et mère Nenneke ?

Ciri fit la grimace. Elle savait où il voulait en venir. Jarre, qui était un jeune homme âgé de seize ans, était un élève de la grande prêtresse que celle-ci destinait à devenir prêtre et chroniqueur. Il habitait Ellander où il travaillait en tant que greffier auprès du tribunal d'instance, mais il passait moins de temps dans le bourg qu'au temple de Melitele, où il étudiait, recopiait et enluminaient les œuvres de la bibliothèque sacrée, des jours – parfois même des nuits – durant. Ciri n'avait jamais entendu Nenneke le dire, mais il était évident que la grande prêtresse ne souhaitait guère que Jarre tourne autour des adeptes et inversement. Toutes les jeunes filles du temple le dévisageaient et cancanient librement à son sujet, en envisageant les perspectives que pourrait ouvrir, dans l'enceinte du temple, la présence régulière d'un être qui portait un pantalon. Ciri en était très étonnée, car Jarre était tout à fait le contraire de ce que devait être, selon elle, un homme attirant. D'après ses souvenirs, à Cintra, un homme séduisant avait la tête qui touchait le plafond et des épaules qui ne passaient pas les portes, jurait comme un nain, beuglait comme un bœuf et empestait le cheval, la sueur et la bière à trente pas, à toute heure du jour et de la nuit. Les hommes qui ne correspondaient pas à cette description étaient jugés indignes de toute forme d'intérêt par les dames de la cour de la reine Calanthe. Ciri avait eu l'occasion d'observer d'autres hommes : les druides sages et doux d'Angren, les colons bien bâtis et moroses de Sodden, les sorcisseurs de Kaer Morhen. Jarre, lui, était différent. Il était maigre comme un clou, avait un physique disgracieux, portait des vêtements trop larges qui empestaient l'encre et la poussière, ses cheveux étaient perpétuellement gras et, en guise de barbe, il avait sept ou huit longs poils au menton, dont environ la moitié sortait d'une grosse verrue. Ciri ne comprenait vraiment pas ce qui l'attirait tant dans la tour de Jarre. Elle aimait discuter avec ce garçon, il savait énormément de choses : on pouvait beaucoup apprendre de lui. Cependant, ces derniers temps, le regard que Jarre portait sur elle était étrange, brumeux et insistant.

— Alors ! s'impatienta Ciri. Tu vas me le dire oui ou non ?

— Il n'y a rien à dire. Il n'y aura pas de guerre. Ce ne sont que des rumeurs.

— Ah, vraiment ? s'esclaffait-elle. Ainsi donc, le prince enverrait des hertsans par pure plaisanterie ? L'armée se baladerait sur les

grandes routes pour tuer l'ennui ? Ne me mens pas, Jarre. Tu passes du temps au bourg et au château, alors tu sais assurément quelque chose !

— Pourquoi ne poses-tu pas la question à dame Yennefer ?

— Dame Yennefer a des choses plus importantes à penser, gronda-t-elle avant de se raviser aussitôt. (Elle adressa un beau sourire au garçon et battit des cils.) Oh, Jarre ! Dis-le-moi, je t'en prie ! Tu es si intelligent ! Tu sais si bien et si savamment parler que je pourrais t'écouter des heures ! S'il te plaît !

Le garçon rougit, son regard s'alanguit et s'embrouilla. Ciri poussa un soupir discret.

— Hum... (Jarre se balançait d'un pied sur l'autre et agitait les mains, ne sachant visiblement pas quoi en faire.) Que pourrais-je te dire ? C'est vrai que les gens en ville jacassent, tout agités qu'ils sont à cause des événements de Dol Angra... Mais il n'y aura pas de guerre. C'est certain. Tu peux me croire.

— Oui, je pourrais, pouffa-t-elle. Mais je préférerais savoir sur quoi repose ta certitude. Tu ne sièges pas au conseil du prince à ce que je sache. Et si l'on t'a nommé voïvode hier, alors dis-le-moi, que je puisse te féliciter.

— Moi, j'étudie les traités d'histoire, rétorqua Jarre en rougissant. On peut en apprendre bien plus qu'en siégeant à un conseil. J'ai lu *l'Histoire des guerres* écrite par le maréchal Pelligran, *la Stratégie* du duc de Ruyter, *les Avantages de la cavalerie légère irrégulière de Rédanie* par Bronibor... Et dans la situation politique actuelle, je m'y connais suffisamment pour tirer des conclusions par analogie. Tu sais ce qu'est une analogie ?

— Bien sûr, prétendit Ciri alors qu'elle retirait un brin d'herbe coincé dans la boucle de sa chaussure.

— Si nous appliquons l'histoire des précédentes guerres à la géographie politique actuelle (le regard du garçon se perdit au plafond), nous pouvons aisément en conclure que les incidents frontaliers, comme ceux de Dol Angra, sont accidentels et sans importance. En tant qu'adepte de la magie, tu dois aussi connaître la géographie politique actuelle ?

Ciri ne répondit pas ; elle jeta un regard distrait aux parchemins posés sur la table, puis commença à feuilleter quelques pages d'un gros ouvrage à la reliure de cuir.

— Laisse, ne touche pas à ça, s'inquiéta Jarre. C'est une œuvre rare et inestimable.

— Je ne vais pas te la manger.

— Tu as les mains sales.

— Moins que les tiennes. Dis-moi, tu as peut-être une carte ici ?

— Oui, j'en ai une, mais elle est rangée dans mon coffre,

s'empresse de répondre le garçon.

Cependant, à la vue de la moue qu'affichait Ciri, il poussa un soupir, alla à son coffre, enleva les rouleaux de parchemin posés dessus, souleva le couvercle, s'agenouilla et se mit à fouiller à l'intérieur. Tout en se tortillant sur sa chaise et en balançant les jambes, Ciri continuait à feuilleter l'ouvrage. Une feuille libre glissa soudain d'entre les pages. Une femme entièrement nue, aux longs cheveux bouclés, y était représentée, enlacée dans les bras d'un homme barbu, entièrement nu lui aussi. Tout en tirant la langue, la fillette tourna longtemps l'estampe en tous sens, ne sachant pas où se trouvaient le haut et le bas. Elle découvrit enfin le détail le plus important du dessin et se mit à rire. Jarre, qui s'approchait d'elle avec un gros rouleau de parchemin sous le bras, devint cramoisi, lui prit l'estampe des mains sans mot dire et la cacha sous les liasses de papier qui recouvraient la table.

— Une œuvre rare et inestimable ? ironisa la fillette. C'est donc ce genre d'analogies que tu étudies ? Il y en a d'autres comme ça ? C'est curieux, cet ouvrage s'intitule *l'Art de soigner et de guérir*. J'aimerais bien savoir quel genre de maladie on guérit de cette manière.

— Tu sais lire les premières runes ? s'étonna le garçon en toussotant, embarrassé. J'ignorais que...

— Tu ignores encore beaucoup de choses, répliqua Ciri d'un air prétentieux. Qu'est-ce que tu crois ? Je ne suis pas une de ces adeptes à la mords-moi-le-doigt. Je suis une... magicienne. Allons, montre-moi cette carte, à la fin !

Ils s'agenouillèrent tous deux sur le sol et durent maintenir avec les mains et les genoux la feuille récalcitrante qui voulait obstinément s'enrouler de nouveau. Ciri finit par plaquer l'un des coins de la carte sous un pied de la chaise tandis que Jarre fit de même avec un lourd ouvrage intitulé *la Vie et les Faits du grand roi Radovid*.

— Hum... Cette carte n'est pas vraiment lisible ! Je n'arrive pas du tout à m'orienter... Où sommes-nous ? Où est Ellander ?

— Ici. (Jarre l'indiqua du doigt.) Ce territoire-là, c'est la Témérie. Là, c'est Wyzima, le siège de notre roi Foltest. C'est ici, dans la vallée du Pontar, que se trouve la principauté d'Ellander. Et ici... Oui, ici, c'est notre temple.

— Et ce lac, quel est-il ? Il n'y a pas de lac par chez nous.

— Ce n'est pas un lac. C'est une tâche d'encre...

— Ah bon. Et là... Là, c'est Cintra, n'est-ce pas ?

— Oui. Au sud d'Autre Rive et de Sodden. Et par là, regarde, coule la rivière Iaruga qui se jette dans la mer justement à Cintra. J'ignore si tu le sais, mais ce pays est actuellement occupé par les Nilfgaardiens...

— Je sais, coupa Ciri en serrant le poing. Je le sais très bien. Et où se trouve ce Nilfgaard ? Je ne le vois pas ici. Ta carte est trop petite ou quoi ? Donnes-en une plus grande !

— Laisse-moi réfléchir... (Jarre se gratta la verrue qu'il avait au menton.) Je n'en ai pas de plus grande... Mais je sais que Nilfgaard se trouve plus loin, vers le sud... Heu, plus ou moins là, je crois.

— C'est si loin que ça ? s'étonna Ciri en regardant l'endroit que le garçon indiquait au sol. Ils sont venus de si loin ? Et, en route, ils ont conquis tous ces royaumes ?

— Oui, c'est exact. Ils ont pris Metinna, Maecht, Nazair, Ebbing, tous les royaumes situés au sud des montagnes d'Amell. Les Nilfgardiens appellent désormais ces royaumes – Cintra et le Haut-Sodden y compris – des provinces. Cependant, ils n'ont pas réussi à conquérir le Bas-Sodden, Verden et Brugge. Ici, sur la rive de la Iaruga, ils ont été battus par les armées des Quatre Royaumes qui ont mis un terme à leur avancée...

— Je sais, j'ai suivi des cours d'histoire. (Ciri plaqua vivement sa main sur la carte.) Bon, maintenant Jarre, parle-moi de la guerre. Nous sommes agenouillés sur notre géographie politique. Alors tire tes conclusions par analogie et par tout ce que tu veux d'autre. Je suis tout ouïe.

Le garçon s'éclaircit la voix, rougit et se mit ensuite à donner des explications en désignant les régions de la carte qui l'intéressaient avec la pointe d'une plume d'oie.

— Actuellement, la frontière qui nous sépare des Royaumes du Sud conquis par Nilfgaard est, comme tu le vois, la rivière Iaruga. C'est un obstacle quasiment infranchissable. Elle n'est pratiquement jamais gelée et, durant la saison des pluies, son débit peut être tel que son lit atteint presque un mile de largeur. Sur une grande distance, heu... ici, elle coule entre des rives escarpées et inaccessibles, au cœur des rocs de Mahakam...

— Le territoire des nains et des gnomes ?

— Oui. C'est pourquoi la Iaruga ne peut être franchie qu'ici, au niveau du cours inférieur, à Sodden, et là, à hauteur du cours médian, dans la vallée Dol Angra...

— Et c'est justement à Dol Angra qu'ont eu lieu ces... incidents ?

— Attends un peu. Je suis en train de t'expliquer qu'aucune armée n'est actuellement en mesure de franchir la rivière Iaruga en force. Les deux vallées accessibles que traversaient les armées depuis des siècles sont massivement investies et défendues aussi bien par Nilfgaard que par nous. Jette un œil sur la carte. Vois combien de forteresses y sont représentées. Regarde : là, c'est Verden, là, c'est Brugge et, ici, ce sont les îles Skellige...

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? Cette grosse tache blanche ?

Jarre s'approcha de Ciri. La fillette sentit la chaleur de son genou.

— C'est la forêt de Brokilone, dit-il. Un territoire où il est défendu de pénétrer. C'est le royaume des dryades sylvestres. Brokilone défend aussi notre flanc. Les dryades ne laisseront jamais personne traverser leur territoire. Les Nilfgaardiens non plus...

— Hum... (Ciri se pencha sur la carte.) Ici, c'est Aedirn... et la ville de Vengerberg... Jarre ! Arrête ça immédiatement !

Le garçon retira vivement ses lèvres des cheveux de la jeune fille, et devint rouge comme une pivoine.

— Je ne veux pas que tu me fasses ce genre de choses !

— Ciri, je...

— Je suis venue te voir pour te parler d'une affaire grave, comme une magicienne à un savant, déclara-t-elle sur un ton froid et solennel qui imitait parfaitement celui de Yennefer. Alors comporte-toi comme il faut !

Le « savant » rougit plus encore ; il avait un air si stupide que la « magicienne » eut beaucoup de mal à contenir son rire en se penchant de nouveau sur la carte.

— Jusqu'à présent, ta géographie ne prouve absolument rien, reprit-elle. Tu me parles de la rivière Iaruga, et pourtant Nilfgaard l'a déjà franchie une fois. Qu'est-ce qui l'en empêcherait aujourd'hui ?

— Cette fois-là, il n'avait face à lui que Brugge, Sodden et la Témérie, répondit Jarre en toussotant et en épongeant la sueur qui était soudain apparue sur son front. Aujourd'hui, nous sommes unis par une alliance. Comme nous l'étions lors de la bataille de Sodden. Les Quatre Royaumes. La Témérie, la Rédanie, Aedirn et Kaedwen...

— Kaedwen, déclara fièrement Ciri. Oui, je sais en quoi consiste cette alliance. Le roi Henselt de Kaedwen apporte une aide secrète spéciale au roi Demawend d'Aedirn. On transporte cette aide dans des tonneaux. Et quand le roi Henselt soupçonne quelqu'un de trahison, il remplit ces tonneaux de cailloux. Il lui tend un piège...

Elle s'interrompt, s'étant souvenue que Geralt lui avait interdit de parler des événements de Kaedwen. Jarre la regardait d'un air soupçonneux.

— Vraiment ? Et comment sais-tu tout cela ?

— Je l'ai lu dans le livre du maréchal Pélican, lâcha-t-elle. Et dans d'autres analogies. Raconte donc ce qui s'est passé dans ce Dol Angra ou je ne sais quoi. Mais d'abord, montre-moi où ça se trouve.

— Ici. Dol Angra est une vaste vallée, c'est par là que passe le chemin qui mène du sud jusqu'aux royaumes de Lyrie et de Rivie, vers Aedirn, et, plus loin, vers Dol Blathanna et Kaedwen... Et en passant par la vallée du Pontar, il mène jusqu'à nous, et jusqu'en Témérie.

— Que s'est-il passé là-bas ?

— Des affrontements ont eu lieu, à ce qu'il paraît. Je ne sais pas

grand-chose à ce sujet. Mais c'est ce qu'on dit au château.

— Si des affrontements ont eu lieu, c'est que la guerre a commencé ! fit Ciri en fronçant les sourcils. Alors qu'est-ce que tu me chantes ?

— Ce n'est pas la première fois que cela arrive, expliqua Jarre, mais la fillette remarqua qu'il était de moins en moins sûr de lui. Ce type d'incidents survient très souvent aux frontières. Mais ils n'ont guère d'importance.

— Et pourquoi ça ?

— Il y a égalité des forces. Ni Nilfgaard ni nous ne sommes capables de faire quoi que ce soit. Et aucune des deux parties ne veut donner de casus belli à son adversaire...

— Donner quoi ?

— Une raison d'entamer une guerre. Tu comprends ? C'est pourquoi les incidents armés de Dol Angra sont assurément fortuits. Il s'agit à coup sûr d'attaques de brigands ou d'échauffourées avec des contrebandiers... Ce ne peut en aucun cas être le fait d'une armée régulière, ni de la nôtre ni de celle de Nilfgaard... Parce que ce serait justement un casus belli...

— Ah... Écoute, Jarre, dis-moi...

Ciri s'interrompt. Elle leva soudain la tête, porta ses doigts à ses tempes d'un geste vif et plissa le front.

— Je dois y aller, dit-elle. Dame Yennefer m'appelle.

— Tu peux l'entendre ? s'intéressa le garçon. À distance ? De quelle manière...

— Je dois y aller, répéta Ciri alors qu'elle se relevait et frottait ses genoux pour en chasser la poussière. Écoute, Jarre. Je pars avec dame Yennefer pour une affaire de grande importance. J'ignore quand nous rentrerons. Je t'avertis tout de suite qu'il s'agit d'une mission secrète qui ne concerne que les magiciennes, alors ne pose pas de question.

Jarre se leva à son tour. Il rajusta ses vêtements, mais il ne savait toujours pas quoi faire de ses mains. Son regard s'alanguit de manière éœurante.

— Ciri...

— Quoi encore ?

— Je... je...

— Je ne vois pas ce que tu veux dire, lâcha-t-elle avec impatience en écarquillant ses grands yeux d'émeraude. Apparemment, tu ne le sais pas toi-même. J'y vais. Salut, Jarre.

— Au revoir... Ciri. Bonne route ! Je... je penserai à toi...

Ciri poussa un long soupir.

— Me voilà, dame Yennefer !

Elle déboula dans la pièce tel un projectile de catapulte. La porte qu'elle avait violemment poussée heurta le mur avec fracas. Le tabouret qui se trouvait en travers de sa route menaçait de lui casser une jambe, mais Ciri sauta agilement par-dessus, exécuta un demi-tour avec grâce, mima un coup d'épée et se mit à rire joyeusement du petit tour qu'elle venait de réussir. Malgré sa course rapide, elle ne haletait pas, sa respiration était calme et régulière. Elle contrôlait désormais son souffle à la perfection.

— Me voilà ! répéta-t-elle.

— Enfin ! Déshabille-toi et saute dans ton bain. Plus vite que ça.

La magicienne ne s'était pas retournée ; elle observait Ciri dans le reflet du miroir posé sur la table. D'un geste lent, elle coiffait ses boucles noires humides qui ne se tendaient sous la pression du peigne que pour retrouver aussitôt leur brillant ondoisement.

La fillette défit en hâte les boucles de ses chaussures qu'elle jeta au loin, se libéra de ses vêtements et sauta dans le baquet avec un grand plouf. Elle saisit le savon et commença à se frotter énergiquement les avant-bras.

Yennefer était immobile sur sa chaise ; elle regardait par la fenêtre tout en s'amusant avec son peigne. Ciri s'ébrouait, glougloutait et crachait parce que de l'eau savonneuse lui était rentrée dans la bouche. Elle secoua la tête en se demandant s'il existait une formule magique qui permettrait de se laver sans eau ni savon et sans perdre de temps.

La magicienne reposa son peigne. Absorbée dans ses pensées, elle continuait à regarder par la fenêtre les nuées de corbeaux et de corneilles qui se dirigeaient vers l'est en poussant des croassements lugubres. Sur la table, à côté du miroir et d'une impressionnante quantité de flacons contenant des produits de beauté, étaient éparpillées quelques lettres. Ciri savait que Yennefer les avait longtemps attendues, car d'elles dépendait le jour où la magicienne et elle devraient quitter le temple. Contrairement à ce qu'elle avait dit à Jarre, la fillette n'avait aucune idée de leur destination ni du motif de leur départ. Mais dans ces lettres...

Tout en faisant clapoter l'eau de sa main gauche pour ne pas attirer l'attention de la magicienne, Ciri croisa les doigts de sa main droite, se concentra sur la formule appropriée, fixa son regard sur les lettres et envoya une impulsion.

— N'essaie même pas, lâcha Yennefer sans se retourner.

— Je croyais que..., répliqua la fillette en s'éclaircissant la voix. Je croyais que l'une d'elles était de Geralt...

— Si tel avait été le cas, je te l'aurais donnée. (La magicienne se

retourna sur sa chaise et s'assit face à elle.) Tu en as encore pour longtemps, avec ce bain ?

— J'ai fini.

— Lève-toi, je te prie.

Ciri s'exécuta. Yennefer sourit discrètement.

— Eh oui, fit-elle. Ton enfance est bel et bien terminée. Tu t'es arrondie là où il le fallait. Baisse les bras, tes coudes ne m'intéressent guère. Allons, allons, ne fais pas tant de manières, ne joue pas les timides ! Il s'agit de ton corps, la chose la plus naturelle au monde. Le fait que tu grandisses est tout aussi naturel. Si ton destin avait été différent... S'il n'y avait pas eu cette guerre à l'époque, tu aurais été mariée depuis longtemps à un prince ou à un jeune roi. Tu en es consciente, je suppose ? Nous avons abordé les questions sexuelles assez souvent et assez précisément pour que tu saches aujourd'hui que tu es devenue une femme. Physiologiquement parlant, j'entends. Tu n'as pas oublié ce dont nous avons parlé, n'est-ce pas ?

— Non. Je ne l'ai pas oublié.

— J'espère que tu ne souffres pas non plus de troubles de la mémoire lors de tes visites chez Jarre ?

Ciri baissa les yeux, mais juste un instant. Yennefer ne plaisantait pas.

— Essuie-toi et viens me voir, dit-elle sur un ton froid. Ne mets pas d'eau partout, je te prie.

Enroulée dans une serviette, Ciri s'assit sur un tabouret, près des genoux de la magicienne. Yennefer commença à lui démêler les cheveux, coupant de temps à autre une mèche rebelle à l'aide de ciseaux.

— Tu es fâchée contre moi ? demanda la fillette avec hésitation. Parce que j'étais... dans la tour ?

— Non. Mais Nenneke n'aime pas ça. Tu le sais bien.

— Mais je n'ai rien... Ce Jarre ne m'intéresse absolument pas. (Ciri rougit légèrement.) J'ai seulement...

— Justement, marmonna la magicienne. Tu as seulement... Ne fais pas l'enfant, je te rappelle que tu n'en es plus une. Dès qu'il te voit, ce garçon se met à saliver et à bégayer. Tu ne le vois pas ?

— Ce n'est pas de ma faute ! Qu'est-ce que je suis censée faire alors ?

Yennefer cessa de coiffer Ciri, et la toisa de son profond regard violet.

— Ne joue pas avec lui. C'est mal.

— Mais je ne joue pas avec lui ! Je ne fais que parler !

— J'ose espérer qu'au cours de ces discussions, tu as bien à l'esprit ce que je t'ai demandé. (La magicienne fit claquer ses ciseaux en coupant une autre mèche particulièrement indisciplinée.)

— Mais oui !

— C'est un garçon à l'esprit vif et intelligent. Une parole inconsiderée pourrait le mettre sur la voie, attirer son attention sur des affaires qu'il ne doit pas connaître. Que personne ne doit connaître. Tu entends, Ciri ? Absolument personne ne doit savoir qui tu es.

— Je sais, répéta Ciri. Je n'ai rien dit à personne, tu peux en être sûre. Dis-moi, c'est à cause de cela que nous devons partir si précipitamment ? Tu as peur que quelqu'un apprenne que je suis là ?

— Non. Il y a d'autres raisons.

— C'est parce qu'il y aura peut-être... la guerre ? Tout le monde parle d'une nouvelle guerre ! Il n'est plus question que de cela, dame Yennefer.

— C'est vrai, confirma froidement la magicienne en faisant claquer ses ciseaux au-dessus de l'oreille de Ciri. Cela fait partie des sujets dits récurrents. On a parlé des guerres, on en parle et on en parlera encore. D'ailleurs, ce n'est pas sans raison : des guerres, il y en a toujours eu et il y en aura toujours. Baisse la tête.

— Jarre disait que... qu'il n'y aurait pas la guerre contre Nilfgaard. Il parlait d'analogies... Il m'a montré une carte. Moi-même je ne sais plus quoi penser. J'ignore ce que sont ces analogies, sûrement des choses très intelligentes... Jarre lit des tas d'ouvrages savants et il fait son intéressant, mais moi je pense que...

— Ce que tu penses m'intéresse, Ciri.

— À Cintra... Cette fois-là... Dame Yennefer, ma grand-mère était bien plus intelligente que Jarre. Le roi Eist aussi était intelligent, c'était un navigateur, il avait tout vu, même une licorne de mer, même un serpent de mer, et je parie qu'il avait observé, dans sa vie, plus d'une analogie... À quoi ça a servi ? Soudain, ces Nilfgaardiens sont venus, et...

Ciri leva la tête, sa voix s'étrangla. Yennefer l'enlaça et la pressa contre elle.

— Je sais, dit-elle à voix basse. Malheureusement, tu as raison, mon petit laideron. Si notre capacité à tirer profit de notre expérience et à en retenir les leçons était décisive, nous aurions oublié depuis longtemps ce qu'est la guerre. Mais aucune expérience, aucune analogie n'est parvenue à empêcher ceux qui veulent la guerre de la faire, et il en sera toujours ainsi.

— Alors, c'est donc vrai... Il y aura bien la guerre. C'est pour cela que nous devons partir ?

— N'en parlons plus. Ne nous inquiétons pas à l'avance.

Ciri renifla.

— Moi, j'ai déjà vu la guerre, murmura-t-elle. Je ne veux plus la voir. Plus jamais. Je ne veux plus me retrouver seule, ni avoir peur, ni

perdre tout ce que j'avais, comme cette fois-là. Je ne veux pas perdre Geralt... ni toi, dame Yennefer. Je veux être avec toi. Et avec lui. Pour toujours.

— Tu le seras. (La voix de la magicienne tremblait légèrement.) Et moi, je serai avec toi, Ciri. Toujours. Je te le promets.

Ciri renifla de nouveau. Yennefer toussa tout bas, elle reposa les ciseaux et le peigne, se leva et s'approcha de la fenêtre. Des corbeaux qui volaient en direction des montagnes croassaient toujours.

— Lorsque je suis arrivée ici (la magicienne reprit soudain la parole de la voix sonore et légèrement ironique qu'elle avait d'habitude), lorsque nous nous sommes rencontrées pour la première fois... tu ne m'aimais pas.

Ciri gardait le silence. *Notre première rencontre, se dit-elle. Je m'en souviens. J'étais avec les autres filles dans la grotte, Herbière nous montrait les plantes et les herbes qui y poussaient. C'est alors que Iola la Première était entrée et avait murmuré quelque chose à l'oreille d'Herbière. La prêtresse avait fait une grimace de mécontentement. Alors Iola la Première s'était avancée vers moi avec un air étrange. « Prends tes affaires, Ciri, m'avait-elle dit. Va vite au réfectoire. Mère Nenneke te demande. Quelqu'un est venu te voir. »*

Je sentais sur moi des regards étranges, significatifs, je lisais de l'excitation dans les yeux qui m'observaient. Et j'ai entendu un murmure. « Yennefer, la magicienne. Plus vite, Ciri. Dépêche-toi. Mère Nenneke t'attend. Elle aussi t'attend. »

J'ai tout de suite su que c'était elle, pensa Ciri. Parce que je l'avais vue. Je l'avais vue la nuit précédente. En rêve. C'était elle.

Je ne connaissais pas encore son nom. Dans mon rêve, elle était restée silencieuse. Elle n'avait fait que me regarder et, derrière elle, dans la pénombre, j'avais vu une porte fermée...

Ciri poussa un soupir. Yennefer se retourna ; l'étoile d'obsidienne qu'elle portait au cou scintillait de mille feux.

— Tu as raison, avoua la fillette sur un ton grave, en plongeant son regard dans celui – violet – de la magicienne. Je ne t'aimais pas.

* * *

— Approche, Ciri, fit Nenneke. Voici dame Yennefer de Vengerberg, maîtresse de la magie. N'aie pas peur. Dame Yennefer sait qui tu es. Nous pouvons lui faire confiance.

La fillette s'inclina en croisant les mains dans un geste empreint de respect. La magicienne s'approcha d'elle en faisant bruisser sa longue robe noire. Elle saisit la jeune adepte par le menton, lui releva

la tête avec désinvolture et la tourna vers la gauche puis vers la droite. Ciri sentit la colère et la révolte l'envahir : elle n'avait pas l'habitude d'être traitée de cette manière. En même temps, elle fut prise d'une folle jalousie. Yennefer était très belle. Comparée au charme discret, fade et plutôt commun des prêtresses et des adeptes que Ciri voyait tous les jours, la magicienne était d'une beauté éclatante, ostentatoire même, qu'elle prenait soin de souligner dans ses moindres détails. Ses boucles noires, qui retombaient en cascade sur ses épaules, réfléchissaient la lumière telles les plumes d'un paon, et ondulaient à chacun de ses mouvements. Ciri eut soudain honte, honte de ses coudes écorchés, de ses mains gercées, de ses ongles cassés, de ses cheveux sales et en désordre. Elle fut prise du vif désir de posséder tout ce qu'avait Yennefer : une gorge magnifique, largement dégagée, ornée d'un joli petit ruban de velours noir et d'une belle étoile scintillante ; de longs cils et des sourcils réguliers, soulignés de khôl, des lèvres fières. Et ces deux rondeurs, enserrées dans du tissu noir et de la dentelle blanche, qui se soulevaient à chacune de ses respirations.

— Alors c'est ça, la célèbre Enfant Surprise ? (La magicienne tordit légèrement les lèvres.) Regarde-moi dans les yeux, fillette.

Ciri frémit et rentra la tête dans les épaules. Non, ça, elle ne l'enviait pas à Yennefer, c'était bien là la seule chose qu'elle ne désirait pas avoir ni ne voulait regarder – ce regard violet, aussi profond qu'un lac abyssal, étrangement brillant, froid et mauvais. Un regard terrible.

La magicienne se tourna vers la grande prêtresse au physique corpulent. Dans la lumière du soleil qui pénétrait par les fenêtres du réfectoire, l'étoile qu'elle portait au cou se mit à briller de mille feux.

— Oui, Nenneke, déclara-t-elle. Cela ne fait aucun doute. Il suffit de regarder ses yeux verts pour savoir qu'il y a quelque chose en elle. Un front haut, des sourcils au dessin régulier, un joli écartement des yeux. Un nez fin, de longs doigts, un pigment de cheveux rare. C'est le sang des elfes, à n'en pas douter, bien qu'elle n'en ait pas beaucoup. Son arrière-grand-père ou son arrière-grand-mère était de race elfique. Je me trompe ?

— Je ne connais pas son ascendance, répondit calmement la grande prêtresse. Cela ne m'intéressait pas.

— Elle est grande pour son âge, poursuivit la magicienne en continuant à jauger Ciri du regard.

La fillette bouillonnait de colère ; elle luttait contre l'envie irrésistible de hurler aussi fort que le lui permettraient ses poumons, de taper du pied et de s'enfuir vers le parc, en renversant au passage le vase sur la table et en claquant la porte si violemment que l'enduit du plafond s'effriterait.

— Elle s'est pas mal développée. (Yennefer n'avait toujours pas détaché son regard de la fillette.) A-t-elle souffert de maladies infectieuses au cours de son enfance ? Ah ! J'oubliais... Cela non plus, tu n'as pas dû le lui demander. Elle n'a pas été malade chez toi ?

— Non.

— Pas de migraine ? Pas d'évanouissement ? Est-elle encline aux refroidissements ? A-t-elle des règles douloureuses ?

— Non. Elle a juste ces rêves.

— Je sais. (Yennefer rejeta ses cheveux en arrière.) Il me l'a écrit. D'après sa lettre, ils n'ont fait aucune... expérimentation sur elle à Kaer Morhen. Je voudrais croire que c'est la vérité.

— C'est la vérité. Ils ne lui ont donné que des stimulants naturels.

— Les stimulants ne sont jamais naturels, jamais ! rétorqua la magicienne en élevant la voix. Ce sont peut-être justement ces stimulants qui ont intensifié ses symptômes... Par la malepeste ! Je ne le croyais pas aussi irresponsable !

— Calme-toi. (Nenneke lui jeta un regard froid dont avait soudain presque disparu toute trace de respect.) Je t'ai dit que c'étaient des substances naturelles totalement inoffensives. Excuse-moi, très chère, mais dans ce domaine je m'y connais plus que toi. Je sais que tu as beaucoup de mal à te soumettre à quelque autorité que ce soit, mais, dans ce cas précis, je suis obligée de te l'imposer. Ne parlons plus de ça.

— Comme tu voudras. (Yennefer pinça les lèvres.) Allons, suis-moi, fillette. Nous n'avons pas beaucoup de temps, ce serait un péché de le perdre.

Ciri eut du mal à empêcher ses mains de trembler ; elle avala sa salive et lança un regard interrogateur à Nenneke. Le visage de la grande prêtresse était grave et semblait inquiet ; le sourire qu'elle afficha en réponse à la question muette de la fillette manquait terriblement de sincérité.

— Tu vas suivre dame Yennefer à présent, dit-elle. C'est elle qui sera ta tutrice pendant un certain temps.

Ciri baissa la tête et serra les dents.

— Tu dois sans doute être surprise qu'une maîtresse de la magie vienne soudain te prendre sous son aile, poursuivit Nenneke. Mais tu es une fille intelligente, Ciri. Tu dois te douter de la raison de ce choix. Tu as hérité de tes ancêtres certaines... propriétés. Tu sais de quoi je veux parler. Auparavant, tu venais me voir après tes cauchemars, après ces alertes nocturnes au dortoir. Je n'étais pas capable de t'aider. Mais dame Yennefer...

— Dame Yennefer, coupa la magicienne, fera tout ce qu'il faut. Nous y allons, fillette.

— Va. (Nenneke hocha la tête en tentant en vain de donner à son

sourire un semblant de naturel.) Va, mon enfant. Souviens-toi qu'avoir pour tutrice quelqu'un comme dame Yennefer est un grand privilège. Ne fais honte ni au temple ni à nous, tes professeurs. Et sois obéissante.

Je vais m'enfuir cette nuit, décida Ciri. Je vais retourner à Kaer Morhen. Je volerai un cheval dans l'écurie et elles ne me reverront plus !

— C'est ça ! fit la magicienne à voix basse.

— Pardon ? (La prêtresse releva la tête.) Tu as dit quelque chose ?

— Non, rien, répondit Yennefer dans un sourire. Tu as simplement cru entendre quelque chose. Ou peut-être est-ce moi ? Jette un œil à ta protégée, Nenneke. Elle sort ses griffes comme une chatte. Elle a des éclairs dans les yeux, est prête à bondir, et, si elle pouvait filer doux, elle le ferait. Une vraie sorceleuse ! Il faudra bien la prendre au collet et lui limer ses petites griffes.

— Un peu de compréhension. (Les traits de la grande prêtresse se durcirent ostensiblement.) Je t'en prie, fais preuve de bonté et d'indulgence. Elle n'est vraiment pas celle que tu crois.

— Que veux-tu dire par là ?

— Elle n'est pas ta rivale, Yennefer.

La magicienne et la prêtresse se toisèrent l'espace d'un instant ; Ciri sentit l'air vibrer et une tension étrange et terrible grandir entre elles. Cela dura une fraction de seconde, puis la tension disparut et Yennefer éclata d'un rire franc et sonore.

— J'avais oublié, rétorqua la magicienne. Tu es toujours de son côté, n'est-ce pas, Nenneke ? Tu es toujours pleine d'égards pour lui. Telle la mère qu'il n'a jamais eue.

— Et toi, tu es toujours contre lui, répliqua la prêtresse dans un sourire. Comme d'habitude, il suscite en toi un sentiment très fort. Et tu t'interdis de toutes tes forces d'appeler ce sentiment par son vrai nom.

Ciri sentit la rage se remettre à grandir quelque part dans le bas de son ventre, la contrariété lui battre dans les tempes et la révolte la gagner. Elle se rappelait le nombre de fois où elle avait entendu ce prénom, et dans quelles circonstances. Yennefer. Un prénom qui éveillait son inquiétude et qui était le symbole d'un secret menaçant. Elle devinait quel pouvait être ce secret...

Elles parlent devant moi ouvertement, sans aucune gêne, se dit-elle alors qu'elle sentait de nouveau ses mains trembler de colère. Elles ne se préoccupent absolument pas de moi. Comme si j'étais une enfant. Elles parlent de Geralt devant moi, en ma présence, alors quelles n'en ont pas le droit, parce que je... je suis...

Qui suis-je donc ?

— En ce qui te concerne, Nenneke, répondit la magicienne, tu

t'amuses comme toujours à analyser les sentiments des autres, qui plus est à les interpréter à ta façon !

— Et je fourre mon nez dans les affaires des autres, c'est ce que tu insinues ?

— Je ne voulais pas dire ça. (Yennefer secoua ses boucles noires qui s'enroulèrent comme des serpents.) Merci de l'avoir fait pour moi. À présent, changeons de sujet de discussion, je te prie. Car celui dont nous débattons est particulièrement stupide. C'en est même honteux devant notre jeune adepte. Quant à la compréhension que tu me demandais d'avoir... Je lui en témoignerai. Pour ce qui est d'avoir du cœur, je peux rencontrer quelque difficulté dans ce domaine, puisqu'il est communément admis que je ne possède pas un tel organe. Mais nous nous arrangerons. Pas vrai, Surprise ?

Yennefer sourit à Ciri, et la fillette, malgré elle, et en dépit de la colère et de l'énervement qui l'habitaient, dut lui rendre son sourire. Parce qu'il était doux, bienveillant, sincère. Et très beau.

* * *

Ciri écouta le discours de Yennefer jusqu'au bout. Elle lui tournait le dos avec ostentation, feignant de concentrer toute son attention sur le bourdon qui volait bruyamment autour de l'une des mauves qui poussaient au pied du temple.

— Personne ne m'a demandé mon avis, grogna-t-elle.

— À quel sujet ?

Ciri virevolta et donna un coup de poing rageur dans la mauve où s'était posé le bourdon. Celui-ci s'envola dans un vrombissement menaçant.

— Personne ne m'a demandé si je souhaitais t'avoir pour professeur !

Yennefer plaça ses poings sur ses hanches, des éclairs jaillirent de ses yeux.

— Quelle coïncidence ! persifla-t-elle. Figure-toi que l'on ne m'a pas non plus demandé si j'avais envie de t'instruire. L'envie n'a d'ailleurs rien à voir dans cette affaire. Je ne prends pas n'importe qui en apprentissage et, toi, malgré les apparences, il se pourrait bien que tu n'aies rien d'extraordinaire. On m'a demandé de vérifier ce qui t'arrivait. D'examiner ce que tu avais en toi et quelle menace cela pouvait représenter pour toi. Et j'ai donné mon accord, non sans réserve.

— Mais, moi, je n'ai toujours pas donné le mien !

La magicienne leva le bras et agita la main. Ciri sentit une

pulsation dans ses tempes ; elle entendit un bruit dans ses oreilles, semblable à celui qui se produisait lorsqu'elle avalait sa salive, mais en plus intense. Elle fut gagnée par un engourdissement, une fatigue extrême, une faiblesse qui lui raidissait la nuque et lui amollissait les genoux.

Yennefer baissa le bras et ces sensations disparurent aussitôt.

— Écoute-moi bien attentivement, Surprise, dit-elle. Je peux sans peine t'ensorceler, t'hypnotiser ou te faire entrer en transe. Je peux te paralyser, te forcer à boire un élixir, te déshabiller complètement, t'allonger sur une table et t'examiner pendant des heures, en faisant une pause pour les repas, alors que toi, tu seras allongée, en train de regarder le plafond, incapable de bouger ne serait-ce que tes globes oculaires. C'est ce que je ferais avec le premier marmot venu. Si je ne veux pas te traiter ainsi, c'est parce qu'on voit au premier coup d'œil que tu es une fille intelligente, fière et qui a du caractère. Je ne veux faire honte ni à toi ni à moi. Pas devant Geralt. Parce que c'est lui qui m'a demandé d'examiner tes aptitudes. De t'aider à les contrôler.

— C'est ce qu'il t'a demandé, à toi ? Pourquoi il ne m'a rien dit ! Il ne m'a absolument pas consultée...

— Tu t'obstines avec ça, l'interrompt la magicienne. Personne ne t'a demandé ton avis, personne n'a pris la peine de vérifier ce que tu voulais ou ne voulais pas faire... Aurais-tu agi de sorte que l'on te considère comme une gamine mutine et têtue, à qui il ne valait pas la peine de poser ce genre de questions ? Mais moi, je vais prendre ce risque, je poserai la question que personne n'a voulu te poser : veux-tu te soumettre aux tests ?

— Mais que va-t-il se passer ? Quels sont ces tests ? Et pourquoi...

— Je te l'ai déjà expliqué. Si tu n'as pas compris, alors tant pis. Je n'ai pas l'intention d'aiguiser ta perception ni de développer ton intelligence. Je peux tester aussi bien une jeune fille intelligente qu'une idiote.

— Je ne suis pas idiote ! Et j'ai tout compris !

— Tant mieux.

— Mais, je ne suis pas faite pour être magicienne ! Je n'ai aucun talent pour ça ! Je ne serai jamais une magicienne et je ne veux pas le devenir ! Je suis destinée à Geral... à être une sorceuse ! Je ne suis que de passage ici ! Je vais bientôt rentrer à Kaer Morhen...

— Tu regardes mon décolleté avec insistance, fit froidement Yennefer en fronçant légèrement les sourcils. Vois-tu là quelque chose d'anormal ou serait-ce simplement de la jalousie ?

— Cette étoile..., murmura Ciri. En quoi est-elle faite ? Ces pierres bougent et scintillent étrangement...

— Elles battent, sourit la magicienne. Ce sont des diamants actifs incrustés dans de l'obsidienne. Tu veux les voir de près ? Les toucher ?

— Oui... Non ! (Ciri fit un pas en arrière en secouant la tête de colère ; elle voulait chasser le subtil parfum de lilas et de groseille à maquereau que dégageait Yennefer.) Non, je ne veux pas ! À quoi bon ? Ça ne m'intéresse pas... Pas du tout ! Je suis une sorceleuse, je n'ai aucun talent pour la magie ! Je ne suis pas faite pour être une magicienne, c'est pourtant clair ! Parce que je suis... Et d'ailleurs...

La magicienne s'assit sur le banc de pierre adossé au mur du temple et se mit à contempler ses ongles.

— ... Et d'ailleurs, je dois y réfléchir, conclut Ciri.

— Viens par là. Assieds-toi près de moi.

La fillette s'exécuta.

— Il me faut du temps pour réfléchir, dit-elle, incertaine.

— Tu as raison. (Yennefer opina du chef, le regard toujours fixé sur ses ongles.) C'est une décision importante. Qui demande réflexion.

Elles gardèrent le silence durant un moment. Les adeptes qui se promenaient dans le parc leur jetaient des regards curieux ; elles chuchotaient entre elles et étouffaient des rires.

— Alors ?

— Quoi, alors ?

— Tu as réfléchi ?

Ciri se leva d'un bond, s'ébroua et tapa du pied.

— Je... je..., haletait-elle de rage, ne pouvant reprendre sa respiration. Tu te moques de moi ? J'ai besoin de temps ! De beaucoup plus de temps ! Toute une journée... et toute une nuit !

Yennefer plongea ses yeux violets dans ceux de Ciri ; la fillette se courba sous le poids de ce regard.

— D'après le dicton, la nuit porte conseil, fit lentement la magicienne. Mais dans ton cas, Surprise, la nuit ne peut t'apporter qu'un nouveau cauchemar. Tu te réveilleras encore au milieu de tes cris, envahie par la douleur et couverte de sueur. Tu auras de nouveau peur, peur de ce que tu auras vu, peur de ce dont tu ne parviendras pas à te souvenir. Et il n'y aura plus de rêve cette nuit-là. Seul restera l'effroi. Jusqu'à l'aube.

La fillette frémit, puis baissa la tête.

— Surprise (la voix de Yennefer avait radicalement changé), fais-moi confiance.

L'épaule de la magicienne était chaude. Le velours noir de sa robe ne demandait qu'à être touché. Son parfum de lilas et de groseille à maquereau était délicieusement entêtant. Son étreinte était rassurante et lénifiante, elle avait le pouvoir de détendre, d'apaiser les tensions, de calmer la colère et la révolte.

— Tu te soumettras aux tests, Surprise.

— Oui, je m'y soumettrai, répondit Ciri, avant de comprendre aussitôt qu'elle n'était pas obligée de répondre. Parce que ce n'était

pas une question.

* * *

— Je ne comprends vraiment rien à rien, dit Ciri. D'abord, tu dis que j'ai des dons parce que je fais ces rêves... Mais tu veux quand même me faire passer des tests et vérifier... Qu'en est-il, à la fin ? J'ai des aptitudes ou pas ?

— Ce sont les tests qui répondront à cette question.

— Les tests, les tests, répondit Ciri en faisant une grimace. Je te dis que je n'ai aucun don. Si j'en avais, je le saurais, non ? Mais si... si, par le plus grand des hasards, j'en avais un, que se passerait-il ?

— Il y a deux possibilités, l'informa la magicienne sur un ton détaché alors qu'elle ouvrait la fenêtre. Soit il faudra annihiler ce don soit il faudra t'apprendre à le maîtriser. Si tu possèdes un don et que tu es d'accord, j'essaierai de t'inculquer quelques notions élémentaires de magie.

— Qu'est-ce que ça veut dire, des notions « élémentaires » ?

— Ce sont des notions de base.

Elles étaient seules, dans une grande pièce attenante à la bibliothèque qui était située dans une aile latérale et inoccupée du bâtiment, et que Nenneke avait mise à la disposition de la magicienne. Ciri savait que cette chambre était réservée aux invités. Elle savait que Geralt y séjournait chaque fois qu'il venait au temple.

— Tu vas vouloir m'apprendre la magie ? (La fillette s'assit sur le lit et passa sa main sur le damas de la couette.) Et m'emmener loin d'ici, c'est ça ? Je n'irai nulle part avec toi !

— Je partirai donc seule, répondit froidement la magicienne alors qu'elle défaisait les sangles de ses sacoches. Et je t'assure que cela ne fera aucune différence pour moi. Je t'ai pourtant dit que je ne t'éduquerais que si tu étais d'accord. Par ailleurs, je peux le faire ici, sur place.

— Combien de temps vas-tu m'édu... m'apprendre la magie ?

— Aussi longtemps que tu le voudras. (La magicienne se pencha, ouvrit une petite commode et en sortit un vieux sac de cuir, un ceinturon, une paire de chaussures fourrées et une petite bonbonne en grès recouverte d'osier. Ciri entendit la magicienne étouffer un juron tout en affichant un sourire, puis la vit ranger ses trouvailles à leur ancienne place, dans la commode. La fillette devina à qui appartenaient ces affaires. Qui les y avait laissées.)

— Comment ça, aussi longtemps que je le voudrais ? demanda Ciri. Si cet apprentissage m'ennuie ou ne me plaît pas...

— Nous y mettrons un terme. Il suffira que tu me le dises. Ou que tu me le prouves.

— Que je te le prouve ? Comment ?

— Si nous décidons de commencer l'apprentissage, j'exigerai de toi une obéissance absolue. Je répète : absolue. Si mon enseignement t'ennuie, tu n'auras qu'à me désobéir une fois et ton apprentissage prendra fin aussitôt. C'est bien clair ?

Ciri acquiesça d'un signe de tête et regarda furtivement la magicienne de ses grands yeux verts.

— Par ailleurs, poursuivit Yennefer alors qu'elle déballait ses sacoches, j'exigerai de toi une sincérité absolue. Tu n'auras pas le droit de me cacher quoi que ce soit. Si donc tu sens que tu en as assez, il te suffira de te mettre à me mentir, à faire semblant ou à te refermer sur toi-même. Si je te pose une question et que tu n'y réponds pas sincèrement, cela signifiera également la fin immédiate de ton apprentissage. Tu m'as bien comprise ?

— Oui, marmonna Ciri. Et est-ce que cette... sincérité... Est-ce que ça marche dans les deux sens ? Est-ce que je vais pouvoir... te poser des questions ?

Yennefer se tourna vers elle et ses lèvres se tordirent étrangement.

— Bien entendu, répondit-elle après un instant. Cela va de soi. C'est sur ce principe que reposeront l'enseignement et l'éducation que j'ai l'intention de te prodiguer. La sincérité va de pair avec la réciprocité. Tu pourras donc me poser des questions. À tout moment. Et moi, j'y répondrai. En toute franchise.

— À toutes mes questions ?

— À toutes tes questions.

— À partir de maintenant ?

— Oui. À partir de maintenant.

— Qu'y a-t-il entre Geralt et toi, dame Yennefer ?

Ciri faillit défaillir, effrayée par sa propre audace, et glacée par le silence qui venait tout à coup de s'abattre sur la pièce.

La magicienne s'approcha d'elle à pas lents, posa ses mains sur les épaules de la fillette et la regarda dans les yeux, de très près, intensément.

— De la mélancolie, répondit-elle sur un ton grave. Des regrets. De l'espoir. Et de la peur. Oui, je crois n'avoir rien oublié. Bon, à présent, nous pouvons passer aux tests, petite vipère aux yeux verts. Nous allons vérifier si tu as des aptitudes. Quoique, après ta question, je serais fortement étonnée que tu n'en aies pas. Allons-y, mon laideron.

Ciri se rembrunit.

— Pourquoi m'appelles-tu comme ça ?

Yennefer sourit du coin des lèvres.

— Je t’ai promis d’être sincère.

* * *

Ciri se redressa ; elle était énervée et se tortillait d’impatience sur sa chaise devenue douloureusement dure pour ses fesses – cela faisait plusieurs heures d’affilée qu’elle était assise dessus.

— Ça ne donnera rien ! grommela-t-elle en essuyant sur la table ses doigts salis par le fusain. Je n’arrive absolument à rien ! Je ne suis pas faite pour être une magicienne ! Je le savais depuis le début, mais tu n’as pas voulu m’écouter !

Yennefer haussa les sourcils.

— Tu dis que je n’ai pas voulu t’écouter, c’est bien ça ? C’est intéressant. D’ordinaire, je suis attentive à chaque phrase énoncée en ma présence et je la mémorise. À condition que, dans cette phrase, il y ait au moins une once de bon sens.

— Tu te moques toujours de moi. (Ciri grinçait des dents.) Alors que moi, je voulais juste te dire... Je voulais te parler de ces aptitudes. Parce que tu vois, à Kaer Morhen, dans les montagnes... je ne savais faire aucun Signe de sorceleur. Aucun !

— Je le sais.

— Vraiment ?

— Oui. Mais ça ne veut rien dire.

— Ah bon ? Mais... ce n’est pas tout !

— Je suis tout ouïe.

— Je ne suis pas faite pour ça. Tu ne le comprends donc pas ? Je suis... trop jeune.

— J’étais plus jeune que toi, lorsque j’ai commencé mon apprentissage.

— Mais je suis sûre que tu n’étais pas...

— Où veux-tu en venir, ma fille ? Cesse de bégayer, et fais-moi au moins une phrase complète, je te prie.

— C’est parce que... (Ciri baissa la tête, et rougit.) Parce que Iola, Myrrha, Eurneid et Katje, quand nous étions en train de déjeuner, elles se moquaient de moi, elles disaient que la magie n’avait aucune emprise sur moi, et que moi je ne pourrai pas en faire parce que... parce que je suis... vierge, c’est-à-dire...

— Figure-toi que je sais ce que ça veut dire, l’interrompt la magicienne. Sans doute prendras-tu cela de nouveau comme une méchanceté de ma part, mais j’ai le regret de te dire que tu racontes des sornettes. Reprenons le test.

— Je suis vierge ! répéta Ciri avec insistance. À quoi bon faire ces tests ? Une vierge ne peut pas faire de la magie !

— Je ne vois pas d'autre issue alors. (Yennefer se renversa sur le dossier de sa chaise.) Va et perds ta virginité, si elle te dérange tant. J'attendrai. Mais fais vite si tu peux.

— Tu te moques de moi ?

— Ah, tu l'as remarqué ? (La magicienne afficha un léger sourire.) Je te félicite. Tu as réussi le premier test de perspicacité. À présent, passons au vrai test. Concentre-toi, s'il te plaît. Regarde : il y a quatre jeunes pins sur ce dessin. Chaque pin a un nombre de branches différent. Dessines-en un cinquième, qui devrait selon toi se trouver à l'emplacement vide.

— Les jeunes pins, c'est bête, déclara Ciri en tirant la langue et en dessinant au fusain un petit arbre légèrement tordu. Et ennuyeux ! Je ne vois pas ce que les pins ont à voir avec la magie ! Hein ? Dame Yennefer ! Tu as promis de répondre à toutes mes questions !

— Malheureusement, soupira la magicienne alors qu'elle prenait la feuille de papier et qu'elle examinait le dessin de Ciri, je crois bien que je vais regretter d'avoir fait cette promesse. Qu'est-ce que les pins ont à voir avec la magie ? Rien. Mais ton dessin est correct et tu l'as fait dans les temps. Vraiment, pour une vierge, c'est très bien.

— Rirais-tu de moi, par hasard ?

— Non. Je ne ris que rarement. Il me faut vraiment une bonne raison pour rire. Concentre-toi sur cette nouvelle feuille de papier, Surprise. Des rangées d'étoiles, de cercles, de croix et de triangles y sont dessinées. Dans chaque rangée, il y a un nombre différent d'éléments. Réfléchis et réponds à la question suivante : combien d'étoiles devrait-il y avoir dans la dernière rangée ?

— Les étoiles, c'est bête !

— Combien, fillette ?

— Trois !

Yennefer se plongea dans un long silence, le regard fixé sur un détail précis des portes sculptées de l'armoire. Le petit sourire méchant dessiné sur les lèvres de Ciri commença à se dissiper jusqu'à ce qu'il disparaisse totalement, sans laisser de trace.

— Tu étais sans doute curieuse de savoir ce qui allait se passer si tu me donnais une réponse bête et irréfléchie, articula la magicienne très lentement, alors qu'elle contemplait toujours l'armoire. Tu pensais peut-être que je n'allais pas le remarquer, persuadée que tu es que tes réponses ne m'intéressent guère ? Tu avais tort. Tu pensais peut-être que j'allais en conclure que tu n'étais pas intelligente ? Là encore, tu avais tort. Et si tu en avais assez d'être testée et que, pour changer, tu voulais me tester moi... Alors tu as sans doute réussi ! Quoi qu'il en soit, ce test est terminé. Rends-moi la feuille.

— Pardon, dame Yennefer. (La fillette baissa la tête.) Là, il ne devrait en effet y avoir... qu'une seule étoile. Je suis vraiment désolée... Je t'en prie, ne sois pas fâchée contre moi.

— Regarde-moi, Ciri.

Interloquée, la fillette leva les yeux. Pour la première fois, la magicienne s'était adressée à elle par son prénom.

— Ciri, reprit Yennefer, sache que, contrairement aux apparences, je me fâche aussi rarement que je ris. Tu ne m'as pas mise en colère. Tes excuses m'ont prouvé que je ne m'étais pas trompée sur ton compte. Maintenant, prends la feuille suivante. Comme tu peux le voir, il y a cinq maisons. Dessines-en une sixième...

— Encore ? Vraiment je ne comprends pas pourquoi...

— ... une sixième (la voix de la magicienne avait changé dangereusement tandis que ses yeux s'étaient embrasés de deux flammes violettes) ici, à l'emplacement vide. Ne me fais pas répéter, je te prie.

* * *

Après les pommes, les pins, les étoiles, les poissons et les maisons, ce fut au tour des labyrinthes dont il fallait très rapidement trouver la sortie, des lignes sinusoïdales, des taches d'encre qui ressemblaient à des cafards écrasés, d'autres dessins étranges et des mosaïques qui faisaient loucher et tourner la tête. Ensuite il y eut aussi une boule scintillante suspendue à un fil qu'il fallait longuement fixer. Cette observation était ennuyeuse comme la pluie, et Ciri s'assoupissait régulièrement. Étrangement, Yennefer ne s'en souciait guère alors que, quelques jours plus tôt, elle avait sévèrement réprimandé la fillette pour avoir failli s'endormir en examinant l'une des taches en forme de cafard.

À force de réfléchir sur ces tests, Ciri avait mal à la nuque et au dos, et ses douleurs s'accroissaient de jour en jour. La fillette aspirait au mouvement et au grand air ; aussi, dans le cadre de son devoir de sincérité, en informa-t-elle aussitôt Yennefer. La magicienne le prit si bien qu'on aurait pu croire qu'elle attendait cela depuis longtemps.

Elles passèrent les deux jours suivants à courir dans le parc, à sauter par-dessus des fossés et des clôtures, sous l'œil amusé ou plein de compassion des prêtresses et des adeptes. Elles faisaient de la gymnastique, exerçaient leur sens de l'équilibre en marchant sur le faîte du muret qui entourait le verger et le corps de ferme. À la différence des entraînements à Kaer Morhen, la pratique sportive avec Yennefer était toujours accompagnée de leçons théoriques. La

magicienne apprenait à Ciri à respirer en contrôlant les mouvements de sa poitrine et de son diaphragme d'une forte pression de la main. Elle lui expliquait les principes du mouvement, l'action des muscles et des os, elle lui montrait comment se reposer, se détendre et se relaxer.

Au cours de l'une de ces séances de relaxation, Ciri, allongée sur l'herbe et le regard perdu dans le ciel, posa une question qui l'obsédait depuis un moment.

— Dame Yennefer ? Quand finirons-nous enfin ces tests ?

— *Ils t'ennuient à ce point ?*

— Non... Mais j'aimerais bien savoir si je suis faite pour être une magicienne.

— *Tu l'es.*

— Tu le sais déjà ?

— *Je l'ai su dès le début. Rares sont les personnes capables de percevoir l'activité de mon étoile. Vraiment rares. Toi, tu l'as tout de suite remarquée.*

— Mais les tests ?

— *Ils sont terminés. Je sais à présent tout ce que je voulais savoir sur toi.*

— Mais certaines épreuves... je ne les ai pas vraiment réussies. Tu as dit toi-même que... Vraiment, tu es sûre ? Tu ne te trompes pas ? Tu es certaine que j'ai des dons pour la magie ?

— *Absolument.*

— Mais...

— *Ciri (la magicienne donnait l'impression d'être à la fois amusée et agacée), depuis que nous nous sommes allongées sur cette prairie, je te parle sans utiliser ma voix. C'est ce qui s'appelle la télépathie, souviens-t'en. Et comme tu peux le constater, cela ne nous empêche absolument pas de discuter.*

* * *

— Pour certains, la magie est l'incarnation du Chaos. (Yennefer, le regard perdu dans le ciel, quelque part au-dessus des collines, posa ses mains sur le pommeau de sa selle.) Elle est la clé permettant d'ouvrir la porte interdite. Celle derrière laquelle se cachent le cauchemar, l'effroi et une cruauté inimaginable dont veulent s'emparer des forces ennemies, destructrices, les forces du Mal pur, capables d'anéantir non seulement celui qui aura ouvert cette porte, mais aussi le monde entier. Or nombreux sont ceux qui désirent ouvrir cette porte et, un jour, quelqu'un commettra une erreur ; alors, la destruction du monde sera inéluctable et irréversible. Ainsi la magie

est-elle à la fois la vengeance et l'arme du Chaos. Le fait que les gens aient appris à s'en servir, après la Conjonction des sphères, est une malédiction qui causera la perte du monde. La destruction de tout être vivant. C'est ainsi, Ciri. Ceux qui considèrent la magie comme étant le Chaos n'ont pas tort.

Talonné par sa cavalière, l'étalon moreau de la magicienne s'ébroua longuement avant de se mettre en marche au pas à travers la lande. Ciri pressa son cheval à la suite de Yennefer et arriva à sa hauteur. Les bruyères atteignaient les étriers.

— Pour d'autres, la magie est un art, reprit Yennefer après un moment. Un art grandiose, élitiste, capable de créer des choses belles et rares. La magie est un talent que possèdent de rares élus. Les autres, ceux qui n'ont pas ce talent, peuvent uniquement regarder avec admiration et envie le résultat du travail des artistes, et apprécier les œuvres ainsi créées, avec le sentiment que sans elles le monde serait plus pauvre. Le fait que certains élus aient découvert ce talent et cette magie en eux, le fait qu'ils aient retrouvé en eux cet Art, après la Conjonction des sphères, est une bénédiction pour la beauté de ce monde. C'est bien ainsi. Ceux qui considèrent la magie comme un art ont également raison.

Sur la colline arrondie et nue qui saillait de la lande telle l'échine d'un carnassier à l'affût, gisait un énorme bloc de pierre soutenu par quelques rochers de taille inférieure. La magicienne dirigea son cheval vers lui sans interrompre son cours.

— D'autres encore considèrent la magie comme une science. Pour la maîtriser, seuls ne suffisent pas le talent et les aptitudes innées. Des années d'études poussées et de travail acharné sont indispensables, tout comme sont nécessaires la persévérance et la discipline intérieure. La magie ainsi acquise est un savoir, une connaissance dont les frontières sont sans cesse élargies grâce à des esprits éclairés et vifs, à l'expérience, à l'expérimentation et à la pratique. La magie ainsi acquise, c'est le progrès. La charrue, le cousoir, le moulin à eau, le bas-foyer, la grue et le moufle. C'est aussi l'évolution, le changement. C'est un mouvement constant. Vers le haut. Vers le mieux. Vers les étoiles. Le fait que nous ayons découvert la magie après la Conjonction des sphères nous permettra un jour d'atteindre les étoiles... Descends de ton cheval, Ciri.

Yennefer s'approcha du monolithe, posa une main sur la surface rugueuse de la pierre et en chassa délicatement la poussière et les feuilles mortes.

— Ceux qui considèrent la magie comme une science, reprit-elle, ont également raison. Souviens-t'en, Ciri. Et maintenant, approche, viens me voir.

La fillette avala sa salive et s'approcha de la magicienne. Yennefer

lui passa un bras autour des épaules.

— Souviens-toi, répéta-t-elle. La magie, c'est le Chaos, l'Art et la Science. C'est une malédiction, une bénédiction et un progrès. Tout dépend de celui qui l'utilise, de la manière dont il le fait et dans quel but. Quant à la magie, elle est partout. Tout autour de nous. Elle est facilement accessible. Il suffit d'étendre la main. Regarde. J'étends ma main...

Le cromlech vibra sensiblement. Ciri entendit un bruit sourd et lointain, un grondement qui provenait du ventre de la terre. Les bruyères ondulèrent soudain, aplaties par le souffle du vent qui s'était abattu sur la colline. Le ciel s'assombrit d'un seul coup, masqué par des nuages qui défilaient à une vitesse vertigineuse. La fillette sentit des gouttes de pluie sur son visage. Elle cilla des yeux face à la gerbe d'éclairs qui avait subitement embrasé l'horizon. Instinctivement, elle se blottit contre la magicienne, contre ses cheveux noirs qui fleuraient le lilas et la groseille à maquereau.

— La terre sur laquelle nous marchons. Le feu qui ne meurt pas en elle. L'eau dont est issue toute vie et sans laquelle la vie est impossible. L'air que nous respirons. Il suffit d'étendre la main pour maîtriser ces éléments, les forcer à se soumettre. La magie est partout. Elle est dans l'air, l'eau, la terre et le feu. Et elle est derrière la porte que la Conjonction des sphères a fermée devant nous. De là-bas, de derrière cette porte close, la magie nous tend parfois la main. Elle vient nous chercher. Tu le sais, n'est-ce pas ? Tu as déjà senti la main de la magie sur toi, celle qui provenait de la porte close. Ce contact t'a remplie d'effroi. Il remplit tout le monde d'effroi. Parce qu'en chacun de nous, il y a le Chaos et l'Ordre, le Bien et le Mal. Mais il est possible de les contrôler, et c'est ce qu'il faut faire. Il faut apprendre à le faire. Et c'est précisément ce que tu vas apprendre, Ciri. C'est pour cela que je t'ai amenée jusqu' ici, jusqu'à cette pierre qui se tient depuis des temps immémoriaux à l'intersection des veines palpitantes de la force. Touche-la.

Le bloc de pierre frémissait et vibrait, et, avec lui, la colline entière.

— La magie te tend la main, Ciri. Elle vient te chercher, toi, la fille étrange, la Surprise, l'enfant de Sang ancien, le sang des elfes. Toi, qui es prise en tenaille entre le Mouvement et le Changement, la Destruction et la Renaissance. Qui est destinée tout en étant la Destinée. La magie te tend la main de derrière la porte close, elle vient te chercher, toi, le petit grain de sable dans l'engrenage de l'Horloge du Destin. Le Chaos tend vers toi ses griffes, lui qui ignore toujours si tu seras son instrument ou un obstacle à la réalisation de ses plans. Ce que le Chaos te montre dans tes rêves, c'est justement cette incertitude. Le Chaos te craint, enfant du destin. Et il veut faire en

sorte que toi aussi, tu aies peur.

Un éclair troua les ténèbres, un long grondement de tonnerre se fit entendre. Ciri tremblait de froid et de terreur.

— Le Chaos ne peut pas te révéler qui il est en réalité. Alors il te montre l'avenir, il te dévoile ce qui va se passer. Il veut faire en sorte que tu craignes les jours prochains, que la peur de ce qui surviendra à tes proches et à toi-même te gouverne et s'empare de toi tout entière. C'est pourquoi le Chaos t'envoie ces rêves. À présent, tu vas me montrer ce que tu vois dans ces rêves. Et tu auras peur. Ensuite, tu oublieras et tu maîtriseras ta peur. Regarde mon étoile, Ciri. Ne détache pas tes yeux d'elle !

Un éclair jaillit. Le tonnerre gronda.

— Parle ! Je te l'ordonne !

Du sang. Les lèvres de Yennefer, fendues et contusionnées, remuent sans voix, le sang coule de sa bouche. Des rochers blancs et scintillants défilent à toute allure. Un cheval hennit. Un saut. Le vide, l'abîme. Un cri. Un vol, un vol sans fin. L'abîme...

Au fond de cet abîme, de la fumée. Un escalier qui descend vers les profondeurs.

— *Va'esse deireádh aep eigan...* Quelque chose prend fin... Mais quoi ?

» *Elaine blath, Feainnewedd...* L'enfant de Sang ancien ?

La voix de Yennefer semble provenir de loin, elle est sourde, elle résonne en écho entre les murs de pierre suintants d'humidité. Elaine blath...

— Parle !

Ses yeux violets brillent, ils brûlent au milieu de son visage amaigri, crispé et assombri par le supplice, que couvre une cascade de cheveux noirs, sales et emmêlés. Les ténèbres. L'humidité. La puanteur. Le froid glacial des murs de pierre. Le froid du fer aux poignets et aux chevilles...

L'abîme. La fumée. L'escalier qui mène aux profondeurs. Celui par lequel il faut descendre. Il le faut, car... quelque chose prend fin. Voilà venir Tedd Deireádh, le Temps de la Fin et de la Terrible Tourmente. Le Temps du Froid blanc et de la Lumière blanche...

« *Le Lionceau doit mourir ! C'est une raison d'État !* »

— *Allons-y, dit Geralt. En bas, par l'escalier. Il le faut. Il n'y a pas d'autre issue. Il n'y a que cet escalier. Descends !*

Les lèvres du sorcelleur ne bougent pas. Elles sont bleues. Du sang, partout du sang... L'escalier en est couvert... Il ne faut surtout pas glisser... Car un sorcelleur ne trébuche qu'une fois... L'éclair d'une lame. Un cri. La mort.

— *En bas. Par l'escalier.*

La fumée. Le feu. Le galop effréné, le grondement des sabots. Le feu tout autour.

— *Accroche-toi, Lionceau de Cintra ! Accroche-toi !*

Le cheval noir hennit, il se cabre.

— *Accroche-toi !*

Le cheval noir trépigne. Un regard impitoyable et brûlant traverse le ventail d'un heaume orné des ailes d'un rapace.

Une large épée reflétant l'éclat du brasier s'abat dans un sifflement.

— *Esquive, Ciri ! Fais une feinte ! Une pirouette, une parade ! Vas-y, esquive ! Trop leeeeeeent !!!*

L'éclair du coup porté aveugle la fillette, il ébranle tout son corps. La douleur la paralyse un moment, la laissant hébétée, insensible, puis elle explose soudain avec une violence terrible, elle enfonce ses horribles crocs acérés dans la joue de la fillette, la tiraille, la traverse de part en part, irradie dans son cou, sa nuque, sa poitrine, ses poumons...

— Ciri !

La fillette sentit dans son dos et sur sa nuque le froid de la pierre rugueuse et désagréablement inerte. Elle ne se souvenait pas de s'être assise. Yennefer était agenouillée à côté d'elle. D'un geste délicat mais sûr, elle lui décrispait les doigts et retirait sa main de sa joue. Sa joue qui battait, palpait de douleur.

— Maman..., gémit Ciri. Maman... J'ai mal ! Maman...

La magicienne lui toucha le visage. Sa main était glaciale. La douleur disparut immédiatement.

— J'ai vu..., souffla la fillette alors qu'elle fermait les yeux. Ce qu'il y avait dans mes rêves... Le chevalier noir... Geralt... Et puis... Et puis toi... Je t'ai vue, dame Yennefer !

— Je sais.

— Je t'ai vue... Je t'ai vue quand tu...

— Tu ne le verras plus jamais. Tu ne feras plus jamais ce rêve. Je te donnerai la force de repousser tous ces cauchemars. C'est pour cela que je t'ai amenée jusqu'ici, Ciri, pour te montrer cette force. À partir de demain, je te la transmettrai.

* * *

Ce fut le début d'une période de labeur difficile, d'étude intense et de travail harassant. Yennefer était ferme, exigeante, souvent sévère et parfois même despotique. Mais jamais ennuyeuse. Autrefois, Ciri avait du mal à maintenir ses paupières ouvertes à la petite école du temple, et il lui était déjà arrivé de sommeiller durant les cours, endormie par les voix douces et monotones de Nenneke, de Iola la Première, d'Herbière ou des autres prêtresses enseignantes. Avec Yennefer, c'était impossible. Non seulement grâce au timbre de la voix

de la magicienne, qui employait des phrases courtes et bien accentuées. Mais surtout grâce à la matière enseignée. La magie. Un domaine fascinant, excitant et captivant.

Ciri passait la majeure partie de la journée avec Yennefer. Elle rentrait au dortoir tard le soir, se laissait tomber sur son lit comme une masse et s'endormait aussitôt. Les adeptes, qui se plaignaient qu'elle ronflait terriblement, essayaient de la réveiller. En vain.

Ciri dormait d'un sommeil de plomb.

Sans cauchemar.

* * *

— Par tous les dieux ! (Yennefer poussa un soupir de résignation. Elle secoua ses boucles noires des deux mains et baissa la tête.) C'est pourtant si simple ! Si tu ne parviens pas à maîtriser ce geste, qu'en sera-t-il des autres, plus difficiles ?

Ciri lui tourna le dos, s'ébroua, grommela dans sa barbe et frotta sa main engourdie. La magicienne soupira de nouveau.

— Jette encore un œil au dessin, regarde bien le placement des doigts. Sers-toi des flèches explicatives et des runes qui décrivent le geste à réaliser.

— J'ai déjà regardé ce dessin des milliers de fois ! Je comprends les runes ! *Vort, cáelme*. Ys, *veloë*. De l'intérieur vers l'extérieur, lentement. Vers le bas, rapidement. La main... euh, comme ça ?

— Et ton auriculaire ?

— C'est impossible de le placer ainsi sans plier le majeur en même temps !

— Donne-moi ta main.

— Aïïïe !

— Pas si fort, Ciri ! Sinon Nenneke va encore une fois accourir en pensant que je t'écorche vive ou que je te fais frire dans de l'huile. Ne modifie pas la configuration de tes doigts. Et maintenant, exécute le geste. La rotation, n'oublie pas la rotation du poignet ! C'est bien. Maintenant, secoue ta main et relâche tes doigts. Recommence. Non, mais c'est pas vrai ! Tu sais ce que tu as fait ? Si tu avais jeté un sort de cette manière, ta main aurait été recouverte d'écorce pendant un mois ! Tes mains sont de bois ou quoi ?

— Ma main est exercée à manier l'épée, c'est pour ça !

— Balivernes. Geralt a manié l'épée toute sa vie et ses doigts sont agiles et... hum... très délicats. Allez, mon laideron, essaie encore une fois. Alors, tu vois ? Il suffit de vouloir. Et de s'appliquer. Encore une fois. Bien. Secoue ta main et recommence. Voilà. Tu es fatiguée ?

— Un peu...

— Laisse-moi te masser la main et l'avant-bras... Ciri, pourquoi n'utilises-tu pas la crème que je t'ai donnée ? Ta peau est aussi rugueuse que les pattes d'un cormoran... Qu'est-ce que c'est que ça ? C'est la marque d'une bague, n'est-ce pas ? Il me semble que je t'avais interdit de porter des bijoux.

— Mais j'ai gagné cette bague quand j'ai joué à la toupie avec Myrrha ! Et je ne l'ai portée qu'une demi-journée !...

— C'est une demi-journée de trop. Ne la porte plus, je te prie.

— Je ne comprends pas pourquoi je n'ai pas le droit de...

— Tu n'es pas obligée de le comprendre, l'interrompt la magicienne. (Il n'y avait cependant pas de colère dans sa voix.) Je te demande de ne porter aucun accessoire de ce genre. Si tu veux, tu peux te mettre une fleur dans les cheveux. Te tresser une couronne. Mais tu ne dois porter aucun cristal, aucun métal, aucune pierre. C'est important, Ciri. Quand le moment sera venu, je t'expliquerai pourquoi. Pour l'instant, fais-moi confiance et respecte ma volonté.

— Toi, tu portes ton étoile, des boucles d'oreille et des bagues ! Et moi, je n'en aurais pas le droit ? Est-ce que c'est parce que je suis... vierge ?

— Dis donc, mon laideron... (Yennefer afficha un sourire et caressa la tête de la fillette.) Serais-tu obsédée par ce sujet ? Je t'ai déjà expliqué que cela n'avait rien à voir avec le fait d'être vierge ou pas. Absolument rien. Demain, tu te laveras les cheveux, ils en ont bien besoin.

— Dame Yennefer ?

— Oui ?

— Est-ce que je peux... au nom de cette sincérité que tu m'as promis de respecter... te demander quelque chose ?

— Tu le peux. Mais, par tous les dieux, choisis une question qui ne porte pas sur la virginité, cette fois-ci !

Ciri se mordit les lèvres et se mura dans un long silence.

— Tant pis, soupira Yennefer. Qu'il en soit ainsi. Pose ta question.

— Ben... vois-tu... (Ciri rougit et s'humecta les lèvres.) Les filles, dans le dortoir, n'arrêtent pas de cancaner et de raconter des histoires... Sur la fête de Belleteyn et d'autres choses dans le genre... Et quand elles parlent de moi, elles disent que je suis un marmot, un bébé, parce qu'il serait déjà temps que... Dame Yennefer, comment c'est, en vérité ? Comment savoir que le moment est venu de...

— ... de coucher avec un homme ?

Ciri devint cramoisie. Elle resta un moment silencieuse puis elle leva les yeux et hocha la tête.

— C'est très simple, répondit Yennefer sur un ton détaché. Si tu commences à te poser la question, c'est un signe que le moment est

venu.

— Mais je n'en ai pas du tout envie !

— Ce n'est pas obligatoire. Si tu ne veux pas, tu ne le fais pas.

— Ah bon. (Ciri se mordilla de nouveau la lèvre.) Et ce... heu... cet homme... Comment savoir que c'est le bon... celui avec qui...

— On peut coucher ?

— Mhm.

— Si on a vraiment le choix (la magicienne tordit ses lèvres dans un sourire) et qu'on n'a pas beaucoup d'expérience, on commence par ne pas juger l'homme, mais son lit.

Les yeux émeraude de Ciri prirent la forme et les dimensions de deux soucoupes.

— Comment ça... son lit ?

— C'est exact. Ceux qui n'ont pas de lit, tu les élimines d'entrée. Ensuite, parmi ceux qui restent, tu élimines ceux qui possèdent un lit sale et dégoûtant. Et lorsque seuls restent ceux qui possèdent un lit propre et impeccable, tu choisis l'homme qui te plaît le plus. Malheureusement, cette méthode n'est pas sûre à cent pour cent. On peut fichtrement se tromper.

— Tu plaisantes ?

— Non, je ne plaisante pas. Ciri, à partir de demain, tu dormiras ici, avec moi. Rapporte tes affaires. D'après ce que tu me dis, le temps qui devrait être destiné au repos et au sommeil dans le dortoir des adeptes est bien trop gaspillé en commérages.

* * *

Une fois les gestes élémentaires de la main et les autres mouvements maîtrisés, Ciri se mit à apprendre les sortilèges et leurs formules. Celles-ci étaient plus simples. Elles étaient écrites en langue ancienne que la fillette connaissait à la perfection et étaient donc facilement mémorisables. L'intonation avec laquelle il convenait de les prononcer, et qui était parfois complexe, ne posait aucun problème à Ciri. Yennefer semblait satisfaite et devenait chaque jour plus douce et sympathique. Au moment des pauses, il leur arrivait de plus en plus souvent de papoter de tout et de rien, de plaisanter ; toutes deux prenaient même désormais un malin plaisir à se moquer gentiment de Nenneke, hérissée, qui se rengorgeait comme une poule, qui venait régulièrement « contrôler » les cours et les exercices pratiques, prête à prendre Ciri sous son aile protectrice, à la défendre et à la sauver de la sévérité supposée de la magicienne et des « tortures inhumaines » qu'elle devait lui infliger.

Attentive à la demande de la magicienne, Ciri s'était installée dans la chambre de celle-ci. À présent, elles étaient ensemble non seulement le jour, mais aussi la nuit. Ainsi, il arrivait que des cours aient lieu la nuit : il était interdit d'employer certains gestes et certaines formules à la lumière du jour.

La magicienne, satisfaite des progrès de la fillette, avait ralenti le rythme des cours. Toutes deux avaient plus de temps libre. Elles passaient leurs soirées à lire des livres à deux ou chacune de son côté. Ciri vint à bout des *Dialogues sur la nature de la magie* de Stammelford, de *l'Empire des éléments* de Giambattista, de *la Magie naturelle* de Richert et Monck. Elle feuilleta également – faute d'être parvenue à les lire en entier – des œuvres comme *le Monde invisible* de Jan Bekker ou encore *le Mystère des mystères* d'Agnès de Glanville. Elle consulta aussi un exemplaire antédiluvien et jauni du *Codex de Mirthe*, *le Ard Aercane* et même le célèbre et terrible *Dhu Dwimmermorc*, rempli d'effrayantes gravures.

Elle lut également d'autres livres qui n'avaient pas trait à la magie, comme *l'Histoire du monde* ou *le Traité de la vie*. Elle n'oublia pas les lectures plus légères de la bibliothèque du temple. Le rose aux joues, elle dévora les *Folâtreries* du marquis de La Creahme et *les Dames du roi* d'Anna Tiller. Elle lut *les Détresses de l'amour* et *le Temps de la Lune*, les recueils de poésies de Jaskier, le célèbre troubadour. Elle pleura devant les ballades d'Essi Daven, subtiles et entourées de mystère, qui étaient réunies dans un petit ouvrage joliment relié intitulé *la Perle bleue*.

Ciri usait de son privilège et posait des questions à la magicienne. Elle obtenait toujours des réponses. Toutefois, il lui arrivait de plus en plus d'être elle-même questionnée. Au début, l'enfance de la fillette à Cintra et les événements qui survinrent plus tard durant la guerre ne semblaient pas du tout intéresser Yennefer. Cependant, au fil des jours, les questions de la magicienne devenaient de plus en plus précises. Ciri devait y répondre – elle le faisait vraiment à contrecœur, car chaque question ouvrait une porte de sa mémoire qu'elle s'était promis de ne jamais ouvrir, et qu'elle souhaitait garder fermée pour toujours. Depuis qu'elle avait rencontré Geralt à Sodden, elle considérait qu'elle avait entamé une « autre vie », que celle qu'elle avait vécue à Cintra avait été définitivement et irrémédiablement effacée. Les sorcisseurs de Kaer Morhen ne l'avaient jamais questionnée sur ce sujet et, avant d'arriver au temple, Geralt lui avait fait promettre de ne dire à personne qui elle était. Nenneke, qui était bien évidemment au courant, avait fait en sorte que les autres prêtresses et les adeptes prennent Ciri pour la fille illégitime d'un chevalier et d'une paysanne, une enfant comme tant d'autres au monde qui n'avait sa place ni dans le manoir de son père ni dans la chaumière de sa mère.

La moitié des adeptes du temple de Melitele étaient d'ailleurs dans ce cas.

Yennefer connaissait son secret, elle aussi. Elle était celle « à qui l'on pouvait faire confiance ». Elle l'interrogeait. Sur ce qui s'était passé. À Cintra.

— Comment es-tu parvenue à sortir de la ville, Ciri ? Par quel moyen as-tu réussi à échapper aux Nilfgaardiens ?

Ciri n'en avait aucun souvenir. Le fil de sa mémoire s'était rompu, tout se perdait dans la pénombre et la fumée. Elle se rappelait le siège de la ville, ses adieux à la reine Calanthe, sa grand-mère, elle se rappelait les barons et les chevaliers qui l'avaient arrachée de force au lit où reposait la Lionne de Cintra, blessée et mourante. Elle se rappelait sa fuite effrénée à travers les ruelles de la ville en feu, le combat sanglant et sa chute de cheval. Elle se rappelait le cavalier noir au heaume orné des ailes d'un rapace.

Rien de plus.

— Je ne m'en souviens pas. Je ne m'en souviens vraiment pas, dame Yennefer.

La magicienne n'insistait pas. Elle lui posait d'autres questions. Elle le faisait avec beaucoup de tact et de délicatesse, et Ciri se sentait de plus en plus à l'aise. Finalement, elle se mit à parler d'elle-même. Sans attendre de questions, elle raconta ses années d'enfance à Cintra et sur les îles Skellige. Sa découverte de l'existence du droit de surprise et du fait que le sort l'avait destinée à Geralt de Riv, le sorceleur aux cheveux blancs. Elle raconta la guerre. Son errance dans les bois d'Autre Rive, son séjour parmi les druides d'Angren et le temps passé à la campagne. Ses retrouvailles avec Geralt qui l'emmena à Kaer Morhen, l'Antre des sorcisseurs, où elle entama un nouveau chapitre de sa jeune existence.

Un soir, de sa propre initiative, Ciri raconta à la magicienne, sur un ton détaché et joyeux, le récit très pittoresque de sa première rencontre avec le sorceleur, dans la forêt de Brokilone, là où vivaient les dryades qui l'avaient enlevée et qui voulaient la garder prisonnière pour en faire l'une d'elles.

— Ah ! s'était exclamée Yennefer après avoir écouté cette histoire. Je donnerais cher pour pouvoir le voir. Geralt, je veux dire... J'essaie de m'imaginer son expression, ce jour-là, à Brokilone, lorsqu'il a vu quelle Surprise lui avait réservée le destin ! Parce qu'il a dû faire une drôle de tête lorsqu'il a appris qui tu étais ?

Ciri se mit à rire ; deux flammes diaboliques jaillirent dans ses yeux d'émeraude.

— Oh oui ! s'esclaffa-t-elle. Une drôle de tête ! Ça c'est sûr ! Tu veux que je te le fasse ? Attends, je vais te montrer...

Yennefer éclata de rire.

Ce rire, se dit Ciri qui regardait les nuées d'oiseaux noirs se dirigeant vers l'est. Ce rire, partagé et franc, nous a vraiment rapprochées, elle et moi. Nous avons compris, toutes deux, que nous pouvions rire ensemble et parler de lui ensemble. De Geralt. Nous sommes soudain devenues proches, même si j'ai toujours su que le sorcelleur nous rapprochait et nous éloignait à la fois, et qu'il en serait toujours ainsi.

Mais ce rire partagé nous a rapprochées.

Quant à ce qui s'est passé deux jours plus tard, dans le bois, sur les collines... Ce jour-là, elle m'a montré comment retrouver...

— Je ne comprends pas pourquoi je dois chercher ces... J'ai encore oublié comment ça s'appelle...

— Des intersections, rappela Yennefer en arrachant la bardane qui s'était accrochée à sa manche alors qu'elle traversait un fourré. Je vais te montrer comment les trouver, car ce sont des endroits où tu peux puiser la force.

— Mais je sais déjà puiser la force ! Et tu m'as appris toi-même que la force se trouvait partout. Alors pourquoi est-ce qu'on vient se fourrer dans les buissons ? Il y a plein d'énergie dans le temple !

— C'est vrai qu'il y en a beaucoup. C'est d'ailleurs pour cela que le temple a été construit là-bas et pas ailleurs. Et c'est aussi pourquoi il te semble facile de puiser la force.

— J'ai mal aux jambes ! Asseyons-nous un peu, d'accord ?

— D'accord, mon laideron.

— Dame Yennefer ?

— Oui.

— Pourquoi puisons-nous toujours la force dans les veines aquatiques ? L'énergie magique est pourtant partout présente. Dans la terre, pas vrai ? Dans l'air, dans le feu ?

— C'est exact.

— Et la terre... Il y en a plein tout autour de nous. Sous nos pieds. L'air, lui aussi, est partout ! Et si nous voulons du feu, il suffit d'en faire un et...

— Tu es encore trop faible pour puiser la force de la terre. Tes connaissances sont insuffisantes pour pouvoir tirer quelque chose de

l'air. Quant au feu, je t'interdis formellement de jouer avec lui ! Je te l'ai déjà dit : tu n'as absolument pas le droit de toucher à l'énergie du feu !

— Ne crie pas ! Je m'en souviens.

Elles restaient silencieuses, assises sur un vieux tronc d'arbre couché, à écouter le vent souffler dans les frondaisons des arbres ; non loin de là, un pivert tambourinait contre une branche avec acharnement. La faim tenaillait Ciri et rendait sa salive épaisse, mais la fillette savait que ses plaintes ne donneraient rien. Auparavant, il y a encore un mois de cela, Yennefer réagissait à ses lamentations en lui faisant un exposé rébarbatif sur l'art de maîtriser les instincts primaires, puis elle avait cessé de le faire et se contentait désormais d'observer un silence dédaigneux. Il ne servait à rien non plus de protester contre le fait de s'entendre appeler « laideron ».

La magicienne arracha la dernière bardane de sa manche. *Elle va bientôt me poser une question, se dit Ciri. Je l'entends penser. Elle me questionnera de nouveau sur ce dont je ne me souviens pas. Ou ce dont je ne veux pas me souvenir. Vraiment, ça n'a pas de sens ! Je ne lui répondrai pas. C'est du passé, il n'y a pas de retour vers le passé. C'est elle-même qui l'a dit un jour...*

— Parle-moi de tes parents, Ciri.

— Je ne m'en souviens pas, dame Yennefer...

— Fais un effort. Je te le demande.

— Je n'ai pratiquement aucun souvenir de mon père..., répondit-elle à voix basse en se soumettant à la requête de la magicienne. Seulement... non, presque rien... Maman... Maman, oui... Elle avait de longs cheveux, jusque-là... Et elle était toujours triste... Je me rappelle... non, je ne me rappelle rien...

— Essaie encore, s'il te plaît.

— Je ne me rappelle pas !

— Regarde mon étoile.

Les mouettes criaient en plongeant entre les barques des pêcheurs, où elles récupéraient les déchets et le fretin rejeté à l'eau. Le vent faisait claquer légèrement les voiles des drakkars en berne, une fumée étouffée par la bruine s'élevait du havre. Des trières de Cintra entraient dans le port, des lions d'or brillaient sur leurs pavillons bleus. Oncle Crach, qui se tenait à côté d'elle, sa grosse main semblable à une patte d'ours posée sur son épaule, plia soudain un genou, tandis que les soldats disposés en rang frappaient en rythme leur bouclier avec leur épée.

Sur la passerelle, une femme s'avavançait vers oncle Crach. C'était la reine Calanthe. La grand-mère de Ciri. Celle que, sur les îles Skellige, on appelait officiellement Ard Rhena – la Plus Grande des Reines. Cependant, oncle Crach an Craite, le jarl de Skellige, toujours agenouillé et la tête baissée, accueillit la Lionne de Cintra en la gratifiant d'un titre moins

officiel mais reconnu par les insulaires comme étant plus respectueux encore.

— Mes hommages, Modron.

— Princesse, fit Calanthe d'une voix froide et autoritaire sans même regarder le jarl. Viens ici. Viens avec moi, Ciri.

La main de la grand-mère était aussi ferme et dure que celle d'un homme, sa bague était glaciale.

— Où est Eist ?

— Le roi..., bégaya Crach. Il est en mer, Modron. Il cherche les débris... et les dépouilles. Depuis hier...

— Pourquoi leur a-t-il donné sa permission ? s'écria la reine. Comment a-t-il pu permettre que cela arrive ? Comment toi, as-tu pu, Crach ? Tu es le jarl de Skellige ! Aucun drakkar n'a le droit de partir en mer sans ton autorisation ! Pourquoi ne les en as-tu pas empêchés ?

L'oncle baissa sa tête rousse plus encore.

— Mes chevaux ! fit Calanthe. Nous allons au fort. Demain, je repartirai à l'aube. J'emmène la princesse à Cintra. Je ne lui permettrai jamais de revenir ici. Quant à toi. ..Tu as une sacrée dette envers moi, Crach. Un jour, j'exigerai que tu me la paies.

— Je sais, Modron.

— S'il m'est impossible de te la rappeler, c'est elle qui le fera. (Calanthe tourna son regard vers Ciri.) C'est à elle que tu paieras ta dette, jarl. Tu sais de quelle manière.

Crach an Craite se leva ; il se redressa, et les traits de son visage bruni par le soleil se durcirent. D'un geste prompt, il sortit de son fourreau une épée d'acier toute simple, sans ornement, et découvrit son avant-bras gauche marqué de grosses cicatrices blanches.

— Épargne-moi ces gestes théâtraux, s'esclaffa la reine. Épargne ton sang... Je t'ai dit : un jour. Souviens-t'en !

— Aen me Gláeddyv, zvaere a'Bloedgeas, Ard Rhena, Lionors aep Xintr ! (Le jarl des îles Skellige leva les bras et agita son épée. Les soldats poussèrent un cri rauque et frappèrent leurs armes contre leur bouclier.)

— J'accepte ton serment. Maintenant, conduis-moi au fort, Crach.

Ciri se souvenait du retour du roi Eist, de son visage pétrifié et livide. Et du silence de la reine. Elle se rappelait le banquet horrible et sinistre au cours duquel les loups de mer de Skellige, sauvages et barbus, se saoulaient progressivement dans un silence terrible. Elle se rappelait les murmures. Geas Muire... Geas Muire !

Elle se rappelait la bière brune renversée qui se répandait en filets sur le sol, les cornes brisées avec violence contre les murs de pierre de la grande salle, au milieu d'explosions de rage désespérées, impuissantes et absurdes. Geas Muire ! Pavetta !

Pavetta, la princesse royale de Cintra, et son époux, le prince Duny. Les parents de Ciri. Ils avaient disparu. Ils étaient morts. Tués par Geas

Muire. *La Malédiction de la mer. Ils avaient été engloutis par une tempête que personne n'avait prévue. Une tempête qui ne devait pas avoir lieu...*

Ciri tourna la tête pour que Yennefer ne remarque pas les larmes qui emplissaient ses yeux. *À quoi bon tout cela ? pensa-t-elle. À quoi bon ces questions, ces souvenirs ? Il n'y a pas de retour dans le passé. Je les ai perdus. Papa, Maman, Grand-mère, dite Ard Rhena, la Lionne de Cintra... Oncle Crach an Craite a probablement disparu, lui aussi. Je les ai tous perdus et je suis devenue quelqu'un d'autre. Il n'y a pas de retour...*

La magicienne gardait le silence, perdue dans ses pensées.

— C'est à ce moment-là que tes rêves sont apparus ? demanda-t-elle soudain.

— Non, répondit Ciri après réflexion. Non, pas à ce moment-là. Ils sont apparus plus tard.

— Quand cela ?

La fillette plissa son nez.

— L'été... l'été dernier... Parce que la guerre avait éclaté l'année précédente...

— Ah. Ça signifie que tes rêves sont apparus après ta rencontre avec Geralt à Brokilone ?

La fillette acquiesça de la tête. *Je ne répondrai pas à la question suivante*, décida-t-elle. Mais Yennefer ne posa pas d'autre question. Elle se leva rapidement et regarda en direction du soleil.

— Bon, assez de repos, mon laideron. Il se fait tard. Poursuivons nos recherches. Tiens ta main devant toi sans te crisper, ne tends pas les doigts... Et en avant !

— Où dois-je aller ? Dans quelle direction ?

— Ça n'a pas d'importance.

— Les veines sont partout ?

— Pratiquement. Tu apprendras à les déceler sur le terrain, et tu sauras reconnaître ces endroits particuliers. Ils sont signalés par des arbres morts, une végétation rabougrie. Ce sont des lieux que fuient tous les animaux. Sauf les chats.

— Les chats ?

— Ils aiment dormir et se prélasser sur les intersections. Il existe beaucoup d'histoires sur les animaux magiques, mais en réalité, mis à part le dragon, le chat est la seule créature capable de puiser la force. Nul ne sait pourquoi il le fait ni à quelle fin... Que se passe-t-il ?

— Là-bas, dans cette direction ! Il doit y avoir quelque chose ! Derrière cet arbre !

— Ciri, cesse de divaguer. On ne ressent les intersections que lorsque l'on se trouve dessus... Hum... C'est curieux. Je dirais même incroyable... Tu sens vraiment un courant ?

— Oui, vraiment !

— Alors, allons-y. C'est tout de même très curieux... À toi, Ciri,

localise l'intersection. Où se trouve-t-elle ?

— Ici ! À cet endroit !

— Bravo. C'est excellent. Tu sens une légère crampe au niveau du majeur ? Tu vois comme il se courbe vers le sol ? Rappelle-toi : c'est un signal.

— Est-ce que je peux puiser la force ?

— Attends, je vais vérifier.

— Dame Yennefer ? Comment ça se passe vraiment lorsque je puise la force ? Si j'en prends pour moi peut-être en manquera-t-il, là-bas, dans les profondeurs... A-t-on le droit d'agir ainsi ? Mère Nenneke nous a appris à ne jamais rien prendre comme ça, par pur caprice. Même les cerises, il faut les laisser sur les arbres, pour les oiseaux, et attendre qu'elles tombent d'elles-mêmes.

Yennefer lui passa un bras autour des épaules et déposa un léger baiser sur ses cheveux.

— Comme j'aimerais que d'autres entendent ce que tu viens de dire, murmura-t-elle. Vilgefortz, Francesca, Terranova... Ceux qui considèrent qu'ils ont un droit absolu sur la force et qu'ils peuvent l'utiliser sans limite. Comme je voudrais qu'ils écoutent mon petit et intelligent laideron du temple de Melitele. N'aie crainte, Ciri. Tu fais bien d'y penser mais, crois-moi, il y a bien assez de force. Il n'en manquera pas. C'est comme si tu cueillais une toute petite cerise dans un énorme verger.

— Alors je peux la puiser, maintenant ?

— Attends. Oh la la ! C'est un foyer diablement puissant ! Il bat intensément. Fais attention, mon laideron. Puise la force avec précaution et va lentement, très lentement.

— Moi, je n'ai pas peur ! Pah pah ! Je suis une sorceleuse ! Ah ! Je la sens ! Je la... Ooooooh ! Dame... Ye... nnnne... feeeeeer...

— Par la malepeste ! Je t'avais pourtant prévenue ! Lève la tête ! Lève la tête, je te dis ! Tiens, applique ça contre ton nez sinon tu vas te couvrir de sang ! Du calme, du calme, ma petite, ne t'évanouis surtout pas. Je suis là. Je suis près de toi ma... petite fille. Tiens bien ton mouchoir. Je vais tout de suite faire apparaître de la glace...

* * *

Le peu de sang qui coula du nez de Ciri ce jour-là fit scandale. Yennefer et Nenneke ne s'adressèrent plus la parole durant une semaine.

Ainsi, pendant une semaine, Ciri se prélassa, bouquina et s'ennuya, car la magicienne avait suspendu les cours. La fillette ne la

vit pas des jours durant : Yennefer disparaissait à l'aube pour ne rentrer que tard le soir ; elle la regardait alors d'un air étrange et était curieusement peu loquace.

À la fin de la semaine, Ciri en avait assez. Un soir, après que la magicienne fut rentrée, la fillette s'approcha d'elle sans mot dire et se pressa fortement contre elle.

Yennefer resta silencieuse. Cela dura un long moment. Les mots étaient inutiles. Les doigts de la magicienne, serrés autour des épaules de la fillette, parlaient d'eux-mêmes.

Le lendemain, elle se réconcilia avec la grande prêtresse à l'issue d'une longue discussion qui dura plusieurs heures.

Tout rentra finalement dans l'ordre, pour la plus grande joie de Ciri.

* * *

— Regarde-moi dans les yeux, Ciri. Fais apparaître la petite lumière. Et maintenant, la formule !

— *Aine verseos !*

— Bien. Regarde ma main. Fais le même geste et déploie la lumière dans l'air.

— *Aine aen aenye !*

— Excellent. Quel geste faut-il faire maintenant ? Oui, c'est bien celui-ci. Très bien. Renforce ton geste et puise la force. Encore, encore, ne t'arrête pas.

— Ooooooh...

— Le dos bien droit ! Les bras le long du corps ! Les mains détendues, pas de mouvements inutiles avec les doigts : chaque geste peut multiplier l'effet. Tu veux faire éclater un incendie ici ? Plus d'amplitude, allez ! Qu'attends-tu ?

— Oh non... Je n'y arrive pas...

— Détends-toi et cesse de trembler. Puise la force ! Mais, que fais-tu ? Voilà, c'est mieux maintenant... Ne laisse pas faiblir ta volonté ! Trop vite, tu fais de l'hyperventilation ! Tu chauffes la force inutilement ! Moins vite, mon laideron, du calme. Je sais que ce n'est pas agréable. Tu t'y feras.

— Ça me fait mal... Dans le ventre... là...

— Tu es une femme, c'est une réaction normale. Avec le temps, tu ne la sentiras plus. Mais pour que tu acquières cette résistance, tu dois t'entraîner sans utiliser de blocage antidouleur. C'est vraiment nécessaire, Ciri. N'aie pas peur, je veille sur toi. Je te protège. Rien ne peut t'arriver. Mais tu dois supporter la douleur. Respire calmement.

Concentre-toi. Fais le geste, je te prie. Parfait. Prends la force à présent, tire-la, puise-la,... Bien, bien... Encore un peu...

— Oh... Oh... Oooooh !

— Alors, tu vois ? Quand tu veux, tu peux ! Observe ma main à présent. Fais bien attention. Exécute le même geste. Tes doigts ! Attention à tes doigts, Ciri ! Regarde ma main, pas le plafond ! Voilà, c'est bien maintenant, très bien. Croise-les. Et maintenant retourne-les, renverse ton geste et renvoie la force sous la forme d'une lumière plus intense.

— Iiiii... Iiiia... aaaaaah...

— Cesse de gémir et reprends-toi ! C'est une crampe, ça va vite passer... Plus large, l'écartement des doigts ! Fais sortir la force de toi, expulse-la ! Moins vite, par la malepeste ! Sinon tes vaisseaux sanguins vont encore en payer le prix !

— Iiiiiaaaaaah !

— C'était encore trop rapide, mon laideron. Je sais que la force s'empresse de sortir, mais tu dois apprendre à la contrôler. Tu dois empêcher les explosions comme celle que tu viens de provoquer. Si je ne t'avais pas isolée, tu aurais fait un sacré grabuge ici. Bon, encore une fois. Reprenons depuis le début. Le geste et la formule.

— Non ! Assez ! Je n'en peux plus !

— Respire lentement et cesse de trembler. Cette fois, c'est une vulgaire crise d'hystérie, n'essaie pas de me berner ! Reprends-toi, concentre-toi et vas-y.

— Non, par pitié, dame Yennefer... J'ai mal... Je ne me sens pas bien...

— Sèche tes larmes, Ciri. Il n'y a pas de spectacle plus lamentable qu'une magicienne en pleurs. Il n'y a rien de plus pitoyable. Souviens-t'en. Allez, encore une fois, depuis le début. Le sortilège et le geste. Non, cette fois, je ne te guiderai pas. Tu le feras seule. Allez, fais fonctionner ta mémoire !

— *Aine verseos... Aine aen aenye...* Ooooooh !

— Non ! Trop rapide !

* * *

La magie l'avait pénétrée telle une pointe de fer armée d'épines. La blessure était profonde. Et douloureuse. Elle la faisait souffrir de ce mal particulier qui s'apparente étrangement au désir.

* * *

Elles s'étaient remises à courir dans le parc pour se détendre. Yennefer avait obtenu de Nenneke qu'elle restitue l'épée de Ciri jusqu'alors consignée. Elle permit à la fillette de travailler ses pas, ses feintes et ses bottes, en veillant bien entendu à ce que les autres prêtresses et adeptes n'en sachent rien. Toutefois, la magie restait omniprésente. À l'aide de simples formules et de concentration, Ciri apprenait à détendre ses muscles, à lutter contre les crampes, à contrôler son adrénaline, à maîtriser son oreille interne et son nerf vague, à ralentir ou à accélérer son pouls, à se passer d'oxygène pendant de courts instants.

À la grande surprise de la fillette, la magicienne savait beaucoup de choses sur l'épée et la « danse » des sorceleurs. Elle connaissait nombre des secrets de Kaer Morhen, et avait visiblement séjourné à la Forteresse de nombreuses fois. Elle connaissait Vesemir et Eskel. Mais pas Lambert ni Coën.

Yennefer avait effectivement séjourné à Kaer Morhen. Ciri devinait la raison pour laquelle, au cours de leurs conversations sur la Forteresse, les yeux de la magicienne perdaient leur éclat mauvais et leur profondeur froide, indifférente et savante, pour devenir simplement chaleureux. Si ces qualificatifs avaient pu correspondre à la personnalité de Yennefer, Ciri aurait alors dit d'elle qu'elle était alanguie, et mélancolique.

Elle en devinait la raison.

Il était un sujet que la fillette s'appliquait instinctivement à éviter. Mais, un jour, elle s'emballa et ne put s'empêcher de mentionner le nom de... Triss Merigold. Yennefer, sous une apparente indifférence, en usant de questions ponctuelles faussement banales, lui fit raconter le reste. Les yeux de la magicienne étaient durs et impénétrables.

Ciri en devinait la raison. Étrangement, elle ne sentait plus l'agacement qu'elle éprouvait autrefois.

La magie était apaisante.

* * *

— Ce que l'on appelle le Signe d'Aard, Ciri, c'est une incantation très simple qui fait partie des sortilèges psychokinétiques ; il consiste à propulser de l'énergie dans une direction voulue. L'intensité de la poussée dépend de la capacité de concentration de celui qui jette le sort ainsi que de la force expulsée. Elle peut être impressionnante. Les sorceleurs se sont approprié ce sortilège en tirant profit du fait qu'il n'exige aucune formule magique : seuls suffisent la concentration et le

geste. C'est pour cela qu'ils l'ont appelé Signe. J'ignore en revanche d'où ils ont tiré ce nom, « Aard », peut-être de la langue ancienne. Le terme « ard », comme tu le sais, signifie « montagne », « supérieur », « le plus haut ». Si c'est là le raisonnement qu'ils ont suivi, alors cette appellation est trompeuse parce qu'il n'y a pas de sortilège psychokinétique plus simple. Il est clair que nous ne perdrons pas notre temps ni notre énergie avec une chose aussi primaire qu'un Signe de sorcelleur. Nous sommes là pour travailler la véritable psychokinésie. Nous allons nous exercer... voyons voir..., sur ce panier, qui se trouve sous le pommier. Concentre-toi.

— Ça y est.

— Tu te concentres vite. Je te le répète : maîtrise la diffusion de la force. Tu peux seulement en libérer autant que tu en as puisé. Si tu en expulses ne serait-ce qu'une once de plus, tu le fais aux dépens de ton propre organisme. Un tel effort peut te faire perdre connaissance, et même, dans le pire des cas, te tuer. En revanche, si tu libères toute l'énergie que tu as puisée, tu perds la possibilité de recommencer. Tu dois d'abord puiser la force une nouvelle fois, et tu sais comme c'est difficile et douloureux.

— Oh oui, je le sais !

— Tu dois impérativement maintenir ta concentration et empêcher que l'énergie se libère seule de toi. Ma maîtresse disait toujours qu'il fallait libérer la force de la même manière qu'on lâche un pet dans une salle de bal : avec délicatesse, parcimonie et maîtrise. De sorte que tes voisins ne sachent pas que cela vient de toi. Tu comprends ?

— Oui, je comprends !

— Redresse-toi et cesse de rire. Je te le redis : les sortilèges, c'est du sérieux. Il faut les jeter avec grâce, et fierté aussi. Tes gestes doivent être continus, mais exécutés avec retenue. Et dignité. Il faut bannir les mines grotesques, les grimaces, et surtout ne pas tirer la langue. Tu agis avec la force de la nature, alors il faut lui témoigner ton respect.

— Bien, dame Yennefer.

— Attention, je ne te protège pas cette fois-ci. Tu es une magicienne indépendante. Ce sont tes débuts, mon laideron. Tu as vu la bonbonne de vin sur la commode ? Si tes premiers pas s'avèrent concluants, ta maîtresse le videra ce soir même.

— Seule ?

— Les élèves ne sont autorisés à boire du vin que lorsqu'ils achèvent leur apprentissage. Tu devras donc attendre. Mais tu apprends vite, alors il ne te reste encore qu'une dizaine d'années à patienter, pas plus. Bon, commençons. Mets tes doigts en position. Et ton bras gauche alors ? Ne l'agite pas comme ça ! Laisse le pendre

librement ou bien pose ta main sur ta hanche. Tes doigts, Ciri ! Bien. Allez, vas-y, libère la force.

— Aaah...

— Je ne t'ai pas demandé de libérer des sons. Libère de l'énergie. En silence.

— Ha ! ha ! Il a sursauté ! Le panier a sursauté ! Tu as vu ?

— Il a à peine frémi. Ciri, avec parcimonie ne signifie pas faiblement. La psychokinésie est utilisée dans un but précis. Même les sorciers utilisent le Signe d'Aard pour renverser leurs ennemis. L'énergie que tu as libérée ne suffirait même pas à faire tomber le chapeau de ton adversaire. Essaie encore une fois, un peu plus fort. Allez, n'aie pas peur !

— Oh ! Comme il s'est envolé ! C'était bien cette fois ? Pas vrai, dame Yennefer ?

— Hummm... Tu feras un saut à la cuisine tout à l'heure et tu y piqueras un peu de fromage pour accompagner notre vin... C'était presque parfait. J'ai bien dit presque. Un peu plus fort encore, mon laideron, n'aie pas peur. Soulève le panier de terre et projette-le bien fort contre le mur de ce petit poulailler là-bas, au point de faire voler les plumes qui sont à l'intérieur ! Redresse-toi. La tête haute. Avec grâce et fierté. Allez, vas-y ! N'aie pas peur ! Oh, non ! Par la malepeste !

— Oh la la !... Pardon, dame Yennefer... Je crois bien que... Que j'ai libéré trop de force...

— Juste un peu trop. Ce n'est pas grave. Viens par là. Allons, ma petite.

— Mais... et le poulailler ?

— Cela arrive. Il n'y a pas de quoi s'en faire. D'une manière globale, tes premiers pas méritent d'être jugés positifs. Quant au poulailler... il n'était pas bien beau de toute manière. Je ne pense pas qu'il manquera à qui que ce soit dans le paysage... Holà, gentes dames ! Du calme, du calme ! Pourquoi tout ce vacarme et ce remue-ménage, alors qu'il ne s'est rien passé ? Ne t'énerve pas, Nenneke ! Je le répète : il ne s'est rien passé. Il faut tout simplement débarrasser ces planches. Elles nous seront utiles pour faire du feu.

* * *

Durant les après-midi chaudes et calmes, l'air se chargeait du parfum des fleurs et de l'herbe, l'atmosphère respirait le calme et la sérénité que seul troublait le bourdonnement des abeilles et des géotrupes. Ces après-midi-là, Yennefer sortait le fauteuil en osier de

Nenneke pour l'installer au jardin, et s'y asseyait en étirant ses jambes loin devant elle. Parfois, elle consultait des ouvrages, ou bien elle lisait les lettres qu'elle recevait par l'intermédiaire de curieux émissaires – des oiseaux en général. Il lui arrivait aussi, mais rarement, de rester assise là, le regard perdu au loin. D'une main, elle agitait pensivement ses boucles d'un noir luisant, de l'autre, elle caressait les cheveux de Ciri, assise sur l'herbe, blottie contre sa cuisse ferme et chaude.

— Dame Yennefer ?

— Oui, mon laideron ?

— Dis-moi, est-ce que l'on peut tout faire à l'aide de la magie ?

— Non.

— Mais on peut faire beaucoup de choses, n'est-ce pas ?

— C'est vrai. (La magicienne ferma les yeux un instant et posa ses doigts sur ses paupières.) Énormément de choses.

— On peut faire quelque chose de très grand ? De terrible ? De vraiment terrible ?

— Parfois plus qu'on l'aurait voulu.

— Hum... Et est-ce que moi... Quand est-ce que je serai capable de faire ce genre de choses ?

— Je l'ignore. Peut-être jamais. Je souhaite que tu n'y sois jamais obligée.

Le silence retomba. Elles ne disaient rien. Il faisait chaud. L'air exhalait le parfum des fleurs et des plantes.

— Dame Yennefer ?

— Qu'y a-t-il encore, mon laideron ?

— Quel âge avais-tu quand tu es devenue magicienne ?

— Quand j'ai réussi l'examen d'entrée ? Hum... Treize ans.

— Ah ! C'est comme moi aujourd'hui ! Et... quel âge avais-tu quand... Non, ça je ne te le demanderai pas...

— Seize ans.

— Ah bon... (Ciri rougit légèrement et feignit soudain de s'intéresser à un nuage à la forme étrange, qui voguait haut dans le ciel au-dessus des tours du temple.) Et quel âge avais-tu quand... quand tu as rencontré Geralt ?

— J'avais plus de seize ans, mon laideron. Un peu plus.

— Tu m'appelles toujours laideron ! Tu sais à quel point je déteste ça, alors pourquoi est-ce que tu continues ?

— Parce que je suis pernicieuse. Les magiciennes sont toutes pernicieuses.

— Mais moi, je ne veux pas... je ne veux pas être un laideron. Je veux être belle. Comme toi, dame Yennefer. Est-ce que, grâce à la magie, je pourrai un jour le devenir ?

— Toi ? Par bonheur, tu n'es pas obligée d'avoir recours à la

magie... Tu n'as pas besoin d'elle pour ça. Tu n'imagines pas la chance que tu as.

— Mais moi, je veux vraiment être belle !

— Tu l'es ! Une laideronne vraiment belle. Tu es mon beau petit laideron...

— Oh ! Dame Yennefer !

— Ciri, je vais avoir des bleus partout sur la cuisse, si tu continues.

— Dame Yennefer ?

— Je t'écoute.

— Qu'est-ce que tu regardes comme ça ?

— Cet arbre là-bas. C'est un tilleul.

— Et qu'est-ce qu'il a de si curieux, ce tilleul ?

— Rien. Sa vue me ravit, tout simplement. Je suis heureuse de... de pouvoir le voir.

— Je ne comprends pas.

— Tant mieux.

Le silence. Pas un mot. Il fait lourd.

— Dame Yennefer ?

— Quoi encore ?

— Il y a une araignée qui s'approche de ta jambe ! Regarde comme elle est horrible !

— C'est une araignée comme les autres.

— Tue-la !

— Je n'ai pas envie de me baisser.

— Alors utilise un sortilège !

— Ici ? Dans l'enceinte du temple de Melitele ? Pour que Nenneke nous jette dehors comme des malpropres ? Non merci. Et maintenant, tais-toi, je te prie. Je voudrais réfléchir.

— Et à quoi est-ce que tu réfléchis ainsi ? Hum... C'est bon, je me tais.

— Cette nouvelle me remplit de joie. Je craignais déjà que tu me poses une de tes questions hors du commun.

— Pourquoi pas ? J'aime tes réponses hors du commun !

— Tu deviens effrontée, mon laideron.

— Je suis une magicienne. Les magiciennes sont pernicieuses et effrontées.

Le silence, encore. Pas un mouvement dans le ciel. Il fait lourd comme avant un orage. Le silence, toujours, interrompu cette fois par le croassement lointain des corbeaux et des corneilles.

— Il y en a de plus en plus. (Ciri leva la tête.) Ils volent, ils volent... Comme cet automne... Ces oiseaux de malheur... Les prêtresses disent que c'est mauvais signe... Ce sont des auspices, ou quelque chose dans le genre. Qu'est-ce que c'est des auspices, dame

Yennefer ?

— Regarde dans *Dhu Dwimmermorc*. Il y a tout un chapitre là-dessus.

Le silence.

— Dame Yennefer...

— Bon sang ! Quoi encore ?

— Pourquoi Geralt est si long à... Pourquoi il ne vient pas ici ?

— Il t'a sans doute oubliée, mon laideron. Il s'est trouvé une fille plus jolie.

— Non ! Je sais qu' il ne m'a pas oubliée ! Il n'a pas pu m'oublier ! Je le sais, j'en suis sûre, dame Yennefer !

— C'est bien que tu le saches. Tu as de la chance, mon laideron.

* * *

— Je ne t'aimais pas, répéta-t-elle.

Yennefer ne la regardait pas. Elle lui tournait toujours le dos, debout près de la fenêtre, les yeux fixés sur les montagnes qui noircissaient à l'est, assombries par les volées de corbeaux et de corneilles qui tournoyaient dans le ciel.

Je sens quelle va me demander pourquoi je ne l'aimais pas, se dit Ciri. Non, elle est trop intelligente pour poser une telle question. Elle me fera une remarque sur ma grammaire d'un ton sec et me demandera depuis quand j'utilise l'imparfait. Et moi, je lui répondrai. Je serai aussi sèche qu'elle, j'imiterai le ton de sa voix, qu'elle sache que je sais, comme elle, faire semblant d'être froide, insensible et indifférente, et dissimuler mes sentiments et mes émotions. Je lui dirai tout. Je veux, je dois tout lui dire. Il faut qu'elle sache tout, avant que nous quittions le temple de Melitele. Avant que nous nous mettions enfin en route à la recherche de celui qui me manque tant. De celui qui lui manque tant. De celui à qui nous manquons sans doute toutes les deux. Je veux lui dire que...

Je lui dirai. Il suffit qu'elle me le demande.

La magicienne se retourna et lui sourit. Elle ne posa aucune question.

* * *

Elles se mirent en route le lendemain, tôt le matin. Elles portaient toutes deux des tenues de voyage masculines, des capes, des bonnets et des capuches qui leur couvraient les cheveux. Chacune d'elles était

armée.

Nenneke fut la seule à leur dire adieu. Elle discuta un long moment à voix basse avec Yennefer, puis les deux femmes échangèrent une poignée de main vigoureuse, comme l'auraient fait des hommes. Ciri, qui tenait les rênes de sa jument gris pommelée, voulut saluer Nenneke de la même manière, mais la grande prêtresse ne le permit pas. Elle l'enlaça, la serra contre elle et l'embrassa. Elle avait les larmes aux yeux. La fillette aussi.

— Bon, fit enfin la prêtresse en essuyant une larme avec la manche de son habit. Allez-y, maintenant. Que la Grande Melitele vous protège en chemin, mes chéries. Toutefois, la déesse est très occupée en ce moment, alors il vous faudra aussi compter sur vous-mêmes pour vous protéger. Veille sur elle, Yennefer. Protège-la comme la prune de tes yeux.

— J'espère pouvoir la protéger mieux que ça, répondit la magicienne dans un sourire discret.

Une volée de corneilles traversa le ciel en direction de la vallée du Pontar en poussant des croassements retentissants. Nenneke n'y prêta pas attention.

— Prenez garde à vous, répéta-t-elle. Voici venir des temps mauvais. Il pourrait bien s'avérer qu'Ithlinne aep Aevenien savait ce qu'elle prédisait. Voici venir l'ère de l'épée et de la hache. Le Temps du Mépris et de la Terrible Tourmente. Prends bien soin d'elle, Yennefer. Ne permets à personne de lui faire du mal.

— Je reviendrai, Mère, dit Ciri en sautant sur sa selle. Je promets de le faire ! Très bientôt !

Elle ignorait à quel point elle se trompait.